Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesbeautesdelafo00vent

LES

BEAUTÉS DE LA FOI.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux

LES

BEAUTÉS DE LA FOI

OU

LE BONHEUR DE CROIRE EN JÉSUS-CHRIST

ET D'APPARTENIR A LA VÉRITABLE ÉGLISE.

PAR

LE R. P. J. VENTURA.

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR M. L'ABBÉ CRISTOPHE,

Ancien Aumônier de l'ambassade de France à Rome,

Dans cet ouvrage sont exposés, d'après la méthode et avec l'aide des Saints-Pères, les mystères de

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE SEIGNEUR.

1

PARIS,

OLIVIER-FULGENCE, ÉDITEUR, RUE CASSETTE, 8.

DEBÉCOURT, RUE DES SAINTS-PÈRES, 69.

1841

Jour de l'Assomption de la tresseinte Vierge.

FEB 4 1959

PRÉFACE.

§ I. *Des deux manières de persuader en matière de religion, celle qui va au cœur est préférable à celle qui s'adresse à l'esprit.*

La religion chrétienne, comme son divin Auteur, est tout à la fois, pour l'homme, vertu et sagesse, force et lumière, grâce et science, beauté et vérité; sagesse, lumière, science et vérité pour l'esprit; vertu, force, grâce et beauté pour le cœur. De là, deux méthodes différentes pour la faire connaître, pour en persuader l'homme et le soumettre à son empire; la première, employant le raisonnement pour en démontrer la vérité à l'intelligence; et la

seconde, tirant sa force de preuves de sentiment pour en faire sentir au cœur la solidité et la beauté : l'une tend surtout à captiver l'assentiment et l'autre à exciter l'affection.

Nous n'entendons pas affirmer que la méthode *rationnelle* perde absolument de vue le cœur, ni que celle qu'on peut appeler aujourd'hui méthode *sentimentale*, néglige entièrement l'intelligence ; mais celle-ci passe par le cœur pour atteindre l'intelligence, et l'autre par l'intelligence pour gagner le cœur : ces deux méthodes, par diverses voies, tendent au même but, qui est de conquérir tout ensemble à la religion, et les pensées et les affections, l'esprit et le cœur, c'est-à-dire tout l'homme.

Car selon l'apôtre saint Paul, qui parle de la nécessité d'une obéissance raisonnable, et d'une raison soumise à la Foi [1], la vraie religion ne se contente pas d'un hommage stérile de l'intelligence, ni d'un vague sentiment du cœur, mais elle demande tout à la fois, la soumission, l'esclavage, le sacrifice de l'un et de l'autre, elle veut une plénitude d'assentiment qui exclue tout doute, et une énergie d'affection qui commande les œuvres, en

[1] Rom., 12.

un mot, une foi efficacement amoureuse et un amour fidèle à toute épreuve.

Ces deux méthodes concourant par des moyens divers au même but, qui est de soumettre l'homme tout entier à l'empire de la Foi, et ayant été employées avec succès en différents temps par les apologistes et les théologiens dans l'enseignement de la religion, on peut sans doute les tenir pour efficaces et les regarder comme chrétiennes; cependant, les circonstances égales d'ailleurs, on ne saurait s'empêcher de préférer la méthode qui fait arriver à l'intellligence par le cœur, à celle qui prend la voie contraire.

L'amour est dans la créature intelligente comme un instinct agissant dont la morale tire presque toute sa force : il est dans l'âme un sentiment énergique qui la possède, la domine, l'entraîne et le plus souvent lui tient lieu de démonstration ; plus fort que le froid raisonnement, il subjugue l'intelligence et commande la conviction ; car il est plus facile d'avoir foi en ce que l'on aime que d'aimer ce que l'on croit. Et un des effets de la grâce de la foi, dont nous recevons le précieux vêtement dans le baptême, est de nous faire aimer les grandes et sublimes vérités qui sont proposées à notre croyan-

ce, et de nous les rendre plus croyables en nous les rendant plus chères.

Ainsi, les apologies les plus efficaces de la Foi et de la vertu, ne sont pas tant celles qui nous y font croire que celles qui nous les rendent aimables. La croyance et la morale chrétiennes ne commencent à devenir suspectes à l'esprit qu'après être devenues odieuses au cœur ; car toute erreur comme tout péché a son principe éloigné dans une secrète aversion pour la vertu et le précepte dans lesquels l'homme trouve sa condamnation : ôtez cette aversion, l'homme est plus de moitié conquis à la vérité et à la vertu. Ainsi, en matière de religion, il faut avant tout parler au cœur et rendre aimable le dogme pour y faire croire, comme le précepte pour le faire pratiquer.

§ II. *L'enseignement religieux qui tend principalement à gagner le cœur est le plus adapté au besoin du siècle présent.*

Cette manière de procéder, qui dans tous les temps a obtenu les plus brillants succès, semble particulièrement adaptée au besoin de notre siècle. En effet, soit que le raisonnement, à force de combattre la religion dans le dernier siècle, soit deve-

nu suspect, tout en prenant sa défense, semblable en cela aux menteurs, lors même qu'il leur arrive de dire vrai; soit que les illustres apologistes du XVIIIe siècle aient vengé la Religion de vérité des outrages des mécréants et des hérétiques, nous en sommes naturellement venus au temps de développer les preuves de sentiment pour faire triompher la Religion d'amour de toutes les antipathies ; et c'est une vérité bien constatée que notre siècle éprouve un dégoût prononcé pour tout ce qui sent la polémique purement *rationnelle*, et les discussions abstraites capables d'occuper l'esprit; son attrait est pour le beau positif, pour les vérités pratiques capables de répondre aux besoins du cœur.

Cette disposition des esprits nous rend raison de l'immense succès qu'a obtenu, au commencement de ce siècle, le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand. La critique la plus indulgente ne peut assurément se dissimuler que cet écrit manque de solidité, et qu'en faisant paraître sous ses plus belles couleurs les Beautés de la Religion, il est loin d'en présenter les plus fortes preuves, seules capables de faire face aux sophismes de l'incrédule. Mais, par là même que l'illustre auteur a su deviner avec une haute philosophie le goût et les be-

soins de son siècle, en lui présentant un livre capable de le satisfaire, il en a été à juste titre d'autant plus louable, et son œuvre a pris place parmi celles qui ont le mieux mérité de la Religion et de l'humanité.

Pour nous, il nous est démontré que telles sont les dispositions de la jeunesse de notre époque relativement à la Religion, tant par ce que nous avons sous les yeux que par ce que nous a révélé une longue et consolante expérience. Nous avons vu et nous voyons tous les jours grand nombre de jeunes gens qui, par défaut d'instruction religieuse, ne connaissent et ne croyent de la Religion, qu'autant, selon leur expression, qu'on pourrait en écrire *sur l'ongle du doigt (Sopra l'unghia di un dito)* ; et cependant ces jeunes gens qu'il fallait amener de si loin à la Foi catholique n'ont pas tardé à se rendre, dès qu'ils ont commencé, autant que leur état le comportait, à en connaître, à en goûter les beautés, la sublimité et l'enchantement. Mais surtout dès qu'ils ont pu comprendre que la raison de ses plus grands mystères avait son origine non-seulement dans les profondeurs impénétrables de la nature divine, mais encore dans les besoins les plus positifs et les plus connus de la

nature humaine, il est devenu inutile de discuter avec eux sur chacun des dogmes (travail long, opiniâtre et souvent stérile et infructueux), ils les ont crus dès qu'ils les ont aimés. Accordons que ce soit là l'œuvre de la grâce, parce que la vraie foi est un don de Dieu, ces faits ne démontrent pas moins que quand le cœur s'ouvre à cette opération divine, l'intelligence se laisse plus facilement captiver; ils démontrent enfin que pour gagner l'homme, la voie de l'amour est la plus prompte et la plus sûre.

Nous observerons qu'aujourd'hui surtout on retire bien peu de fruit des discours purement polémiques de certains prédicateurs qui prennent à tâche de confondre l'incrédulité, en parlant comme docteurs dans la chaire chrétienne, dans le temple de Dieu qu'ils travestissent ainsi en académie. Les mécréants, si toutefois ils daignent de loin en loin paraître dans le lieu saint, non-seulement ne seront pas convaincus dans une demi-heure qu'ils passeront à entendre de froids raisonnements sur un dogme de la religion, mais ils seront enorgueillis de se voir l'occasion d'une discussion publique et solennelle; et au contraire, la Religion qui doit commander en souveraine, descendue par cette

manière de la défendre jusqu'au banc du prévenu qui se justifie, perd immensément dans l'estime des bons, sans rien gagner près des autres. L'entretien le plus simple, mais qui fera connaître, autant que possible, les fondements, la grandeur, la sublimité, la grâce d'un dogme est infiniment préférable aux froides réfutations des erreurs contraires. Il vaut mieux exposer les sublimes et profondes pensées des Saints-Pères que de combattre Voltaire et Rousseau dont les noms seuls chargés d'anathèmes, ainsi que leurs doctrines, offensent les oreilles chrétiennes et contristent la piété, tandis qu'ils flattent et réjouissent l'incrédulité et l'affermissent de plus en plus dans son délire et ses égarements.

§ III. *Autre disposition du siècle actuel relative à la religion : le désir de la connaître à fond.*

De cette disposition qui travaille actuellement les esprits en matière de religion, il en ressort une autre non moins grave, non moins digne d'éveiller l'attention de ceux qui traitent des sujets religieux. Il est de fait que sur ce point les exigences de la société se sont accrues avec sa perversité :

une certaine inclination à n'admettre que ce qui se présente sous un aspect de solidité, de grandeur et d'importance est devenue à la mode près des classes et près du sexe dont il semblait qu'on n'avait à redouter que la crédulité et la superstition. Il ne suffit pas aujourd'hui, d'exposer simplement les dogmes religieux, d'en tirer les conséquences morales et ascétiques pour la réforme du cœur et l'aliment de la piété, il faut en outre en faire connaître les principes, les fondements, les relations, les conséquences. Nous n'entendons pas affirmer que cette disposition des esprits soit un progrès dont le siècle présent puisse se glorifier, et pour cette raison se préférer aux siècles passés, nous l'indiquons seulement comme un fait qui n'échappe à personne et dont toutes les bouches rendent témoignage : quoi, en effet, de plus commun que d'entendre dire : « On chercherait « en vain, même dans les classes les plus inférieures, la précieuse simplicité des temps passés, elle est disparue pour faire place à une « avidité empressée de tout connaître, de tout « approfondir, d'atteindre la substance et l'esprit « de toute vérité. »

C'est donc un fait bien constaté que les intelli-

gences chrétiennes paraissent aujourd'hui avides d'une nourriture plus solide et plus substantielle; il est en conséquence nécessaire de présenter les pratiques de dévotion et les pensées qui ont rapport à la piété, sous un jour propre à en faire sentir la grandeur, le prix, l'importance, la connexion avec les doctrines fondamentales de la Foi; en agir autrement, serait s'exposer à les faire envisager avec une impassible indifférence.

§ IV. *Les Saints-Pères développaient amplement les mystères de la religion. Conséquence de leur méthode appliquée aux livres de piété.*

La méthode que nous venons d'indiquer était celle des Pères de l'Église, parmi lesquels on peut particulièrement citer saint Basile, saint Jean Chrysostôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Pierre Chrysologue, saint Léon et saint Bernard. Leurs homélies, monuments immortels et inimitables de la profondeur, de l'élévation, de l'eloquence du génie chrétien, ne sont autre chose que les instructions ordinaires qu'ils adressaient au peuple fidèle; et cependant elles contiennent les mystères chrétiens développés dans toute leur grandeur, toute leur sublimité et toute leur magni-

ficence. C'est ainsi que ces sublimes génies, non-seulement vengaient les dogmes chrétiens des erreurs et des sophismes de l'hérésie, mais encore en faisaient sentir aux fidèles la majesté toute divine, et par cette méthode d'instruction large et positive, noble et élevée, les initiaient à tout ce que la religion a de plus grand et de plus sublime, les faisaient pénétrer dans l'esprit des saints mystères, dans les augustes profondeurs de la Foi : et ainsi, ils gagnaient à la Religion, non-seulement l'assentiment, mais encore l'estime, l'admiration, l'enthousiasme et l'amour.

Et ce qui fait que *l'ascétisme* des Saints-Pères est non-seulement si pur et si saint, mais encore si solide, si sublime, si attrayant, c'est qu'il découle naturellement des dogmes et des mystères exposés dans toute leur extension. Mais dès qu'on eut abandonné ces grands modèles de l'éloquence chrétienne pour étudier l'éloquence payenne plus que les besoins et le devoir n'y obligeaient; dès qu'à l'apparition du luthéranisme commença à prévaloir, même chez les écrivains catholiques, la monomanie de traiter la morale et l'ascétisme chrétiens, abstraction faite des dogmes et des mystères, qu'est-il arrivé? A l'éloquence si mâle, si

tendre, si élevée, si affectueuse des anciens orateurs chrétiens, laquelle en résumé n'est autre chose que l'effusion naturelle et spontanée de l'esprit et du cœur pénétrés des grandes vérités de la Foi, à cette éloquence fut substituée cette autre, si froide, si vide de choses, si mesquine, vrai tissu de phrases, de figures péniblement formées et compassées artificieusement sur les règles du classisme païen. Les incomparables traités ascétiques des Saints-Pères, développements si admirables des mystères de Jésus-Christ et des opérations ineffables de sa grâce, et dont l'esprit et les pratiques qu'on doit suggérer à l'âme fidèle, sont fondés sur les doctrines les plus élevées de la sainte Écriture, ont été remplacés par les livres dits de dévotion, par exemple, ceux qui ont pour titre : *Conduite pour passer saintement le temps de l'Avent, de Noël, du Carême, de Pâques, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu*, etc.[1] — Ne semble-t-il pas que les auteurs de ces différents écrits, aient pris à tâche de résoudre le problème : *de trouver le moyen d'écrire beaucoup sur un mystère sans en rien dire absolument,* parce que riches en paroles, ils sont

[1] L'auteur n'entend ici parler que des ouvrages italiens qui portent ces différents titres.

dépourvus d'idées et de science, tendres dans l'expression, ils sont dénués de sentiments, et tout appliqués à suggérer des pratiques de piété et de morale, excellentes d'ailleurs, ils négligent entièrement l'exposition des mystères : en résultat, ils prétendent réformer sans instruire, échauffer sans éclairer. Il s'en suit qu'ils sont lus et goûtés de peu de monde et qu'ils ne profitent qu'à un petit nombre.

Il existe cependant bon nombre de ces ouvrages dans lesquels on voit développés les mystères qui ont rapport à Jésus-Christ et à sa sainte mère ; mais comme dans ces écrits on a négligé la méthode large et sublime des Saints-Pères, on y chercherait en vain la théologie, les figures, les prophéties, le but élevé de ces mystères, le nœud merveilleux qui les enchaîne, la belle et sublime harmonie que les Pères ont montrée entre le passé, le présent et l'avenir ; entre la sagesse, la puissance, la gloire de Dieu, le salut, la perfection et le soutien de l'homme ; mais en place, on parlera, par exemple, de la naissance, de la Passion, de la mort du Sauveur, et des douleurs de son auguste mère, d'une manière trop humaine, en leur attribuant des sentiments trop peu élevés et peu

dignes d'un fils qui a Dieu pour père et d'une mère qui a pour fils un Dieu. De cette manière, les grands mystères de la Religion, sous la plume de ces écrivains plus pieux qu'éclairés, perdent beaucoup de leur dignité et de leur grandeur, de leur importance et de leur efficacité pour produire le sentiment religieux et en faire venir aux œuvres ; car pour donner à l'homme un cœur élevé[1], il faut l'élever à une haute intelligence et le faire entrer dans les puissances du Seigneur[2] ; pour lui inspirer de nobles sentiments, il faut le nourrir d'idées sublimes; car l'enthousiasme du cœur n'est jamais durable, ni efficace s'il n'est soutenu et animé par l'élévation de l'esprit.

§ V. *Dessein et occasion de cet ouvrage. Occasion de la première édition. Améliorations apportées à celle-ci.*

Pénétré que nous sommes de la nécessité de traiter aujourd'hui la Religion de manière à la faire solidement connaître et sincèrement aimer, depuis quelques années nous méditons et préparons sur les principaux mystères du Verbe de Dieu fait hom-

[1] Psal. 65.
[2] Psal. 70.

me et de sa très sainte mère, une explication ample et affectueuse selon la méthode des Saints-Pères. Et telle est l'importance que nous attachons à cette œuvre, qu'elle fait seule l'objet de tous nos efforts, de toutes nos recherches, de toute notre application au point qu'après celle du salut, l'unique grâce que nous demandons à Dieu, avec une sorte d'importunité, est qu'il nous accorde la force, la santé et la vie, afin de pouvoir terminer notre travail; et nous mourrons content si nous avons le bonheur de laisser ce signe précieux de notre passage sur la terre.

Nous sommes loin sans doute de nous croire capable d'atteindre la perfection qu'exige un sujet d'une importance aussi grave; et quel que soit le gré qu'on nous sache de notre bonne volonté, de notre zèle pour la Religion, et du sentiment de tendre dévotion dont nous nous sentons pénétré envers la véritable Église, ces dispositions ne peuvent suppléer à tout ce que nous sentons bien qui nous manque de la part du génie, de l'érudition et du style pour pouvoir produire une œuvre qui corresponde complètement au goût et au besoin du siècle, sur la matière en question. Le but de tous nos efforts, et que nous espérons atteindre

avec l'aide de Dieu, est seulement de frayer la voie à des esprits plus élevés, et de les engager à la parcourir avec le succès que nous ne pouvons que désirer et que nous croyons réservé à d'autres qu'à nous d'obtenir.

Tandis que nous étions occupé de ces idées et de ces études, non moins utiles et agréables pour celui qui s'y livre que pour ceux auxquels on destine son travail, la pieuse association de l'Institution catholique vint nous engager à faire sur le mystère de l'Épiphanie de Notre Seigneur, un écrit pour le distribuer dans l'octave que ces zélés confrères célèbrent chaque année à l'occasion de cette grande solennité. C'était sur la fin de 1837 qu'une pareille tâche nous était imposée, et le livre devait paraître le 6 janvier de l'année suivante. Nous fîmes tous nos efforts pour éviter l'entreprise, mais l'autorité du personnage qui parlait, la nature du sujet si conforme à notre dessein et à nos études nous firent céder, surtout que nous avions sous la main des matériaux sur ce sujet comme sur les autres mystères de Notre Seigneur. Nous ne fûmes pourtant pas sans craindre qu'un écrit fait en si peu de temps ne demeurât bien au-dessous du sujet et ne répondît pas à l'attente des

personnages qui nous avaient imposé ce travail.

Mais à peine commença-t-il à être connu, que les encouragements les plus flatteurs vinrent nous rassurer. Ce petit livre, tout informe qu'il était, présentant même, jusque dans l'exécution typographique, les indices d'un ouvrage fait à la hâte, nous le vîmes lu avec plaisir et jugé avec une indulgence que n'avaient point rencontrée nos autres ouvrages. Sans nous laisser aveugler par l'amour naturel que chacun a pour son travail, tout informe qu'il soit, nous avons bien compris qu'il devait principalement son succès au manque d'un traité sur un si grand et si touchant mystère. Cependant des personnages aussi éminents par leur zèle que par leur doctrine, ont bien voulu nous assurer que la méthode que nous avions suivie avait attaché à l'ouvrage un double intérêt : et quoique nous n'eussions eu en vue que de donner un livre de piété, il a été en même temps, au dire de ces personnages, une tendre apologie de la Foi, capable, en la faisant aimer, de la rendre plus vive chez ceux qui croient, et de la faire admirer, désirer et respecter par les incrédules.

Et ces graves autorités, que nous croyons incapables d'user de flatteries, nous ont prié de re-

fondre notre livre, de l'augmenter considérablement, de l'orner d'autres faits de l'Écriture, de lui donner un titre propre à en indiquer l'esprit à la première vue et à lui attacher une plus grande importance ; on nous a engagé à en conseiller la lecture non-seulement dans l'octave de l'Épiphanie, mais en tout autre temps, particulièrement dans les jours de tentations et de périls, dans ces moments où le cœur éprouve plus que jamais le besoin de puiser des secours, de se conforter dans les saintes délices de la Foi.

Tel est ce que nous avons essayé de réaliser de notre mieux dans le travail que nous offrons au public; ainsi l'*Épiphanie de notre Seigneur* paraîtra désormais sous le titre de : *Beautés de la Foi*. L'ouvrage contiendra le double de matière qu'auparavant.

§ VI. *But de l'ouvrage. Mystères qui y sont développés.*

Que personne ne s'attende à retrouver ici les arguments des théologiens et des apologistes sur les fondements de la Foi, et en particulier sur la vérité du mystère de l'Épiphanie. Cet ouvrage est principalement destiné aux personnes qui ont

le bonheur de croire; de semblables discussions étant pour elles superflues, nous nous sommes appliqué à leur exposer avec la plus grande simplicité et toute la clarté possible, la grandeur, la sublimité, la beauté, la grâce de ce mystère en particulier. Et comme ce mystère est la manifestation ineffable du Verbe de Dieu aux Gentils, et leur premier appel à la sainte lumière de la Foi, nous nous sommes fait un devoir d'insister sur la Foi en général, pour en faire sentir de plus en plus le prix et la rendre aimable et chère.

Nous avons suivi la même méthode en traitant la morale qui découle de ces mystères, ayant eu soin de faire ressortir de l'exposé des doctrines, cette confiance et cet amour qui excluent la crainte et la défiance. Oh! le cœur de l'homme est si faible et si timide! et la confiance en Dieu est le moyen le plus facile de le ramener à Dieu, de le déterminer à s'imposer des privations et des sacrifices pour Dieu.

En un mot, l'idée dominante de notre travail est de faire sentir de plus en plus à l'âme chrétienne la grandeur, l'amabilité de la vraie religion dans un de ses plus sublimes et plus touchants mystères, de la fortifier dans la Foi et de l'engager à ho-

norer la vérité des enseignements par la sainteté des œuvres.

Mais comment parler de la grâce de la Foi, et passer sous silence Celle qui a été l'heureuse dépositaire de toute grâce, et par le moyen de laquelle nous avons reçu, comme toute autre grâce, celle de la foi? L'Évangile faisant une mention particulière du concours de Marie dans la première manifestation du Verbe incarné, nous ne devons donc point séparer ce que l'Esprit-Saint lui-même a réuni. C'est pour cette raison que quand il s'est agi de la préparation du salut de tous les hommes, nous avons consacré quelques lectures à montrer l'action coopératrice, de la plus élevée, de la plus sainte, de la plus aimante de toutes les créatures, de la très pure mère de Dieu.

Et suivant encore, pour cette partie, la même méthode, nous nous sommes appliqué particulièrement à faire sentir le prix, la douceur, les délices de la confiance et de la dévotion envers Marie; nous avons montré l'enchantement et la grâce que cette dévotion répand sur les pratiques de la Foi.

§ VII. *Usage que nous faisons de la partie dogmatique et historique de la sainte Écriture ; importance de cet usage ; protestation de l'auteur.*

La grotte de Bethléem, avec les augustes personnages qui s'y trouvent réunis, est comme un théâtre mystérieux, dont la toile baissée dérobe aux spectateurs la vue de ce qui s'y passe. L'homme profane, dépourvu de lumières et abandonné aux seules forces de sa raison, n'y découvre rien de grand, de majestueux, de divin, si la Foi ne vient soulever au moins une partie du voile qui recouvre les grands mystères qui s'y opèrent. Et c'est ici une des circonstances où l'on voit vérifiés à la lettre ces avertissements de l'Esprit-Saint : c'est la Foi seule dans le mystère qui peut en donner l'intelligence[1] ; car, c'est de Dieu seul qu'il faut attendre la lumière avec laquelle l'homme doit aller à la recherche de la sainte lumière de Dieu[2].

Or, comme cette lumière ineffable, cette céleste sagesse, cette parole de Dieu qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde[3], se trouve premièrement dans l'Écriture-Sainte, c'est de l'Écriture elle-

[1] Nisi credideritis non intelligetis (*Isa.*, 7).
[2] In lumine tuo videbimus lumen (*Psalm.* 25).
[3] Saint Jean, 1.

même que doivent ressortir les lumières pour l'intelligence de ses mystères; car l'Ancien et le Nouveau Testament, selon l'ingénieuse idée de saint Augustin, sont comme deux chœurs qui chantent à l'unisson, les mystères, les grandeurs, la gloire de Jésus-Christ. L'Ancien avec ses figures et ses prophéties rend témoignage à la vérité des mystères du nouveau; et les mystères de l'un prouvent la divinité, la grandeur des figures et des prophéties de l'autre; ainsi le jour de la Foi et le jour de l'Évangile s'éclairent mutuellement, se renvoient entr'eux la grande Parole, le Verbe éternel de Dieu, fin de toutes les Écritures [1]; et tous deux concourent mutuellement à donner l'intelligence de leurs mystères.

Ainsi on ne peut, on ne doit parler des mystères dont l'Evangile présente l'accomplissement, sans remonter à l'Ancien Testament qui en contient la préparation, la prophétie et la figure. L'Église en use toujours ainsi, car, toute la liturgie n'est qu'un seul hymne de gloire formé de strophes prises de l'un et de l'autre Testament. Il ne faut donc point rompre cette harmonie toute divine, ouvrage de l'Esprit-Saint et que l'Eglise fait sans cesse reten-

[1] Dies diei eructat verbum (*Psal.* 18).

tir à nos oreilles : ce serait dépouiller les saints mystères de leur grandeur, de leur majesté, ce serait les rapetisser et les rendre vulgaires, et propres seulement à occuper les esprits faibles.

Et telle est la raison du vide immense, de l'intolérable ennui que l'on trouve, comme nous l'avons remarqué, dans certains ouvrages de piété qui traitent des mystères. Les passages bien rares qu'on y lit de la Sainte-Écriture, ou sont cités à contretemps, ou dans un sens très éloigné et arbitraire, ou sans l'explication nécessaire. Ces citations ne disent rien ou très peu chose, elles sont employées comme remplissage, et non pour soutenir et diriger. C'est l'homme seul qui parle en homme pour annoncer Dieu ; et peut-on parler de Dieu avec fruit sans faire parler Dieu lui-même! Sa parole seule peut éclairer l'homme comme sa droite seule a pu le créer.

Dans cet ouvrage, comme dans tout ce que nous avons écrit sur les mystères, nous nous sommes efforcés de n'y mettre de notre fond que le moins possible, et en place nous avons fait en sorte de réunir, d'expliquer les passages, les doctrines, la théologie de l'Écriture sur le sujet que nous avons entrepris de traiter, mais surtout d'expliquer l'É-

criture au moyen du meilleur des interprètes, qui est l'Écriture mise en harmonie avec elle-même, pour faire ressortir la gloire et la grandeur de ses mystères. Pour atteindre ce but, nous avons fait un grand usage, non-seulement de la partie dogmatique et prophétique, mais encore de la partie historique des livres saints. Il est inutile de prévenir qu'on trouvera ici interprétée dans toutes ses parties et ses divers sens l'histoire sacrée des Mages comme elle est rapportée dans saint Matthieu et comme elle se lit dans la messe durant l'Octave de l'Épiphanie, et en outre ce beau passage de l'Evangile nous servira de guide dans l'interprétation successive du mystère, et nous fournira le texte et le sujet de chaque lecture.

On a communément l'usage de joindre aux livres du genre de celui-ci des exemples tirés de différents auteurs. Nons n'entendons pas désapprouver cet usage, mais nous espérons aussi n'être point blâmés pour avoir préféré les exemples du livre de Dieu à ceux des livres des hommes; et ainsi, dans l'intérêt de l'instruction et pour donner à notre œuvre de la variété et de l'attrait, nous avons fait suivre chaque lecture de traits d'histoire les plus intéressants tirés exclusivement des saintes Écri-

tures. Ces exemples sont le plus souvent une figure et une prophétie touchant le mystère que nous exposons. Nous les rapportons d'abord d'une manière historique, traduisant le texte presque à la lettre, et ensuite, à l'aide des Pères et des interprètes, nous en donnons le sens spirituel, nous mettons au jour le mystère qui se trouve voilé sous l'admirable simplicité de la lettre.

C'est un besoin pour nous d'avouer combien nous avons été délicieusement ému en exposant ces histoires; elles sont si belles, si riches de sens élevés, de mystères sublimes, d'instructions solides! Outre qu'elles rendent la lecture plus variée et plus agréable, elles servent admirablement à faire entendre, à entourer de vives lumières le mystère principal dont elles sont la figure; et en même temps qu'elles font mieux connaître les richesses spirituelles des livres saints, elles en font mieux sentir la majesté, la grandeur, la divinité; elles font apprécier, avec le respect dû aux œuvres de l'Esprit-Saint qui les a inspirées, certains faits auxquels on attache généralement peu ou point d'importance faute d'instruction sur le mystère qui s'y trouve voilé et sans lequel ces faits n'au-

raient point trouvé place dans le livre des oracles de Dieu.

Cependant nous déclarons que dans les interprétations de la partie historique de la Sainte-Écriture comme dans la partie dogmatique et prophétique, nous avons toujours eu en vue la première, la plus sûre, la plus universelle et la plus importante de toutes les règles, savoir : qu'il faut expliquer et entendre la Sainte-Écriture comme l'entend et l'explique l'Église, à laquelle seule Dieu a confié l'insigne privilége d'interpréter infailliblement les oracles qui y sont contenus. Et quand il s'agit de points sur lesquels l'Église ne s'est pas prononcée, il faut consulter son divin esprit, prendre pour règle sa doctrine, qui est connue et professée d'ailleurs, et rejeter toute interprétation qui diffère de cette doctrine et de cet esprit.

Telle a été constamment la règle des Saints-Pères dont on peut avec sécurité adopter les interprétations ; c'est ainsi qu'ont agi les interprètes catholiques ; nous nous sommes imposé le devoir de ne point nous écarter de ces exemples et de ces traces dans l'usage que nous avons fait des livres saints en écrivant notre livre ; et nous déclarons que telle sera toujours notre règle, en soumettant avec

notre personne à l'obéissance, au jugement, à la censure de la sainte Église et de son chef visible, tout ce que nous avons dit et écrit et tout ce que dans la suite, avec l'aide de Dieu, nous pourrons dire et écrire.

§ VIII. *Importance de la doctrine des Saints-Pères. Usage que nous en faisons dans ce livre. Citations latines.*

Après l'Écriture, les sources les plus pures et les plus abondantes où l'on puisse tirer l'intelligence et l'explication des dogmes et des mystères chrétiens, sont, comme nous l'avons déjà indiqué, les immortels écrits des Saints-Pères, de ces grands hommes qui ont consumé leur vie à approfondir la religion, en pratiquant les devoirs qu'elle impose et qui l'ont illustrée à un si haut point, autant par la pureté et la sainteté de leur vie que par leur science merveilleuse, l'immensité de leur érudition, la force et le prestige de leur éloquence. Qui peut voir sans être pénétré de la plus vive douleur, qu'une partie des docteurs chrétiens, dominée par une espèce de fanatisme et de fureur pour le classisme païen, ait depuis trois siècles banni de la république des lettres

et condamné à un injuste ostracisme, les écrits des Pères, monuments précieux du christianisme ? Cependant, il nous semble être arrivé à l'époque où ces illustres exilés rappelés de leur long et injuste bannissement, rentreront dans le monde littéraire, reprendront le rang que la sainteté, l'extension et la sublimité de leur sagesse leur avaient assuré ; ils éclaireront de nouveau les intelligences et réformeront la littérature chrétienne.

Et déjà de toute part, on voit sortir de la presse ces célèbres écrits, soit dans leur propre idiôme, soit traduits en langue vulgaire. Nous-même, désirant autant qu'il est en nous, concourir de nos faibles moyens à cette grande réhabilitation des vrais classiques, des vrais modèles de la science chrétienne, nous éditons en douze petits volumes in-8°, une bibliothèque choisie des ouvrages les plus estimés des Pères Latins, un semblable recueil des Pères Grecs existant déjà. Cette double entreprise a principalement pour but de rendre moins pénible l'étude à la jeunesse chrétienne et en général à ceux qui ne peuvent lire les volumes *in-folio*, soit par la difficulté de se les procurer, soit par la peur que cause le volume.

En attendant que cette bibliothèque paraisse,

nous nous sommes fait un plaisir de réunir dans cet opuscule, les plus nobles et les plus belles interprétations des Saints-Pères relatives au mystère que nous exposons : de cette manière, ces explications concourront au double but de faire mieux approfondir le mystère et apprécier l'élévation et la noblesse de génie de ceux qui l'ont si magnifiquement développé. Non pas que nous ayons toujours employé leurs expressions, en exposant leur doctrine, autrement les citations auraient fait la moitié du livre; mais nous pouvons assurer que nous n'avons avancé aucune proposition de quelque importance qui ne fût fondée sur un passage quelconque ou de l'Écriture ou d'un Père de l'Église; et pour peu que ces précieux monuments de la Religion soient familiers au lecteur, il reconnaîtra sans peine le langage de l'Écriture et des Pères. Il verra que la doctrine qu'on lui présente porte l'empreinte de ces livres, et que souvent elle paraît revêtue de leurs propres expressions. Nous avons rapporté en note dans plusieurs circonstances, et souvent assez au long, les paroles de l'Écriture et des Pères, et cela pour deux raisons : la première afin de justifier certaines expressions ou certaines doctrines qui, exposées par nous, pourraient nous faire

accuser de hardiesse ou d'exagération; la seconde, parce qu'il est pour nous notoire que le texte latin de l'Écriture ou des Pères a quelque chose d'attrayant, de suave pour les âmes vraiment pieuses, quand bien même les termes ne leur seraient point familiers; elles sont ainsi assurées que la doctrine qu'on leur expose est tirée de sources pures et salutaires. Ce qui justifie encore notre manière d'agir, est que généralement et à raison, on goûte peu les écrivains ou les orateurs qui affectent de citer l'Écriture ou les Pères en langue vulgaire, ou qui n'en font même aucun usage : méthode usitée dans les contrées où domine l'hérésie, et qu'on peut appeler aussi inconvenante que bizarre, faisant perdre à l'écrivain et à l'orateur chrétiens, une grande partie de leur dignité et donnant à leur parole un air de légèreté et de nouveauté profanes.

Pour l'avantage des lecteurs auxquels la langue latine n'est pas familière, non-seulement nous avons donné la traduction des passages que nous avons cités, mais encore nous nous sommes efforcés d'en pénétrer l'esprit, d'en faire sentir la force par des paraphrases d'une certaine étendue. Et si le lecteur bienveillant veut bien comparer la traduc-

tion et la pharaphrase avec le texte, il verra avec quel soin et quel scrupule, nous nous sommes appliqué à ne rien faire perdre au texte de sa dignité et de sa force en le traduisant, ne lui faisant rien dire de plus ni de différent de ce que renferment les paroles et pour l'esprit et pour la lettre.

§ IX. *Style et élocution. Système du livre. Prière au lecteur.*

Concernant le style, nous avons avant tout visé à la clarté ; notre but n'ayant point été d'instruire les savants, mais d'édifier les âmes pieuses. Conformément à ce plan, nous avons traduit pour le mieux, dans un langage vulgaire et intelligible pour tous, les termes employés par la théologie chrétienne dans l'exposition des dogmes sublimes de la religion et de ses mystères, sans cependant sacrifier à la clarté le devoir de maintenir les expressions consacrées et les seules qu'il soit permis d'employer en traitant certains sujets. Nous conviendrons qu'il nous a été quelquefois difficile de rendre claires, je dirais presque populaires, des doctrines par elles-mêmes obscures et élevées, sans leur rien faire perdre de leur précision théologique.

Nous nous estimerons bien dédommagé si nous avons réussi à mettre à la portée du plus grand nombre quelques vérités qui semblaient réservées au domaine de la science, et qui cependant sont très propres à raviver la piété, à affermir la Foi et à la faire aimer.

Sous le rapport de l'élocution, nous avons cherché à tenir le milieu entre la trivialité, défaut trop commun aux livres ascétiques, et cette recherche, cette subtilité de langage qui énervent la piété, étouffent le sentiment et détruisent la dévotion. Enfin nous nous sommes efforcé de rendre la doctrine claire pour les esprits les moins cultivés, évitant, selon la maxime de saint Grégoire, de la rendre ennuyeuse et méprisable aux yeux de l'homme lettré, s'il arrivait que ce livre trouvât des lecteurs dans cette classe[1].

Nous n'avons pu nous défendre de mêler de temps en temps, à l'exposition des doctrines, quelques digressions, quelques entretiens en forme d'actions de grâce et de louanges à Jésus-Christ ou à sa tendre mère. La religion est si grande et si belle que pour peu que l'esprit s'applique à en mé-

[1] Quatenus ejus expositio ita nescientibus fiat cognita, ut tamen scientibus non sit onerosa (*Homil.*, 15).

diter les mystères, le cœur ne peut se défendre de l'émotion et de l'enchantement, principalement quand on médite les mystères de la grotte de Bethléem, dans lesquels la miséricorde, la bénignité, la dénégation, la grâce, la douceur du Dieu rédempteur apparaissent aux yeux de la Foi d'une manière tellement visible, qu'ils peuvent rendre éloquentes même les âmes les plus grossières et attendrir les cœurs les plus durs.

Nous avons intitulé: *Lectures*, les différentes parties du livre, parce qu'en effet, comme nous l'avons déjà indiqué, les mystères n'y sont développés que d'une manière simple et claire, présentant pour les différents jours de l'octave de l'Epiphanie la matière d'une demi-heure de lecture édifiante et agréable, sur un mystère et une vérité qui sont le principe et la base de la religion.

Nous avons fait correspondre à chaque lecture une prière, une oraison jaculatoire, une pratique chrétienne pour chaque jour, afin de donner le choix, selon le temps qu'on peut employer, ou de faire la lecture sans la prière ou la prière sans la lecture.

Qui que vous soyez qui preniez ce livre en mains, il nous reste à vous supplier instamment de vouloir bien le lire avec les mêmes intentions qui

l'ont dicté, c'est-à-dire dans le but de placer vos affections, de vous fortifier de plus en plus dans la Foi et d'y puiser vos délices. S'il vous arrive de tirer quelque avantage de cette lecture pour l'édification de votre esprit et l'affermissement de votre cœur, louez et bénissez-en Dieu de qui procède tout bien, et dont la grâce seule rend efficace et féconde la parole de l'homme; et en témoignant votre gratitude à la divine miséricorde pour ce bien spirituel, n'oubliez pas devant Dieu l'humble auteur, faible instrument au moyen duquel cette grâce vous est parvenue.

ORDRE A OBSERVER

Pour tirer avantage de la lecture de ce livre.

1° Pour tirer quelque profit de ce livre, il est indispensable d'en interrompre la lecture pour méditer, à mesure qu'elles se présentent, les grandes vérités qui sont l'objet de notre croyance et la base de notre conduite. Car, comme nous l'avons fait observer, notre intention n'a point été de donner un traité raisonné de théologie ou d'ascétisme, où l'on procède par voie de principes et de conséquences et dont la lecture serait d'autant plus utile

qu'elle serait plus suivie ; notre livre est une exposition libre et simple des dons précieux de la Foi pour en faire mieux connaître la grandeur, goûter les délices, apprécier les avantages, afin d'engager le chrétien à conserver soigneusement le dépôt de cette Foi, à propager sa gloire, à accomplir les œuvres qu'elle prescrit, afin d'obtenir un jour les récompenses qu'elle promet.

2° Pour atteindre un but aussi important, il ne suffit pas de lire, mais il faut réfléchir, prier et en venir aux œuvres ; et en conséquence, il est nécessaire de rentrer en soi-même, de s'éloigner du tumulte du monde et des passions, et d'employer au moins huit jours à méditer sur le premier des bienfaits de Dieu, celui de la Foi, en avisant aux moyens de correspondre à ses enseignements.

3° Le temps le plus opportun pour se livrer à ces exercices est l'Octave de l'Épiphanie, parce que ce fut en ce jour que le fils de Dieu fait Homme se manifesta aux Gentils ; ce fut en ce jour qu'à nous tous, enfants des Gentils, fut aussi ouverte la voie, donnée l'espérance, et assuré le bienfait, de connaître le fils de Dieu, de croire en lui, de l'aimer et de l'adorer. C'est bien à juste titre, dit saint Léon, que ce jour consacré par la mémoire d'un trait si

précieux de la bonté divine soit fêté d'une manière si solennelle dans tout le monde chrétien; et si, comme nous le devons, nous sommes éclairés de sa lumière et pénétrés de sa grandeur, nous démontrerons à quel point nous l'avons en vénération, non-seulement en ajoutant foi au mystère qui s'accomplit en ce jour, mais encore en cherchant à en pénétrer l'esprit [1].

4° Si nous nous trouvons empêchés de vaquer à ce saint exercice dans l'Octave de l'Épiphanie, nous pouvons y employer les huit jours qui précèdent l'anniversaire de notre baptême; car, qu'est-ce que le jour du baptême pour tout chrétien, sinon celui de la manifestation de Jésus-Christ à son intelligence par le moyen de la Foi; celui où son âme est devenue, au moyen de la grâce, épouse de Jésus-Christ; le jour de son entrée dans l'Église, cette vraie grotte de Bethléem, le jour enfin qui est pour tout chrétien, en particulier, la vraie Épiphanie dans laquelle lui sont personnellement appliqués les prodiges de miséricorde de la *manifestation* qui nous est commune avec les Mages.

[1] Merito dies iste manifestatione Domini consecratus, specialem in toto mundo obtinuit dignitatem; quæ in cordibus nostris digno debet splendore clarescere, ut rerum, gestarum ordinem non solum credendo sed etiam intelligendo veneremur (*Serm.* 2 *de Epiph.*).

5° Un temps très opportun encore pour méditer sur les mystères exposés dans cet ouvrage, est celui où l'âme chrétienne est en proie à des peines intérieures, ou éprouve, sur la Foi, des tentations occasionnées par les objets du dehors. Car, si nous avons recours à tel saint pour tel besoin spirituel ou corporel ; de même pour obtenir la force et le secours dans les périls de la Foi, quoi de plus naturel, que d'invoquer l'intercession des saints rois mages, nos premiers pères, nos premiers guides dans la Foi, et qui prennent, n'en doutons point, un intérêt si vif à sa conservation. Et pour obtenir leur médiation, peut-on rien faire qui leur soit plus agréable que d'employer quelques jours à repasser dans son esprit les prodiges de miséricorde dont ils furent favorisés de Dieu, et ces vertus sublimes par lesquelles ils signalèrent leur reconnaissance? Et d'ailleurs, la considération des grandeurs et des beautés de la vraie Foi, n'est-elle pas un moyen très efficace pour en réveiller en nous l'amour et y attacher le cœur et l'esprit d'une manière inébranlable ?

6° On peut, pour la même raison, conseiller cet exercice à ces infortunés qui n'ont, en religion, ni connaissance ni foi ; mais qui désirent sincèrement

la connaître et y croire. Des lettres de l'étranger nous annoncent que ses pratiques ont obtenu près des personnes de cette classe les succès les plus consolants.

7° Quel que soit le temps qu'on veuille employer à ces exercices, on y procédera de la manière suivante :

A. Le soir qui précédera le premier jour de l'octave, après la protestation et la prière qui se trouvent à la fin du livre, on fera, avec attention, la première lecture, et en allant prendre son repos, on repassera dans son esprit les pensées de la lecture qui auront fait le plus d'impression.

B. Dans la matinée du jour suivant, on méditera pendant une demi-heure sur cette lecture, en l'adaptant à ses propres dispositions et à ses idées relatives à la Foi, et on finira par la prière analogue qui se trouve aussi à la fin du livre.

C. Dans le cours de la journée, on répétera souvent l'oraison jaculatoire en accomplissant la pratique correspondante : tel est le réglement de tous les jours.

D. Dans les lieux où ces pieux exercices se font en commun, ou en public, on a coutume de terminer les pratiques de la journée par les prières tirées

du missel romain pour la propagation de la Foi. Nous avons rapporté ces prières à la fin du livre, avec la traduction en marge pour l'avantage des personnes qui n'entendent pas la langue latine. Pour peu qu'on soit animé de zèle pour la propagation de la vraie Foi, on n'omettra pas ces prières, lors même qu'on fait ces exercices en particulier. Quand on ne peut coopérer autrement à la propagation de la Foi, la prière est un moyen très efficace, selon l'enseignement de l'Évangile[1].

8° Si le temps ne permettait pas de faire tout entière la lecture indiquée pour chaque jour, qu'on lise au moins l'exemple de l'Écriture ; et si cela même ne pouvait se faire, on s'en tiendrait à la pratique de la journée : tout réduit qu'il se trouverait, ce pieux exercice aurait encore son utilité.

9° Il est aussi très avantageux de noter les résolutions qui auront été le résultat de l'Octave, afin de mettre sa Foi à l'abri des assauts auxquels on la voit exposée, et de se déterminer à pratiquer les œuvres sans lesquelles la Foi est morte, ou court à sa ruine[2].

[1] Matth., 9.
[2] Jac., 20.

10° En même temps on examinera sa conscience dans le but de faire, le dernier jour, une confession générale ou au moins annuelle, avec plus de soin que de coutume : c'est ainsi qu'on réformera ses habitudes vicieuses, qu'on réglera sa vie de manière à donner à sa Foi une vraie et solide base.

11° Dans le dernier jour on fera la sainte communion afin de gagner l'indulgence ; après la communion on renouvellera la formule des vœux du baptême, on fera l'action de grâce et l'offrande qui se trouvent à la fin du livre.

12° Enfin, nous recommandons non-seulement aux particuliers de joindre à leurs autres œuvres de piété cette belle et solide dévotion ; mais encore, nous nous permettons de l'indiquer à nos seigneurs les évêques, à messieurs les curés et supérieurs de communautés. Le zèle ardent et éclairé dont ils sont animés, nous répond de leur empressement à introduire ces pratiques parmi les personnes de leur dépendance. S'il est vrai que le relâchement des mœurs a ruiné la Foi dans ces derniers temps en beaucoup de contrées et chez grand nombre de chrétiens, il n'est pas moins vrai que l'ignorance, la tiédeur, la faiblesse de la Foi ouvrent la voie à la corruption des mœurs ; et s'il

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY
ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY TRANSFERRED

est facile à l'intelligence de tomber dans l'erreur, quand le cœur est perdu, il est impossible au cœur de ne point s'égarer si l'intelligence ne se trouve munie d'une foi vive, vigoureuse et fervente.

LES BEAUTÉS DE LA FOI

CONSIDÉRÉES

DANS LES MYSTERES DE L'ÉPIPHANIE DE NOTRE SEIGNEUR.

PREMIÈRE LECTURE.

Le Verbe de Dieu fait homme ou le grand soutien de la Foi.

« Jésus étant né à Bethléem de Juda, au temps du roi Hérode. » (*Math.*, 2, 1).

INTRODUCTION.

§ I. — *Raison de l'attention particulière de Dieu dans la création de l'homme. L'union de l'âme et du corps dans Adam, figure et prophétie de l'union de la Divinité et de l'humanité dans Jésus-Christ. Division de cette lecture.*

Quelque grande, quelque merveilleuse et étonnante que soit l'œuvre de l'univers, on sait que c'est de rien, d'une seule parole, en un seul instant qu'ont été créés, le ciel avec les corps immenses et lumineux qui en font l'ornement, la terre avec cette infinie variété d'animaux et de plantes qui

[1] Cum natus esset Jesus in Bethleem Juda, in diebus Herodi regis (*Matth.*, 2, 1).

l'embellissent, et les anges eux-mêmes destinés à entourer le trône de Dieu ; et que la création tout entière n'est que l'effet d'une volonté générale énoncée par le Créateur avec une espèce d'indifférence : « Il a parlé et toutes choses ont été faites ; il a commandé et toutes choses ont été créées [1]. »

Mais parmi les créatures, il en est une qui n'a point été formée de cette manière, et cette créature c'est l'homme. Il semble que le Créateur ait attaché à sa formation une importance particulière et y ait appliqué l'attention la plus sérieuse. Car, au dire de l'Écriture, avant de se mettre à l'œuvre, Dieu appela sa sagesse à son conseil[2]. Ensuite il prépara, il disposa lui-même l'argile dont il forma la structure admirable du corps humain ; et après l'avoir embelli et perfectionné, il l'anima d'un souffle mystérieux tiré, on peut le dire, du fond de son cœur divin [3]. Ce travail admirable terminé, son divin auteur, comme dit Tertullien, se prit à le contempler avec amour, à s'y complaire avec une indicible tendresse [4].

[1] Ipse dixit, et facta sunt ; ipse mandavit, et creata sunt (*Psal.* 32)

[2] Dixit Deus : faciamus hominem.

[3] Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me totum (*Job*, 10). Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ (*Gen.*, 1).

[4] Recogita totum illi Deum occupatum et deditum (*De Carn. Christi*).

Pourquoi donc, demandent les interprètes, une telle préférence, une telle sollicitude, un tel amour dans la formation de l'homme qui, inférieur aux anges par sa nature [1], n'est ni la plus grande ni la plus parfaite des œuvres de Dieu ?

Saint Paul, en deux mots, nous dévoile le mystère et répond à la question ; parce que dit-il, le premier Adam était la figure du second Adam, c'est-à-dire de Jésus-Christ [2]. Il est à remarquer que le texte grec emploie le mot *type, modèle ;* ce qui montre clairement, dit Tertullien, que de même qu'un sculpteur qui doit faire une statue en bronze ou en marbre, en compose d'abord en argile le modèle et la forme, et plus le personnage qu'il veut faire en grand est important, plus il étudie et soigne le modèle ; de même, Dieu ayant éternellement décrété de revêtir un jour son Verbe d'un corps humain, voulut former dans le premier homme le dessein et la figure de cet admirable ouvrage. S'il montra tant d'attention, tant de soin et tant d'amour en créant le premier Adam, c'était uniquement parce que, dès-lors, il voyait dans l'homme le grand modèle du second Adam, et que

[1] Minuisti eum paulo minus ab Angelis (*Psal.* 8).
[2] Adæ qui est forma futuri (*Rom.*, 5).

la création du premier était le type de l'incarnation du second [1].

Oh! comme la création d'Adam, s'écrie saint Athanase, exprime bien l'incarnation de Jésus-Christ! Car avant la création de l'homme, les esprits ou les anges existaient bien, de même que les corps, c'est-à-dire toutes les créatures insensibles : mais l'esprit et le corps étaient des substances si différentes entr'elles, si opposées, que leur union en un seul tout pouvait sembler impossible. Or que fait Dieu dans la création de l'homme? Pour montrer que rien n'est impossible à sa toute-puissance, il unit sans les confondre, la nature intelligente et la nature matérielle, l'esprit et la chair ; et cette union est si intime, si substantielle, si parfaite, que l'âme et le corps ne forment dans l'homme qu'une seule personne, qu'un seul tout.

De même avant la venue de Jésus-Christ existaient Dieu et l'homme; mais la distance infinie qu'il y a du Créateur à la créature, entre l'être infiniment parfait et le néant, formaient essentiellement une séparation entre ces deux natures, mais surtout une séparation bien autrement grande,

[1] Quidquid limo exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus (*De Carn Christ.*).

était celle qui existait entre un Dieu saint et l'homme pécheur. Ainsi l'union de la nature divine et de la nature humaine paraissait d'une impossibilité absolue. Que fait Dieu dans l'incarnation de son Verbe ? Voulant montrer que rien n'est impossible à sa miséricorde et à son amour, comme il le déclara à Marie par le ministère de l'ange dans le moment même où s'opéra le mystère [1], il unit sans les confondre, la nature divine et la nature humaine d'une manière si intime, si substantielle, si parfaite, que Dieu et l'homme ne forment en Jésus-Christ qu'une seule personne, qu'un seul tout. Et de même que l'âme raisonnable et la chaire ne sont qu'*un* homme ; ainsi la personne du Verbe et l'humanité ne sont qu'*un* Jésus-Christ [2]. En un mot, le premier Adam le plus étonnant des prodiges, le plus élevé des mystères de la création étant en même temps esprit et corps, est l'esquisse la plus expressive, l'image la plus parfaite du second Adam, qui lui-même est le plus étonnant des prodiges, le plus élevé des mystères de la rédemp-

[1] Quia non est impossibile apud Deum omne verbum (*Luc.*, 1.)

[2] Sicut anima rationalis et caro unus est homo; ita Deus et homo unus est Christus : unus omnino, non confusione substantiæ, sed unitatæ personæ (*S. Athan.*, *Symb.*).

tion, étant en même temps homme et Dieu[1].

Or, ce sublime et incompréhensible, mais bien doux et consolant mystère du second Adam, vrai Dieu et vrai homme, ce mystère que le Créateur, dès l'origine du monde, daigna figurer et annoncer dans le premier Adam, vrai esprit et vraie chair ; ce mystère dis-je, l'évangéliste saint Mathieu l'annonce comme accompli dans ces simples paroles, par lesquelles il commence l'histoire des Mages : « Jésus étant donc né à Bethléem de Juda, au temps du roi Hérode[2]. » L'évangéliste commence cette histoire par faire mention de la naissance de Jésus-Christ, parce que les mystères de la vocation des mages, de la promptitude de leur obéissance, de la générosité de leur confession, de la fermeté de leur foi, de l'efficacité de leur zèle, ces mystères découlent de celui de Jésus-Christ, fils de Dieu, mais véritablement né de la femme et ainsi véritablement homme, afin de se manifester à l'homme, de s'en faire aimer et de le sauver.

Imitons donc la conduite du premier des évangélistes ; et avant d'entrer dans la considération des avantages de la vraie Foi à l'occasion des mystères

[1] Adæ qui est forma futuri.
[2] Cum natus esset Jesus in Bethleem Juda, in diebus Herodis regis.

des Mages, nous nous bornerons, dans cette première lecture, à rechercher les grands motifs de confiance et d'amour envers Dieu que cette Foi nous présente dans les mystères du Verbe de Dieu fait homme par amour pour les hommes; et, guidés par cette même Foi, nous examinerons dans ses causes mystérieuses, dans ses précieux et touchants effets, l'œuvre que le prophète appelle l'œuvre de Dieu par excellence [1]; car, selon Saint-Bernard, il n'est point de mystère plus capable d'éclairer la Foi, de fortifier l'Espérance et d'allumer la Charité dans les cœurs [2].

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

§ II. *Ce mystère, comme tous les mystères chrétiens, a sa raison, non seulement dans la bonté de Dieu, mais encore dans l'extrême misère de l'homme.*

La vraie Religion est la loi suprême qui détermine et règle les vrais rapports ou les relations mutuelles entre l'homme et Dieu, et les hommes

[1] Opus tuum (*Heb.*, 3).
[2] Quid sic instruit fidem, spem roborat, caritatem accendit, quomodo humanitas Dei (*I de Epiph.*).

entre eux relativement à Dieu. Mais l'homme, abandonné à lui-même, ne pouvant, sans de grands efforts, ni sans s'exposer à l'erreur, découvrir toutes ces relations et tous ces rapports, il devint nécessaire, comme le démontre l'incomparable saint Thomas, que Dieu lui-même se fît connaître par le moyen de la Foi[1]; de là, la nécessité, de là, l'existence d'une révélation divine, afin de donner à l'homme, d'une manière infaillible et par le moyen le plus prompt, la connaissance de son origine, de ses destinées, de ses espérances et de ses devoirs.

Cependant, de ce que les dogmes chrétiens soient révélés de Dieu, il ne s'en suit point qu'ils soient étrangers à la nature de l'homme. Au contraire, le but de tous les enseignements, de toutes les institutions de la Religion étant de perfectionner l'homme ici-bas, sur le modèle et avec la grâce de J.-C., et par là, le conduire à l'éternelle perfection dans le ciel[2]; il s'en suit que ces enseignements divins, ces précieuses institutions doivent encore se dire, et sont véritablement naturelles dans le sens que la perfection est l'état naturel de tous les

[1] Necesse fuit ut ea per modum fidei traderentur (*Gentil*, 1, 4).

[2] In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi (*Ephes.*, 4).

êtres et que tout ce qui tend à les réformer, à les anoblir, à les perfectionner, est naturel.

Il suit de là, que les mystères chrétiens ont leur raison non-seulement dans la perfection infinie de la nature de Dieu et les effusions ineffables de son tendre amour, mais encore dans l'infime misère de l'homme à laquelle l'a réduit le péché, et dans la nécessité où il se trouve de recourir à des remèdes surnaturels et divins pour pouvoir se guérir.

Or, tel est parmi les autres mystères celui d'un Dieu sauveur qui, la première fois qu'il se manifeste à l'homme, apparaît, non-seulement en vrai homme, mais en homme enfant, en homme pauvre, humilié, souffrant comme le dernier des hommes, contractant avec lui une alliance éternelle, une société parfaite d'égalité et d'amour.

La raison humaine abandonnée à elle-même ne comprend rien à ce mystère, elle s'en irrite au contraire, elle s'y confond, elle s'y perd; et avec le Juif obstiné, selon l'expression de saint Paul, elle croit ce mystère un scandale, une insulte faite à la majesté et à la grandeur de Dieu; ou comme l'aveugle gentil, elle le traite de folie[1]. Mais l'âme

[1] Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam (*I. Cor.* 1).

véritablement chrétienne qui marche dans la voie du salut, accueille ce mystère avec transport, y met toutes ses complaisances, en fait ses délices, le vénère, l'admire comme le chef-d'œuvre de la plus tendre charité, de la vertu puissante, de l'infinie sagesse de Dieu[1]; car, une telle âme marche à la lumière de cette Foi par laquelle, selon l'oracle de J.-C., le Père céleste révèle, aux âmes humbles et pieuses, les plus grands mystères et leur en donne l'intelligence pratique, grâce qu'il refuse à l'orgueil de la sagesse profane [2] : et munie d'un tel secours, l'âme fidèle comprend qu'il ne fallait rien moins que cette profonde humiliation d'un Dieu pour tirer l'homme de cet abîme de misères, et du profond avilissement où le péché l'avait réduit. Ainsi, aux yeux de la Foi, ce sublime et réjouissant mystère d'un Dieu qui se manifeste aux hommes dans la misérable condition d'un enfant pauvre et obscur, trouve sa raison, non-seulement dans l'infinie bonté de Dieu, mais encore dans l'extrême besoin que l'homme avait d'un sauveur capable de lui inspirer

[1] Iis qui salvi fiunt, Dei virtus et Dei sapientia (*I. Cor.*, 1).

[2] Abscondisti hæc a sapientibus, et revelasti ea parvulis (*Math.*, 11).

d'abord l'amour et la confiance, et par la confiance et l'amour l'attirer et le conduire jusqu'à Dieu.

§ III. *Adam et Caïn après leur péché. La crainte et la défiance dominaient le cœur de l'homme, relativement à Dieu, avant la venue du Sauveur.*

Nous lisons dans la *Genèse* que le père du genre humain eut honte de paraître devant Dieu dès l'instant où il fut devenu esclave du péché, d'enfant d'innocence qu'il était. Il cherche à se cacher; il fuit la présence de Dieu; il est saisi d'épouvante et d'horreur en entendant sa voix et son nom [1]. Or, ce sentiment de frayeur et de crainte qui, dans le cœur du premier homme, avait remplacé la confiance et l'amour et s'y était maintenu par le souvenir de ce terrible jour où, maudit de Dieu et poursuivi par un glaive de feu, il avait été chassé du séjour de délice profané par sa désobéissance, ces profondes et funestes impressions, et ce pénible sentiment, sont transmis avec la vie à toute la postérité de ce pécheur proscrit et banni de la face de Dieu.

Et Caïn qui fuit toute société, qui redoute la

[1] Vocem tuam audivi et timui, quia nudus essem, et abscondi me (*Genes.*, 3).

vue et la voix de Dieu, qui va errant par les forêts, qui cherche à se dérober à tous les regards, à se cacher enfin à lui-même; Caïn qui tremble et dont le cœur palpite à chaque pas, et qui, dans tout être qu'il rencontre, croit trouver un censeur sévère et un exécuteur de la divine justice [1], Caïn, avec ces sentiments, exprimait bien au naturel le sentiment de terreur qui dominait les hommes à l'égard de Dieu. A son nom seul, les hommes tremblaient comme fait un rebelle au nom du prince qu'il vient de trahir; comme un coupable au nom du magistrat qui doit le juger; comme un condamné à la vue du supplice qui le menace et de la mort qui l'attend. Et les cérémonies du culte ancien n'étaient que l'expression de la terreur que l'idée d'un Dieu irrité faisait naître et maintenait dans tous les cœurs.

Non cependant que l'espérance eût entièrement abandonné la terre, car autrement, le désespoir eut jeté l'homme dans un tel abattement, qu'il eut été capable de chercher dans le suicide un remède à sa frayeur, et le genre humain se fut éteint dès son berceau. Ainsi, le Dieu offensé, tempérant la

[1] A facie tua abscondar et ero vagus et profugus in terra; omnis igitur, qui invenerit me occidet me (*Genes.*, 4).

rigueur de sa justice par sa miséricorde, révéla à l'homme ses promesses pleines d'amour dans le moment même où il lui fit entendre ses terribles menaces; et, en lui indiquant la série des maux qui devaient faire son châtiment, il lui fit entrevoir le Rédempteur qui devait y apporter le remède. Au moyen de cet artifice d'amour, la divine Sagesse, dit l'Écriture, tira de l'abîme de son crime la plus noble et la plus chère de ses créatures terrestres, et lui prépara ainsi dans l'espérance une ressource contre elle-même [1].

Quoique cette promesse précieuse d'une future réconciliation se fût transmise et perpétuée dans le monde, l'idée de l'indignation divine, de l'anathème originel, de la proscription de la nature humaine, à l'occasion du péché, était si vive et si profonde, que la confiance dans le Médiateur promis ne pouvait trouver accès près des hommes. Excepté pour quelques âmes qu'une foi vive et une vie pure élevaient aux plus douces et aux plus intimes communications avec Dieu, cette frayeur n'était point entièrement détruite, et cette énigme de salut, ce mystère de par-

[1] Sapientia illum, qui primus formatus est a Deo pater orbis terrarum, custodivit, et eduxit illum a delicto suo, et dedit illi virtutem continendi omnia (*Sap.*, 10).

don, qui, selon saint Paul, était salué de loin par les premiers hommes, restait environné des ténèbres d'un avenir reculé [1].

Et, comme on l'observe encore aujourd'hui chez les peuples étrangers *à l'heureuse nouvelle d'un Dieu fait homme par amour pour l'homme,* la religion du monde idolâtre était en quelque sorte la religion de la peur : la joie était bannie de ses fêtes ; un sacerdoce cruel se livrait à un culte atroce de feu et de sang ; il ne parlait aux hommes de la Divinité que pour les exhorter à l'apaiser par des rites effrayants et par de cruelles hécatombes de victimes humaines. Sans doute, chez le peuple hébreux, la promesse du Médiateur futur, renouvelée successivement aux patriarches, annoncée par les prophètes, figurée dans tous les rites et sacrifices de la loi, alimentait la confiance et faisait naître dans le cœur un principe d'amour de Dieu; mais cette confiance était empreinte de tristesse et d'inquiétude, cet amour était timide et tremblant comme la peur. Que le Seigneur ne nous parle plus, disait le peuple à Moïse, de peur que nous ne mourions d'épouvante [2]. Cette prière ne

[1] Heber., 11.
[2] Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur (*Exod.*, 20).

nous montre-t-elle pas que, si la crainte de la Divinité était, chez les Juifs, plus modérée, plus religieuse et plus sage que chez les gentils, elle n'était pas moins forte et moins inquiète?

Ajoutez encore l'inflexibilité de la loi, la sévérité des peines, la fréquence des châtiments pour les moindres infractions, l'immolation des victimes, le rite de l'aspersion du sang, la redoutable majesté du sanctuaire, tout paraissait propre à entretenir chez ce peuple ces lugubres sentiments et à les maintenir dans toute leur vigueur : ce qui fait dire à saint Paul que l'esprit de l'ancienne alliance, de la religion judaïque, était un esprit de crainte servile plutôt que d'amour filial [1].

§ IV. *Cette peur de la Divinité, bien différente de la sainte crainte de Dieu qui rend l'homme plus sage, tendait à le corrompre et à l'éloigner de Dieu de plus en plus.*

Il est vrai que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse [2]; elle est le moyen ordinaire dont se sert la grâce pour gagner et soumettre les

[1] Non enim accepistis spiritum, servitutis, iterum in timore (*Rom.*, 8).

[2] Initium sapientiæ timor Domini (*Eccl.*, 1).

cœurs. Mais la sainte crainte, seule capable de produire des fruits précieux, ne peut émaner que d'un secret amour de Dieu ; car cette disposition n'est autre chose que le chagrin d'avoir démérité, que le soin de rentrer en grâce, et que l'appréhension de perdre de nouveau l'amitié d'un Dieu sévère dans ses châtiments et riche dans ses récompenses ; c'est une crainte qui nous rapproche de Dieu au lieu de nous en éloigner ; c'est enfin, l'amour même, mais un amour réservé, amour révérentiel de l'enfant, amour respectueux de l'épouse. Cet amour est comme la pudeur de l'âme ; il n'exclut point la confiance, il la commande, au contraire, la maintient dans ses justes bornes, l'embellit et la perfectionne.

C'est pourquoi cette crainte de Dieu si sainte, si pure, si féconde, si précieuse, qui console l'âme qui la possède, n'a rien de commun avec cette crainte de la Divinité qui s'était emparée d'une grande partie des hommes avant l'apparition de l'Homme-Dieu. Une telle crainte ayant un principe bien différent, les conséquences en étaient différentes.

C'était une crainte excluant toute confiance, in-

quiète et pénible, laissant l'homme dans l'impuissance d'apaiser Dieu par le repentir pour rentrer en grâce, et de se soustraire à son empire par la fuite pour éviter le châtiment ; c'était une crainte semblable à celle de l'esclave qui tremble à la vue du supplice qui l'attend, sans détester la faute qui en est la cause. Cette crainte avait son principe dans une haine secrète de Dieu ; c'était la haine de Dieu même. De là, pour l'homme, le soin de se séparer, de s'éloigner toujours de plus en plus de Dieu, d'en effacer de son esprit toute idée, d'en arracher de son cœur toute inclination ; de là cette fureur de chercher des dieux favorables à ses vices, et incapables de lui faire peur, dans tout ce qu'il y a de plus abject dans la nature et de plus infâme dans les passions ; de là ces rites honteux, ces sacrifices abominables, et tout cela à la honte du vrai Dieu, et comme par mépris et par vengeance de la profonde antipathie, de l'horreur secrète qu'occasionnaient à l'homme la sainteté et la justice divines.

De là, enfin, cette rage du cœur, ce profond désespoir qui, selon l'expression de saint Paul, engageaient l'homme à s'abandonner sans réserve comme sans pudeur, à tous les excès de la débauche, afin de se donner par là un dédommagement

pour les angoisses auxquelles tout son être était en proie [1].

Ainsi, cette crainte de Dieu, loin de rendre l'homme meilleur, le précipitait dans l'abîme de toutes les erreurs et de tous les vices, portait la dépravation et le désordre dans toutes les puissances de son âme, dans toutes les affections de son cœur; elle corrompait enfin l'homme tout entier. Elle en faisait, ou un démon par l'orgueil, ou une brute par l'impudicité, et le reléguait ainsi jusqu'aux confins de la barbarie ; car la dépravation, qui est la barbarie de l'âme, tire son principe du défaut d'amour dans les relations entre l'homme et Dieu, comme la barbarie, qui est la dépravation de la société, est occasionnée par le défaut d'amour entre homme et homme.

§ V. *Difficulté pour l'homme de reprendre confiance en Dieu et de l'aimer de nouveau. Dieu lui-même devait pour cela descendre jusqu'à l'homme et se rendre semblable à lui.*

Comment l'homme pouvait-il se tirer du profond

[1] Qui desperantes tradiderunt semetipsos impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis (*Ephes.*, 4).

abîme de misère, de bassesse, de brutalité dans lequel il se trouvait tombé? comment pouvait être restaurée une créature d'abord si noble et si parfaite, et ensuite si dégénérée et si corrompue dans toutes ses idées et toutes ses inclinations, dans toutes ses habitudes, que quarante siècles de dépravation, d'erreurs et de superstitions avaient changées en une seconde nature? Pour opérer une réforme aussi prodigieuse, il ne fallait rien moins que des moyens entièrement opposés à ceux qui avaient causé dans l'homme des ravages aussi grands et des ruines aussi déplorables; c'est-à-dire qu'étant ainsi tombé dans cet excès de dépravation par son éloignement et sa haine secrète de Dieu, il ne pouvait se relever ni se guérir qu'en se rapprochant de Dieu, qu'en se disposant à espérer en lui et à l'aimer.

Mais comment faire passer l'homme de la crainte servile, cause de sa dépravation et de son avilissement, à cette tendresse filiale qui devait réformer et ennoblir son cœur? Comment l'amener à envisager comme un tendre père le Dieu devant lequel il avait coutume de trembler comme devant un juge sévère et inexorable? comment lui faire invoquer avec joie un nom qui, jusqu'à ce jour, ne lui avait causé que l'épouvante? Était-il facile, enfin,

d'ouvrir à la confiance un cœur dominé par la crainte? de faire régner l'amour où, depuis tant de siècles, avait régné le dégoût, la crainte, le mépris, la haine de Dieu?

Ainsi, pour opérer une réforme aussi étonnante, une restauration aussi difficile dans tout ce que la nature humaine a de plus intime, il fallait que Dieu lui-même vînt au-devant de sa créature à travers le chaos immense que la faute avait interposé entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu; mais il était nécessaire qu'il apparût sous les devises de la plus grande miséricorde et du plus tendre amour.

De même, observons-nous que, parmi les hommes, le petit, le faible, le misérable n'ose s'approcher du grand, de l'homme en dignité, du puissant, du riche, bien moins encore il osera lui parler avec confiance; il sera surtout loin de l'aimer si celui-ci ne le prévient par un air d'égalité, de familiarité et de confiance.

C'est par la même raison que l'enfant n'aime ses parents que parce qu'ils sont les premiers à s'abaisser jusqu'à lui, à se rendre petits avec lui, à prendre à cœur ses petits intérêts, en imitant ses mouvements, en parlant son langage; et même de

que la voix maternelle éveille son intelligence et lui apprend à s'exprimer, de même aussi le sourire, la familiarité, la tendresse maternelles soulèvent son cœur et l'ouvrent à la confiance et à l'amour.

Les mêmes rapports ont lieu entre l'homme et la femme, le maître et le serviteur, le dignitaire et l'artisan, le prince et le sujet; si ceux-là veulent gagner la confiance de leurs inférieurs, ils doivent être les premiers à l'inspirer, ils doivent les premiers se montrer aimables s'ils veulent être aimés.

Or si cette conduite s'observe parmi les hommes, à plus forte raison doit-elle exister entre l'homme et Dieu; car, si dans l'état d'innocence, l'homme infiniment petit, dépendant, faible, imparfait, osait tourner ses regards vers Dieu, être infiniment grand, majestueux, maître suprême, être parfait; s'il osait le rechercher, l'aimer, s'entretenir familièrement avec lui, c'était parce que Dieu lui apparaissait sous des formes visibles, lui parlait son langage, conversait avec lui d'égal à égal et lui donnait le premier des preuves de son amour.

Si une telle conduite de la part de Dieu fut nécessaire, dans l'état même d'innocence, combien plus dût-elle le devenir depuis le péché par lequel

les hommes comprirent trop bien qu'ils étaient devenus odieux à la Majesté divine et voués au malheur.

L'enfant est épouvanté, il s'enfuit s'il voit accourir à lui le père dont il a provoqué la colère ; et quoique celui-ci le poursuive dans l'intention de l'embrasser malgré sa faute, le coupable ne s'approchera d'un père qui peut le traiter en juge qu'autant qu'il verra dans ses traits des signes de clémence et de bonté. De même, dit saint Bernard, pour que Dieu dans son apparition parmi nous, nous donnât la force de nous approcher de lui, il était nécessaire qu'il se montrât sous les devises, dont parle saint Paul, d'un Dieu sauveur revêtu de la douceur et de la bonté. Autrement, à son arrivée sur la terre, les hommes se seraient éloignés de lui, comme Adam qui tenta de se soustraire aux regards de Dieu ; ils se seraient abandonnés au désespoir et à la frayeur en voyant descendre sur la terre le Dieu dont ils avaient violé les lois, méprisé les bienfaits et l'amour[1].

[1] Apparuit benignitas et humanitas salvatoris nostri Dei : quia hoc mihi maxime necessarium fuit. Alioquin, quid agerem audiens venientem Dominum ? Nunquid non fugerem sicut Adam qui a facie ejus fugit ? Nonne sperarem audiens quia venit ille cujus legem prævaricatus sum, cujus patientia abusus sum, cujus beneficio ingratus inventus sum (*I, de Epiph.*).

Ainsi pour arrêter l'homme dans sa fuite, l'attirer dans son éloignement, dompter sa barbarie, l'encourager dans son avilissement, calmer ses appréhensions et ses terreurs, je dirais pour lui ravir son cœur et y faire naître la confiance et l'amour, il était nécessaire, de la part de Dieu, de faire paraître et de voiler en même temps la splendeur de sa majesté, les motifs de sa colère, les menaces de sa justice sous le dehors de l'humilité, de la clémence, de la miséricorde, de la douceur, en se montrant revêtu des insignes d'une infinie amabilité. Il fallait, selon la belle doctrine de saint Paul, que le Dieu sauveur devint en tout et pour tout semblable à l'homme, qu'il se fît son frère, qu'il en vînt avec lui à une vie de familiarité, de confiance, de tendresse personnelle, qu'il prît sa nature et sa condition et qu'il lui fît goûter les charmes de sa bonté en se faisant ainsi connaître pour le Dieu de miséricorde[1].

Ainsi les patriarches et les prophètes, organes de l'humanité désolée, soupiraient après la venue d'un Sauveur qui non-seulement, comme la rosée,

[1] Per omnia debuit fratribus similari, ut misericors fieret (*Hebr.*, 2).

descendît du ciel[1], mais encore sortît de la terre, comme la fleur[2], c'est-à-dire qu'ils demandaient un Sauveur céleste et terrestre en même temps, Dieu et homme : Dieu pour anéantir le péché, homme pour inspirer la confiance et l'amour. Ils demandaient que ce Sauveur vint dominer la terre, non avec la puissance d'un roi, mais avec la douceur de l'agneau[3]. Enfin ils suppliaient Dieu, avec une espèce d'importunité, de faire descendre sa miséricorde sur la terre sous des formes visibles[4]. Et ces prophètes, organes de la terre près du ciel, et chargés de la part de Dieu d'annoncer à la terre ses consolantes promesses, avaient prédit que le Sauveur serait envoyé comme la miséricorde de Dieu personnifiée et visible[5], et que cette miséricorde irait à la recherche de l'humanité pour la rappeler de ses égarements, lui donner asile et la presser sur son sein[6].

[1] Rorate cœli desuper (*Isai.*, 45).
[2] Terra germinet salvatorem (*Ibid.*)
[3] Emitte agnum Domine dominatorem terræ (*Isai.*, 16).
[4] Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam (*Psal.* 84).
[5] Misit Deus misericordiam suam (*Psal.* 56).
[6] Et misericordia tua subsequetur me (*Psal.* 22).

§ VI. *Jésus-Christ en naissant comme homme a satisfait au besoin dans lequel se trouvait l'homme. Ressemblance de l'humanité de Jésus-Christ avec la nôtre.*

Voici enfin le mystère de l'infinie miséricorde, de la bonté la plus incompréhensible, de l'amour le plus tendre, mystère que le fils de Dieu a accompli en se faisant homme, en naissant comme homme, en se manifestant aux hommes dans la vraie substance de l'humanité, comme le dit l'Église dans ses chants[1]. Mystère sublime et ineffable qui remplit d'étonnement et de stupeur l'esprit de l'homme, en même temps qu'il lui parle le langage de la plus ineffable douceur et remplit son cœur de confiance et de tendresse ; le récit de cette merveille se trouve compris dans ces simples paroles de saint Mathieu : « Jésus était donc né à Bethléem. » Car, dit saint Bernard, tout le monde convient qu'un être est de la même nature que celui qui lui donne naissance[2]. Or, il est évident que Jésus-Christ est vrai Dieu par cela seul qu'il est fils de Dieu, Dieu ne pouvant

[1] Cum in substantiâ nostræ mortalitatis apparuit (*Præf. Epiph.*)

[2] Nam et filios hominum, homines, et ipsorum quoque animalium fœtus ex eodem cum eis genere esse, nemo est qui dubitat (*III Epiph.*).

engendrer un fils qui ne soit Dieu comme lui[1]; et étant né à Bethléem, étant né de Marie[2], fille de l'homme, il est par là vrai homme, car celui qui naît de la femme est nécessairement homme; et c'est encore pour cette raison que le même évangéliste dit, en parlant des mages : qu'ils trouvèrent l'Enfant dans les bras de Marie sa mère[3].

Ainsi, s'écrie saint Pierre-Chrysologue dans son éloquent discours sur l'Épiphanie, que la raison humaine cesse donc de se perdre en conjectures; comment peut-il se faire qu'un Dieu infiniment grand, infiniment riche, infiniment puissant, soit venu dans le monde en vrai homme et comme vrai homme, qu'il se soit soumis à l'humiliation d'être renfermé dans le sein de la femme, de naître de ses entrailles, de se voir enveloppé de pauvres langes, de demander par ses larmes sa nourriture au sein maternel, de souffrir toutes les misères, toutes les incommodités de l'enfance, de passer par tous les âges, par toutes les conditions, par tous les besoins de l'humanité[4]! Un si prodigieux avilisse-

[1] Ex hoc ipso satis evidens et indubitabile, quoniam Dei filium necesse est Deum esse (*Ibid.*).

[2] De qua natus est Jesus (*Math.*).

[3] Quod cum *Maria matre ejus* parvulus invenitur; quid nisi verus homo et verus hominis filius declaratur (*Ibid.*).

[4] Sæpe quærimus : quare sic Christus intrat mundum, ut ventris

ment de la part de la Majesté divine est sans doute incompréhensible, mais tout s'explique par l'infinie miséricorde de Dieu et par l'infinie misère de l'homme qui ne pouvait se relever de sa chute que par un moyen aussi étonnant; car il s'agissait d'apporter à l'homme la grâce de la réconciliation et du pardon, et de remplacer la crainte dans son cœur par la confiance et l'amour; et pour changer et reformer ainsi le cœur de l'homme, il fallait que Dieu descendît du ciel et apparût de cette manière [1].

Nous savons, continue le même Père, quelle force et quel doux enchantement devient pour le cœur la vue d'un tendre enfant [2]. Il n'est point de barbarie que l'enfance ne parvienne à vaincre, point de fierté qu'elle n'adoucisse, point de rigueur qu'elle ne tempère, point de fureur qu'elle ne désarme ; au contraire, elle commande l'amour, captive l'affection, invoque la grâce et obtient la charité [3]. Ainsi, le Seigneur venant sur la terre non

experiatur angustias, partus patiatur injuriam, sustineat vincula pannorum, cunabula tolleret imbecilla, lacrymis uberum nutrimenta disquirat, ætatum gradus necessitatesquæ præsentiat.

[1] In qualiter venire debuit qui voluit apportare gratiam timorem pellere, quærere caritatem.

[2] Natura docet omnes quid valeat, quid mereatur infantia.

[3] Infantia quam barbariem non vincit, quam non mitigat feritatem, quam crudelitatem non comprimit, quem non inflectit rigorem,

pour y faire régner la crainte, mais pour y allumer la charité; non pour effrayer les hommes, mais pour gagner leurs cœurs et les obliger à l'aimer; il a dû non-seulement paraître comme homme au milieu d'eux, mais encore passer par l'enfance[1].

Mais pénétrons encore davantage dans les mystérieuses profondeurs de la miséricorde de Dieu; *profondeurs de Dieu* comme les appelle saint Paul[2].

Selon le grand apôtre dont nous avons exposé la doctrine (§ V), il n'y avait qu'une parfaite ressemblance du Sauveur avec nous, qui pût nous le faire envisager comme un de nos frères, et nous inspirer en lui une confiance sans bornes. Qu'a donc fait ce Verbe divin pour contracter avec nous cette parfaite ressemblance? Premièrement, parce que nous sommes de chétives créatures formées de chair et de sang, il a voulu pour cela, ajoute saint Paul, se revêtir de chair et prendre notre sang[3].

quam duritiam non resolvit, quem non compescit furorem; quid non amoris expostulat, quid non affectionis extorquet, quam non imponit gratiam, quam non impetrat caritatem?

[1] Sic ergo nasci voluit, qui amari voluit non timeri.

[2] I. Corinth.

[3] Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse participavit iisdem (*Hebr.*, 2).

Secondement, parce que nous sommes des hommes, il n'a point pris une chair ni un sang quelconque; mais la chair et le sang de l'homme, il s'est revêtu de la vraie nature humaine, et il est devenu vrai homme comme nous [1].

Mais en se faisant homme, il aurait pu se revêtir de l'humanité telle qu'elle était dans l'état d'innocence, enrichie des prérogatives de cet heureux état; c'est-à-dire une humanité saine, forte, incorruptible, immortelle. Mais notre chair est faible, infirme, mortelle, sujette à la corruption et au péché; ainsi, pour prendre avec nous, sous ce rapport, une ressemblance plus parfaite, il s'est revêtu d'une chair passible comme la nôtre, soumise aux misères et aux peines du péché sans en avoir la tache [2]. Il a fait plus; cette chair entièrement semblable à celle du péché, il ne la crée point de rien, il ne l'apporte point du ciel, mais il la prend sur la terre, de la chair très pure de Marie [3]; c'est-à-dire de notre chair même, afin de devenir non-seulement homme, mais homme à la manière des autres

[1] In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo (*Philip.*, 2).

[2] In similitudinem carnis peccati (*Rom.*, 8).

[3] Carnem non de nihilo non aliunde sed materna traxit ex carne (*Bed. in Luc.*, 11).

hommes ; devant avoir avec nous en commun, la nature, la condition, l'espèce ; homme de notre humanité même, homme *fils de l'homme*, c'est-à-dire d'Adam : car, quoique sa divine mère l'eût conçu sans aucune opération humaine, et lui eût donné le jour d'une manière toute miraculeuse, cette vierge bénie de laquelle seule le Verbe prit son humanité est vraie fille et vraie descendante d'Adam; ainsi, J.-C. est par là vrai fils et vrai descendant d'Adam [1]. Et c'est pour cette raison que saint Luc, dans la généalogie qu'il fait du Sauveur selon la chair, suivant la ligne de tous ses ancêtres, lui donne Adam pour premier père, et à Adam Dieu pour auteur [2].

§ VII. *Premier effet de la naissance du Dieu fait Chair. La manifestation de la divine bonté.*

Qui peut assez admirer, dit un interprète, ce mystère d'amour fraternel du fils de Dieu, en ce qu'il a voulu avoir pour père terrestre Adam, notre père commun, afin de s'unir ainsi intimement à notre nature et contracter avec nous une vraie con-

[1] Christus est filius hominis scilicet Adæ quia ex Adam prognatus est (*A Lapid. in Math.*).

[2] Qui fuit Adæ, qui fuit Dei (*Luc.*, 3).

sanguinité, une vraie parenté, une vraie fraternité [1] ? Aussi, n'est-ce point sans raison que l'apôtre saint Paul nous annonce ce mystère en des termes si pleins d'onction et de douceur lorsqu'il nous dit, que Dieu notre Sauveur, en naissant comme homme, non-seulement s'est montré en Dieu miséricordieux, plein de compassion, indulgent et bienfaisant, mais encore, s'est révélé et s'est manifesté aux hommes, sous la forme de la grâce, de la bénignité, de la douceur même, de la miséricorde personnifiée et visible [2]. Et comme dit saint Bernard, dans son admirable discours sur ces touchantes paroles de saint Paul, il était nécessaire qu'il en agît ainsi pour nous guérir de notre faiblesse, reformer nos jugements et nos sentiments sur la bonté divine ; car, ce touchant attribut de Dieu était pour les hommes une énigme des plus obscures avant que Dieu se fût revêtu de notre humanité [3]. Non sans doute que la miséricorde divine date de ce fortuné moment,

[1] Mira Christi cum hominibus fraternitas et caritas ; qua ex communi eodem omnium parente Adamo nasci voluit, ut fieret omnium frater et consanguineus ; atque intime insereretur naturæ humanæ (*Loc. cit.*).

[2] Apparuit gratia salvatoris nostri Dei. Apparuit benignitas et humanitas (*Tit.*, 2 et 3).

[3] Priusquàm appareret humanitas, latebat benignitas.

étant coéternelle à Dieu [1]; mais les hommes manquaient de preuves visibles pour leur persuader que le Dieu offensé par eux pût leur porter compassion [2]. Comme sa miséricorde avait été tant de fois annoncée, et ne la voyant point paraître, les hommes désespéraient d'en ressentir jamais les effets; de là, ces dogmes de la philosophie payenne aussi désolants qu'absurdes : que la bonté est étrangère au cœur de Dieu, et que la divinité est inaccessible aux hommes [3]. Ainsi, pour que le regard de l'homme pût pénétrer jusqu'à Dieu, la divinité elle-même vint s'unir à sa chair, habiter dans sa chair; elle apparut revêtue de l'humanité pour manifester sa bénignité [4].

Et quelle marque plus claire, quelle preuve plus convaincante, Dieu pouvait nous donner de sa tendresse et de sa bonté, que de prendre notre propre chair, et par-là se revêtir de la misère même; lui qui est la grandeur, la majesté par excellence [5]! Il

[1] Si quidem et prius erat; nam et misericordia Domini æterna est.

[2] Sed unde tanta agnosci poterat?

[3] Promittebatur sed non sentiebatur; ut et a multis non credebatur.

[4] Plenitudo divinitatis venit in carne ut carnalibus exhiberetur, et apparente humanitate benignitas agnosceretur.

[5] In quo magis poterat commendare benignitatem suam, quam suscipiendo carnem meam? Quid tantopere declarat ejus misericordiam, quam quod ipsam suscepit miseriam?

a montré par là une bonté d'autant plus grande, qu'il s'est plus abaissé en devenant homme ; ainsi, plus nous le voyons humilié et avili pour nous, plus nous devons l'aimer [1].

Ensuite, le même docteur dans sa douce éloquence, revenant à un sujet si touchant [2] : les philosophes payens, nous dit-il, ne connurent Dieu que comme une majesté redoutable, dont la grandeur et la gloire effrayaient leur imagination et fermaient leurs cœurs. Les juifs se le représentaient comme une puissance formidable qui les gouvernait par la force et la crainte [2]. Les uns et les autres avaient, relativement à Dieu, l'idée de sa puissance qui, au commencement du monde, s'était manifestée dans la création ; ils connaissaient sa sagesse, qui se rendait visible dans le gouvernement de l'univers ; mais ils ne voyaient que confusément les desseins de miséricorde et de paix que l'esprit de Dieu réservait à l'homme, et la tendresse qu'il lui gardait dans son cœur. Ces

[1] Quanto minorem se fecit in humanitate, tanto majorem se exhibuit in bonitate, et quanto pro me vilior, tanto mihi carior.

[2] De Fontib. salv.

[3] Philosophis majestas innotuit, innotuerat Judæis potestas insignis. Verumtamen et Judæi potestate ipsa et philosophi scrutatores majestatis opprimebantur.

desseins et cette affection devinrent principalement visibles quand Dieu se rendit visible en se faisant homme [1].

L'Épiphanie n'est donc point une manifestation quelconque de la divinité, mais la manifestation de Dieu qui aime et qui veut être aimé. Et de même que Moïse fit spécialement connaître le Dieu créateur, le Dieu maître, le Dieu souverain, le Dieu terrible; ainsi dans Jésus-Christ s'est fait connaître le Dieu sauveur, le Dieu aimant, le Dieu tendre, le Dieu compatissant, le Dieu père, le Dieu frère, le Dieu époux, le Dieu ami [2].

§ VIII. *Second effet de l'apparition du Verbe de Dieu fait Homme : l'espérance du pardon.*

Cette manifestation ineffable de la divine bonté dans la naissance du Verbe de Dieu fait Homme n'a pas seulement pour but d'éclairer l'esprit de l'homme sur le plus cher des attributs de Dieu, mais encore d'agir sur son cœur en le pénétrant de cette consolante vérité : *que la condition de*

[1] Apparuerat antepotentia in rerum creatione; apparebat sapientia in earum gubernatione; sed benignitas misericordiæ nunc maxime apparuit in humanitate.

[2] Apparuit gratia, apparuit benignitas et humanitas salvatoris nostri Dei.

gentil et de grand pécheur n'est point un obstacle à la participation de la miséricorde divine; et c'est ce que saint Mathieu a voulu indiquer par ces paroles aussi simple que pleines de mystères : « Jésus étant donc né à Bethléem au temps du roi Hérode; » car littéralement parlant, disent les interprètes, l'Évangéliste, en commençant ainsi l'histoire des Mages, a tenu à remplir fidèlement le devoir de l'historien qui, entreprenant le récit d'un grand événement, commence par en indiquer le personnage principal, par en déterminer l'époque et le lieu où il s'est accompli. Ainsi, par ces paroles: « Jésus étant donc né », il désigne le personnage principal de ce drame divin; et en ajoutant : « A Bethléem de Juda, » il en fixe le lieu; enfin, il en détermine l'époque en disant : « Au temps du roi Hérode. »

La ville est désignée sous le nom de Bethléem de Juda, pour la distinguer d'une autre Bethléem qui était en Galilée.

Quant à ces paroles : «Au temps du roi Hérode,» on sait, disent les interprètes, que Jacob avait prédit à son fils Juda, que non-seulement le Messie naîtrait de sa race, mais encore, que sa naissance aurait lieu au temps où le sceptre enlevé à sa pos-

térité serait en des mains étrangères [1]. Or, cette prophétie s'est littéralement accomplie à la naissance du Sauveur ; car cet Hérode dont parle ici saint Mathieu, est Hérode l'Ascalonite, fils d'Antipater, Iduméen d'origine, étranger au peuple Juif, et qui, par la protection d'Antoine, reçut du sénat romain le sceptre de la Judée, enlevé aux descendants de Juda. Ainsi par ces paroles : « Au temps du roi Hérode, » avec cette mention expresse du roi étranger, l'Évangéliste, selon saint Jérôme et saint Jean Chrysostôme, a voulu nous faire remarquer l'accomplissement de la prophétie de Jacob, et démontrer que Jésus-Christ était le vrai Messie [2].

Cependant, ces savantes explications de la lettre n'excluent point les belles interprétations mystiques que d'autres Pères ont données du même passage de l'Évangile; car, comme l'Ancien-Testament, le Nouveau renferme, outre le sens historique et littéral, un sens spirituel et prophétique.

Ainsi interprétées dans ces derniers sens, ces paroles : « A Bethléhem de Juda, » selon saint Au-

[1] Non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est (*Gen.*, 49).

[2] Ideo regis alienigenæ mentionem fecit, ut illud videatur impletum. Non auferetur sceptrum de Juda (*In Math.*).

gustin, nous révèlent un mystère de miséricorde; car elles nous montrent que Jésus-Christ est né de la famille, de la tribu, de la ville de Juda, de ce Juda qui se rendit coupable d'un horrible crime: et cependant, l'Agneau sans tache, le Dieu de pureté et de sainteté a voulu l'avoir pour ancêtre, afin de nous instruire, en vrai Sauveur, des mystères de son amour, non-seulement par ses paroles, mais encore par sa naissance [1]. Ainsi nous autres fidèles de Jésus-Christ, qui devions, d'enfants de païens, devenir enfants de l'Église, nous avons dû apprendre de cette parenté de Jésus-Christ avec un ancêtre aussi coupable, que les iniquités de nos pères ne pouvaient nous empêcher de participer à la divine miséricorde [2]. Aussi pour nous faire espérer en son amour et en son pardon, et pour se montrer dès sa naissance époux généreux et compatissant, devant, selon son Évangile, inviter à ses noces les méchants comme les bons, il a voulu, dans le mystère de sa naissance comme dans tous les autres, conserver les qualités de vrai Dieu et

[1] Verissimus salvator, non solum loquendo, sed nascendo magister extitit (*Faust.*, 22, 64).

[2] Fideles enim ejus venturi ex omnibus gentibus etiam exemplo carnis ipsius discere debuerunt parentum suorum iniquitates sibi obesse non posse (*Ibid.*).

de vrai homme; comme Dieu, il a voulu naître miraculeusement de la Vierge Marie, et comme homme avoir pour ancêtres des pécheurs et des justes, afin de s'accommoder aux misères, aux craintes, aux besoins de notre pauvre nature [1].

Ces autres paroles : « Au temps du roi Hérode, » ne sont pas moins mystérieuses ni moins consolantes par la raison, dit saint Léon, qu'Hérode représente ici le démon [2]. Ainsi, dire que Jésus est né au temps du roi Hérode, c'est dire que Jésus, dans sa bonté et son amour, est né au temps où le démon régnait dans le monde et faisait peser sur les malheureux mortels le joug de la servitude la plus ignominieuse et la plus cruelle. Et il est à remarquer que malgré l'oppression sous laquelle gémissaient les Juifs, ils ne coopéraient pas moins aux desseins d'Hérode en partageant ses sentiments de haine envers Jésus-Christ; car il est dit que quand les Mages vinrent annoncer la naissance du Messie, tout Jérusalem, la métropole du peuple Juif, se troubla avec Hérode et comme

[1] Proinde sponsus ille suis congruens invitatis, qui vocaturus erat ad nuptias bonos et malos; etiam nasci voluit de bonis et malis : documenta quippe Dei et hominis ubique conservans; parentes et bonos et malos propter convenientiam humanitatis non sprevit; partum autem virginis propter miraculum divinitatis elegit (*Matth.*, 22).

[2] Herodes diaboli personam gerit (*IV, Epiph.*).

Hérode [1]. Il en était de même des païens; car, quoiqu'ils fussent plus que jamais tyrannisés par le démon, ils lui obéissaient avec docilité, ils secondaient ses infernales desseins et sa haine désespérée contre le vrai Dieu et sa loi sainte. O jours infâmes, jours lamentables, jours funestes du règne du roi Hérode, de Lucifer qui, en divinité et en maître suprême, recevait un culte abominable de l'humanité égarée qu'il opprimait sous un sceptre de fer! Et c'est en ces jours déplorables et d'odieuse mémoire que Jésus-Christ a bien voulu naître [2]!

Ainsi, l'évangéliste n'a pas seulement voulu indiquer une particularité historique par ces paroles qui sont une douce et sententieuse exclamation; car, selon saint Luc c'est comme s'il eût dit : chose étonnante, en vérité, chose étonnante! C'est au moment où la terre entièrement stérile de vertus et fertile en toute sorte de vices, c'est quand le monde noyé et enseveli dans un déluge d'erreurs, de superstitions et de crimes, méritait d'être anéanti par un déluge de feu, que l'indignation de Dieu provoquée par tant de forfaits, se change en compassion pour l'homme et le gratifie du bienfait

[1] Turbatus est Herodes rex, et omnis Hierosolyma cum illo (*Matth.*, 2).

[2] In diebus Herodis regis!

le plus signalé lorsqu'il devait s'attendre à toute la rigueur des châtiments célestes [1].

O amoureuse, ô consolante leçon! apprenons, de cette conduite de Dieu, qu'il n'est aucun temps où nous ne puissions éprouver les effets de sa divine miséricorde, et que le cruel empire que le démon exerce dans notre cœur par le péché, n'empêchera point Jésus-Christ de le visiter par sa grâce, comme l'effrayante domination que le démon exerçait dans le monde corrompu et ruiné ne mit point obstacle à sa naissance. En outre, le mot Jésus semble placé pour nous inspirer la confiance et nous faire espérer notre pardon. Car, comme l'a rapporté un peu auparavant le même évangéliste, l'ange, apparaissant à Joseph, lui ordonna d'appeler du nom de Jésus l'enfant que sa divine mère avait conçu par la vertu de l'Esprit-Saint [2]; et le messager céleste donna la raison pour laquelle le fils de Marie devait s'appeler Jésus, parce que, dit-il, « il sauvera son peuple du péché [3]. »

Or, saint Mathieu, commençant peu après l'his-

[1] Deficiente ubique justitia, et mundo in vana et maligno prolapso, in indulgentiam ira translata est (*III, de Epiph.*).

[2] Quod in ea natum est, de Spiritu Sancto est. Vocabis nomen ejus Jesum (*Matth.*, 1).

[3] Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum (*Ib.*).

toire des Mages par ces paroles : « Jésus étant donc né, » il est clair que ce passage doit se lier au précédent, et c'est comme s'il eut dit : le Sauveur qui doit sauver les âmes du péché étant né, voilà qu'il commence à remplir sa précieuse mission en faveur des Mages. Jésus est donc né pour détruire, pour effacer, pour pardonner le péché et pour sauver le pécheur. Nous n'avons à craindre, dit saint Bernard, ni qu'il manque de puissance pour nous sauver, étant vrai Dieu et fils de Dieu ; ni qu'il lui en manque le désir, étant vrai homme comme nous et vrai fils de l'homme [1]. Et comment pouvons-nous craindre, continue le même Père, qu'il soit dur et inexorable avec nous, le Dieu d'amour qui s'est fait homme comme nous et passible pour nous [2] ? O homme, si ce Dieu t'appelle, s'il te recherche, ce n'est point pour te punir ni pour te perdre, mais pour te sauver ; ne t'éloigne donc point de lui, ne redoute point ses regards, ne dis point comme ton premier père Adam : J'ai entendu sa voix et j'ai été effrayé. Le Dieu qui est né à Bethléem

[1] Nec potestas illi deest salvandi nos, cum sit verus Deus et Dei Filius ; nec bona voluntas, cum sit tanquam unus ex nobis, verus homo et filius hominis (*III, Epiph.*).

[2] Quomodo erit nobis inexorabilis, qui factus est pro nobis passibilis (*Ibid.*)?

est un Dieu faible, un enfant sans parole : et les vagissements d'un enfant ne sauraient inspirer la crainte mais la compassion [1]. Et cet état d'enfance dans lequel il est né ne nous annonce-t-il pas la facilité de l'appaiser; ne sait-on pas avec quelle facilité les enfants pardonnent [2]? Sans doute nous sommes pauvres, nous ne pouvons rien par nous-mêmes; mais il nous suffit de vouloir, et par la médiation de cet enfant nous parviendrons à la réconciliation [3]. Non qu'il soit possible sans la pénitence d'obtenir ce bienfait, mais qu'est-ce que notre pénitence en comparaison du bienfait inappréciable de l'amitié d'un Dieu [4]! Ainsi, dans notre indigence, nous aurons recours à ce tendre enfant qui est notre bien; car il est de la famille de l'homme et a été donné à l'homme comme il est écrit : « Un enfant nous est né, un enfant nous a été donné [5]. »

[1] Non puniendum, sed solvendum requirit. Noli fugere, noli timere Ne forte dicas etiam nunc : « Vocem tuam audivi et timui. » Ecce infans est, et sine voce; nam vagientis vox magis miseranda est, quam tremenda (*De. Font salv.*)

[2] Parvulus est, leviter placari potest, quis enim nesciat quia pue facile donat (*I, Epiph.*)?

[3] Pauperes sumus, parum dare possumus; attamen reconciliari possumus pro parvulo Isto, si volumus (*Ibid.*).

[4] Non tamen sine pœnitentia ; sed quia minimum quiddam sit pœnitentia nostra (*I, Epiph.*).

[5] Si quo minus est, addo et corpus ipsius; nam illud de meo est,

O Jésus miséricordieux, c'est de vous que nous recevrons ce que nous sentons bien qui nous manque pour acquitter notre dette et nous réconcilier avec vous. Oh! combien une telle satisfaction sera agréable au cœur de Dieu, et combien sera douce pour nous cette réconciliation [1].

§ IX. *Troisième effet de l'apparition du Verbe de Dieu fait homme : la familiarité de l'homme avec Dieu et sa confiance dans sa miséricorde*

Nous observerons, en dernier lieu, qu'indépendamment des suites du péché dont nous avons parlé (§ II), deux sentiments opposés, par rapport à Dieu, dominaient le cœur de l'homme et s'en disputaient l'empire, savoir : le désir de s'approcher de Lui et la répugnance qu'il en éprouvait. La misère de l'homme est sans bornes et Dieu seul peut lui porter secours; l'homme ne peut long-temps se voir éloigné de Dieu sans éprouver un malaise : mais la majesté de Dieu étant infinie, sa grandeur effraie l'imagination et ferme le cœur, ainsi l'homme ne peut penser à Dieu sans

et meum est ; parvulus enim natus est nobis, puer datus est nobis (*Ibid.*).

[1] De te, Domine suppleo, quod minus habeo in me. O dulcissima reconciliatio ! O satisfactio suavissima (*I. Epiph.*).

effroi. Cependant il se sent naturellement entraîné vers Dieu, mais son néant l'empêche d'aller à Lui avec confiance. Ainsi notre cœur désire sans cesse de se voir uni à Dieu, vu l'immense besoin qu'il en éprouve, mais la frayeur qu'il lui cause fait qu'il désire s'en éloigner et l'oublier pour jamais. Il le cherche et le fuit, il l'appelle et l'évite, il le désire et le craint.

Sans prétendre révoquer en doute les causes connues de l'idolâtrie, nous ne craignons pas d'affirmer qne ces dispositions contradictoires du cœur de l'homme relativement à Dieu, ont puissamment contribué à l'établissement et à la propagation du culte sacrilége des idoles. Car, ce sentiment indestructible qui nous rappelle à Dieu poussait l'homme à le chercher dans tout, et la frayeur non moins naturelle que lui causait l'idée d'un être infini, frayeur accrue encore par les suggestions diaboliques et viciée par des passions honteuses, lui faisait chercher Dieu dans des êtres semblables ou inférieurs à lui. De là cette folie de transformer tout en Dieu, non-seulement les hommes et les animaux, mais encore les vices et les passions. Ainsi, la déplorable tendance du genre humain, vers l'idolâtrie, était dans son prin-

cipe un témoignage du besoin inné, permanent, impérieux que l'homme avait de Dieu, mais d'un Dieu accessible qui lui inspirât la confiance en se faisant son égal : c'était un présage de l'ineffable mystère de l'Homme-Dieu, qui seul pouvait répondre à cet immense besoin de l'homme et donner la paix à son cœur en conciliant ces deux inclinations contradictoires.

Et, comme dit encore Tertullien, une des fins et un des effets précieux de la naissance et de la manifestation de l'Homme-Dieu sont d'engager l'homme à se présenter à Dieu sans crainte, et de l'entretenir avec un amour d'époux, avec la confiance qu'inspire l'égalité [1].

Et en effet, les apôtres eurent à peine annoncé au monde l'heureuse nouvelle de cette bénie apparition, qu'on vît s'opérer la révolution la plus étonnante dans tout ce que la nature humaine a de plus intime; et selon la prophétie de David, on vit les cœurs qui répondirent à la voix de Dieu s'élever au-dessus d'eux-mêmes, et arriver au dernier terme où puisse atteindre l'affection de la créature; c'est-à-dire passer de la crainte à la con-

[1] Ut homo ex æquo agere cum Deo posset (*Advers, Marc. II*, 27).

fiance, de la frayeur à la familiarité, de l'aversion à l'amour de Dieu [1].

Mais pour nous, chrétiens, qui sommes nés, qui avons grandi dans le christianisme, et qui, dès le sein de nos mères, avons été nourris de la confiance en Dieu et de la vraie Foi qui en est le principe et l'aliment; nous qui avons, dès l'enfance, l'usage acquis d'appeler Dieu notre père, et Jésus-Christ notre frère et notre égal, nous sommes dans l'heureuse impuissance de connaître et d'apprécier, à sa juste valeur, l'immense bienfait dont nous a gratifié l'Homme-Dieu, en nous initiant à cette confiance, à cette familiarité, à cet amour de Dieu. Et croyons-nous que ces sentiments si populaires, si spontanés, soient les sentiments naturels de l'âme? Pour nous convaincre du contraire, et nous démontrer qu'ils sont l'effet de l'apparition de Dieu revêtu de notre chair, l'effet de notre foi dans ce mystère d'amour; il suffira de jeter un regard sur les malheureux peuples qui ignorent encore cette heureuse apparition, et qui sont privés du bienfait de cette Foi. La divinité, près de ces peuples, est encore une énigme effrayante qui leur glace le cœur, l'endurcit sous des lois de fer,

[1] Accedet homo ad cor altum (*Psal.* 63).

et le rend immobile sous le poids du fanatisme le plus cruel; car, chez ces nations, l'homme, désespérant du bonheur de l'âme, ne songe qu'à multiplier, qu'à prolonger les moments fugitifs des jouissances sensuelles ; et concentrant ainsi toutes ses affections dans l'ordre matériel, il passe sa vie à disputer à son semblable les tristes avantages de la félicité des brutes.

L'état moral de nos frères, séparés de nous par l'hérésie, peut encore nous éclairer et nous instruire sur cette matière. Ils sont cependant chrétiens, ceux du moins qui n'en sont point venus à nier la divinité de Jésus-Christ, dogme fondamental du christianisme. Ils croient comme nous au mystère du Verbe de Dieu fait Homme par amour pour les hommes; mais ils ne croient point au ministère ecclésiastique, à la dispensation de la grâce, aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, moyens qui non-seulement tiennent toujours présent à l'esprit et au cœur ce mystère, mais encore en appliquent le mérite et en font éprouver les effets en particulier à tout chrétien. Ce mystère n'est pour eux que comme un souvenir d'un fait éloigné et ordinaire qui n'excite dans leur cœur qu'une admiration stérile, qu'une reconnais-

sance vague et bien faible, qui ne leur inspire ni confiance, ni tendresse, ni amour.

Pour nous catholiques, non-seulement nous croyons, dans toute son intégrité et sa pureté ce mystère de miséricorde de l'Homme-Dieu, mais encore, nous croyons et participons aux sacrements qui en appliquent le mérite, qui en font sentir à l'âme l'action divine d'une manière immédiate, particulière et directe, qui nous font toucher ce mérite, nous le rendent propre, je dirais presque, et le personnifient en chacun de nous; car comme l'a si bien démontré un pieux et savant théologien moderne [1]; l'Eucharistie en particulier est réellement le mystère de l'Incarnation, opéré en faveur de tous les hommes, appliqué personnellement à tout fidèle, au moyen de l'union intime par laquelle l'Homme-Dieu, dans ce sacrement, s'incarne dans l'âme qui s'en nourrit. Et ainsi, ce sacrement excite en nous un sentiment de gratitude tout spécial, propre, personnel et direct; et par là fait naître et maintient dans nos cœurs la confiance et l'amour. De là, dans nos fêtes religieuses, cette joyeuse piété, scandale des hérétiques qui nous en font un reproche, eux qui sont devenus

[1] Gerbet, *Principe générateur de la piété catholique.*

étrangers aux manifestations de l'amour depuis qu'ils ont perdu la Foi dans les mystères qui lui donnent et maintiennent la vie. De là, cette crainte filiale envers Dieu unie à la confiance, au respect et à l'amour, sentiment que nous seuls catholiques possédons dans leur vraie pureté, leur vivacité, leurs justes limites, et qui tiennent le cœur dans son état naturel, dans un ordre parfait avec lui-même et avec Dieu. De là, enfin, ces admirables prières, ces élancements affectueux de l'âme qui font la substance de nos livres de piété, et que nous envient avec raison quelques hérétiques; qui sont, comme dit M. Gerbet, la dialecte toute particulière de l'Église catholique, le langage de la douceur à l'usage de la confiance et de l'amour; car, dans ces prières, nous nommons Dieu notre père, notre frère, notre ami, notre époux, l'âme de notre âme, le cœur de notre cœur, notre bien-aimé, notre amour, notre tout; et à force d'exprimer à Dieu, dès l'enfance, ces tendres, ces doux sentiments, ils nous deviennent habituels, ils sont le baume des plaies de l'âme; ils adoucissent les ennuis de la vie et calment les appréhensions et les terreurs de la mort.

O mille fois infortuné, si je me trouvais hors de

l'Église catholique, seule dépositaire de la vérité, de l'action, de la charité divines! Quand mon âme se porte vers Dieu, en qualité de Dieu, l'immensité de son être, sa justice, son infinie majesté me jettent dans l'épouvante et me réduisent au néant. Et, si je me représente le moment de la mort, ce formidable instant où seul, sorti de ce monde, je me trouverai face à face avec ce Dieu infini, immense, tout-puissant, la justice même qui habite une lumière inaccessible, je frissonne d'épouvante! Oh! quelle frayeur s'empare de mon âme; mon cœur est glacé, et je tombe dans l'abîme du désespoir! Mais non, il me reste une ressource, mon âme consternée, mon cœur abattu se reportent du Dieu-Dieu, au Dieu-Homme, au Dieu-Enfant, au Dieu né d'une humble vierge, revêtu de ma nature dans ma propre chair, au Dieu qui est venu me trouver dans ma maison pour partager avec moi mes misères, les faiblesses, les angoisses de l'homme, pour me rendre participant de la sainteté, de la grâce, de la grandeur de Dieu; à cette douce perspective, mon imagination se calme, mes craintes se dissipent et mon cœur s'ouvre à l'espérance. Alors, il n'est plus d'obstacle, je m'approche de mon Sauveur, je l'invoque avec con-

fiance, et couvert des aîles de son amour, j'ose lui dire que je l'aime [1].

O sublime! ô précieux! ô doux mystère du Dieu fait Homme pour l'amour de l'homme, vous êtes ma seule espérance! Séparez ces deux idées : Dieu et l'homme, je retombe à l'instant dans mon indigence et mon effroi. Mon infinie misère a besoin de Dieu, mais ma faiblesse et mon néant m'empêchent de m'approcher même d'un ange; j'ai donc besoin de l'homme. Mais un homme qui n'est point Dieu ne peut me sauver, ni me secourir; il ne saurait me satisfaire; et un Dieu qui n'est point homme ne peut me rassurer, ni me soutenir; il n'y a donc que dans le seul Homme-Dieu que je trouve mon soutien, mon appui, mon salut.

Ainsi, si ce mystère n'était point une réalité, il faudrait l'inventer, tant est grand le besoin que le cœur en éprouve, tant est grande la force et la consolation qu'il en ressent. Mais il est démontré que personne n'aurait pu l'inventer, car la raison n'invente point ce qui surpasse la raison, ce que la raison ne saurait atteindre, ce que la raison ne comprend point. L'homme peut bien combiner les

[1] Jam confidenter accedo; jam supplico fiducialiter; quid enim timeam quando Salvator venit in domum meam (Bern., 1, *Epiph.*)!

desseins, les pensées, les opérations de l'homme, mais il est réservé à Dieu seul de dévoiler les mystères ineffables de sa sagesse et de son amour. Ainsi le mystère consolateur de l'Homme-Dieu, l'homme ne l'a point inventé, il ne l'a point rêvé, mais il l'a *appris,* il l'a *reçu* du Dieu même qui l'a accompli, qui en a donné connaissance à l'Église, et qui dans l'Église en perpétue le dépôt, la croyance, les preuves et les effets.

O sainte Église catholique, combien je m'estime heureux d'être du nombre de vos disciples et de vos enfants! C'est en vous et par vous que je trouve et conserve dans le fond de mon cœur le dogme et la foi de l'Homme-Dieu, qui me soutient et me console! O saint mystère, recevez l'hommage entier, parfait, l'hommage affectueux de ma foi et de mon amour. Je crois en vous et je vous aime, ou plutôt je crois en vous en vous aimant, je vous aime en vous croyant, et ainsi mon amour est ma foi, et ma foi est mon amour. O foi, ô charité de l'Homme-Dieu, combien vous êtes douces, combien vous êtes belles! Qui pourra jamais m'enlever cette foi et cette charité? A cette foi et à cette charité, je veux consacrer tout mon être, tout mon avoir, et s'il le faut m'immoler pour elles. O foi!

ô charité! vous ferez toujours l'admiration, les délices et l'étonnement de mon âme. C'est dans la foi de ce mystère que mon cœur cherchera ses espérances, sa force, son repos, ses délices; car est-il rien de doux, de délicieux comme l'amoureuse manifestation du Dieu Sauveur revêtu de notre chair [1]!

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

Joseph se faisant connaître à ses frères est une figure et une prophétie du mystère que nous venons d'exposer.

§ X. *Particularité de ce fait historique.*

D'après saint Augustin, qui voit les mystères de Jésus non-seulement dans les oracles des prophètes, mais encore dans les actions des patriarches, nous trouvons une prophétie et une figure du mystère de la manifestation de Jésus-Christ aux hommes, dans le fait si touchant de Joseph se faisant connaître à ses frères [2].

[1] Apparitio quæ in infantia Salvatoris facta est, dulcissima est (Bern. *Epiph.*, 3).
[2] Gen., 45.

« En les voyant tous autour de lui, humiliés, timides, tremblants, inquiets sur le sort de Benjamin, Joseph, dit le texte sacré, ne put davantage contenir son émotion ni cacher sa tendresse [1]; et afin de donner un libre cours à la confiance et aux transports d'amour de cette scène domestique, il ordonna à sa cour de s'éloigner et de sortir de l'appartement royal [2]. Alors, demeuré seul avec ses frères et donnant un libre cours aux larmes de la plus tendre affection : Je suis, leur dit-il, avec le ton le plus énergique et le plus affectueux, je suis Joseph! Mais, dites-moi, mon père vit-il encore [2]? A ces mots, ses frères sont glacés d'horreur et d'épouvante, voyant environné de gloire et de majesté celui qu'ils avaient vendu; ils voyent leur liberté et leur vie au pouvoir de celui dont ils avaient si inhumainement tramé la perte, et dans leur surprise et leur effroi, ils demeurent courbés à terre sans pouvoir proférer une seule parole [3]. Cependant Joseph prend pitié de leur état, il leur parle avec douceur, avec tendresse, et du ton le plus

[1] Non se poterat ultra cohibere Joseph.

[2] Præcepit ut egrederetur cuncti foras, et nullus interesset agnitioni mutuæ.

[3] Elevavitque vocem suam cum fletu, et dixit fratribus suis : Ego sum Joseph. Adhuc pater meus vivit?

[4] Nec poterant respondere fratres nimio terrore perterriti.

affectueux, les invite à s'approcher de lui [1]; mais ne les voyant point encore pleinement rassurés par des démonstrations si affectueuses, oui, ajoute-t-il, je suis Joseph, Joseph votre frère [2]. Oh! ne craignez point ma vengeance : vous avez cherché à me donner la mort, il est vrai, vous m'avez vendu, mais j'ai entièrement oublié ces faiblesses de mes frères, je ne m'en ressouviens que pour admirer les amoureux desseins de la Providence divine, qui par une suite d'événements si étranges, m'a envoyé avant vous dans ces contrées pour y devenir un jour votre salut, votre vie, votre soutien. Et si je ne me trouvais point maintenant en Égypte, dépositaire et maître de si grands biens, vous péririez de faim [3]. Eh! quoi, doutez-vous encore que je sois votre frère; considérez mes traits, entendez le son de ma voix, reconnaissez-moi donc pour votre frère [4]. Retournez maintenant vers mon vieux père, annoncez-lui quelle est ma gloire et ma puissance, et hâtez-vous de me l'amener; assurez-lui

[1] Ad quos ille clementer : Accedite, inquit, ad me.

[2] Et cum accessissent prope : Ego sum, ait, Joseph frater vester.

[3] Nolite pavere; neque durum vobis videatur quod vendidistis me in his regionibus. Pro salute enim vestra misit me Deus ante vos in Ægyptum... ut reservemini super terram, et escas ad vivendum habeatis!

[4] En oculi vestri vident quod os meum loquatur ad vos.

bien que rien ne lui manquera dans la terre de Gessen que je lui destine, car Dieu m'a rendu maître de toute l'Égypte. O Jacob! ô mon père, je serai toujours près de toi! O mes frères, je serai près de vous, près de vos enfants; je pourvoirai à la subsistance, à la conservation, au bonheur de tous [1]. En disant ces paroles, il se jette au cou de Benjamin, il l'embrasse, il le presse affectueusement sur son sein, il mêle ses larmes aux siennes, et de son côté Benjamin lui rend ses témoignages d'affection [2]. Il embrasse ensuite tous ses autres frères et pleure sur chacun d'eux, affectant de redoubler de tendresse à leur égard [3] ».

Mais pourquoi dans Joseph un amour si industrieux, des démonstrations d'une affection aussi tendre? Ah! ses frères l'avaient haï, ils l'avaient outragé, et pour se délivrer de sa présence qui leur était odieuse, ils l'avaient livré pour quelque monnaie. Ni les exhortations de Ruben, ni la pensée qu'ils allaient empoisonner les derniers jours

[1] Nuntiate patri meo universam gloriam meam... Festinate et adducite eum ad me, et dicetis ei : Habitabis in terra Gessen, erisque juxta me tu, et filii filiorum tuorum, ibique te pascam, ne tu pereas et domus tua. Deus fecit me Dominum universæ terræ Ægypti

[2] Cumque amplexatus cecidisset in collum Benjamin fratris sui, flevit ; illoque similiter flente super collum ejus.

[3] Osculatusque est Joseph omnes fratres suos, et ploravit super singulos.

de leur vieux père, ni la douleur, ni les cris de l'innocente victime n'avaient pu les arrêter dans leur cruelle résolution. Mais tout à coup et sans s'y attendre, ils voient la scène changée, ils connaissent l'énormité de leur crime et l'étendue du pouvoir que leur frère possède pour en tirer vengeance. Combien alors il était difficile de rassurer ces grands coupables, de les convaincre qu'on ne se souvenait de leur faute que pour en éprouver une plus grande compassion. Comment calmer la frayeur de leur imagination, le trouble de leur cœur pour y faire naître la confiance et l'amour? Joseph commence par éloigner l'appareil de sa majesté et de sa puissance, il veut être seul avec ses frères et sans armes comme eux. O prodige d'amour fraternel! s'écrie saint Ambroise. O transports d'industrieuse charité! Admirez avec quelle pieuse et amoureuse délicatesse il excuse l'énorme fratricide dont ses frères s'étaient rendus coupables et en atténue la malice en considérant bien moins leur faute que les avantages que la divine Providence avait su en tirer [1]. Et non content

[1] Quam fraterna pietas! quam dulcis germanitas! ut etiam parricidale excusaret admissum, dicens, divinæ illud providentiæ fuisse, non impietatis humanæ (*De S. Joseph*).

de leur accorder ce généreux pardon, il s'approche de chacun d'eux en particulier, et montrant son cœur sur ses lèvres, sa tendresse dans ses manières, et dans ses regards, il les encourage par ses paroles, les approche de son sein, les presse sur son cœur, les baigne de ses larmes, les couvre de baisers[1].

Toutes ces démonstrations ne leur permettent plus de douter de leur grâce, mais une crainte secrète les retient encore dans l'anxiété, ils craignent qu'un jour le souvenir de leur crime ne fasse revivre dans leur frère le désir d'en tirer vengeance. Que fait Joseph pour les rassurer pleinement? Nous le voyons mettre une espèce d'empressement, je dirai presque d'affectation, à rappeler à leur mémoire, à prononcer le nom de leur père commun. Car quoiqu'il eut appris de Ruben, quelques moments auparavant, que son père Jacob vivait toujours, il n'ajoute pas moins, en se faisant connaître, *mon père vit-il encore?* Et dans le même entretien, il manifeste par trois fois le désir d'avoir Jacob près de lui, et d'en faire avec ses frères sa douce compagnie. Il réussit ainsi, comme le remarque expressément l'Écriture, à dissiper leur

[1] Osculatusque est omnes fratres suos, et flevit super singulos.

appréhension, à leur persuader que leur crime était entièrement pardonné et oublié; et alors seulement la sérénité reparaît sur leur front, le calme dans leur cœur, la confiance dans leurs paroles, et ils osent témoigner à leur frère leur reconnaissance et leur amour [1].

§ II. *Développement et application de cette prophétie historique.*

Toute cette histoire de l'amour de Joseph pour ses frères, dit saint Ambroise, est, comme toutes celles de l'Ancien Testament, non-seulement le récit d'un fait réellement accompli dans le passé, mais encore la figure et la prophétie d'un mystère qui devait s'accomplir dans l'avenir : le mystère de l'amour de Jésus-Christ envers les hommes [2]. Et afin qu'il ne reste aucun doute que Joseph ait été la figure et l'organe de Jésus-Christ, il faut observer, ajoute ce grand docteur, que non-seulement il y a identité de circonstances entre la figure et la réalité, mais encore identité de paroles et d'expressions : car, l'uniformité de langage comme

[1] Post quæ ausi sunt loqui ad eum.

[2] Hæc jam tunc futura posterioribus temporibus mysteria revelata sunt (*Loc. citat.*).

celle du fait rendent la prophétie sensible et en facilitent l'intelligence [1].

Et saint Augustin, dans son éloquent discours sur ce même trait, le présente comme une figure de Jésus-Christ fait homme, et entre en discours par ces paroles qui peuvent être adoptées comme une règle dans l'interprétation des livres saints. Nous vous avons déjà fait remarquer plusieurs fois, nos très chers frères, que quand nous vous rapportons des faits de l'Ancien Testament, vous ne devez pas seulement vous arrêter à leur sens littéral et historique, mais encore à leur signification dans l'ordre spirituel et prophétique [2]. Et le saint Docteur ne craint pas d'affirmer que dans ce dernier sens consiste toute l'importance, la gravité, la magnificence de l'Histoire Sainte; car, ajoute-t-il, que servirait au peuple chrétien de connaître les alliances des patriarches et tant de circonstances de leur vie privée, s'il ne cherche à en pénétrer le sens spirituel, raison pour laquelle ces

[1] Hæc ipsis exprimuntur sermonibus, ut ipsum esse intelligamus qui ante in Joseph, et deinde in suo locutus est corpore; quando quidem nec verba mutavit (*Loc. citat.*).

[2] Quoties vobis, fratres carissimi, lectiones de Veteri Testamento recitantur, non hoc solum, ut sæpe admonui, debetis attendere quod sonat in verbo; sed quod intelligitur et sapit in spiritu.

circonstances ont eu lieu et ont mérité de nous être transmises [1].

Nous voyons les frères de Joseph consternés et confus au son de sa voix, ils ne peuvent revenir de leur frayeur; profondément abattus, ils n'osent lever les yeux ni proférer une parole [2]. Cette situation, il faut en convenir, exprime bien clairement ce sentiment de terreur qui s'emparait des hommes au seul nom de Dieu, avant la venue du Sauveur, elle nous rappelle la crainte qu'ils éprouvaient de paraître en sa présence et de s'entretenir avec lui. Le premier pécheur qui avait dit à Dieu : « J'ai entendu votre voix et j'ai craint, et je me suis caché [3], » a transmis à sa postérité ce sentiment de terreur à l'égard de Dieu. Le Créateur de toutes choses, dit saint Pierre Chrysologue, voulut se rendre captif dans notre chair; le maître de l'Univers avoir avec nous une patrie commune, le père de tous les pères avoir ses frères parmi les enfants des hommes, afin que ceux-ci, effrayés à la vue de la majesté de Dieu, fussent par là invi-

[1] Quid enim populo christiano prodest qualiter sancti Patriarchæ aut uxores acceperint, aut filios procreaverint; nisi, quare hæc facta sint, aut quid res ipsæ figuraverint spiritali sensu perspexerit?

[2] Nec poterant respondere fratres nimio terrore perterriti.

[3] Vocem tuam audivi, et timui... et abscondi me (*Gen.*, 3).

tés à retourner à Dieu le voyant devenu homme, et fussent ainsi prévenus par son amour, attirés par sa charité et enchaînés par sa tendresse[1].

L'émotion de Joseph à la vue de ses frères humiliés et tremblants, et son amoureuse impatience de se faire connaître, ne sont-elles point une figure des plus remarquables de la tendre compassion du fils de Dieu à la vue de la dégradation et de la misère des hommes, dominés par une crainte servile? Qui ne reconnaît, dans ces sentiments de Joseph, le désir ardent qu'éprouve le Sauveur de se manifester aux hommes, de s'immoler pour eux? Et qui ne verra dans ces touchantes paroles de la Genèse : « Joseph ne pouvait plus se contenir[2]. » une prophétie des plus claires de ces autres paroles de J.-C., plus touchantes encore : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et quelle violence « éprouve mon cœur en attendant le moment tant « désiré de mon sacrifice[3]. »

Ensuite, pour inspirer la confiance à ses frères

[1] Creator rerum, orbis Dominus, posteaquam se nostra angustiavit carne, cœpit habere humanam patriam, et parentes, parentum omnium, ipse parens; ut invitaret amor, attraheret caritas, vinciret affectio, suaderet humanitas, quos fugarat Dominatio, metus disperserat (*Ser.* 50).

[2] Non poterat ultra se cohibere Joseph.

[3] Baptismo habeo baptizari; et quomodo coarctor usque dum perficiatur (*Luc.*, 12).

tremblants, Joseph fait éloigner les gens de sa cour, et se dépouillant des marques de sa dignité, il prend le ton et les manières d'un frère et d'un égal. De même, pour inspirer la confiance aux hommes, Dieu a éloigné de lui sa cour céleste ; il a voilé sa divinité, sa majesté, sa gloire ; il s'est abaissé jusqu'à l'humble condition de l'homme et du serviteur de l'homme[1].

Joseph déclare que Dieu ne l'a envoyé en Égypte que pour y être un jour la providence visible et le sauveur de ses frères, qui, loin d'apprendre de lui à être sages, l'avaient rejeté de la famille et l'avaient vendu. De même J.-C. déclare que le Père éternel l'a envoyé uniquement, non pour punir, mais pour secourir et sauver le monde qui l'a méconnu à sa naissance et l'a livré à la cruauté d'Hérode[2].

Joseph prend les manières les plus affables pour engager ses frères à s'approcher de lui[3]. Et J.-C., dit saint Ambroise, en naissant enfant à Bethléem, semble dire aux hommes dans le langage éloquent de l'enfance : « Venez à moi, parce que je suis allé

[1] Cum in forma Dei esset,... exinanivit semetipsum, formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo (*Philip.*, 2).

[2] Misit Deus Filium suum, non ut judicet mundum ; sed ut salvetur mundus per eum (*Joan.*, 3).

[3] Ad quos ille clementer : Accedite, inquit, ad me.

à vous en me revêtant de votre nature, de votre chair même[1]. » Et il a réitéré ensuite d'une manière publique et solennelle cette amoureuse invitation lorsqu'il nous dit dans son Évangile : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, qui gémissez sous le poids de vos fautes et je vous soulagerai [2] ».

Les fils de Jacob sont éperdus, effrayés, incertains s'ils doivent s'en rapporter à eux-mêmes sur la nouveauté du spectacle qui s'offre à leurs yeux : « Oui, leur dit Joseph, je suis véritablement votre frère, considérez-moi bien, reconnaissez ma voix et mes traits; qu'avez-vous à craindre? vous avez retrouvé en moi un frère qui vous aime et non un juge qui veuille vous punir [3].

De même, J.-C., après sa résurrection, voyant ses disciples, et dans leur personne tous les pécheurs consternés et confus en sa présence, effrayés et hors d'eux-mêmes, ne pouvant en croire à leurs yeux[4], » Je suis, leur dit-il, votre Sauveur, consi-

[1] Accedite ad me, quia ego, ad vos appropinquovi, ut per carnis susceptionem facerem me vestræ consortem naturæ (*De S. Jos.*, 12.)

[2] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis; et ego reficiam vos (*Math.*, 11).

[3] Nolite pavere. Ego sum Joseph frater vester. En oculi vestri vident quod os meum locutum est.

[4] Conturbati discipuli et conterriti, existimabant se visum videre (*Luc.*, 24).

dérez-moi bien, reconnaissez-moi à ces mains, à ces pieds couverts de plaies, à mon cœur percé, ne craignez donc point; je vous apporte la paix et non le châtiment[1]. Et il ne rougit point, dit l'apôtre saint Paul, de donner le nom de frères bien aimés à des hommes si misérables[2]. Allez vers mes frères, dit-il encore à Madeleine, lui enjoignant d'annoncer à ses disciples et à nous tous dans leur personne cette douce et consolante nouvelle : « Je monte au ciel, je vais à mon Père qui est aussi votre Père, qui est votre Dieu comme le mien[3]. »

§ XII. *Explication plus étendue de cette figure. Conclusion.*

Joseph ne borne point à ses frères sa tendresse et sa générosité, il veut que chacun d'eux lui amène sa famille, afin de la soustraire à la famine universelle qui désolait leur patrie. Il leur promet de pourvoir abondamment aux besoins de tous dans la terre de Gessen et d'y vivre avec eux ; car, leur dit-il, «Dieu m'a rendu maître de toute l'égypte». Et

[1] Pax vobis. Ego sum ; nolite timere. Videte manus meas et pedes meos, quia ego ipse sum (*Luc.*, 24).

[2] Non confunditur eos vocare fratres (*Hebr.*, 2).

[3] Et dic eis : Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum Deum meum et Deum vestrum (*Joan.*, 20).

afin de leur inspirer à leur départ la confiance la plus parfaite et de les mettre à même d'assurer leurs enfants de sa bienveillance, il ne s'en tient point aux paroles, mais il les presse sur son sein, il leur fait toucher son cœur, et dans les démonstrations de sa tendresse, il distingue particulièrement Juda qui avait été l'âme de l'infâme marché conclu avec les Ismaélites. Et enfin, en se séparant d'eux, il leur recommande la paix, la charité et leur fait donner en abondance, pour le voyage, des vivres des vêtements, des chars, des ânes et de l'argent.

Or, qui pourrait ne point reconnaître dans ces particularités de l'amour de Joseph, les traits prophétiques dont l'Esprit-Saint, vingt siècles auparavant, a voulu marquer les particularités ineffables de l'amour du Verbe envers les hommes? car les transports de l'amour de J.-C. ne furent point le privilége particulier des pasteurs, des Mages et des disciples qu'il nomme ses frères; mais il les chargea d'enseigner et de baptiser toutes les nations, qui périssaient par la faim, de la parole de Dieu, vrai froment des élus : « Les saintes vérités avaient été toutes altérées par les enfants des hommes. »

Il voulut que chacun de ses disciples se formât

une famille des hommes qu'il aurait régénérés, et que toutes ces familles de nouveaux chrétiens vinssent se réunir dans la terre de Gessen, vraie Église universelle avec laquelle il promet de demeurer toujours pour l'assister; et il donne pour garantie de ses promesses, la puissance que Dieu lui a conférée dans le ciel et sur la terre [1].

Jésus-Christ, comme Joseph, ne se borna point à des paroles de tendresse, à des empressements, à des promesses d'amour; mais, avant tout, et en présence de ses disciples, il avait souffert le baiser de Juda, il avait embrassé, pressé sur son cœur l'infâme apôtre, il l'avait appelé du nom d'ami, indiquant par là ce qu'il devait faire pour les pécheurs représentés dans ce disciple traditeur de son maître. Et après sa mort, il usa envers ses autres disciples d'une tendresse plus remarquable encore, il leur fit toucher ses plaies, particulièrement celle de son cœur, où il voulut faire pénétrer non-seulement leurs regards, mais encore leurs mains [2]. Enfin, les envoyant dans le monde, il leur recommanda la charité [3], il les enrichit de tous les biens

[1] Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. Euntes in mundum universum prædicate Evangelium;... baptizantes eos... Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationnem sæculi (*Matth.* 28.)

[2] Ostendit eis manus et latus. Palpate et videte (*Luc.*, 24).

[3] Hæc mando vobis, ut diligatis invicem (*Joan.*, 15).

spirituels dont son père l'avait mis en possession; il leur communiqua ses secrets, sa doctrine céleste, son esprit, sa puissance, ses grâces, afin qu'ils pussent faire en faveur de leur famille, c'est-à-dire des peuples convertis par eux, ce que lui-même avait fait pour eux, et que par là ils inspirassent aux hommes une entière confiance dans son pardon et son amour, confiance qu'il leur avait inspirée et profondément gravée dans le cœur, en leur prodiguant les témoignages d'un amour si tendre.

Et, en effet, quelle fut la manière de procéder des apôtres, frères aînés de Jésus-Christ, pour réunir leur famille autour de lui, pour amener à Jésus-Christ le genre humain éloigné de Dieu par la crainte, pour faire croire à la possibilité de la réconciliation et du pardon? Saint Jean, l'interprète fidèle, l'intime confident du cœur de Jésus-Christ, nous rapporte le langage amoureux dont ils se servaient près des hommes. Nous venons, disaient-ils, vous annoncer l'amour du Verbe éternel, du Dieu fait homme pour vous donner la vie, ou plutôt devenu lui-même la vie éternelle, vie cachée dans le sein de son père et maintenant apparue et manifestée au monde; et ce que nous vous annonçons, ce n'est point d'après des relations d'autrui, mais

d'après ce que nous avons vu nous-mêmes; car nous avons eu le bonheur de le voir, de le contempler de nos propres yeux, de l'entendre parler, et favorisés d'une grâce particulière, nous avons touché sa divine chaire et ses amoureuses plaies [1]. Oui, ce Dieu sauveur que nous avons entendu et vu nous-mêmes, nous vous l'annonçons afin que nous ne formions ensemble qu'une seule société, qu'une seule famille dans la maison de Dieu, notre Père commun, dans la compagnie de Jésus-Christ son fils, devenu notre frère. Et ces choses si affectueuses et si tendres, nous vous les disons, afin qu'à cette tristesse, qui produit la crainte, succède la confiance et l'amour, vraie source de la joie pure et parfaite [2].

Oh! ils sont passés ces jours où Dieu était pour nous un objet de terreur! nous ne pouvions nous résoudre à le chercher, nous ne pouvions l'aimer, et sans même que nous y pensions, Il a été le premier à venir à nous, à nous révéler son amour; et

[1] Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ, et vita manifestata est, et vidimus, et testamur, et annuntiamus vobis; vitam æternam, quæ erat apud patrem, et apparuit nobis.

[2] Quod vidimus et audivimus annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum; et societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo. Et hæc scribimus vobis, ut gaudium vestrum sit plenum.

à la confusion de nos fautes, et pour gage de notre réconciliation, il a envoyé son propre Fils, non pour promettre cette grâce, mais pour nous y faire participer[1].

Enfin, pour réussir à dissiper entièrement la crainte de ses frères, pour les assurer de leur grâce et affermir leur confiance dans sa générosité et son amour, Joseph eut besoin de rappeler son affection pour leur père commun, de se montrer empressé d'en savoir des nouvelles, de l'avoir près de lui avec toute sa famille, d'en faire sa société, montrant par là que, tout maître de l'Égypte qu'il était, il ne rougissait point, mais se faisait gloire d'être fils de l'humble Jacob : il montrait que son élévation n'avait point altéré ses affections, et que sur le trône d'Égypte, il serait envers ses frères aussi humble, aussi doux, aussi généreux, aussi pieux que lorsqu'il leur portait à manger comme un simple serviteur dans les campagnes de Dothaïm[2].

De même, Jésus-Christ, pour nous inspirer une confiance inébranlable dans sa miséricorde et sa bonté, pour nous donner la force de nous appro-

[1] Non quasi nos dilexerimus Deum; sed quoniam ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum, propitiationem pro peccatis nostris.
[2] Gen., 37.

cher de Lui sans crainte et de l'entretenir avec familiarité ; pour faire régner dans notre cœur cette confiance en Dieu, cet amour sans lequel nous ne pouvions nous dépouiller de nos vices, de nos faiblesses, ni sortir de la mort spirituelle, conditions cependant nécessaires à la vraie félicité ; pour opérer, dis-je, toutes ces merveilles, non-seulement il a bien voulu se revêtir de notre chair en se faisant homme, mais encore il a mis ses complaisances à nous rappeler sans cesse le mystère de miséricorde de cette commune parenté avec nous, et cela, dit saint Augustin, pour nous montrer d'une manière plus lumineuse et plus sensible ce qu'il était disposé à faire en notre faveur en nous rappelant ce qu'il a bien voulu être au milieu de nous[1].

Sans doute Jésus-Christ s'est revêtu, relativement à nous, des plus aimables qualités ; il s'est dit le Maître, le Pasteur, le Guide, le Médecin, le Salut, la Vie, l'Exemple, l'Avocat, l'Ami, la Mère, l'Époux des enfants des hommes ; cependant le titre qu'il prend le plus souvent et par lequel il se désigne à chaque page de son Évangile, est celui de

[1] Commendat nobis quod misericorditer dignatus est esse pro nobis; et velut mysterium commendans admirabilis incarnationis suæ, nomen hoc (Filius hominis) sæpius auribus nostris insinuat (*De consens. Evang.*, 2).

Fils de l'Homme, c'est-à-dire d'Adam qui a été le premier homme et le père de tous les hommes : et dans la langue hébraïque, le mot Adam a la même signification que le mot homme[1]. Ainsi le Fils de Dieu, non-seulement ne rougit pas de sa qualité de Fils de l'Homme, mais il s'en glorifie, il s'y complait, il en fait ses délices; il veut par là nous convaincre que de la droite de Dieu où il est assis, il veille sur sa famille, en fait sa compagnie, et que, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, il sera toujours pour nous dans le ciel ce qu'il a été sur la terre, le parent, le frère, le consolateur, le sauveur de l'homme.

O titre de Fils de l'homme que mon Sauveur a préféré à tout autre, combien vous êtes doux, combien vous êtes précieux et consolant pour l'homme! Non-seulement vous nous montrez la profonde humilité du Fils de Dieu, sa mansuétude, son intime familiarité avec nous, mais encore, vous nous révélez, vous publiez les doux attributs de son amour, de cet amour qui l'a porté à se manifester à nous comme enfant et fils de l'homme.

[1] Adam absolute vocatur homo, quia primus fuit homo et parens cæterorum; unde Adam hebraice idem est ac homo (*A Lap. in Matth.*)

à nous qui sommes hommes et enfants : ainsi pouvons-nous le contempler selon nos désirs, mettre en lui notre félicité, nos délices, nos complaisances, en agir avec lui comme avec un aimable enfant, un tendre frère, selon ce qu'il nous dit lui-même : « Mes délices sont d'être parmi les enfants des hommes [1]. »

Pour nous qui sommes gagnés et rassurés pleinement par cet amour sans bornes du Dieu fait homme, imitons les frères de Joseph ; comme eux nous avons trouvé notre frère et comme eux ouvrons-lui notre cœur [2].

Mais que pourrons-nous lui dire qui puisse répondre à son amour? l'apôtre saint Paul a voulu nous l'apprendre, car en nous disant que le Sauveur nous est apparu comme la bénignité même de Dieu sur la terre [3], c'est comme s'il eut dit que cette bénignité même de Dieu était le motif le plus pressant, l'aiguillon le plus fort pour nous déterminer à une prompte et sincère pénitence [4],

[1] Filius hominis notat summam Christi mansuetudinem, familiaritatem, et demissionem, æque ac amoris blanditias, quibus se hominibus offert quasi Filium hominis, ac parvulum parvulis; ut cum eo, quasi cum dulcissimo puerulo, ac suavissimo fraterculo delicientur, ac suavientur juxta illud : « Deliciæ meæ esse cum filiis hominum » (*A Lap. Loc. cit.*).

[2] Post quæ ausi loqui ad eum.

[3] Apparuit benignitas salvatoris nostri Dei (*Loc. cit.*).

[4] Benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit (*Rom.*, 2).

et que différer cette pénitence, c'était mépriser, de la manière la plus injurieuse, les trésors du céleste amour, de la patience et de la longanimité de Dieu, et par là accumuler sur notre tête des trésors de colère pour le jour des vengeances, en raison de l'abondance de miséricorde dont abuse maintenant notre cœur endurci et impénitent[1]. Pour nous donc, conclut saint Augustin, dans son discours sur la manifestation de Joseph, pour nous, ô mes très chers frères, qui sans aucun mérite de notre part, avons été comblés de bienfaits aussi signalés par le vrai Joseph, Jésus-Christ notre Seigneur, nous qui le possédons au milieu de nous, non point en figure, comme les patriarches de l'Ancien-Testament, mais dans la réalité de ses mystères; efforçons-nous de régler notre conduite de manière à pouvoir lui présenter au jour du jugement les fruits de cet amour dont il daigna nous gratifier lorsqu'il vint sur la terre pour y être jugé lui-même[2]. Et ainsi animés de la

[1] An divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis contemnis? Secundum autem duritiem tuam, et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei (*Rom.*, 2).

[2] Nos ergo, fratres dilectissimi, qui, nullis præcedentibus meritis, tanta bona per misericordiam veri Joseph, Domini nostri Jesu-Christi consecuti sumus; ad quos non umbra Veteris Testamenti, sed ipsa veritas venit; laboremus, ut quod nobis contulit judicandus, inveniat judicaturus.

confiance la plus entière, unissons-nous à lui, dans son sacrement, où il siége comme sur un trône d'amour, pour nous accueillir avec la même bonté dont il usa envers les mages dans la grotte de Bethléem ; et gémissant sur nos fautes, implorons avec la ferme confiance d'être exaucés, sa miséricorde et son pardon [1].

[1] Accedamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut ipsi misericordiam consequamur.

SECONDE LECTURE.

Le mystère de l'Épiphanie en général, ou la vocation des Gentils à la Foi.

« Nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons pour l'adorer [1]. »

INTRODUCTION.

§ I. *Misère d'Adam après son péché et miséricorde de Dieu lui offrant son pardon. Ce que le Verbe de Dieu fit alors à l'égard du premier homme, est la figure de ce qu'il devait faire dans la suite avec l'humanité tout entière. Sujet et division de cette lecture.*

La misère profonde du cœur humain nous rend raison de la chute du premier homme. Adam avait à peine consommé son crime qu'il en ressentit à l'instant les funestes suites. Une obscurité mystérieuse recouvre son âme, le remords et l'épouvante s'emparent de son cœur, il éprouve dans tout son être une funeste rébellion, la honte couvre son front, et cette révolution subite dans son corps comme dans son âme lui ouvre les yeux

[1] Vidimus stellam ejus et venimus adorare eum (*Matth.*, 2).

pour lui faire connaître la grandeur de sa perte, la profondeur de sa chute et l'impossibilité de se relever de lui-même [1]. Dans cet état de misère, d'abattement et de consternation, le parti bien naturel et bien facile, il semblait, était pour Adam de revenir à Dieu par le repentir et la prière, et d'implorer, pour sortir de l'abîme du péché, la main puissante qui l'avait tiré de l'abîme du néant : mais non, dans un besoin si extrême de Dieu, Adam et sa compagne ne pensent à Dieu que pour le fuir, pour se dérober à ses regards, et loin d'invoquer son secours ils sont saisis d'épouvante à son nom et au son de sa voix [2].

Ainsi, dit saint Bernard, voilà une preuve de la misère et de la faiblesse de l'homme qui n'étant que trop libre de s'éloigner de Dieu, de fuir ses regards, d'éviter tout ce qui peut lui en rappeler la pensée, ne saurait retourner sur ses pas ; la voie funeste de son égarement se trouve fermée pour lui, il ne peut chercher Dieu si Dieu ne va le premier à sa recherche ; il ne peut retourner à Dieu si Dieu ne le prévient dans sa misé-

[1] Et aperti sunt oculi eorum (*Gen.*, 3).

[2] Et cum audissent vocem Domini Dei... abscondit se Adam et uxor ejus a facie Domini (*Gen.*, 3).

ricorde, ne l'appelle de sa voix et ne l'attire par sa grâce [1].

Ainsi Adam eut perdu pour jamais la pensée de Dieu, si Dieu, dans son amour, n'eût tourné vers lui des regards de bonté. Et le voilà, ce Dieu abandonné de l'homme qui va le premier à la recherche de l'homme, et, selon l'expression de l'Écriture, nous le voyons marcher dans le paradis terrestre pour chercher Adam dans l'obscurité des bois où l'infortuné s'était réfugié, craintif et tremblant : il lui fait entendre sa voix chérie, il l'appelle amoureusement par son nom, il veut qu'il lui réponde[2].

O Dieu de miséricorde et de clémence! s'écrie Procope sur ce passage : Quel père s'est jamais montré plus tendre pour un fils perdu, plus empressé à le rechercher, plus désolé de le voir tombé dans l'abîme du malheur[3]. Car, ajoute saint Jean-Chrysostôme, Dieu ne va point trouver Adam pour le punir comme ferait un juge; c'est une tendre mère qui, voyant de loin tomber son enfant, vole à son

[1] Noverit anima se preventam; nisi quæsita non quæreret; nisi vocata, non reverteretur.

[2] (Dei deambulantis in Paradiso). (Abscondit se Adam in medio ligni). (Vocem Domini Dei). Vocavitque Dominus Deus Adam; et dixit ei : ubi es?

[3] Quis pater tanta cura et clementia perditum quæsivit filium, dolens quod in tantam miseriam devolutus sit (*In Gen.*).

secours[1]. Ainsi sa parole n'est ni menaçante, ni sévère ; point de reproches, point de paroles dures, il ne lui crie point : scélérat! impie! il l'appelle par son nom : Adam ! Adam ![2] Et nous, pour éviter une réminiscence pénible, nous éloignons de notre esprit l'idée de ceux qui nous ont offensé, nous souffrons à les entendre nommer, il répugne à notre bouche de prononcer leur nom. Mais, pour Dieu, nous l'entendons répéter le nom d'Adam pécheur, avec la complaisance que mettrait un tendre amant à redire le nom de l'objet qu'il aime[3].

Il lui demande ensuite où il est[4] ; par là il lui inspire la confiance, et l'invitant ainsi à considérer la profondeur de sa chute, il l'amène à reconnaître sa faute, à s'en repentir, à s'en confesser coupable, à en demander et à en obtenir le pardon et la grâce d'en réparer les funestes conséquences[5].

Or, savez-vous, dit Tertullien, quelle est cette

[1] Ad collapsum descendit ; jacentem sublevavit (*Hom.* 7, *ad Pop. Ant.*).

[2] Non verbis gravissimis interpellat, eum sceleratum et impium nominans; non injuriis afficit ; sed proprio nomine (*Ibid.*).

[3] Prima profecto vox statim ineffabilem illius amorem demostrat ; eorum enim qui nos læserunt nomen commemorari nolumus ; imo nec audire ; quanto minus pronuntiare (*Hom.* 7, *ad Pop. Ant.*).

[4] Ubi es?

[5] Non ignorans, sed fiduciæ occasionem præbens, ut per confessionem peccati peccatum abluueretur (*Hom* 17, *in Gen.*).

voix amoureuse qui appelle Adam? C'est la voix du Verbe éternel de Dieu, car parmi les personnes divines, quelle autre que le Verbe lui-même, la parole de Dieu qui devait un jour se faire entendre aux hommes pouvait dès-lors converser avec les hommes [1]? Et n'est-il point à remarquer que dans les entretiens entre Dieu et l'homme, dont fait mention la sainte Écriture, c'est toujours le Verbe divin qui parle aux hommes [2]?

Et ainsi, en conversant avec Adam d'abord, et ensuite avec les patriarches et les prophètes au moyen de visions, de songes, de figures, d'énigmes, et sous des formes visibles, le Verbe avait dès-lors pour but de montrer comme il devait un jour descendre sur la terre et se familiariser avec les hommes [3].

Ainsi, le jour de l'apparition de Jésus-Christ sur la terre est le vrai jour où le Verbe de Dieu a fait en faveur de l'humanité tout entière ce que

[1] Deus in terris cum hominibus conversari non alius potuit, quam sermo, qui caro erat futurus (*Cont. Prax.*, 16).

[2] Filius ad humana semper colloquia descendit (*Cont. Prax.*, 16).

[3] Ab Adam usque ad Patriarchas et Prophetas, in visione, in somno, in speculo, in enigmate ordinem suum præstruens ab initio quem erat persecuturus in finem (*Cont. Prax.*, 16).

quatre mille ans auparavant il fit pour le premier homme prévaricateur, en allant lui-même à sa recherche, en lui parlant le langage de la tendresse pour se faire reconnaître et lui offrir son pardon. C'est en ce jour que le vrai et tendre Pasteur de nos âmes, comme il se nomme et se dépeint lui-même dans son Évangile, abandonna les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert, pour aller par les collines et les montagnes, les vallées et les hauteurs, rechercher celle qui était égarée ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas, qu'il laissa les anges dans le ciel, qui sont quatre-vingt-dix-neuf fois plus nombreux que tous les hommes réunis de tous les siècles. Il traversa l'espace immense qui sépare l'être du néant, la sainteté du péché, la créature du Créateur, l'homme de la Divinité; il descendit jusqu'à l'humiliation de notre nature corrompue, et né homme pour l'amour des hommes, les invita tous à abandonner leur misère et leur péché, en rassemblant à son berceau les pasteurs de Bethléem et les Mages d'Orient; et ce mystère de miséricorde, l'Évangéliste nous l'annonce par ces belles paroles qu'il met dans la bouche des Mages, et qui nous montrent la grâce de leur divine vocation comme leur promptitude à y correspon-

dre : « Nous avons vu son étoile en Orient et nous venons l'adorer [1]. »

Or, comme la vocation des Mages est aussi la nôtre, voyons dans cette lecture la manière ineffable dont elle s'opéra, les circonstances qui l'accompagnèrent, les mystères qu'elle contient, les devoirs qu'elle nous impose; considérations aussi attrayantes qu'instructives, et bien capables de nous toucher et de nous édifier.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

§ II. *Le divin Sauveur naissant se manifeste aux pasteurs et aux Mages, les invite et les conduit à la grotte de Bethléem, les uns par le ministère d'un ange, les autres au moyen d'une étoile miraculeuse.*

Que le Verbe de Dieu se soit manifesté au monde pour retirer les hommes de l'abîme de perdition et les faire entrer dans la voie du salut éternel, c'est une vérité incontestable, comme il l'a déclaré

[1] Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

dans son Évangile : « Je ne suis point venu chercher les justes, mais les pécheurs. » Oui, le Fils de l'Homme est venu dans le monde pour chercher et sauver ceux qui périssaient [1]. Pressé par son amour, il n'attend point l'âge mûr pour remplir sa mission ineffable de miséricorde et de clémence ; mais selon la prophétie de David, c'est avec l'ardeur et la hardiesse d'un géant qu'il mesure du regard la carrière qu'il est impatient de parcourir ; né à peine dans une vile cabane, il s'empresse de naître dans le cœur des hommes [2] ; et dans le moment même où il naît de sa très pure mère, entre l'admiration du ciel et l'indifférence de la terre, voyez-le, dit saint Pierre Chrysologue, s'annoncer, se manifester, se prêcher lui-même aux pasteurs de Bethléem par l'organe des Anges, ses ministres spirituels, et aux Mages d'Orient par le moyen d'une étoile miraculeuse à laquelle il donne un langage tout céleste et tout divin [3].

Et comme l'observe saint Augustin, quoique les pasteurs voisins de Bethléem fussent arrivés à

[1] Non veni vocare justos sed peccatores. Venit Filius hominis quærere, et salvum facere quod perierat (*Luc.*, 5 et 19).

[2] Exultavit ut gigas ad currendam viam (*Psal.* 18).

[3] Illis locuta est vox spiritualium ministrorum ; istis stella tanquam lingua cœlorum (*Serm.* 4, *Epiph.*).

la grotte la nuit même de la naissance du Sauveur, et les Mages un peu plus tard, comme étant plus éloignés (ce qui a donné lieu à deux solennités différentes dans l'Église), cependant les mages comme les pasteurs, guidés par la même grâce, furent appelés au même instant; leurs esprits et leurs cœurs furent éclairés et attirés par cette même lumière du monde [1]. Or, quelle put être cette lumière du monde, sinon le Verbe de Dieu dont parle saint Jean : « Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde [2]. » Ainsi, selon saint Augustin, c'est le Verbe de Dieu qui a cherché, qui a appelé à lui les pasteurs et les Mages.

Il est vrai que, pour ce qui regarde les pasteurs, c'est l'ange qui leur annonce la joyeuse nouvelle de la naissance du Messie si désiré, qui dissipe les craintes de leurs âmes et y fait naître l'espérance, en leur indiquant le signe auquel ils devront le reconnaître; c'est l'ange qui leur révèle son humble condition d'enfant pauvre mais en même temps son doux titre et son pieux minis-

[1] Illi ipso die de proximo venientes, isti hodie de longinquo pervenientes, duos dies celebrandis posteris signaverunt; unam tamen *Lucem mundi* utrique viderunt (54, *De Temp.*).

[2] Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (*Joan.*, I).

tère de Sauveur de leurs âmes, et qui enfin allume dans leurs cœurs ces sentiments d'empressement et d'amour qui les conduisent aux pieds du divin Enfant [1] : mais comme ce messager céleste est envoyé par le Sauveur pour parler du Sauveur, c'est comme s'il leur eût parlé lui-même. Les bergers, nous dit l'Évangéliste, furent tout-à-coup frappés de la lumière de Dieu [2]. Que signifient ces paroles, sinon que quand la lumière sensible de l'ange brillait à leurs yeux, la lumière invisible du Verbe de Dieu éclairait leur esprit, et tandis que la voix de l'envoyé céleste frappait leurs oreilles, la grâce du Sauveur qui leur était annoncé touchait leurs cœurs d'une manière plus puissante encore. C'est donc le Verbe divin lui-même qui de lui-même recherche le premier ces hommes simples, qui se révèle et se manifeste à eux, c'est lui-même qui les rassure, les touche, les attire, les appelle et se montre plus désireux de les combler de ses grâces qu'eux-mêmes ne sont empressés à les recevoir.

On peut dire de même que l'étoile fut pour les

[1] Dixit illis Angelus : Evangelizo vobis gaudium magnum. Nolite timere. Et hoc vobis signum. Natus est vobis salvator. Invenietis infantem pannis involutum (*Luc.*, 2).

[2] Claritas Dei circumfulsit illos (*Luc.*, 2.).

Mages ce que l'ange fut pour les pasteurs. Mais dans cette étoile et par cette étoile, c'est le Verbe de Dieu qui les avertit et les appelle, car cette étoile est appelée dans l'Évangile *son étoile*, c'est-à-dire l'étoile par excellence du Messie[1], expression remarquable, dit saint Maxime, car quoiqu'on puisse dire que toutes les étoiles soient *de lui*, ayant été créées *par lui*, celle-ci était proprement l'étoile de Jésus-Christ, parce qu'il l'avait créée pour annoncer sa naissance[2]. Et la Glose ordinaire ajoute : *son étoile*, c'est-à-dire sa propre étoile, créée spécialement par lui pour s'annoncer, pour se prêcher lui-même[3].

En second lieu, cette étoile parut en Orient, et c'est d'Orient que viennent les Mages[4]. Et quel autre peut être cet Orient, sinon le Fils de Dieu dont un prophète avait dit : « l'Orient est son nom[5]. » Et Zacharie, père de Jean-Baptiste, ayant appris de Marie la descente du Verbe éter-

[1] Stellam ejus.

[2] Bene *ejus* quia quamvis omnes ab eo creatæ stellæ, ipsius sunt ; hæc tamen propria Christi erat, quæ specialiter ejus nuntiabat adventum (*Hom.* 5, *Epiph.*

[3] Stellam ejus ; idest propriam, quia hanc creavit ad ostensionem sui (*Gloss. in Matth.*).

[4] Vidimus stellam ejus in Oriente. Ecce Magi ab Oriente venerunt.

[5] Oriens nomen ejus (*Zac.*, 6).

nel dans son chaste sein et l'accomplissement du mystère ineffable de l'Incarnation, prononça ces douces paroles : « Par les entrailles de la miséricorde et de la clémence de Notre-Seigneur, l'*Orient* se levant du haut des cieux a daigné nous visiter sur la terre [1]. » Quelle beauté encore, dit un interprète, dans cette expression : Les Mages sont venus d'Orient ! Comme elle nous montre bien que les Mages, comme tous ceux qui vont à Jésus-Christ, y vont appelés par Lui et passent par Lui, qui est le véritable Orient [2]. Et comme nous dit encore saint Augustin : Observez que les bergers juifs sont conduits par un ange aux pieds du Sauveur, et les Mages par une étoile, mais c'est bien Lui qui conduit les uns et les autres par ces différents moyens, car personne ne peut aller à Dieu que par Lui, comme il l'a déclaré [3].

Il est vrai que les Mages étaient des sages, des philosophes, d'où leur vient le nom de Mages, qui en hébreu signifie hommes de méditation ; car

[1] Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos *Oriens* ex alto (*Luc.*, 1).

[2] Pulchre ipsi ab Oriente venisse dicuntur ; quia omnes qui ad Dominum veniunt, ab ipso et per ipsum veniunt ; ipse enim est Oriens (*Haymon, in 2 Matth.*).

[3] Judæi pastores, Angelo nuntiante ; Gentiles Magi, stella demonstrante perducti sunt ; quia nemo venit ad Patrem nisi per eum.

la méditation est la clé de la sagesse et de la philosophie; il est vrai encore qu'ils étaient Chaldéens ou astrologues, et que le cours des astres faisait le sujet particulier de leurs études et de leurs recherches; il est vrai enfin qu'ils purent prendre pour un phénomène extraordinaire et même miraculeux cette étoile remarquable par sa beauté et sa lumière, par la singularité et la nature de son mouvement, n'ayant rien de commun avec les corps célestes qu'ils avaient observés jusqu'alors : mais là se terminait leur science. Aussi, reconnurent-ils. non-seulement un miracle dans cette étoile, mais encore ils en comprirent le sens et purent dire sans hésiter : Voilà l'étoile du Messie; il est né véritablement[1] : Et sans se perdre en conjectures, ils se mirent en chemin pour chercher Jésus-Christ. Cet empressement ne fut l'effet ni du raisonnement humain, ni des calculs, ni des démonstrations astrologiques, mais de l'inspiration divine, de la lumière et de l'inspiration de la grâce[2].

Saint Jérôme pense que les Mages descendaient

[1] Natus est rex Judæorum. Vidimus stellam ejus.

[2] Christum in stella quærebant, quem divina inspiratione significari intelligebant : non tamen astrologicæ artis demonstratione, sed Spiritus Sancti illustratione (*Fulgent. Epiph.*).

de Balaam, qui avait prédit l'apparition de l'étoile de Jacob. Cette célèbre prophétie, répandue dans tout l'Orient et particulièrement dans le pays des Mages, les aurait amenés à reconnaître un miracle dans cette étoile [1]. En admettant encore cette supposition, dit saint Augustin, les Mages ne purent voir dans l'étoile que d'une manière générale l'accomplissement de la prophétie de Balaam; elle ne put leur apprendre quel était celui qui était né, ni où il était, ni sur quel peuple il devait régner; elle put bien moins encore les déterminer à chercher le Messie avec cette promptitude si remarquable, et à le confesser avec tant de courage. Ce fut donc la sagesse divine, toujours attentive à éclairer ceux qui la cherchent avec le désir sincère de la trouver, qui révéla aux Mages le mystère dont l'étoile était le signe et la figure, révélation mystérieuse que l'Écriture ne définit point, laissant à en raisonner à la sagesse humaine. Ils obtinrent directement du ciel, sur ce prodige, l'explication qu'ils avaient demandée au ciel avec humilité [2].

[1] Magi hanc stellam futuram noverant vaticinio Balaam, cujus erant successores (*In 2 Matth.*).

[2] Quis esset; ubi esset; quorum rex esset : sidus illud, etsi lucebat, tacebat. Sed Deus, corda quærentia et pulsantia non defrau-

Et c'est ce que dit encore saint Jean-Chrysostôme : L'apparition du prodige seul n'aurait point suffi pour leur en découvrir le grand sens, si la grâce divine n'eût éclairé leurs esprits. Alors, la lumière spirituelle et divine d'une étoile invisible vint pénétrer les cœurs des Mages au moment même où la lumière matérielle de l'étoile visible brillait à leurs yeux; et ce fut au moyen de cette lumière ineffable qu'ils reconnurent dans cette étoile nouvellement créée le signe de la présence du Créateur des cieux [1].

§ III. *Pourquoi le Sauveur appelle à son berceau les Mages comme les Bergers.*

Cette vocation miraculeuse des Mages nous montre l'empressement du Sauveur à faire connaître à tous les hommes les desseins de sa miséricorde dès le premier instant de son avénement sur la terre.

dans, alio modo sine dubio, petentibus revelavit quod stella indicare non potuit : quem modum quidem Scriptura non dicit, sed intelligendum prudentibus derelinquit (*Homil.* 1 *lib.* 27 *homiliar.*).

[1] Ejus luminis splendor etiam magorum corde penetrans, spirituali luce perfudit; ut signo nascentis novæ stellæ creatores cœli cognoscerent. Neque enim poterant Christum Dominum agnoscere, nisi dignationis divinæ gratia illustrati (*Hom.* 1 *ex Var. in Matth.*).

Rappelons-nous avec quelle instance les patriarches juifs avaient supplié le ciel de hâter la venue de ce Sauveur divin. Les prophètes juifs l'avaient clairement annoncé, l'histoire de la religion judaïque l'avait figuré dans ses grands personnages, dans ses rites, ses sacrifices et ses cérémonies; et depuis tant de siècles ce divin Sauveur était littéralement promis au peuple juif, comme son roi propre, son libérateur et son guide. Et ne semblait-il pas en quelque sorte que Dieu eut répudié les autres nations, s'étant appelé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; ayant déclaré le peuple juif son héritage, sa possession, sa vigne, son peuple choisi, son alliée, son fils; ayant fait enfin ce même peuple dépositaire de ses oracles, de sa religion et de son culte. Ainsi donc, si le Messie, naissant d'une mère juive, dans une contrée de la Judée, sous le titre du roi des Juifs, se fût seulement manifesté aux bergers, l'expression dont se servit le messager céleste : « Il vous est né un Sauveur [1], » aurait pu donner à croire que le fils de Dieu ne s'était fait Homme que pour racheter le seul peuple juif, que ce peuple devait seul participer à ses miséricordes, et

[1] Natus est *Vobis* salvator (*Luc*, 2).

que les malheureux Gentils étaient condamnés à ne jouir jamais des bienfaits du mystère de sa clémence. Que fait le divin Sauveur naissant, pour dissiper ces soupçons et ces craintes, et pour faire espérer aussi aux Gentils sa médiation et sa grâce? nous le voyons du fond de la crêche qui lui tient lieu de berceau; là comme d'un trône de miséricorde, nous le voyons, ce divin Enfant, étendre ses bras, ouvrir son sein pour appeler et attirer à lui, dans le même jour, les Pasteurs et les Mages, ces hommes selon une tradition conforme aux prophéties, Arabes ou Étiopiens, astrologues, monarques, idolâtres, et par là, étrangers à la communion d'Israël. Nous voyons par là qu'il se fait reconnaître et adorer par les hommes de toutes les conditions, de toutes les classes, de toutes les langues; par les peuples voisins et par les peuples lointains, par ceux de sa nation et par les étrangers, par les simples et les savants, les grands et les petits, les pauvres et les riches, par les bergers et les rois, par les hébreux et les païens, par la sinagogue et la gentilité; et cela, dit saint Léon, afin que tous connaissent cette consolante vérité : Que Jésus-Christ n'est point seulement le Sauveur d'un seul peuple, mais de tous les peuples;

non d'une seule contrée, mais du monde entier [1],

Et selon la belle observation de saint Augustin, les conditions des Pasteurs et des Mages confirment encore cette vérité. Les bergers étaient des hommes grossiers et ignorants; et les Mages, des hommes injustes et pécheurs, adonnés aux pratiques de la magie. Ainsi Jésus-Christ donnant les prémices de son ministère de Sauveur, non aux savants ni aux justes, mais aux ignorants et aux pécheurs, a montré qu'il était venu pour confondre les sages par les ignorants, pour appeler les pécheurs et non les justes, et cela afin d'empêcher les grands selon le monde, de s'enorgueillir de leur propre élévation et les pécheurs de tomber dans l'abattement et le désespoir à la vue de leurs fautes [2]. Ainsi, ajoute saint Jean Chrysostôme, le choix que le divin Sauveur a fait des Mages, a servi à mettre en évidence les intentions amoureuses de la clémence divine, et à faire naître l'espérance dans tous les cœurs; car, pour peu qu'on

[1] Salvator mundi (*Joan.*, 4). Ab omnibus voluit agnosci, qui dignatus est omnibus nasci (2, *Epiph*).

[2] Manifestatus Jesus non doctis nec justis; nam imperitia prævalet in rusticitate Pastorum, et impietas in sacrilegiis Magorum. Utrosque sibi ille attribuit; quippe qui venerat stulta eligere, ut confunderet sapientes; et non vocare justos, sed peccatores; ut nullus magnus superbiret, nullus infirmus desperaret (31, *De Temp.*).

soit animé par la Foi, peut-on craindre de ne pas obtenir la grâce du salut, en voyant qu'elle n'a point été refusée aux Mages [1].

§ IV. — *Prophéties d'Isaïe et de David, relatives à la vocation des Gentils à la Foi. Explication de ces prophéties d'après le sentiment de l'Église et des Pères.*

Les mystères de l'Évangile, sublimes dans leur accomplissement, le sont quelquefois plus encore dans leurs figures; tel est le mystère de l'Épiphanie. Nous découvrons sans doute un mystère d'une infinie miséricorde, dans trois illustres personnages appelés si miraculeusement des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité, de la corruption des vices à la sainteté de la grâce; mais un mystère d'une miséricorde encore plus signalée, est celui de la vocation des Gentils à la même Foi et à la même sainteté, mystère dont la vocation des Mages fut comme l'abrégé et la figure, parce que réellement, toutes les nations de la terre furent en ce jour mémorable appelées à la vraie religion dans les Mages, par les Mages et avec les Mages.

C'est ce que nous démontre clairement Isaïe,

[1] Ut manifesta Dei pietas nosceretur; nec aliquis desperaret posse sibi salutem credenti donari, qui conspiceret magis esse donatum [illegible], *ex Variis in Math.*)

parlant de ce grand mystère, plus de huit siècles avant son accomplissement. Isaïe qu'on peut appeler, selon saint Jérôme, l'évangéliste anticipé plutôt que le prophète des mystères de Jésus-Christ. Nous allons rapporter, en nous en tenant à l'esprit plutôt qu'à la lettre, cette prophétie dans laquelle on ne sait qu'admirer le plus, ou de la sublimité des pensées, ou de la douceur des sentiments, ou de l'éclat poétique du style, ou enfin de la précision avec laquelle sont dénotées les circonstances d'un si grand événement. Ainsi s'exprime le prophète :

« O! Jérusalem, lève-toi de la profondeur de ton sommeil! Ouvre les yeux à la nouvelle lumière qui t'environne comme un vêtement. Déjà est levé sur ton horizon le soleil de justice si désiré, déjà tu vois briller sur ta tête la gloire du Seigneur[1].

« Quand les ténèbres deviendront plus obscures et plus étendues, quand l'obscurité qui voile aux nations la misère de leur état sera plus profonde, le Seigneur se lèvera tout à coup sur toi et les nations étonnées ouvriront leurs yeux pour contempler en toi sa splendeur et sa gloire[2]. Et tu verras

[1] Surge, illuminare Jerusalem; quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.

[2] Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos; super te autem orietur Dominus; et gloria ejus in te videbitur.

une foule immense, non-seulement de peuple, mais de puissants et de rois, marcher sans crainte à la suite de ta lumière et fixer l'astre nouveau qui s'est levé sur toi[1] !

« Élève donc tes yeux baignés de pleurs ; regarde autour de toi et vois cette foule innombrable qui se presse à tes côtés, qui accourt des régions lointaines pour venir se réfugier sous tes tentes et te rendre la mère heureuse d'une nouvelle et bénie génération[2].

« De quelle joie ne sera pas inondée ton âme à un spectacle si joyeux et si enchanteur! et quelle délicieuse surprise pour ton cœur répandu hors de lui-même! Car partout où puissent se porter tes regards tu verras, soumises à ton empire, des terres innombrables séparées par l'étendue des mers, et des nations formidables et des rois puissants[3].

« Tes chemins seront couverts de chameaux et de dromadaires de Madian et d'Epha, tous viendront

[1] Et ambulabunt Gentes in lumine tuo ; et reges in splendore ortus tui !

[2] Leva in circuitu oculos tuos et vide : omnes isti congregat sunt, venerunt tibi ; filii tui de longe venient ; filiæ tuæ de latere surgent.

[3] Tunc videbis et afflues ; et mirabitur et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi.

de Saba t'apporter de l'or et de l'encens, faisant retentir les airs de cantiques d'actions de grâces et des louanges du Seigneur [1]. »

Qui ne reconnaîtra dans cette sublime poésie la prophétie la plus claire de la vocation des Mages? Ces saints personnages y sont clairement désignés par l'élévation de leur rang [2], par le miracle de l'étoile qui les appelle [3], par la lumière qui leur sert de guide [4], par le lieu d'où ils sont venus [5], par les présents qu'ils ont offerts [6], par la grâce de leur conversion [7], et enfin par les hommages de reconnaissance et de louanges qu'ils ont rendus au Sauveur du monde [8]. En rapprochant les paroles d'Isaïe de celle de saint Mathieu, il serait difficile, en quelque sorte, de décider lequel des écrivains sacrés a été l'évangéliste ou le prophète du mystère.

Mais pour entrer davantage dans notre sujet,

[1] Inundatio camelorum operiet te; dromedarii Madian et Epha : omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes.

[2] Reges.

[3] Super te orietur Dominus. Venit lumen tuum.

[4] Ambulabunt in splendore ortus tui.

[5] Omnes de Saba venient.

[6] Aurum et thus deferentus.

[7] Quando conversa fuerit ad te.

[8] Et laudem Domino annuntiantes.

il faut observer que si Isaïe n'eut envisagé dans les Mages, que les Mages seuls, la conversion de trois hommes n'eût pas inspiré ce sublime enthousiasme, et cette touchante allégresse à un prophète constamment occupé des grands mystères du Messie et des effets généreux de la révélation. En outre, il ne parle pas seulement de particuliers, de rois, mais encore de nations, de peuples, venus de loin et de la conversion du monde [1]. Il ne s'agit pas seulement dans la prophétie d'une Jérusalem terrestre, formée des habitants de Juda, mais d'une Jérusalem mystérieuse qui, de toutes les parties du monde, recevra dans son sein des enfants qui l'enrichiront de dons, la combleront d'allégresse et l'élèveront au plus haut degré de gloire [2]. Il est donc évident que dans cette prophétie les Mages n'y sont désignés que comme les figures, les prémices, les chefs de la multitude des nations qui, de toutes les parties du monde, doivent venir peupler l'Église et former la grande famille, l'heureux peuple des vrais adorateurs de Jésus-Christ.

[1] Gentes. Multitudo maris. De longe venient. Multitudo maris, fortitudo Gentium.

[2] Filii tui de longe venient. Afflues et dilatabitur cor tuum. Gloria Domini in te videbitur.

En outre, le prophète David, dix siècles avant la venue du Messie, célèbre dans ses chants la vocation des Gentils avec celle des Mages, et regarde ces deux vocations comme une seule vocation, comme un seul mystère. Il parle d'abord des rois de Tharse, d'Arabie et de Saba, qui viendront offrir leurs dons au Messie [1]; et tout à coup, élevant son langage avec sa pensée, il annonce que le Messie étendra sa domination d'une mer à l'autre jusqu'aux extrémités de l'Orient; que tous les rois de la terre viendront l'adorer et qu'avec eux se soumettront tous les peuples [2].

C'est dans ce sens que les Pères et les Docteurs de l'Église, que les commentateurs catholiques ont entendu ces prophéties; c'est ainsi que l'entend la vraie Eglise qui les fait lire dans la messe et l'office de l'Épiphanie, les répétant sans cesse avec une complaisance et un attrait qui tient de l'enthousiasme : et, tout occupée de l'idée que la vocation des Mages est la figure, le principe, le gage de la vocation des Gentils, elle oublie, pour ainsi dire, la figure pour ne s'occuper que de la réalité, et ne parle à

[1] Reges Tharsis, Arabum et Saba dona adducent.

[2] Et dominabitur a mare usque ad mare; a flumine usque ad terminos orbis terrarum. Et adorabunt eum omnes reges terræ, omnes gentes servient ei.

Dieu de l'étoile des Mages, que comme du mystère de son Fils qui s'est révélé à tous les peuples de la terre [1].

Les saints Pères tiennent le même langage. Saint Hilaire de Pistoie, dit que l'apparition de l'étoile et la révélation dont elle fut le moyen, ne furent que la figure de la manière dont les Gentils devaient connaître Jésus-Christ et croire en lui [2]. Saint Maxime ajoute en outre que le premier mystère fut non-seulement la figure, mais encore le gage, la promesse et l'espérance du second [3].

Les Mages, dit saint Fulgence, ne furent donc point trois hommes isolés, sans succession, sans représentation, ils furent les envoyés, les prémices des Gentils, comme les bergers le furent des Juifs qui devaient entrer dans l'Église; avec cette différence que, dans l'Ancien Testament, Dieu voulait recevoir de la main des hommes, les prémices des choses matérielles, et que pour les prémices de la Foi des Gentils, il a voulu se les procurer dans les Mages au moyen de sa grâce, et qu'il en a fait

[1] Deus qui hodierna die unigenitum tuum gentibus, stella duce, revelasti (*Orat Epiph.*)

[2] Stellæ ortus primum a Magis intellectus indicat gentes in Christum credituros (*In 2 Matth.*).

[3] Quod fulgentioris stellæ radiis incitati Christum adoravere Chaldæi, Deum verum gentibus spes data est adorandi (*Hom. 1 Epiph.*).

lui-même, par son amour, la consécration solennelle à son culte [1]. Et les saints Rois-Mages, dit la Glose, ne furent ni plus ni moins de trois, pour nous indiquer par ce nombre que les trois grandes familles des trois fils de Noé qui composaient l'universalité des nations, seraient un jour appelées à jouir du bienfait de la Foi [2]. Nous voyons, ajoute saint Jean Chrysostôme, que le chemin et la porte du salut sont ouverts aux Gentils, dans ces trois hommes que Dieu appela des premiers au salut parmi les Gentils [3].

Ainsi, l'Épiphanie de Notre-Seigneur est particulièrement la fête des peuples qui, de la gentilité sont parvenus à l'admirable lumière de la religion chrétienne : c'est une fête, dit saint Augustin, que nous devons célébrer avec un redoublement d'allégresse, nous qui sommes les enfants des Gentils, et qui seulement, depuis l'heureux jour de leur vocation, sommes admis à participer aux bienfaits

[1] Quid Pastores, nisi primitiæ Judæorum? Quid Magi nisi primitiæ gentium? Quia ipse Deus, qui in Veteri Testamento primitias sibi offerri mandavit idem Deus, homo natus, gentium primitias suo cultui dedicavit (1, *Epiph.*).

[2] Ut per eos Gentes, quæ ex tribus filiis Noe natæ sunt, venturæ ad fidem figurarentur (*In 2 Math.*).

[3] Ideo Magi de Gentibus primi ducti sunt ad salutem, ut per eos omnibus gentibus salutis janua panderetur (1, *ex Var. in Matth.*).

de la naissance du Sauveur et à l'héritage de son amour [1].

§ V. *La circonstance du moment où Adam fut appelé est la figure de l'état de nos pères païens quand Dieu les appela à la Foi. Traits de la miséricorde divine, décrits par Isaïe dans cette vocation.*

Arrêtons-nous un instant à considérer l'excès de clémence avec laquelle Jésus-Christ naissant appelle à lui les Gentils et se manifeste à eux, et dans leurs personnes, nous appelle aussi et se manifeste à nous.

L'Écriture remarque que ce fut après le milieu du jour et sur le soir que Dieu chercha et appela Adam prévaricateur [2]. Or, ces circonstances de temps dans les livres saints, observe un interprète avec saint Augustin, ont un sens mystérieux et méritent d'être remarquées [3]. De même que le texte sacré nous dit d'Abraham qu'il vit les anges au milieu du jour, moment où l'atmosphère est dans

[1] Ad nos maxime hujus diei pertinet gratulatio, qui ex Gentibus venimus (64 *de Divers.*).

[2] Ad auram post meridiem (*Gen.*, 3).

[3] Temporis circumstantia magnopere observanda in S. Scriptura est (*Gasp. Melo in* 2, *Apoc.*).

toute sa chaleur et toute sa lumière, voulant indiquer par cette circonstance que l'esprit de ce grand patriarche était alors plus que jamais éclairé par la Foi, et son cœur consumé de plus en plus de l'amour de Dieu; de même l'Écriture remarque qu'Adam fut appelé sur le soir, pour nous donner à entendre que son esprit était déjà enveloppé de ténèbres, que son cœur était froid pour s'être éloigné du vrai soleil de justice [1]. Et pourquoi, demande saint Grégoire, Dieu recherche-t-il Adam après le milieu du jour, c'est, nous dit-il, que le premier homme, ayant déjà perdu la lumière éclatante de la vérité et la ferveur de l'amour de Dieu, était dans la misère, stupide et immobile sous l'ombre du péché et déjà engourdi par le froid de la nuit [2].

Or, cette obscurité du soir, cette profonde misère de l'homme, avant que Dieu lui eût fait entendre sa voix, nous figurent, dit saint Cyrille, les ténèbres qui couvraient le monde au temps de l'incarnation de Jésus-Christ, et l'état où devait se trouver et se

[1] Abraham in meridie angelos vidit, quoniam ardebat tunc fide et amore. Adam ponitur post meridiem, quoniam a luce justitiæ declinaverat (*Gasp. Melo. in 2, Apoc.*).

[2] Quid est quod ad auram post meridiem? nisi quod lux ferventior veritatis abscesserat; quia enim meridianum caritatis calorem perdiderat, et sub peccati umbra quasi sub frigore auræ torpebat (*Moral.*, 28, 2).

trouva en effet l'humanité tout entière, quand le Dieu rédempteur daigna l'appeler à lui[1]. C'était dans l'humanité comme dans le premier homme le même oubli, la même frayeur de Dieu; les mêmes obstacles à dompter pour aller à Lui chercher le salut; le même aveuglement d'esprit, la même perversité de cœur. Cet état misérable est prédit et décrit dans les saintes Écritures en termes les plus expressifs : elles nous parlent tantôt d'une saison funeste où les nuées, au lieu de rosée, ne pleuvent que des ténèbres[2]; tantôt d'une contrée dont les habitants se heurtent dans l'obscurité et sont ensevelis dans les ombres noires de la mort[3]; ailleurs, c'est un peuple tellement aveuglé, dégénéré et impie qu'il prostitue ses adorations aux ouvrages de ses mains, au préjudice du Créateur de l'Univers; il est si éloigné de Dieu, ce peuple, il est devenu si universellement corrompu dans ses voies, si abominables dans ses œuvres et ses désirs, qu'il ne présente plus une seule âme qui puisse offrir aux regards de Dieu le moindre acte de vertu

[1] In Scriptura, Vespera est typus adventus Christi et incarnationis ejus (*De Adorat. in Spirit.*, 12).

[2] Tenebrosa aqua in nubibus aeris (*Psal.* 17).

[3] Populus qui habitabat in tenebris... sedentibus in regione umbra mortis (*Isa.*, 9).

en compensation d'une perversité aussi générale [1] : Enfin, c'est parmi ce peuple un effroyable débordement de toutes les erreurs et de tous les vices qui viennent inonder toute la surface de la terre après y avoir détruit et fait disparaître tout germe de vérité [2].

Or, quelque fortes, quelque vives que soient ces expressions et ces images sur la profonde corruption du monde au temps de la naissance de Celui qui devait le sauver, loin d'être exagérées, elles sont bien au-dessous de la réalité.

Nos pères ne connaissaient Dieu que pour l'outrager ; les hommes, les animaux, les plantes et jusques aux vices et aux passions, tout était Dieu pour eux, tout recevait les honneurs divins, excepté le vrai Dieu ; et comme leur morale était une honteuse profanation des principes de la justice naturelle, de même leurs dogmes étaient pour la divinité une insulte permanente et sacrilége.

Les juifs eux-mêmes, à la naissance de Jésus-Christ, étaient entièrement dégénérés de la justice

[1] Obscuratum est insipiens cor eorum, et incurvatus est unusquisque ad opus manuum suarum (2, *Esdr.*, 8). Dominus de cœlo prospexit : omnes declinaverunt... corrupti sunt, abominabiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum (*Psal.* 13)

[2] Maledictum, mendacium, blasphemia, adulterium, homicidium inundaverunt (*Os.*, 4).

et de la ferveur de leurs ancêtres. Les intérêts temporels prévalant près d'eux sur ceux de la religion, ils se montraient plus empressés à devenir les adulateurs d'Hérode qu'à chercher le Messie qui leur était promis. Et cette remarque de l'Évangéliste, que les pasteurs passaient la nuit à garder leurs troupeaux[1] ; ne semble-t-elle pas indiquer que ces hommes étaient plus soigneux de la sûreté de leurs troupeaux que du salut de leurs âmes; et qu'ils avaient de commun, avec toute leur nation, l'attachement immodéré aux biens de la terre?

Le peuple juif était cependant le seul peuple de la terre pour connaître et adorer Dieu, glorifier son nom en lui rendant le culte dû au Créateur [2]. Les Juifs étaient les seuls pour avoir une foi explicite dans le Médiateur futur. Et si quelques étrangers avaient la même foi, il l'avaient reçue du peuple juif, de ses traditions, de ses Écritures, de ses prophètes. Et, quoique la piété se fut bien affaiblie parmi ce peuple, il comprenait cependant bon nombre d'âmes privilégiées qui suppliaient sans cesse le ciel, avec une abondance

[1] Et Pastores erant custodientes vigilias noctis super gregem suum (*Luc.*, 2).

[2] Notus in Judæa Deus; in Israel magnum nomen ejus (*Psal.* 75).

de larmes, de faire descendre le Médiateur divin. Ajoutons que toute la religion judaïque n'était que le gémissement non interrompu d'une grande misère qui demandait une grande miséricorde ; c'était une prière continuelle et fervente exprimant le désir ardent de voir arriver Celui qui devait sauver et consoler la terre. Il n'est donc point étonnant que le Sauveur naissant se soit manifesté à ce peuple dans la personne des pasteurs, et qu'il l'ait invité le premier à jouir du bienfait de la Foi en la donnant aux pasteurs. Mais nos malheureux pères étaient dans des dispositions bien différentes. Entièrement absorbés par les intérêts du temps, par leurs passions désastreuses, ils étaient insensibles à leurs maux dont ils étaient loin de demander la guérison qu'ils croyaient impossible de trouver dans la miséricorde d'un Dieu réparateur[1]. L'impiété superstitieuse des Mages était la figure de l'impiété de tous les peuples, comme l'insouciance des pasteurs pour l'affaire du salut l'était de l'insouciance du peuple juif.

O excès de divine clémence ! O tendre mystère de miséricorde ! Cette miséricorde que nos

[1] Negotiis et flagitiis sæculi implicati, dum miseriam non sentiunt, non attendunt misericordiam (I, *Epiph.*).

pères n'avaient ni connue, ni invoquée, vient elle-même les prévenir, selon la prophétie de David[1] ! Ce Dieu qu'ils oublient, qu'ils outragent, qu'ils fuient, à l'exemple d'Adam leur père, ce Dieu fait les premières démarches pour les chercher; et comme il en agit avec Adam, il les appelle dans la personne des Mages, il les admet à sa connaissance, il leur fait grâce.

Et ce mystère de miséricorde n'a pas été seulement figuré dans Adam, il a encore été prédit par les prophètes; car huit siècles avant son accomplissement, Isaïe, dans son admiration, nous l'annonce comme accompli. Un peuple malheureux, dit-il, qui marchait dans les ténèbres, a vu tout à coup briller une grande lumière; et ces malheureuses nations qui étaient comme ensevelies dans les régions de la mort, ont été ressuscitées par cette lumière miraculeuse et inattendue[2]. Isaïe fait encore cette admirable prophétie, expliquée dans la suite par saint Paul, et dans laquelle le Dieu de miséricorde et d'amour nous parle en des termes si sublimes et si affectueux : J'appel-

[1] Et misericordia ejus prevenient me (*Psal.* 58).

[2] Populus, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; sedentibus in regione umbræ mortis lux orta est eis (*Isa.* 9).

lerai les aveugles et je les mettrai dans des voies qu'ils n'ont jamais connues, je les ferai marcher dans des sentiers nouveaux [1]. Je changerai pour eux les ténèbres en lumières, et les voies tortueuses et mauvaises deviendront unies et sûres sous leurs pas [2]. Je ferai en leur faveur ces prodiges, et ma miséricorde ne les abandonnera point [3]. Ainsi me trouveront, continue le Seigneur, ceux qui ne me cherchaient point, je me ferai connaître à ceux qui ne me désiraient point faute de me connaître [4].

Or, nous voyons littéralement accomplies dans le mystère de l'Épiphanie, ces prophéties si réjouissantes, en même temps si lumineuses par lesquelles, tant de siècles avant leur accomplissement, le Verbe divin avait indiqué ses desseins de miséricorde en faveur de la malheureuse gentilité. Les païens étaient ces infortunés ensevelis dans les ténèbres, ces aveugles qui ignoraient la vraie voie du salut éternel. L'étoile miraculeuse a été dans les Mages la lumière qui les a éclairés et

[1] Adducam cæcos in viam quam ignorabant; et semitas quas nesciebant faciam illos calcare (*Isa.*, 9).

[2] Faciam illis tenebras in lucem, et prava in directa (*Isa*, 9).

[3] Hæc verba faciam illis; et non relinquam eos (*Isa.*, 9).

[4] Inventus sum a non quærentibus me; et palam apparui iis qui me non interrogabant (*Rom.*, 10).

introduits dans la voie qui conduit à Dieu. Le Verbe divin né à Bethléem est le Dieu qui va à la rencontre de ceux qui ne le cherchaient point, c'est-à-dire de la gentilité. C'est Lui qui s'offre à elle, qui se fait connaître et adorer pour le vrai Dieu tel qu'il est. O jour heureux! jour de joie, jour de grâce, de miséricorde et de salut pour nos infortunés pères! C'est en ce jour que leurs yeux commencent à s'ouvrir à la lumière de la vraie Foi; c'est en ce jour que par des voies mystérieuses et inconnues, ils ont été conduits aux pieds du Dieu qu'ils ignoraient; c'est en ce jour qu'ils sont passés du culte des idoles à la religion du vrai Dieu, de la servitude du démon sous les étendarts de Jésus-Christ. L'Épiphanie est donc la première solennité des Gentils, leur fête par excellence, leur vraie Pâque, leur passage au Seigneur [1].

§ VI. *Le mystère de la vocation des Mages est un mystère permanent et durable dont l'application est personnellement faite à nous tous qui professons la vraie Foi.*

Qu'on se garde bien de croire, dit saint Léon, que le mystère de l'Épiphanie soit un mystère

[1] Pasqua nostrum, idest transitus Domini.

dont la vertu divine et les heureux effets aient été restreints au jour de son accomplissement et qu'il ne nous reste que les souvenirs des merveilles opérées en ce jour, avec l'obligation d'honorer ce mystère, de le croire et d'en célébrer la mémoire toutes les années [1]; car la clémence divine dilattant toujours de plus en plus ses entrailles, fait que les merveilles qu'elle opéra alors par la conversion des premiers Gentils dans la personne des Mages, se renouvellent encore de nos jours d'une manière plus ample et plus solennelle dans la vocation de tous ceux qui, éclairés par sa grâce, viennent chaque jour à la religion de Jésus-Christ [2].

Ainsi, continue saint Léon, quand nous voyons des hommes abandonner de fausses religions pour embrasser la Foi de Jésus-Christ, nous devons regarder la lumière nouvelle qui éclaire leurs âmes, comme un reflet de l'antique lumière qui éclaira les mages, comme un rayon de la même étoile qui se prolonge encore, se perpétue, brille dans le

[1] Neque enim ita ille emensus est dies, ut virtus operis, quæ tunc est revelata, transierit; nihilque ad nos nisi rei gestæ fama pervenerit, quam fides susciperet et memoria celebraret (6, *de Epiph.*).

[2] Cum multiplicato munere Dei, etiam quotidie nostra experiantur tempora, quidquid illa habuere primordia; et hoc idem manifestius et copiosus in omnium vocatorum illuminatione percipimus (6, *de Epiph.*).

monde et y renouvelle le prodige d'éclairer les esprits, de toucher les cœurs, de conduire les hommes à la connaissance et au culte du vrai Dieu [1]; avec cette différence cependant, ajoute saint Grégoire, que les Mages furent appelés par le moyen de l'étoile, et que les Gentils qui, à l'exemple des Mages, viennent à Jésus-Christ sont appelés par le ministère des prophètes, des apôtres et des pasteurs [2]. Et en effet, les prédicateurs évangéliques sont pour les Gentils ce que l'étoile fut pour les Mages; ce sont des lumières qui les éclairent, des voix qui les appellent à la justice et à la vérité, et aussi Daniel, prophétisant leurs prodigieux succès, les appelle des étoiles brillantes, d'une clarté indéfectible et éternelle [3]. Et Jésus-Christ a dit dans son Évangile en parlant des apôtres : « Vous êtes la lumière du monde [4], et *vraie* lumière du monde comme les invoque l'Église dans ses cantiques [5] ! »

[1] Quidquid in cordibus tenebrosis novæ lucis apparet, de ejusdem stellæ radiis micat, ut mentes quas suo fulgore contingerit, et miraculo movet et ad Deum adorandum præeundo perducat (6, *de Ep.*).

[2] Ecce Deus vocat per prophetas, vocat per Apostolos, vocat per pastores.

[3] Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates (*Dan.*, 12).

[4] Vos estis lux mundi (*Matth.*, 5).

[5] Et vera mundi lumina (*Hym. Apost.*).

O admirable économie! ô gloire! ô grandeur des mystères chrétiens! Ils sont pour tous les temps comme pour tous les hommes; et les histoires du Nouveau-Testament comme celles de l'Ancien sont tout à la fois et narrations de faits réellement arrivés et vraies prophéties d'événements futurs. Ainsi, continue saint Léon, le touchant et sublime mystère de l'Épiphanie, fait réel relativement aux Mages, est en même temps une prophétie, une figure admirable des merveilles que Dieu devait opérer en faveur des Gentils. Ce mystère accompli une fois à Bethléem se renouvelle chaque jour dans le monde et devient un prodige permanent et visible[1]. Oui, l'étoile de Bethléem est une étoile qui, une fois levée, ne s'éclipse jamais; mais brillant sans cesse d'une immortelle clarté, fait le tour du monde, parce qu'avec elle, se sont levées la lumière et la grâce évangéliques pour éclairer successivement la terre. Aussi, parmi les nations qui se convertissent, voyons-nous de nouveaux Mages s'empresser de reconnaître et d'adorer la puissance et la majesté du roi des cieux[2].

[1] Permanet mysticorum forma gestorum; et quod in imagine incohatur, veritate completur (5, *Epiph.*).

[2] Radiat namque de cœlo stella per gratiam; et tres Magi, corus-

Qu'elle est attrayante et ingénieuse cette idée de saint Léon : que toute lumière qui éclaire l'esprit, que toute grâce qui touche le cœur, est une émanation de cette lumière qui éclaira les Mages et comme l'action permanente qui toucha leurs cœurs [1]. Cette considération est importante pour nous chrétiens, qui participons personnellement à la lumière et à la grâce de Dieu, qui avons reçu personnellement le bienfait des Mages.

Et en effet, quelles furent les suites des premières connaissances sur Dieu et sur la Religion, connaissances que nous reçûmes dès notre enfance, d'une mère chrétienne ou des pasteurs de l'Église ? Développant en nous l'habitude des vertus théologales, infuses par le baptême, éclairant notre raison naissante, elles élevèrent notre cœur, délièrent notre langue et nous firent croire en Dieu, espérer en sa miséricorde, aimer sa bonté, invoquer son nom avec tendresse. Ces premières connaissances furent pour chacun de nous une vraie révélation, une vraie vocation, suite de la même lumière, de la même grâce qui éclairèrent l'esprit des Mages,

catione Evangelici fulgoris acciti, in omnibus quotidie nationibus ad adorandam potentiam summi regis accurrunt (5, *Epiph.*).

[1] Quidquid in cordibus tenebrosis novæ lucis apparet, de ejusdem stellæ radiis micat.

et changèrent leurs cœurs. Et telle est la Foi de l'Église ; car, que peuvent signifier les belles paroles de l'Oraison de l'Épiphanie [1] ; sinon, que chacun de nous a connu par l'enseignement de la Foi, la même Religion que les Mages connurent au moyen de l'étoile. Et comme dit saint Augustin : de même que l'étoile fut l'apôtre des Mages ; ainsi les apôtres et les ministres de l'Eglise ou nos propres parents ont été notre étoile ; et de même que l'étoile fut pour les Mages une langue éloquente ; ainsi, la langue des apôtres ou de nos maîtres dans la Foi a été une étoile lumineuse pour chacun de nous : comme de nouvelles constellations, les apôtres et leurs successeurs ont publié les gloires et les grandeurs de Dieu [2].

Nous ne sommes donc pas chrétiens, seulement par là même que nous sommes nés de parents chrétiens et dans un pays où, depuis tant de siècles, les premiers apôtres de Jésus-Christ plantèrent la Foi par leur enseignement et leur martyre ; non, nous ne sommes pas seulement chrétiens d'une

[1] Unigenitum tuum, stella duce, revelasti; qui jam te ex fide cognovimus.

[2] Nobis hoc lingua nunciavit Apostolorum ; stella illis tanquam lingua cœlorum ; et nobis iidem Apostoli, tanquam alii cœli, enarraverunt gloriam Dei (?, *Epiph.*).

manière implicite, générale et commune, mais d'une manière directe et propre en ce que la lumière et la grâce des Mages nous ont été appliquées personnellement et individuellement par le ministère de ceux qui nous ont instruit dans la vraie Foi et nous ont dispensé la grâce par les sacrements.

Et de même que les Mages n'auraient jamais élevé à Dieu leur esprit et leur cœur, ne l'auraient ni cherché ni désiré, si Dieu ne fut allé le premier à leur recherche et ne les eût éclairés et appelés par la lumière et la grâce de son étoile; de même, dit saint Léon, nous ne connaîtrions pas ce même Dieu, nous ne penserions point à lui, nous ne saurions ni l'aimer ni l'invoquer, si, lui-même, dans la tendresse de son amour, ne nous eût prévenus en nous faisant naître de parents chrétiens et dans un pays chrétien en nous donnant la vie de la Foi avec celle du corps, faisant ainsi briller à notre esprit, dès notre enfance, l'étoile de la céleste doctrine unie à sa grâce et dissipant les ténèbres de notre faible nature par la lumière de sa vérité sainte[1]. Et il en est de nous comme des Mages, ce n'est point dans

[1] Quem non diligeremus, nisi prius nos ipse diligeret, et tenebras ignorantiæ nostræ, suæ veritatis luce discuteret.

nos propres mérites, mais dans l'élection gratuite de Dieu, dans sa miséricordieuse vocation, que nous devons chercher la raison de notre participation aux mystères de la vraie Foi, aux grâces du salut éternel[1].

Qu'avons-nous donc à envier aux Mages? Nous avons reçu de nos maîtres dans la Foi le bienfait qu'ils reçurent au moyen de l'étoile, le bienfait d'adorer le vrai Dieu, de connaître le vrai Sauveur, de professer la vraie religion, d'appartenir à la vraie Église, et de pouvoir aspirer à la vraie félicité. La même voix nous a appelés, la même grâce nous a touchés, la même lumière nous a éclairés, le même guide céleste nous a dirigés. Car la lumière qui nous donne la Foi, la grâce qui nous fait agir, ne sont que le reflet, l'action non interrompue du rayon de l'étoile des Mages[2].

Ainsi, héritiers des bienfaits accordés aux Mages, soyons-le de leur reconnaissance et, participant à la même félicité, livrons-nous à la même allégresse[3].

[1] Causa regenerationis nostræ non est nisi misericordia Dei (I, *De Jejun. X. Mens.*).

[2] Quidquid in cordibus tenebricosis novæ lucis apparet, de ejusdem stellæ radiis micat.

[3] Illa hodie cordibus nostris concipienda sunt gaudia, quæ in trium Magorum fuere pectoribus (*S. Leo*, 6. *Epiph.*).

§ VII. — *Jésus Christ époux dès sa naissance. Prophéties d'Isaïe et d'Osée, relatives à l'union du Sauveur comme époux avec les Gentils ; prophéties qui ont eu leur accomplissement dans la vocation des Mages. Cette union de Jésus-Christ comme époux s'étend à toute âme fidèle. L'union de Jésus-Christ avec son église, expliquée par celle de l'âme avec le corps.*

Il nous reste à remarquer dans la vocation des Mages un dernier trait de la miséricorde divine, auquel il nous est donné de participer.

Jean-Baptiste, le saint précurseur, parlant de Jésus-Christ aux Pharisiens, leur adressa ces paroles qui nous révèlent si bien l'ardente charité dont son cœur était plein : Vous me rendrez vous-même témoignage que j'ai dit que je n'étais point le Christ, mais seulement celui qui, selon les prophéties, devait être son précurseur. Or, sachez que ce Christ est époux, car il a une épouse : je suis l'ami de ce divin époux ; à ce titre, et à la vue de cette épouse, mon cœur est inondé de joie[1].

[1] Vos mihi testimonium perhibetis, quod dixerim : Non sum ego Christus, sed qui missus sum ante illum. Qui habet sponsam, sponsus est ; amicus autem sponsi gaudio gaudet propter uxorem sponsi ; hoc ergo gaudium meum impletum est (*Joan.*, 3).

Ainsi, d'après son prophète de prédilection, l'intime confident de ses mystères, Jésus-Christ avant sa prédication, avant même d'avoir des apôtres, était déjà époux et avait une épouse. Et quelle pouvait être cette épouse, sinon la vraie Église qui, selon saint Ambroise, eut son commencement à Bethléem, où elle fut donnée pour épouse à Jésus-Christ par son divin Père [1]. Née de l'amour et de la grâce de Dieu, fait homme, comme Ève du sein d'Adam, Dieu la donna pour épouse à son Verbe fait homme, comme il avait donné Ève à Adam. L'Église rappelle aux fidèles cette ineffable union dans une antienne de la fête de l'Épiphanie: elle s'applaudit, elle se glorifie, elle est transportée d'une sainte joie de se voir donnée, en ce jour, pour épouse à son divin époux [2].

Tel est donc le mystère de tendresse et de clémence qui s'accomplit en ce jour à Bethléem. Le Sauveur ayant appelé et admis en sa présence les bergers juifs et les mages païens, par-là seul, dit saint Paul, il a détruit toute distinction, non-seulement d'origine, de peuple et de nation, mais encore d'âge, de condition et de sexe, car après

[1] Videte Ecclesiæ nascentis exordium.
[2] Hodie cœlesti sponso juncta est Ecclesia.

une manifestation si affectueuse, il n'est plus de titre d'exclusion pour aucun ; Juifs et Grecs, hommes et femmes, savants et ignorants, pauvres et riches, maîtres et serviteurs, libres et esclaves, tous appelés au même jour, dans la même grotte, comme dans un même temple : tous unis entr'eux par la participation au même esprit et à la même grâce, par la profession de la même foi, par la pratique du même culte, tous ne forment plus qu'un seul peuple, qu'une seule famille, qu'un seul corps dont Jésus-Christ est le chef[1].

En second lieu, les hommes si différents entr'eux d'origine et de condition, et dont sa grâce a formé comme une seule personne, un seul tout, ont été appelés non-seulement à servir Dieu, mais encore à l'aimer, il n'a point fait une humble esclave de cette assemblée, mais une épouse chérie, il n'est point allé en maître à sa recherche, mais selon la prophétie de David, il est sorti de sa céleste couche pour aller à sa rencontre, comme ferait un époux.[2].

Entendons encore Isaïe faisant parler Dieu le

[1] Non est distinctio Judæi et Græci ; non est neque masculus neque femina, neque servus neque liber ; sed omnes unum corpus efficimur in Christo Jesu (*Rom.*, 10).

[2] Tanquam sponsus procedens de thalamo suo (*Psal.* 18).

père au Sauveur futur : « Levez les yeux, promenez vos regards autour de vous et contemplez tous ceux qui sont venus de loin pour s'unir à vous ; cette multitude non-seulement vous environnera comme un vêtement, mais encore sera votre épouse [1]. »

Or, c'est en ce jour que cette prophétie a son accomplissement, car c'est en ce jour qu'un seul peuple, qu'une seule famille arrivée de différentes régions aux pieds du Sauveur s'est rassemblée sous ses yeux, et cette petite famille, cette église naissante est devenue son épouse, les délices de son cœur, l'ornement, la gloire de sa personne et de son nom.

Enfin, le prophète Osée pénétrant encore davantage dans l'esprit de ce mystère, met dans la bouche du Messie ces douces et consolantes paroles : il viendra un jour où je ferai alliance avec les nations, avec la brute des champs, avec l'oiseau du ciel, avec le reptile de la terre ; je briserai alors mon arc et mon glaive, je ferai cesser les combats, j'enverrai aux créatures un sommeil tranquille, elles dormiront dans le sein de la con-

[1] Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. Omnibus his velut ornamento vestieris et circumdabis tibi eos quasi sponsa (*Isa.*, 49).

fiance ; ô peuple gentil, je te rendrai mon épouse pour jamais, parce que je t'épouserai dans la justice et le jugement, dans la miséricorde, dans la compassion et dans la fidélité, et par tous ces signes de mon amour, tu reconnaîtras que je suis le Seigneur[1].

C'est aujourd'hui encore que s'accomplit à Bethléem cette prophétie si claire, si consolante et si pleine de clémence. Car selon un autre prophète, les Gentils, par leurs superstitions, leur orgueil et leurs vices, étaient tombés de la dignité de l'homme à la condition des brutes[2]; et par-là, l'alliance qu'il fait aujourd'hui avec ce peuple, c'est avec la brute des champs, l'oiseau du ciel et le reptile de la terre. Aujourd'hui le Seigneur a brisé son arc et fait cesser la guerre, non-seulement parce qu'il est né quand le monde reposait dans une paix profonde[3], mais encore parce qu'il a suspendu les effets de sa colère et de sa ven-

[1] Percutiam cum eis fœdus in die illa, cum bestia agri, et cum volucere cœli, et cum reptili terræ; et arcum et gladium et bellum conteram de terra : et dormire eos faciam fiducialiter : et sponsabo te mihi in sempiternum; et sponsabo te mihi in justitia, et judicio, et in misericordia, et in miserationibus, et in fide; et scies quia ego Dominus (*Ose.*, 2).

[2] Comparatus est jumentis insipientibus (*Psal.* 48).

[3] Toto orbe in pace composito (*Martyrolog. Rom.*).

geances, et n'est point apparu au monde dans l'attitude d'un guerrier exterminateur, mais d'un homme de paix et de concorde, ainsi qu'il le fit annoncer par les anges : « Paix aux hommes de bonne volonté [1]. » Il a fait reposer les hommes dans le sein de la confiance. Voyez en effet avec quelle parfaite et entière confiance les pasteurs et les mages s'abandonnent et se reposent aujourd'hui dans le sein de la miséricorde du Dieu Sauveur! Jésus-Christ contracte en qualité d'époux une alliance éternelle, car l'union qu'il consacre en ce jour avec son Église naissante à Bethléem, se perpétuera avec l'Église et durera jusqu'à la fin des siècles : cette Église qui a commencé sur la terre, ira s'éterniser avec l'Église triomphante dans le ciel. O chères et précieuses épousailles célébrées dans la fidélité, la justice, le jugement, la miséricorde et la compassion ! Car, c'est une vocation toute gratuite et non méritée qui en est le principe, la droiture du cœur le fondement, la fidélité le lien, la sainteté le fruit, la grâce et la gloire la récompense ; et en même temps le divin époux dans la personne des mages non-seulement s'incorpore à son Église comme

[1] In terra pax hominibus (*Luc.*, 2).

époux et se l'attache d'une manière ineffable, mais encore la comble et l'enrichit de ses grâces, l'environne de ses mérites, la sanctifie, l'annoblit, la perfectionne et lui donne part à ses titres, à ses priviléges, à ses droits à l'héritage céleste. A des traits aussi marqués de miséricorde, de générosité et d'amour, qui ne verra dans le Sauveur non-seulement un Dieu qui mérite le culte et l'hommage de son peuple, mais encore l'époux le plus tendre, digne de tout son amour[1] ?

Nous avons observé que Jésus-Christ, en appelant les Mages à la foi, n'a point appelé en eux les Gentils d'une manière générale, mais bien chacun de nous en particulier; car la vraie religion que nous avons le bonheur de connaître et de professer, n'est autre chose que la révélation même faite aux Mages, appliquée personnellement à chacun de nous (§ V). De même, le Seigneur s'attachant en ce jour les pasteurs et les Mages par les liens de l'amour le plus tendre, n'a point célébré ses noces mystérieuses et divines avec l'Église des Gentils en général, mais il y a compris d'une manière particulière toute âme qui succède à la religion des Mages, ensorte que, l'union ineffable, l'alliance

[1] Et scietis quia ego Dominus.

mystérieuse avec Jésus-Christ de toute âme vraiment fidèle et pieuse, sont en réalité les épousailles des Mages renouvelées avec elle personnellement. Et telle est l'étendue de la bonté et de la miséricorde de ce divin époux des âmes, que tout ce qu'il fait pour tout le corps de son Église, il le fait pour chacun des membres qui la composent.

Et c'est pour cette raison que dans le langage mystérieusement fécond des livres saints, ces expressions *Jérusalem, Sion*, indiquent réellement, soit l'Église, soit l'âme fidèle; et l'âme fidèle, de même que l'Église, est appelée fille, sœur, épouse de Jésus-Christ. Elles jouissent conjointement des mêmes titres, parce qu'elles ont l'une et l'autre, avec le divin Sauveur, les mêmes relations et participent aux mêmes grâces.

Apprenons de là à apprécier la grandeur du bienfait d'appartenir à la vraie Église, car comme membres de l'Église, nous participons à la lumière, à la foi, à la révélation des Mages, et en cette qualité seulement, nous pourrons participer à leur grâce, à leur charité, à leurs noces divines. J.-C. n'était qu'à Bethléem, c'est là qu'il faut le chercher; c'est là qu'il fut trouvé, et c'est là seul e ment que les âmes saintes des Mages devinrent ses

épouses. De même Jésus-Christ, selon ses enseignements et ses promesses, n'est maintenant qu'avec son Église; et ainsi ce n'est que dans son Église que toute âme chrétienne et fidèle peut devenir son épouse.

O sainte Église catholique, combien grand est mon bonheur de me trouver dans votre sein, comme les Mages dans la cabane de Bethléem!

O sainte Église, vous êtes la vraie Bethléem, ou *la maison de pain,* car vous renfermez celui qui a dit : « Je suis le pain de vie descendu du ciel [1]. » O maison mystérieuse d'abondance, c'est en vous et avec vous qu'habite le Verbe de Dieu fait chair, le Dieu plein de grâce et de vérité : vérité qui m'éclaire, grâce qui me sanctifie, vérité qui me fait connaître mon divin époux, grâce qui me le fait aimer, vérité qui unit mon âme à son âme, grâce qui unit mon cœur à son cœur. O grâce, ô vérité, c'est en vous et par vous que je possède le Maître qui m'instruit, l'Epoux qui fait mon bonheur!

Infortuné, que serais-je en ce moment si j'étais hors de l'Église, loin de l'épouse bien-aimée du Verbe divin, seule gardienne, seule dispensatrice de la vérité et de la grâce! De même qu'un membre re-

[1] Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi (*Joan.*, 6).

tranché du corps ne participe plus à l'action de l'âme et demeure sans mouvement et sans vie; ainsi retranché du corps de l'Église, je ne participerais plus à l'action de Jésus-Christ, qui en est l'âme et la vie, je ne vivrais plus de la vie de la grâce, mes œuvres seraient mortes pour la vie éternelle. Et comme un membre séparé du corps tombe aussitôt en putréfaction, devient la proie des vers et demande qu'on se hâte de le couvrir de terre, ainsi séparé de l'Église, mon cœur et mon âme se corrompraient à l'instant, les idées les plus folles, les affections les plus déréglées, les erreurs les plus monstrueuses, les passions honteuses viendraient se liguer pour effacer en moi tout principe de droiture, tout sentiment vertueux, et il ne resterait plus à la justice de Dieu qu'à se hâter aussi de m'ensevelir dans l'abîme, afin de préserver mes semblables de la contagion de mes erreurs et de l'infection de mes vices.

Mais quelle différence dans mes destinées, si je demeure uni à l'Église! Car, de même que les membres unis au corps participent à l'action de l'âme, non-seulement d'une manière générale, commune et indirecte, mais encore d'une manière directe, propre et particulière; car comme l'en-

seigne la philosophie, l'âme humaine, non-seulement réside dans le corps, mais elle est tout entière dans chaque partie du corps [1]; de même, tant que mon âme sera vraiment unie à l'Église, elle sera les os de ses os et la chair de sa chair; elle participera sans cesse à l'action divine de Jésus-Christ, non point d'une manière commune, générale, indirecte; mais directe, propre et particulière, parce que Jésus-Christ, selon son Évangile, non-seulement réside dans son Eglise, mais encore est tout entier avec le Père et l'Esprit dans chacun des vrais membres de l'Église; c'est-à-dire dans toute âme en état de grâce [2]. Il habite donc dans son intelligence pour l'éclairer, dans son cœur pour le sanctifier, dans tout son être pour l'animer et le faire agir.

Oh! incompréhensible mystère! voir en même temps le même Jésus-Christ tout à son Église et tout à moi; le voir en même temps l'Époux de l'Église et le mien tant que je demeurerai par la Foi vraiment uni et incorporé à l'Église! Mais puis-je comprendre comment mon âme réside

[1] Tota in qualibet parte corporis (*D. Thom. de Anim.*).
[2] Et mansionem apud eum faciemus (*Joan.*, 14).

tout entière dans tout mon corps, et tout entière dans chaque partie? O insensé de prétendre expliquer l'union ou la présence mystérieuse de Jésus-Christ dans l'Église et les membres de l'Église: moi qui ne saurais comprendre les liens qui unissent mon âme à mon corps et en même temps à chacun des membres, je prétendrais comprendre Dieu, ne me comprenant pas moi-même!

Mais de même que l'union intime et incompréhensible de mon âme avec mon corps et avec tous ses membres, n'est ni douteuse ni incertaine; car tous mes mouvements, et la raison elle-même prouvent cette union; de même, malgré le mystère aussi incompréhensible de l'union intime de Jésus-Christ avec son Église et toute âme fidèle, cette union n'est pas moins certaine, parce que la Foi me l'enseigne, et que l'expérience même me le démontre; car, tout ce que l'Église en général, et en particulier toute âme vraiment sainte opèrent de grand, de vertueux, d'héroïque, ce n'est point par leurs propres forces, mais par la vertu et la grâce de Dieu qui leur donne la vie [1] : et la vie de grâce et de vertu qui les anime leur vient de la présence de Jésus-Christ qui, faisant comme

[1] Non ego sed gratia Dei mecum (1, *Cor.*, 1).

l'office de l'âme relativement au corps, vit et opère en elles et avec elles [1].

Et que m'importe de comprendre le mystère pourvu que j'en éprouve les effets? Et ces heureux effets sont constamment à ma disposition, si intérieurement je demeure uni à l'esprit de l'Église, comme extérieurement je suis uni au corps, croyant en Dieu selon son enseignement. O heureuse mon âme! unie intimement à Jésus-Christ, tu participeras aux mêmes tendresses, au même amour que l'Église; comme elle, tu auras Jésus-Christ pour époux! Oh! béni soit le jour où miraculeusement appelé à la vraie lumière, comme les Mages, j'entrai dans la vraie Bethléem, je commençai à appartenir à la vraie Église! Dès ce jour, je commencai à connaître et à aimer Dieu; c'est en ce jour que mon âme devint l'épouse du Verbe de Dieu fait Homme, et si, comme les Mages, je suis fidèle aux obligations que m'impose cette sublime prérogative, mon alliance avec Jésus-Christ comme celle de l'Église sera éternelle: conclue et célébrée dans le temps, elle se perpétuera dans l'éternité [2].

[1] Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus (*Galat.*, 2).
[2] Sponsabo te mihi in sempiternum.

Ce trait merveilleux de la miséricorde divine, ce précieux effet de l'incarnation du Verbe, ce grand événement qui devait renouveler la face de la terre : *la vocation des Gentils à la Foi*, ce mystère, comme tous ceux de l'Homme-Dieu, se trouve décrit dans ses circonstances les plus minutieuses plusieurs siècles avant son accomplissement, non-seulement par les prophètes que nous avons cités dans cette première partie, mais encore dans l'histoire du mariage d'un des plus grands patriarches, contenue dans le XXIVe chapitre de la Genèse, histoire que nous allons exposer et interpréter dans la seconde partie de cette lecture, selon la méthode que nous avons adoptée.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

Le mariage d'Isaac figure et prophétie du mystère que nous venons d'exposer.

§ VIII. *Abraham songe à marier son fils, et envoie Éliézer lui chercher une épouse. Rebecca à la fontaine. Qualités qui la désignent à Éliézer pour l'épouse que Dieu destinait à Isaac.*

La mort de Sara, modèle des femmes vertueuses et des mères affectionnées, avait plongé dans la douleur la plus profonde Abraham son époux, et son fils Isaac, qui l'aimaient aussi tendrement qu'ils en étaient tendrement aimés. Les biens immenses dont le ciel avait comblé ces grands serviteurs et adorateurs fidèles du vrai Dieu, n'étaient point capables de les consoler d'une perte aussi irréparable; cependant Abraham, cherchant une consolation dans leur douleur, en introduisant dans sa maison une femme héritière de la vertu et de la religion de Sara (Isaac ayant du reste atteint sa quarantième année), songea à lui donner en mariage une personne digne d'un fils héri-

tier des promesses divines, et orné de toutes les vertus.

Il appela donc en sa présence le plus ancien de ses serviteurs qui avait l'intendance sur toute sa maison, et lui fit prêter de la manière la plus solennelle ce serment qui paraîtrait si étrange si on n'en considérait que la forme. « Mettez votre main sous ma *cuisse*, lui dit-il, afin que je vous fasse jurer par le Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre que vous ne prendrez aucune des filles des Chananéens parmi lesquels j'habite pour la faire épouser à mon fils, mais que vous irez au pays où sont mes parents afin d'y prendre une femme pour mon fils Isaac[1]. Son serviteur lui répondit : — Si la fille refuse de venir en ce pays avec moi, voulez-vous que je remène votre fils au lieu d'où vous êtes sorti[2] ? — Gardez-vous bien, répondit Abraham, de remener jamais mon fils en ce pays-là[3]. »

[1] Erat Abraham senex, dierumque multorum; et Dominus in cunctis benedixerat ei. Dixitque ad servum seniorem domus suæ qui præerat omnibus quæ habebat : Pone manum tuam subter femur meum, ut adjurem te per Dominum Deum cœli et terræ : ut non accipies uxorem filio meo de filiabus Chananæorum inter quos habito. Sed ad terram et cognationem meam proficiscaris; et inde accipies uxorem filio meo Isaac.

[2] Si noluerit mulier venire mecum in terram hanc; numquid reducere debeo filium tuum ad locum de quo egressus es ?

[3] Dixitque Abraham : Cave ne quando reducas filium meum illuc.

Mais pourquoi tant de soin et de précaution de la part d'Abraham ? premièrement, si Isaac eut pris une Chananéenne pour épouse cet exemple aurait été imité par ses descendants. La race d'Abraham descendant de Sem se serait confondue avec celle de Cham, père des Chananéens, et il ne se serait fait qu'un seul peuple de deux peuples que Dieu voulait séparer, non-seulement parce que c'était dans la famille de Sem qu'il avait résolu de perpétuer la vraie religion dans toute sa pureté, ainsi que la ligne patriarchale qui devait donner naissance au Messie, mais encore parce que les Chananéens peuple le plus superstitieux et le plus dissolu de l'Asie, pouvait, en s'alliant avec le peuple Hébreux, corrompre sa religion et ses mœurs. Enfin, Dieu ayant promis à Abraham de donner à sa race la souveraineté de la terre de Chanaan [1], ses descendants ne devaient point contracter d'alliance avec un peuple dont ils étaient destinés à punir les crimes en les exterminant après les avoir vaincus. Telle est la raison pour laquelle Abraham défendit expressément à Éliézer de faire épouser une Chananéenne à son fils Isaac, et lui enjoignit de la choisir dans sa parenté.

[1] Semini tuo dabo terram hanc.

Cependant la vraie religion avait considérablement perdu de sa pureté, même au sein de sa famille, dans laquelle il veut néanmoins marier son fils ; mais il lui défend d'aller s'établir près de son frère en Mésopotamie, craignant pour la pureté, la simplicité de sa foi et la ferveur de sa piété. Ainsi Abraham, comme l'observe saint Ambroise, ne recherche point pour son fils une épouse qui soit belle, noble et riche, mais uniquement bonne[1] ; et toutes ses instructions, toutes ses défenses à son fidèle serviteur et les promesses qu'il en exige avec serment, se réduisent à un seul point qui consiste à ne rien faire qui puisse compromettre la religion d'Isaac et de sa postérité. Ainsi nous voyons dans Abraham un homme dont la religion absorbe toutes les pensées et détermine toutes les démarches ; et c'est ainsi qu'il se rend digne de devenir le père de tous les vrais croyants.

Cependant, Abraham s'adressant à Éliézer pour calmer ses scrupules et ses incertitudes : Je n'exige point de vous, lui dit-il, ce qui ne sera point en votre pouvoir, si la fille ne veut point

[1] Non aurum, non argentum quæsivit Abraham, non possessiones, sed gratiam bonæ indolis (*De Abraham*).

vous suivre, vous ne serez nullement responsable de son refus, ni tenu à votre serment [1]. Mais je dois vous dire pour vous rassurer de n'avoir aucune crainte de ne pas réussir dans votre mission ; car le Dieu qui m'a fait de si magnifiques promesses vous enverra un ange pour vous servir de guide, et au moyen de ses conseils et de son secours, vous amènerez de mon pays natal l'épouse que le ciel destine à mon fils [2]. Paroles bien consolantes, non-seulement pour Éliézer, mais encore pour nous ; car, comme dit un interprète, elles nous démontrent l'antiquité, la vérité, l'avantage de notre foi, et nous font voir que dès l'origine du monde on croyait, comme on croit aujourd'hui, que Dieu envoie ses anges aux hommes pour les conduire, les protéger et les diriger par leurs conseils [3].

Ces instructions et ces promesses d'Abraham rassurent pleinement Éliézer. Il prête le serment selon la forme et le sens requis par Abraham : en même temps il prend dix chameaux qu'il charge de toutes sortes de provisions et d'objets précieux

[1] Sin autem mulier noluerit sequi te, non teneberis juramento.

[2] Dominus Deus cœli, qui locutus est mihi... Ipse mittet Angelum suum coram te ; et accipies inde uxorem filio meo.

[3] Ecce prisci Hebræi credebant custodes Angelos hominibus a Deo dari, ut eos servent, ducant, doceant.

dont la maison d'Abraham était abondamment pourvue, et part sans délai pour la Mésopotamie, pour la ville de Carres, appelée aussi ville de Nachor, du nom de Nachor, frère d'Abraham, qui s'y était établi avec toute sa famille [1].

Après huit jours de marche, Éliézer arriva sur le soir près d'un puits hors de la ville, à l'heure où les filles, même des meilleures familles, selon la simplicité du temps, avaient coutume de venir puiser de l'eau. Il fit là reposer ses chameaux, et plein d'humilité et de confiance, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, Dieu d'Abraham, mon maître, assistez-moi aujourd'hui, je vous prie, et faites miséricorde à Abraham, mon Seigneur. Me voici près de cette fontaine, et les filles des habitants de cette ville vont sortir pour puiser de l'eau. Que la fille donc à qui je dirai : baissez votre vaisseau afin que je boive, et qui me répondra : buvez, et je donnerai aussi à boire à vos chameaux, soit celle que vous avez destiné à Isaac, votre serviteur [2]. »

[1] Juravit servus super sermone hoc; tulitque decem camelos de grege Domini sui, et abiit, ex omnibus bonis ejus portans secum; profectusque perrexit in Mesopotamiam ad urbem Nachor:

[2] Cumque fecisset accumbere camelos extra oppidum, juxta puteum aquæ, vespere, tempore quo solent mulieres egredi ad hauriendam aquam; dixit : Domine, Deus Domini mei Abraham, occurre, obsecro, mihi hodie; et fac misericordiam cum Domino meo

Rien ne paraît d'abord plus étrange et plus extraordinaire que ce signe auquel Éliézer demande de connaître celle que le ciel destine pour épouse à Isaac. Car, comment pouvoir découvrir les qualités secrètes du cœur d'une jeune fille à un seul acte passager de simple bienveillance ? Il n'est rien d'étrange, dit un interprète, dans cette conduite d'Éliézer, qui ne propose ce signe que d'après une inspiration divine qui était le fruit de sa prière [1]. En second lieu, l'avarice était détestée dans la maison d'Abraham, à l'égal de l'idolâtrie. Cette famille, aussi généreuse envers les autres qu'elle était simple dans son intérieur, trouvait son unique avantage dans ses richesses à les employer en œuvres de charité. Elle pratiquait l'hospitalité à l'égard des étrangers avec un soin tout particulier; Abraham allait à leur rencontre et les servait lui-même avec le plus grand respect et l'affection la plus tendre; et cette charité si remarquable lui mérita la faveur signalée de donner

Abraham. Ecce ego sto prope fontem aquæ ; et filiæ habitatorum hujus civitatis egredientur ad hauriendam aquam. Igitur puella cui dixero : Inclina hydriam tuam ut bibam ; et illa responderit : Bibe ; quin et camelis tuis dabo potum ; ipsa est quam præparasti servo tuo Isaac.

[1] Ad hoc signum designandum motus est et instigatus a Deo.

l'hospitalité aux anges de Dieu et de les recevoir à sa table. Or, l'épouse d'Isaac devait être une femme héritière des vertus de Sara, douée de la même charité, afin de perpétuer, dans la famille d'Abraham, cette vertu si agréable à Dieu. Ainsi, continue le même interprète, le signe qu'Eliézer indiqua pour fixer son choix était merveilleusement significatif; car la jeune fille, en donnant à boire à un étranger dont elle n'avait rien à attendre, et surtout en faisant boire ses chameaux, épargnant ainsi aux serviteurs d'Éliézer cette fatigue de leur emploi, montrait son respect pour les étrangers, son inclination à donner l'hospitalité, une humilité profonde, une charité généreuse, l'amour du travail, une grande sensibilité, de l'attention même pour les animaux : enfin elle dénotait une femme du meilleur naturel et entièrement dans les habitudes de la maison d'Abraham [1].

Et en effet, la suite va nous démontrer qu'Éliézer avait été bien inspiré, car à peine eût-il terminé sa prière, qu'il vit paraître Rebecca, dont le père nommé Bathuel était fils de Nachor frère d'Abraham. C'était une jeune fille du maintien le plus

[1] Hoc signum congruum fuit : erat enim signum bonæ uxoris, et indolis affabilis, providæ et strenuæ.

agréable, et une vierge d'une beauté parfaite, mais beauté égalée par la pureté de son cœur, la modestie de ses regards, l'humilité de ses manières, la gravité de son maintien, qualités qu'une jeune fille réunit rarement. Elle portait son vaisseau sur son épaule, mais avec un air d'aisance et de noblesse, avec une grâce et une convenance à ravir : et arrivée à la fontaine, elle puise de l'eau, ne soupçonnant rien de ses destinées ; et sans s'arrêter à jeter un regard de curiosité sur l'étranger et sa suite, elle remet son vaisseau sur son épaule et s'en retourne[1].

Rebecca avait à peine fait quelques pas, qu'Éliézer, lui dit allant au-devant d'elle : « Voudriez-vous me donner un peu de l'eau que vous portez dans votre vaisseau, afin que je boive[2] ? » Une telle demande pouvait sembler indiscrète, car, comme porte le texte hébreux, Éliézer prie Rebecca, non pas simplement de lui donner à boire, mais de lui permettre *de porter les lèvres à*

[1] Necdum intra se verba compleverat ; et ecce Rebecca egrediebatur, filia Bathuel filii Nachor fratris Abraham, habens hydriam in scapula sua. Puella decora nimis, virgoque pulcherrima, et incognita viro. Descenderat autem ad fontem et impleverat hydriam et revertebatur.

[2] Occurritque ei servus, et ait. Pauxillum aquæ mihi ad bibendum præbe de hydria tua.

on vaisseau[1]. Cette familiarité pouvait paraître excessive de la part d'un étranger. Et en outre, Éliézer n'avait-il point à sa suite bon nombre de serviteurs pour lui donner de l'eau, sans recourir à une inconnue? Et enfin, si Éliézer voulait se faire donner de l'eau par cette fille de Carres, pourquoi ne pas faire sa demande dans le moment même où elle en puisait à la fontaine? Non, il attend qu'elle ait remis son vase sur son épaule, qu'elle retourne à la ville, et alors il l'interrompt dans son chemin. Mais Rebecca ne fait point toutes ces réflexions, et sans donner le moindre signe d'impatience, elle répond avec bonté : Buvez, désaltérez-vous, mon seigneur; et ôtant aussitôt son vaisseau de dessus son épaule et le penchant sur son tendre bras, elle le tient levé à une hauteur convenable, afin qu'Éliézer, légèrement incliné, pût boire commodément; et lorsqu'il se fut désaltéré : Je veux, ajouta-t-elle avec la même bienveillance, avoir la satisfaction de donner à boire aux gens de votre suite et à tous vos chameaux[2].

Le chameau est, comme on le sait, un animal

[1] Ad sorbendum de hydria tua.

[2] Quæ respondit : Bibe, Domine mi. Celeriterque deposuit hydriam super ulnam suam, et dedit ei potum. Cumque ille bibisset, adjecit : Quin et camelis tuis hauriam aquam, donec cuncti bibant.

qui supporte long-temps la soif; mais une fois qu'il est à se désaltérer, il satisfait non-seulement cette soif, mais encore il met en réserve dans ses entrailles une ample provision d'eau pour la soif à venir. Il faut donc pour abreuver un seul chameau, une ample quantité d'eau, et combien n'en faudra-t-il pas pour en abreuver dix? Cependant Rebecca s'engage à puiser l'eau nécessaire, sans songer ni au temps qu'elle devra employer, ni à la fatigue qu'elle s'impose. Elle si jeune, si délicate, si gracieuse, ne recule point devant un travail capable de lasser l'homme le plus robuste; et sans attendre la réponse d'Éliézer, et avec un air de satisfaction, elle verse dans les canaux l'eau de son vaisseau, court au puits pour en tirer d'autre, fait approcher les chameaux et ne se repose que quand ils ont tous bu [1].

Cependant Éliézer la contemplait en silence, et tout émerveillé, admirait dans cette jeune vierge tant d'attraits joints à tant de pudeur, tant de charité à un si noble maintien; un tel amour du travail à une jeunesse si tendre; et voyant toutes ces gloires rehaussées encore par une ra-

[1] Effundensque hydriam in canalibus, recurrit ad puteum, ut hauriret aquam; et haustam omnibus camelis dedit.

vissante beauté : Que je serais heureux, disait-il en lui-même, de pouvoir conduire au fils de mon *maître* une épouse si ravissante et si vertueuse! Mais j'ignore si, à tant de qualités, elle joint un titre indispensable, qui est d'être de la famille d'Abraham, hors de laquelle je ne saurais faire mon choix. Sans doute, je vois jusqu'ici ma prière exaucée, mais dois-je espérer pour le reste, et le Seigneur a-t-il rendu mon voyage heureux ou non [1] ?

Il tardait au vénérable vieillard de se tirer de son incertitude, et s'approchant de Rebecca qui venait de terminer son œuvre de charité : « Puis-je savoir, mon enfant, lui dit-il avec bonté, de qui vous êtes fille? Dites-le moi, je vous prie, et y a-t-il dans la maison de votre père du lieu pour me loger avec toute ma suite [2]? Je suis, répondit-elle, fille de Bathuel, fils de Nachor et de Melcha; il y a chez nous, ajouta-t-elle, beaucoup de paille et de foin, et un lieu spacieux pour y demeurer [3].»

Éliézer ne pouvait recevoir de Rebecca une ré-

[1] Ipse autem contemplabatur eam tacitus, scire volens : utrum prosperum iter suum fecisset Dominus, an non.

[2] Dixitque ad eam : Cujus es filia, indica mihi. Est in domo patris tui locus ad manendum?

[3] Quæ respondit : Filia sum Bathuelis filii Melchæ, quem peperit ipsi Nachor. Et addidit dicens : Palearum quoque et fœni plurimum est apud nos, et locus spatiosus ad manendum.

ponse plus agréable. Nachor était frère d'Abraham et Melcha sœur de Sara; ainsi Bathuel, fils de Nachor et de Melcha, était doublement neveu d'Abraham, et Rebecca, fille de Bathuel, arrière-nièce d'Abraham, était cousine d'Isaac qu'elle devait épouser : Éliézer a donc trouvé dans la famille d'Abraham une épouse pour Isaac, selon les ordres qu'il avait reçus.

D'après la réponse de Rebecca, Éliézer reconnait qu'elle est non-seulement de la famille d'Abraham, mais encore qu'elle en a la religion et les vertus; car Rebecca, en lui disant qu'il y a dans sa maison tout ce qu'il peut désirer, mettait par là la maison paternelle à sa disposition; par là, elle lui découvrait entièrement la bonté de son cœur, sa prévenance, sa générosité envers les étrangers, et le désir dont elle était animée de leur donner une hospitalité pleine d'affection et de respect, selon la manière usitée dans la maison d'Abraham. Éliézer est maintenant assuré que Rebecca est l'épouse que le ciel destine à Isaac, en voyant cette parente de son maître unir à tant de vertus, l'ingénuité d'âme, la candeur de l'innocence, la bonté de caractère, l'humilité des sentiments, l'oubli de sa beauté, l'amour du travail, la noblesse

et la grâce dans ses manières, comme elle venait de le faire paraître en lui donnant à boire et à toute sa suite, avec cet amour, cet empressement et ces soins, qui avaient excité à un si haut point son admiration. Le vénérable vieillard s'empresse alors de lui remettre les gages de sa future alliance ; il tire de ses bagages des pendants d'oreilles d'or qui pesaient deux sicles, et autant de bracelets qui en pesaient dix ; il les attache lui-même aux oreilles et aux bras de Rebecca : il pare ainsi cette jeune vierge qui n'avait d'autre ornement que sa beauté et son innocence [1].

Rebecca ignorait encore ce que pouvait signifier cette conduite de la part d'un étranger si généreux et si magnifique dans ses dons : elle se sent tout émerveillée et pénétrée d'une joie intérieure qu'elle ne pouvait s'expliquer à elle-même. Mais dans la suite de tant de circonstances si simples et si naturelles en apparence, Éliézer ne voit que la main secrète de Dieu qui l'avait conduit si heureusement au terme de ses recherches, au but de sa mission ; et tout en partageant la satisfaction de Rebecca, il

[1] Protulit vir inaures aureas appendentes siclos duos, et armillas totidem, pondo siclorum decem... Suspendit inaures ad ornandam faciem ejus et armillas posuit in manibus ejus.

sent le besoin de témoigner au Seigneur sa reconnaissance et d'attribuer à lui seul la gloire d'un si heureux succès. Et s'étant prosterné la face contre terre et ayant adoré profondément la majesté de Dieu : « Béni soit, dit-il, le Seigneur, le Dieu d'Abraham, mon maître, qui lui a fait miséricorde selon la vérité de ses promesses! O Seigneur, c'est à votre grâce, c'est à votre secours que je suis redevable d'être heureusement parvenu, après un si long voyage, à trouver l'épouse que je cherchais dans la famille de mon maître Abraham [1]. »

§ IX. — *Accueil fait à Éliézer dans la maison de Rebecca. Éliézer la demande et l'obtient en mariage pour Isaac. Arrivée de Rebecca dans la maison de son époux et ses noces avec Isaac.*

Tandis qu'Éliézer se répandait ainsi devant Dieu en actions de grâces et de louanges, Rebecca impatiente de s'éclairer sur cette mystérieuse rencontre, était accourue à la maison raconter à sa mère ce qui lui était arrivé [2]. Laban, frère de Re-

[1] Inclinavit se homo et adoravit Dominum dicens : Benedictus Dominus Deus domini mei Abraham, qui non abstulit misericordiam et veritatem suam a domino meo! et recto itinere me perduxit in domum fratris domini mei.

[2] Cucurrit itaque puella ; et nuntiavit in domum matris suæ omnia quæ audierat.

becca, entendant son récit, et jugeant que cet étranger devait être un grand personnage, courut à l'instant à la fontaine où se trouvait Éliézer avec toute sa suite [1]. « Eh! quoi, lui dit-il, de l'air le plus affable et le plus respectueux, vous êtes encore ici à attendre? Venez dans notre maison, vous qui êtes le béni du Seigneur, tout est disposé pour vous recevoir avec toute votre suite [2]. » Et l'accompagnant, il l'introduit dans la maison paternelle; et ne rougissant point de remplacer les serviteurs d'Éliézer, il décharge lui-même les chameaux, leur donne du foin et de la paille; et selon la coutume usitée dans ces temps envers les étrangers et les voyageurs, il lave les pieds à Eliézer et à toutes les personnes de sa suite [3].

On avait pendant ce temps préparé le repas, et tous engagèrent Éliézer à y prendre part. « Que Dieu me garde, dit-il, de toucher à la moindre chose de votre table, avant de vous avoir exposé le sujet de

[1] Habebat autem Rebecca fratrem nomine Laban. Qui cum vidisset in aures et armillas in manibus sororis suæ, et audisset cuncta verba referentis : Hæc locutus est mihi homo ; festinus venit ad virum qui stabat juxta camelos, et prope fontem aquæ.

[2] Dixitque ad eum : Ingredere benedicte Domini ; cur foris stas? Præparavi domum; et locum camelis.

[3] Et introduxit eum in hospitium ; ac destravit camelos, deditque paleas et fœnum ; et aquam ad lavandos pedes ejus et virorum qui venerant cum eo.

mon voyage et d'en avoir assuré le succès[1]. » Prié alors de s'expliquer, Éliézer reprit : « Je suis le serviteur d'Abraham que le Seigneur a comblé des bénédictions les plus abondantes et élevé à une grande puissance en lui accordant des biens de toute sorte. Il lui a donné des brebis, des bœufs, de l'argent, de l'or, des serviteurs et des servantes, des chameaux et des ânes ; et Sara, femme de mon *maître*, lui a donné un fils dans la vieillesse, auquel mon *maître* a remis tous ses biens[2]. »

Alors Éliézer, semblable à la beauté qui a d'autant plus d'attraits qu'elle est plus simple, et sans user de détours ni d'artifices, raconte comment Abraham l'a chargé de venir chercher dans leur famille une épouse pour son fils ; comment il a prié le Seigneur en déterminant le signe auquel il devait reconnaître l'épouse destinée à Isaac ; enfin il leur parle de la rencontre qu'il avait faite de Rebecca et de ses actions de grâce au Seigneur sur le succès de son voyage, en voyant réunies dans la jeune vierge

[1] Et appositus est in conspectu ejus panis. Qui ait : Non comedam donec loquar sermones meos. Respondit ei : Loquere.

[2] Ait ille : Servus inquit, Abraham sum. Et Dominus benedixit Domino meo valde, magnificatusque est. Et dedit ei oves et boves, argentum et aurum, servos et asinos. Et peperit Sara uxor domini mei filium domino meo in senectute sua ; deditque illi omnia quæ habuerat.

toutes les qualités qu'il désirait dans l'épouse d'Isaac. « Vous voilà maintenant, leur dit-il, instruits du but de mon voyage et de l'objet de ma demande. Voyez si vous voulez me remettre Rebecca et obliger ainsi mon *maître ;* si vous avez résolu autre chose faites-le moi connaître, et je vais à droite ou à gauche chercher une épouse à Isaac dans sa parenté (dans la maison d'Ismaël ou de Loth) [1]. »

Déjà le mélange des superstitions profanes avait altéré la religion primitive dans ces contrées ; et c'est pour cette raison que Dieu avait ordonné à Abraham d'en sortir, et que le zélé serviteur de Dieu avait défendu à Éliézer d'y conduire son fils. Cependant la Foi dans la Providence qui règle tous les événements humains se maintenait encore pure et intacte dans la maison de Nachor. Ainsi Bathuel, père de Rebecca et Laban son frère, qui avaient écouté avec une religieuse attention le discours d'Eliézer, y reconnurent la voix du Seigneur, qui daignait manifester par tant de circonstances ses desseins et ses volontés. « Et comment pourrions-nous, répondirent-ils à Éliézer, ne pas nous rendre

[1] Quamobrem si facitis misericordiam et veritatem cum domino meo, indicate mihi. Sin autem aliud placet, et hoc dicite mihi ; ut vadam ad dexteram et ad sinistram.

à votre demande, vu qu'il nous paraît certain que c'est Dieu lui-même qui l'a fait par votre ministère? Comment résister à ses divines volontés qu'il daigne manifester d'une manière aussi claire? Rebecca est entre vos mains; prenez-là et l'emmenez avec vous, afin qu'elle soit l'épouse du fils de votre maître, selon que le Seigneur s'en est déclaré [1].»

Il semble qu'à une réponse si prompte, si bienveillante et si pieuse, il ne reste plus à Éliézer qu'à témoigner sa reconnaissance aux parents de Rebecca; mais en vrai serviteur d'Abraham, et comme dépositaire en quelque sorte de la Foi du patriarche, Éliézer se prosterne de nouveau la face contre terre, et élevant la voix, adore et remercie Dieu d'une manière publique et solennelle [2].

Cependant la piété envers Dieu n'exclut point la gratitude envers les hommes. Ainsi Éliézer ayant remercié le Seigneur s'empresse de témoigner sa reconnaissance à toute la famille de Bathuel de la manière la plus splendide et la plus généreuse. Il donne à Rebecca des vases d'or et d'ar-

[1] Responderuntque Laban et Bathuel : A Domino egressus est sermo : non possumus extra placitum ejus quidquam aliud loqui tecum. En Rebecca coram te est : tolle eam, et proficiscere; et sit uxor filii domini tui, sicut locutus est Dominus.

[2] Quod cum audisset puer Abraham, procidens in terram, adoravit Dominum.

gent et de riches vêtements ; il fait aussi des présents à ses frères et à sa mère [1]. Ils firent ensuite le festin et demeurèrent ensemble ce jour-là [2].

Cependant Éliézer, en serviteur vraiment affectionné et fidèle, se croit redevable de tous ses moments au service et au bien-être de la maison d'Abraham. Sa mission une fois terminée, une seule nuit passée dans la maison de Bathuel, lui semble une perte de temps considérable ; et dès le lendemain, attendant à peine le jour, il demande avec instance de pouvoir prendre congé [3]. En vain, les frères de Rebecca se joignent à leur mère pour le supplier de les laisser encore jouir quelques jours de la présence de leur sœur, ne serait-ce que pour empêcher les bruits publics sur un départ si précipité et si inattendu [4]. Mais Eliézer est inflexible ; il insiste sur le départ, parce que, dit-il, le Seigneur a béni sa mission [5]. Alors, reprirent les parents : Appelons Rebecca et sachons d'elle son sentiment. On

[1] Prolatisque vasis argenteis et aureis ac vestibus, dedit ea Rebeccæ pro munere : fratribus quoque ejus, et matri dona obtulit.

[2] Inito convivio, vescentes pariter et bibentes, manserunt ibi.

[3] Surgens autem mane locutus est puer : Dimittite me, ut vadam ad dominum meum.

[4] Responderuntque fratres ejus et mater : Maneat puella saltem decem dies apud nos, et postea proficiscetur.

[5] Nolite ait, me retinere, quia Dominus direxit viam meam.

l'appela donc ; et étant venue, ils lui demandèrent : « Voulez-vous aller avec cet homme ? — Je le veux bien », répondit-elle. A une réponse si prompte et si courageuse, ils la laissèrent aller avec Éliézer, accompagnée de sa nourrice. Et ses frères lui dirent alors, lui souhaitant toutes sortes de prospérités : vous êtes notre sœur, croissez en mille et mille générations, et que votre race se mette en possession des villes de ses ennemis [1]. »

Rebecca ayant pris congé de sa famille, monte sans hésiter avec ses filles sur des chameaux, et toutes également joyeuses, suivent Éliézer qui était impatient de rejoindre son maître [2].

Cependant Isaac se préparait à célébrer le mariage dont il était redevable à la Foi paternelle et au zèle de son serviteur. Il avait coutume, au déclin du jour, de se promener seul dans les champs, cherchant les lieux retirés afin de s'occuper de saintes pensées et de pieuses affections ; il médi-

[1] Sciscitati sunt (puellam) : Vis ire cum homine isto ? Quæ ait : Vadam. Dimiserunt ergo eam et nutricem illius, servumque Abraham et comites ejus ; imprecantes prospera sorori suæ atque dicentes : Soror nostra es, crescas in mille millia ; et possideat semen tuum portas inimicorum suorum.

[2] Igitur Rebecca et puellæ illius, conscencis camelis, secutæ sunt virum, qui festinus revertebatur ad dominum suum.

tait les grandeurs de Dieu, louait son saint nom, le suppliait de bénir une alliance que la passion n'avait point déterminée, mais la Religion seule; alliance qui était destinée à avoir pour fruit l'accomplissement des promesses divines. Un soir qu'il était sur le chemin qui mène au puits appelé le puits de *celui qui vit* et *qui voit*, et ayant levé les yeux, il vit de loin venir les chameaux, et reconnaissant Eliézer et les gens de sa suite, il s'acheminа à leur rencontre [1].

Rebecca avait déjà appris de son guide qu'elle approchait de la maison d'Abraham; et voyant venir à leur rencontre un jeune homme d'une taille majestueuse et distinguée, d'un maintien noble et grave, annonçant dans ses traits un esprit recueilli, un cœur innocent et chaste, elle jugea que ce personnage pouvait bien être Isaac: en outre une voix intérieure, un sentiment qu'elle n'avait jamais connu et qui faisait palpiter son cœur déjà inondé de joie, enfin une rougeur involontaire qui couvrait son front, tout semblait lui dire: c'est lui, c'est l'époux que Dieu me destine. Cependant, ne s'en

[1] Eo autem tempore deambulabat Isaac per viam quæ ducit ad puteum, cujus nomen est viventis et videntis; et egressus fuerat ad meditandum in agro, inclinata jam die; cumque levasset oculos vidit camelos venientes procul.

rapportant point à elle-même, elle demanda à Eliézer quel était ce jeune homme qui venait au-devant d'eux. C'est mon *maître*, répondit le serviteur. Et aussitôt Rebecca met pied à terre, se couvre de son voile en signe de respect pour le fils d'Abraham, pour celui qui devenait son maître en devenant son époux; et elle n'ose lui parler avant de lui avoir été présentée par Éliézer, qui auparavant rendit compte de sa mission à son *maître*[1].

La tente d'Abraham était construite de manière à donner aux femmes un appartement à part; et Isaac voulant faire présider la pudeur la plus sévère à une alliance si pure et si sainte, introduisit lui-même sa future épouse avec ses filles dans l'appartement de Sara qui était inhabité depuis sa mort: il célébra ses noces avec Rebecca et fut si épris de ses vertus et de ses qualités qu'il conçut pour elle l'amour le plus tendre et le plus affectueux, amour qui tempéra merveilleusement la douleur que la mort de sa mère lui avait causée[2].

[1] Rebecca quoque conspecto Isaac, descendit de camelo, et ait ad servum : Quis est ille homo qui venit per agrum in occursum nobis? Dixitque ei : Ipse est dominus meus. At illa tollens cito pallium operuit se. Servus autem cuncta quæ gesserat narravit Isaac.

[2] Qui introduxit eam in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam uxorem. Et in tantum dilexit eam, ut dolorem, qui ex morte matris ejus acciderat, temperaret.

§ X. — *Ce récit ne doit pas se prendre seulement dans le sens littéral. La circonstance du serment d'Éliézer nous indique un récit mystérieux. Explication de cette cérémonie. Abraham voit en esprit Jésus-Christ. Ce que signifie en général le mariage d'Isaac.*

Ce récit, comme faisant partie des saintes Écritures, est admirable, sans doute, par sa touchante simplicité; cependant il faut en convenir, il est d'une importance bien secondaire, comme monument religieux: car quelle édification, quelle instruction les fidèles peuvent-ils retirer d'une foule de circonstances et de particularités dont cette histoire est environnée? Admettons que, pour l'intégrité de l'histoire du peuple de Dieu, il eût été nécessaire de connaître le nom et la parenté de l'épouse d'Isaac; mais pourquoi surcharger le texte sacré d'une foule de circonstances aussi peu remarquables par elles-mêmes?

Ainsi, en isolant cette narration de sa signification mystique et prophétique, en la prenant séparément dans le sens historique et littéral, elle n'est plus qu'un de ces faits de l'Écriture, au dire de saint Augustin, qui perdent leur prix et n'entrent pour

rien ou pour bien peu de chose dans l'édification des fidèles [1]. Et si, d'après cette règle de saint Augustin, on doit toujours supposer et chercher un sens allégorique dans les faits de l'Écriture, à plus forte raison dans celui-ci, comme le style et la narration l'exigent rigoureusement. Car, pour interpréter les livres saints, on admet universellement la règle suivante : Quand dans une narration ou un discours d'un prophète, il se rencontre des expressions, des particularités, des circonstances qui, entendues littéralement, ne présentent aucune signification plausible, il faut les entendre dans un sens spirituel et se persuader qu'elles renferment un mystère. Or, entendue littéralement, l'histoire que nous venons de rapporter ne serait qu'une suite de particularités et d'expressions insignifiantes. Et pour ne parler que d'une seule de ces circonstances, l'Écriture rapporte qu'Abraham faisant prêter serment à Éliézer, l'oblige de mettre sa main sous *sa cuisse* [2]. Premièrement, nous ne voyons cette manière de jurer en usage chez aucun peuple païen ; et chez les Hébreux nous ne la

[1] Si hæremus tantum in litera, parvam aut nullam de divinis lectionibus ædificationem capiemus (*Contr. Adiman.*).

[2] Pone manum tuam sub femore, ut adjurem te

voyons employée que par deux patriarches; par Abraham d'abord, comme nous venons de voir, et plus tard par Jacob, dans une occasion à peu près semblable. En second lieu, cette circonstance prise dans sa signification littérale et historique ne présente aucun sens religieux digne d'une sérieuse importance. Il faut donc voir dans cette céromonie un sens spirituel et prophétique; et l'écrivain sacré ne l'a rapportée d'une manière si solennelle au commencement de son récit, que pour nous avertir que sous les dehors les plus simples et les plus communs en apparence, se trouvent voilés les mystères les plus sublimes, les prophéties les plus importantes; il a voulu aussi nous indiquer le vrai personnage dont l'alliance est figurée et décrite dans celle d'Isaac.

Et, en effet, l'Écriture par le mot *cuisse* indique la génération; en désignant les enfants de Jacob, elle les appelle : « Ames sorties de sa cuisse[1]. » Saint Jérôme pense que cette cérémonie, pratiquée par Abraham et par Jacob, était dans l'esprit de ces patriarches une profession de foi dans le Messie qui devait naître de leur postérité; et cette opinion est aussi celle des interprètes

[1] Animæ quæ egressæ sunt de femore illius (*Gen.*, 46).

chrétiens contemporains de saint Jérôme, car il ajoute : les interprètes juifs pensent qu'Éliézer jura par la circonsion, mais nous autres chrétiens, nous croyons qu'il jura par la génération d'Abraham, c'est-à-dire par Jésus-Christ, qui devait naître d'Abraham; et c'est pour cette raison que saint Matthieu commence son Évangile par ces paroles: « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham [1]. »

Saint Ambroise est de la même opinion; il faut, dit-il, entendre par la cuisse, la génération d'Abraham; et la génération d'Abraham n'est autre que Jésus Christ [2]. Le commandement, dit saint Augustin, que fait Abraham à son serviteur de jurer par le Seigneur du ciel et de la terre, en mettant la main sous sa cuisse, déconcerte ceux qui ignorent le sens des Écritures; ils ne considèrent pas que cette action est une éclatante prophétie concernant Jésus-Christ, qui devait paraître parmi nous revêtu de cette chair, qui de la génération

[1] Tradunt Judæi quia in circumcisione juravit. Nos autem dicimus eum jurasse in seminæ Abrahæ, idest in *Christo*, qui ex illo erat nasciturus; juxta illud : Liber generationis *Jesu Christi* filii David, *filii Abraham* (*Quæstion. in Gen.*).

[2] Per femur generationem intelligimus. Generatio autem Abrahæ Christus est (*De Abrah.*, 1, 9).

d'Abraham, fut transmise à Marie[1]. Enfin, dit saint Grégoire, Abraham ordonna à Éliézer d'approcher la main de sa cuisse, parce que la chaire très pure du Sauveur devait tirer son origine de sa génération, puisqu'il devait être enfant d'Abraham par son humanité et Seigneur par sa divinité[2]. Ainsi, voyons-nous unanimes dans cette circonstance, les quatre Pères de l'Eglise latine les plus recommandables, preuve que cette opinion est de tradition, ou que l'Écriture est claire sur ce point; car, trois de ces écrivains vivaient presque dans le même temps et dans différentes parties du monde: saint Jérôme, en Asie; saint Augustin, en Afrique et saint Ambroise en Europe, d'où il résultait pour eux l'impossibilité de s'entendre. O livre vraiment mystérieux et divin dont les circonstances, en apparence les plus frivoles, sont si fécondes en sublimes mystères!

Ainsi, d'après une interprétation si bien fondée, Éliézer jurant par la cuisse d'Abraham, jure,

[1] Quod Abraham jubet puero suo ut manum suam ponat sub ejus femore, et sic eum adjurat per Dominum Deum cœli et terræ, solet imperitos movere : non attendentes magnam istam de Christo extitisse prophetiam, quod ipse Dominus Deus cœli et terræ in ea carne venturus esset quæ de illo femore propagata est (*Epist.* 140).

[2] Quod illius caro per illud membrum descensura erat, qui et Abrahæ filius esset ex humanitate, et Dominus ex Divinitate (Tom. VI, *Opp. Edit. Rom.*, pag. 15).

comme dit un interprète, par Jésus-Christ, qui devait naître de la génération d'Abraham [1]; c'est-à-dire qu'Éliézer fait serment d'agir dans sa mission avec prudence, fidélité et religion en vue de Jésus-Christ, dans l'intérêt de sa gloire et de sa dignité. Et Abraham, continue le même interprète, en recherchant pour son fils une épouse chaste et fidèle, en préparant son alliance, était uniquement occupé du grand mystère du Messie, et ne songeait qu'à lui préparer les voies, qu'à hâter le moment de sa naissance, en élevant à la dignité de père son fils Isaac: enfin dans toutes ses démarches, il n'avait en vue que Jésus-Christ, le béni rejeton de sa race tant de fois promis [2]. Ainsi, voyons-nous le maître et le serviteur, Abraham et Eliézer, occupés tout entiers à servir le Messie, à le décrire, à le figurer dans les projets de cette alliance. Ce moment de la vie d'Abraham serait bien celui dont parle Jésus-Christ dans son Évangile, lorsqu'il nous dit : « Abraham enflammé du désir le plus vif de me voir naître, se tourna vers moi du fond de son âme et vit en esprit ce qu'il désirait, et son cœur fut

[1] Per femur, idest, per Christum ex femore nasciturum.

[2] Ut Christus, semen suum benedictum, sibi a Deo promissum, ex se per Isaac nascatur, hac de causa Isaaco hic fidelem quærit sponsam

inondé de joie [1]. » O grandeur! O gloire de mon sauveur! O Jésus présent dans les temps anciens et ancien dans le présent : vous vous donnez à connaître à aimer, à adorer des siècles avant de naître, vous faites les délices de ceux qui vous connaissent, vous adorent et vous aiment! O Jésus, arbitre du vouloir des hommes, c'est ainsi que vous commandez aux événements de préparer et de prophétiser vos mystères! O Jésus, maître des siècles, vous leur donnez une langue pour vous annoncer. pour raconter votre vie avant votre naissance. Le passé comme l'avenir est votre domaine, vous êtes éternel, vous êtes Dieu!

Ainsi, Abraham ayant en vue Jésus-Christ, le vrai Isaac, dans la mission qu'il donne à Éliézer, il est hors de doute que les personnages que nous voyons paraître dans l'accomplissement de ce fait y découvraient un mystère aussi bien qu'Abraham. Car d'après saint Augustin, les descendants des patriarches voyaient et servaient Jésus-Christ avant sa naissance, et leur vie conjugale était une prophétie de ses mystères [2].

[1] Abraham exultavit, ut videret diem meum. Vidit et gravisus est (*Joan.*, 8).

[2] Venturo Christo etiam filiorum propagationes serviebant Patriarcharum etiam vita conjugalis prophetica fuit (*Cont. Faust.*).

Et comme, dit la Glose, qui est d'un si grand poids près des interprètes : tous les mariages des patriarches figuraient l'union de Jésus-Christ avec son Église et de toute âme fidèle avec le Verbe éternel de Dieu; de même que les époux ne font qu'un seul corps, ainsi toute âme qui se donne à Dieu devient avec lui un seul esprit [1].

Ainsi, malgré la dignité et la sainteté de l'union d'Isaac avec Rebecca, elle n'aurait point mérité de nous être transmise dans ses plus petits détails, ni de trouver place dans le dépôt des révélations divines, si elle n'eût été un événement en même temps historiquement vrai et mystérieusement prophétique. Car, la sainte Écriture, dans cette narration si circonstanciée et si soigneuse, n'a point eu pour but de transmettre à la postérité les circonstances, par elles-mêmes peu importantes, de l'élection de Rebecca et de son mariage avec le fils d'Abraham, mais bien de montrer dans le passé prédits et décrits, et comme mis en action, les sublimes mystères de l'Église et son alliance avec le fils de Dieu; mystères que nous avons exposés dans cette

[1] Patriarcharum conjugia Christum et Ecclesiam jungi significant; aut conjunctionem animæ cum Verbo Dei, de qua dicitur (1, *Cor.*, 6). Qui adhæret Deo unus spiritus est (*Glos. in* 24 *Gen.*).

lecture : tous les Pères, tous les interprètes sont unanimes sur ce point. Dans l'explication que nous allons donner, nous prendrons particulièrement pour guides et pour appuis, saint Grégoire-le-Grand et Cornelius-à-Lapide, qui ont donné sur ce fait de l'Écriture, les plus amples explications. Abraham, nous disent-ils, figure Dieu le Père; Isaac, Jésus-Christ; Rebecca, l'Eglise et toute âme fidèle; Éliézer, les Apôtres et par conséquent l'étoile des Mages, qui fut pour eux comme un apôtre et un prédicateur; ainsi nous considérerons particulièrement dans l'alliance d'Isaac la conduite de chacun de ces personnages et nous connaîtrons ce que Dieu le Père, ce que Jésus-Christ et les Apôtres ont fait pour nous et ce que nous devons faire nous-mêmes pour notre salut [1].

ABRAHAM.

§ XI. — *Abraham envoyant Éliézer chercher une épouse pour son fils, nous figure Jésus-Christ envoyant ses Apôtres convertir les Gentils.*

Dans plusieurs lieux de l'Ancien Testament

[1] Abraham Deum Patrem significat; Isaac, Christum; Rebecca, Ecclesiam, imo quamvis fidelem animam; servus Abrahæ Apostolos.

nous voyons Dieu dire de lui-même : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob[1]. » Comprenons bien, nous dit Cornelius-à-Lapide, d'après saint Basile, que Dieu en prenant ce nom qu'il répète si souvent avec une espèce de complaisance, n'a pas seulement voulu faire connaître son amitié, sa prédilection, sa tendresse pour ces trois grands patriarches, mais encore, a voulu par là nous révéler le mystère auguste de la Trinité ; car le seul mot *Dieu* répété trois fois, nous montre que Dieu est *un* dans sa nature et *trois* en personnes et que chacune de ces personnes est Dieu. Les trois patriarches sont donc la figure de chacune de ces trois personnes divines ; Abraham, par sa prévoyance, nous figure Dieu le Père ; Isaac, Dieu le Fils, par son obéissance ; et Jacob, le saint Esprit, par sa fécondité[2].

Voyons d'abord la ressemblance d'Abraham

Attende quid hæ quatuor personæ gesserint ; et videbis quid ad salutem nostram fecerit Deus Pater, quid Christus, quid Apostoli, et quid nobis faciendum sit (*A Lap.*).

[1] Ego sum Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob.

[2] Significatur hic mysterium S. Trinitatis. Nomen enim Deus, ter repetitum, significat unitatem Essentiæ in tribus personis. Rursus Abraham representat Deum Patrem ; Isaac, Filium ; Jacob, Spiritum Sanctum (*In III, Exod.*).

avec Dieu le Père. Selon le célèbre interprète Nicolas de Lalyre, la circonstance où Abraham nous rappelle mieux Dieu le Père, est sans contredit celle du mariage d'Isaac avec Rebecca; cette union étant la figure de celle de Jésus-Christ avec son Église [1].

1° Abraham est père d'un seul fils enfant d'un miracle; car Isaac naquit de Sara naturellement stérile par sa vieillesse [2]. Quelle image plus frappante de Dieu le Père qui n'a qu'un seul fils, le Verbe éternel consubstantiel à lui, et qui par sa naissance, selon la chair, est enfant d'un miracle, étant fils de Marie, volontairement Vierge et ainsi stérile par excellence de vertu.

2° Il est dit d'Abraham qu'il aimait tendrement Isaac, et que riche de toutes sortes de biens, il lui en donna l'entière possession et la solennelle investiture en le constituant son unique héritier. Et Jésus-Christ est appelé par son divin Père, son fils chéri, objet de ses éternelles complaisances [3]; et le divin sauveur n'a-t-il point déclaré que toute puissance lui a été donnée et que son Père

[1] Per matrimonium Isaac cum Rebecca significatur allegorice conjunctio Christi et Ecclesiæ. Abraham igitur significat Deum Patrem (*In 24 Genes.*).

[2] Quem Sara peperit in senectute sua.

[3] Hic est Filius meus dilectus, in quomihi bene complacui.

l'a mis en possession de tous ses biens [1]; et saint Paul ajoute que ce divin fils a été établi héritier de toutes choses [2]. Abraham, dit Éliézer, a tout donné à Isaac, les brebis, les bœufs, les ânes et les esclaves. Comment peut-on lire ces paroles sans se rappeler ce que dit saint Paul, appliquant à Jésus-Christ le psaume VIII. Dieu le Père, nous dit-il, a tout soumis à Jésus-Christ, sans rien excepter [3], et, par conséquent, les brebis, les bœufs et les troupeaux des champs [4]; c'est à dire tous les hommes distingués seulement entr'eux par le seul titre de leur vocation religieuse; car, les esclaves nous indiquent les prophètes et les apôtres; par les brebis sont désignées les âmes dociles et fidèles. Les bœufs, selon saint Grégoire, indiquent le peuple juif dont la tête a été assujétie au joug de la loi; et l'âne enfin nous montre le Gentil qui, par sa stupidité, s'est laissé dominer comme un vil animal, par toutes sortes d'imposteurs et a été le jouet des erreurs les plus monstrueuses [5]. Et Jésus-Christ faisant son entrée solennelle à Jérusalem, monté

[1] Data est mihi omnis potestas (*Matth*, 28). Omnia dedit ei Pater (*Joan.*, 13).

[2] Quem constituit hæredem universorum (*Hebr.* 1).

[3] In eo quod omnia ei subjecit, nihil dimisit non subjectum (*Heb.*, 2).

[4] Oves et boves et universa pecora campi.

[5] Quis bos, nisi Judaicus populus, cujus cervicem jugum legis attri-

sur une ânesse, a voulu par là nous montrer, ajoute le même Père, qu'il devait prendre possession des cœurs simples des Gentils, les guider et les conduire à la vraie Jérusalem (mot qui signifie vision de paix), c'est à dire à la bienheureuse immortalité [1].

3° Isaac ayant atteint l'âge de 40 ans, Abraham songe à lui donner une épouse, afin de former une nouvelle génération, un peuple privilégié, le peuple hébreux. Et c'est quarante siècles après la promesse de l'incarnation de son Verbe que Dieu le Père lui donne l'Église pour épouse, afin que de cette union naisse une nouvelle génération, un peuple privilégié, le peuple chrétien.

4° L'idée de donner à Isaac une épouse et une telle épouse, est entièrement d'Abraham. C'est lui qui appelle Éliézer, qui lui donne pour sa mission les instructions convenables, et par ce moyen introduit dans sa maison la fille de Bathuel qui était loin de s'attendre à d'aussi brillantes destinées. Ainsi Éliézer ne serait point parti s'il n'eût

vit? Quis asinus, nisi Gentilis, quem quilibet seductor reperit, quasi brutum animal, et quo voluit errore substravit (*Mor.*, 1, 6).

[1] Quid est enim, sedendo asinam, Jerusalem venire; nisi Gentilium corda possidendo, ea ad visionem pacis regendo et præcundo perducere (*Mor.*, 1, 6).

été envoyé par Abraham, et Rebecca ne serait point arrivée dans sa maison, si elle n'eût été appelée et conduite par ce moyen. De même le dessein de donner l'Église pour épouse à Jésus-Christ, est de son divin Père, car, comme dit saint Augustin, celui-là seul vient à Dieu, qui est prévenu par sa miséricorde [1]. Il fit briller l'étoile miraculeuse, qui appela et conduisit les Mages à la vraie maison d'Abraham, à la grotte de Bethléem. Et plus tard, c'est encore lui qui par l'entremise de Jésus-Christ, envoie les apôtres et les docteurs qui, selon saint Grégoire, dispensant la sainte parole aux âmes bien disposées, font l'office de ses représentants chargés de faire épouser Jésus-Christ à toute âme fidèle [2]. De même, comme dit saint Paul, nos pères n'auraient point reçu la parole évangélique sans la prédication des apôtres [3]; et les apôtres ne l'auraient jamais annoncée avec succès si Dieu ne les eût envoyés [4]. Les Mages ne seraient point allés à Bethléem, les Gentils ne seraient point venus à

[1] Ille venit, quem gratia Dei prævenit (*In Joan.*).

[2] Quis puer, qui ad ducendam uxorem mittitur, nisi Apostolorum ordo omniumque Doctorum; qui dum Verbum prædicationis bonis mentibus faciunt, ad unamquamque animam Unigeni unigenito Filio Dei conjungendam quasi provisores fiunt.

[3] Quomodo audient, sine prædicante (*Rom.*, 2).

[4] Quomodo prædicabunt, nisi mittantur (*Ibid.*).

Jésus-Christ dans la vraie Eglise, si la grâce de Dieu le Père ne les eût touchés, si sa lumière ne les eût éclairés et attirés aux pieds du Sauveur, comme il a dit dans son Évangile : « Personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire[1]. »

Ainsi, de même que Rebecca fut redevable à Abraham de son alliance avec Isaac; de même, sommes-nous redevables à Dieu de notre vocation à la Foi[2].

Eliézer le plus ancien, le premier serviteur d'Abraham, l'intendant de toute sa maison, n'est-il pas une figure admirable de saint Pierre que l'Évangile nomme le premier des apôtres[3], le pasteur suprême auquel a été confié d'une manière spéciale le soin des brebis et des agneaux[4]; il est l'intendant de la vraie maison d'Abraham, c'est-à-dire de toute l'Église, dans laquelle il possède la primauté, non-seulement d'honneur, mais encore de juridiction avec la plénitude de l'autorité[5]; et, selon saint Jean Chrysostôme, il est le chef du corps des apôtres, la bouche des disciples, le

[1] Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit illum (*Joan.*, 6).

[2] Quæsiti sunt, et non quæsierunt; dilecti sunt, et non dilexerunt (*S. Prosp.*).

[3] Primus Simon (*Matth.*, 10).

[4] Pasce oves meas, pasce agnos meos (*Joan*, 12).

[5] Tibi dabo claves regni cœlorum (*Matth.*, 16).

firmament de la Foi, la base de la confession, le pêcheur du monde entier. Et pour dernier trait de ressemblance avec Éliézer, Pierre, ce vénérable vieillard, est tendrement aimé de son maître; il est l'objet du choix spécial de Jésus-Christ, qui l'envoie à Rome pour y former l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises et épouse bien-aimée du fils de Dieu.

Généralement parlant, dit de Lalyre, Éliézer, est la figure de tout prédicateur évangélique qui est serviteur par son humilité et vieillard par la gravité de sa conduite. Et remarquons encore que le mot Éliézer signifie : *secours de mon Dieu*, autre admirable qualité qui est également celle de tous les prédicateurs de l'Évangile, car en parlant d'eux et de lui-même, saint Paul nous dit : Nous sommes les *coadjuteurs* de Dieu [1].

5° Abraham défend à Éliézer de la manière la plus expresse de choisir l'épouse d'Isaac parmi les Chananéens; ainsi J.-C. fait-il défense aux apôtres d'aller chez les Gentils et d'entrer dans les villes des

[1] Per Eliezerum significatur prædicator, qui dicitur *Servus* per virtutem humilitatis, et *Senior* per maturitatem honestatis. Et iste vocatus fuit. Eliezer quod interpretatur, *Dei mei adjutorium*. Unde Paulus de se et aliis prædicatoribus dicit (1. *Cor.*, 2). *Dei adjutores sumus* (In 24 Gen.).

Samaritains[1]. On comprend qu'il ne faut pas entendre ce passage dans le sens littéral, ce qui contredirait l'Évangile qui nous dit que les apôtres furent envoyés évangéliser le monde entier et qu'ils remplirent cette mission[2]. Jésus-Christ entra lui-même avec ses disciples dans Samarie et y demeura plusieurs jours[3]. Il faut donc entendre ces paroles selon leur esprit; Jésus-Christ défend donc à ses apôtres de prêcher la parole sainte aux peuples indociles, orgueilleux et pervers qui ne la recevraient point, et il leur enjoint de secouer la poussière de leurs pieds en sortant d'une maison ou d'une ville qui refuseraient de les recevoir et d'entendre leurs discours[4].

6° Abraham veut que l'épouse d'Isaac soit de sa propre famille, et c'est à cette fin qu'il envoie Eliézer dans la maison de Nachor. De même, Dieu veut que l'Eglise, l'épouse de Jésus-Christ, soit animée de son esprit qui est un esprit de simpli-

[1] In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis (*Matth.*, 10).

[2] Euntes in mundum universum. Illi autem prædicaverunt ubique (*Marc.*, 16)

[3] Joan., 4.

[4] Quicumque non receperit vos neque audierit sermones vestros; exeuntes foras de domo vel civitate, excutite pulverem de pedibus vestris (*Matth.*, 10).

cité, d'humilité, de docilité et d'obéissance. Aussi n'a-t-il point voulu former son Église du peuple juif qui est appelé dans l'Écriture : Race de Chanaan et non de Juda[1]; car de même que Cham, père de Chanaan, avait outragé Noé dans sa mystérieuse ivresse, dans son sommeil et sa nudité; de même les juifs dans leur orgueil ont outragé le véritable Noé, Jésus-Christ nu sur la croix, énivré d'amour et s'endormant du sommeil de la mort : et ainsi les Juifs étaient étrangers selon l'esprit à la famille de Jésus-Christ, tout en lui appartenant par la chair. Dieu a voulu former son Église principalement des Gentils, parce que, semblables au pieux Sem, ils avaient reconnu et vénéré leur père dans Jésus-Christ crucifié, et qu'ainsi, ils sont par l'esprit, de la famille de Jésus-Christ, quoiqu'ils lui soient étrangers selon la chair.

7° Enfin Abraham pouvait directement charger Isaac de se chercher une épouse, en lui donnant les instructions nécessaires; cependant il confie ce soin à Éliézer, son serviteur, et s'en rapporte entièrement à sa fidélité dans une affaire d'une si grave importance. Cette conduite d'Abraham nous révèle le mode que Dieu devait employer dans la

[1] Semen Chanaan et non Juda (*Dan.*, 13).

plénitude des temps pour propager l'Évangile et convertir les hommes.

Et, en effet, il n'est point entré dans les conseils de Dieu, de charger son Verbe d'enseigner immédiatement ses mystères aux nations, et de s'en former lui-même une Église, une épouse, mais il a confié ce soin aux apôtres ses serviteurs: aussi, saint Paul se dit-il « le serviteur de Dieu et l'apôtre de Jésus-Christ [1] ». Et ailleurs encore, il rappelle ses qualités en d'autres termes: « Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu le Père [2]. »

Ainsi, la raison abandonnée à elle-même n'invente point la Foi chrétienne, le sentiment ne la devine point, elle ne se trouve point dans l'interprétation privée de la lettre de l'Écriture; mais comme l'a déclaré le même apôtre, elle se transmet par la voie de l'enseignement extérieur des vrais envoyés de Dieu [3]. Et parce que l'homme déchu par l'orgueil ne peut se relever ni se sauver que par l'humilité, il a plu à la sagesse éternelle, dit encore saint Paul, de révéler au monde ses mystères, de le conduire à la Foi qui devait le sauver, par le moyen de la

[1] Paulus servus Dei, Apostolus autem Jesu Christi (I, *Tit.*, I).
[2] Paulus Apostolus Jesu Christi, per voluntatem Dei.
[3] Fides ex auditu (*Rom.*, 2).

prédication de ses ministres, en sacrifiant la raison à la folie apparente de leurs paroles [1]. Ainsi, les hérétiques qui, en matière de Religion, attribuent tout à une révélation immédiate et à l'action directe de grâce sur les âmes; qui tiennent pour inutiles le ministère des vrais serviteurs d'Abraham, des ministres de l'Église dans l'enseignement et la direction des fidèles, ces hérétiques demeurent convaincus d'erreur et d'ignorance sur le véritable esprit du christianisme : et ceux qui n'admettent que l'Écriture pour règle unique de leur Foi, non-seulement se trouvent condamnés par des décisions formelles, mais encore par les prophéties, les figures et les faits historiques de l'Écriture. Au contraire, la Foi catholique, en exigeant une soumission entière à la parole des envoyés de Dieu, se trouve parfaitement en harmonie avec les enseignements de tout genre de la sainte Écriture : une telle Foi est donc, sous tous les rapports, une Foi vraie et sûre, digne de fixer notre croyance [2].

[1] Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes (1. *Cor.*, 1).

[2] Testimonia tua credibilia facta sunt nimis (*Psal.*, 92).

ÉLIÉZER.

§ XII. — *Les qualités, les vertus d'Éliézer et les moyens qu'il a mis en usage pour obtenir Rebecca, nous figurent les qualités, les vertus des apôtres et les moyens qu'ils ont mis en usage pour convertir les Gentils. Reconnaissance que nous leur devons.*

Si la conduite d'Abraham nous révèle les desseins de miséricorde de Dieu le Père, celle d'Éliézer nous fait connaître les qualités, les fonctions, les devoirs des apôtres et des prédicateurs de la vraie Église ainsi que les bienfaits dont nous leur sommes redevables [1].

1° Éliézer est envoyé par Abraham en qualité de son représentant près de la famille de son frère; et cette mission a pour but la gloire de son fils : il ne peut outrepasser les ordres de son maître, ni dans ses paroles ni dans sa conduite. Figure bien remarquable des vrais apôtres et des vrais prédicateurs qui, selon saint Paul, sont les représentants de Dieu pour lui attirer les hommes, les

[1] In servo Abrahæ describitur officium Apostolorum et prædicatorum (*A Lapid.*).

amener à la réconciliation, à l'union avec Dieu et à son amour, et ainsi procurer la gloire de Jésus-Christ [1]. Ils ne prêchent que ce qu'ils ont entendu et appris de la bouche du Dieu qui les envoie : « Remarquez bien, nous dit l'apôtre saint Jean, que ce que nous vous prêchons sur le Verbe de Dieu, nous l'avons vu en lui, nous l'avons entendu, nos mains l'ont touché et nous vous l'annonçons afin que vous puissiez venir dans la maison de Dieu vivre avec lui en communauté d'amour et avec son fils Jésus-Christ [2].

Et, comme dit encore saint Paul, à l'occasion de la question qui s'éleva parmi les fidèles de Corinthe, touchant l'état de virginité : « Le Seigneur ne m'ayant point chargé de faire un précepte de la virginité, je me borne à vous en faire un conseil, ne devant point outrepasser les pouvoirs de la mission que Jésus-Christ a bien voulu me confier dans sa miséricorde [3]. » Quelle consolation, quel encouragement pour l'âme fidèle qui écoute les vrais

[1] Pro Christo legatione fungimur, obsecrantes vos : reconciliamini Deo (2, *Cor.*, 5).

[2] Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ, hoc annuntiamus vobis; ut societatem habeatis cum Deo Patre, et cum filio ejus Jesu Christo (1, *Joan.*, 1).

[3] De virginibus præceptum Domini non habeo; consilium autem do, tanquam misericordiam consecutus a Domino, ut sim fidelis (1, *C.*, 7).

apôtres, les vrais représentants de Jésus-Christ, les pasteurs, les ministres de la vraie Église! Elle ne peut craindre d'être trompée, elle sait que ceux qui l'instruisent ne peuvent lui enseigner que ce que leur a ordonné le Dieu qui les envoie, c'est-à-dire sa doctrine, ses oracles, ses promesses; aussi le Seigneur leur dit-il, en leur confiant cette mission d'amour : « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise [1]. »

2° Eliézer ne part pour sa mission qu'après avoir chargé dix chameaux de ce qu'il y avait dans la maison d'Abraham de plus précieux en vêtements et en objets d'or et d'argent. De même les apôtres ne vont évangéliser les nations que chargés de richesses; ils sont dénués, il est vrai, de tout bien terrestre, mais ils sont riches des dons du ciel. Aux dons des langues, des miracles et de prophétie, ils joignent la puissance de régénérer les âmes par le baptême, d'effacer les péchés, de conférer les précieux ornements de la grâce, de donner à l'âme les consolations de la paix et la sainteté de la vie [2].

[1] Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit (*Matth.*, 10).
[2] Sic Apostoli non venerunt vacui; sed magna munera attulerunt, scilicet, gratiam, pacem, miracula, sanctitatem vitæ et morum (*A Lapid.*).

Cependant, ces divines richesses, dit saint Grégoire, ne préservent point des tentations ni des misères de la chair les ministres de l'Évangile; car, malgré l'intelligence la plus sublime, la sagesse la plus élevée, la vie la plus austère, l'apôtre saint Paul se plaignait d'éprouver en lui les révoltes de la chair contre l'esprit; « il portait, disait-il, les trésors célestes dans un vase d'argile. » Ainsi, Éliézer portant sur le dos tortueux des chameaux, les richesses d'Abraham, est encore une figure des apôtres qui sentent le poids et les inclinations dépravées de la chair; et c'est avec cette chair infirme et rebelle qu'ils portent les dons de Dieu et annoncent les vérités célestes [1].

3° Éliézer arrivé près de la ville de Nachor s'arrête près de la fontaine et songe au moyen de trouver l'épouse que Dieu destinait à Isaac. De même, les vrais apôtres, les vrais ministres de l'Église, fidèles à l'avertissement que leur donne

[1] Ipsi quoque predicatores sancti, quamvis jam ad superiora intelligenda atque proferenda intellectu et vita micant; adhuc tamen in semetipsis carnis contradictionem sentiunt. Nam vident aliam legem in membris suis repugnantem legi mentis suæ (*Rom.*, 7). Habent thesaurum istum in vasis fictilibus (2, *Cor.*, 12). Qui ergo per carnem cœlestia loquuntur, et tamen adhuc in carne contradictionem de vitio sentiunt, quid aliud, quam super tortuosa camelorum dorsa divitias ferunt?

Jésus-Christ dans son Evangile, de ne point jeter les pierres précieuses des grâces célestes devant les animaux immondes, ne se dirigent point en aveugles, n'admettent point sans distinction au baptême ou à la réconciliation les indignes et les obstinés, afin de ne conférer la grâce qu'aux vrais pénitents et aux âmes disposées à la recevoir [1].

4° Éliézer s'arrête près du puits dans l'attitude d'un homme qui n'a d'autre intention que de prendre du repos ; mais il voulait observer le maintien des jeunes filles parmi lesquelles il devait faire son choix; il voulait juger de leurs qualités intérieures sans laisser soupçonner son dessein. Cependant malgré tous ses soins, pour ne point se tromper et n'être point trompé, il croit n'avoir rien fait si Dieu ne vient à son secours. Il recourt donc à la prière et n'attend point de sa propre sagesse, mais de la miséricorde de Dieu, l'heureux succès de sa mission. Ainsi agissent les vrais prédicateurs de l'Église ; ils prennent tous les moyens pour ne point errer, ils se munissent des connaissances et des vertus nécessaires pour assurer le

[1] Servus ad fontem deliberat. Sic Apostoli non projecerunt margaritas ante porcos; nec obstinatos aut indignos baptisarunt, aut reconciliarunt; sed pœnitentes, et apte dispositos (*A Lapid.*).

succès de leur saint ministère, ayant toujours présent cet avertissement de Jésus-Christ : « Quand vous aurez fait toutes ces choses, dites encore : nous sommes des serviteurs inutiles [1]. » Ainsi, ils recourent à la prière qui doit toujours précéder la prédication, afin de la rendre fructueuse ; et ils n'attendent point la conversion des âmes de leur éloquence ni de leur savoir, mais de la grâce et du secours de Dieu [2].

5° Le signe auquel Éliézer se propose de connaître l'épouse destinée à Isaac, et auquel il la reconnaît en effet, est principalement la charité qu'elle exercera envers lui. C'est au même signe que Jésus-Christ veut qu'on reconnaisse ceux qui seront dignes d'être chrétiens : aussi, dit-il à ses apôtres, et, en leur personne, à tous les prédicateurs de l'Évangile : « Que ceux qui les recevront avec charité le recevront lui-même et en lui son Père céleste qui l'a envoyé [3]. » Et afin de montrer plus clairement que Rebecca donnant à boire à Éliézer est l'image de ceux qui recevront et traiteront avec charité les

[1] Cum feceritis hæc omnia dicite : Servi inutiles sumus (*Luc*, 17).

[2] Servus Abrahæ antequam rem aggrediatur, orat. Sic Apostoli, prædicatio enim sine oratione prævia nullum fructum facit (*A Lap.*).

[3] Qui recipit vos, me recipit ; et qui me recipit, recipit eum qui me misit (*Matth.*, 10).

ministres de l'Évangile, Jésus-Christ promet avec serment une récompense à celui qui donnera à boire, ne serait-ce qu'un verre d'eau fraîche, à un de ses disciples, en sa qualité de disciple [1].

6° Et peut-on songer à Éliézer assis près du puits, demandant à boire à Rebecca [2], sans se rappeler Jésus-Christ, assis près du puits de Jacob, demandant à boire à la Samaritaine [3]? Et de même qu'Éliézer n'avait point en vue l'eau de Rebecca, mais bien Rebecca elle-même, voulant en faire l'épouse d'Isaac; de même, Jésus-Christ ne désirait point l'eau de la Samaritaine, mais son âme pour la convertir, la purifier, la sanctifier et en faire son épouse. Ainsi, Eliézer et Jésus-Christ demandant un léger rafraîchissement, Éliézer à Rebecca et Jésus-Christ à la Samaritaine, offrent chacun à ces heureuses femmes des richesses inappréciables qu'elles étaient bien éloignées de désirer [4]. O précieuse soif du salut de nos pauvres âmes! Soif, dit saint Grégoire, qui provenait dans le fils de Dieu, de la grandeur de sa miséricorde et

[1] Quicumque potum dederit uni ex minimis istis, vas aquæ frigidæ tantum, in nomini discipuli, amen dico vobis, non perdet mercedem suam (*Matth.*, 10).

[2] Pauxillum aquæ da mihi ut bibam.

[3] Mulier da mihi bibere (*Joan.*, 5).

[4] O si scires donum Dei (*Joan.*, 5).

du feu de son amour; soif dont son cœur fut constamment brûlé dans le courant de sa vie mortelle, et qui le consumait dans les angoisses de la mort, comme il le déclara sur l'arbre de la croix[1]. Et Jésus-Christ ayant communiqué ces sentiments à ses vrais disciples, nous a montré en eux les vrais Éliézers, demandant à boire; car, selon saint Grégoire, le serviteur d'Abraham dans cette circonstance est la figure de tout prédicateur chrétien qui a soif du salut des âmes de ses auditeurs[2] : la vraie soif des apôtres de Jésus-Christ est en eux le désir du salut des hommes, dit Cornelius-à-Lapide[3].

7° Dans le choix que devait faire Eliézer parmi les filles qui devaient venir puiser de l'eau, il ne se propose point de s'adresser à la plus noble, à la plus riche, à la plus gracieuse, à la plus belle, mais à la plus humble, à la plus charitable, à la plus laborieuse, à la plus chaste. Ainsi les vrais envoyés de Jésus-Christ, ne recherchent point de préférence les riches, les nobles, les grands du monde dont a dit saint Paul, qu'il s'en trouverait peu pour embrasser l'Evangile[4]; mais ils trouvent l'objet de

[1] Sitio; sitis hæc est de ardore dilectionis !

[2] Potum vero petiit; quia omnis prædicator animam sui auditoris sitit.

[3] Sitis Apostolorum est desiderium salutis hominum.

[4] Non multi nobiles, non multi potentes.

leur prédilection dans les âmes ignobles selon le monde [1] ; dans les âmes disposées à entendre la doctrine évangélique avec humilité, à la recevoir avec docilité, à la pratiquer avec zèle, à se signaler dans l'exercice de la charité, à se maintenir dans la pureté : c'était ces âmes détachées de la chair et du monde, ces vierges d'esprit, sinon de corps, que saint Paul s'empressait de donner pour épouses à Jésus-Christ, seul époux digne de les posséder [2]. Consolons-nous donc, nous qui sommes pauvres, ignorés, méprisés et persécutés! Un esprit docile, un cœur fidèle, voilà nos richesses, nos gloires et nos titres à la préférence des ministres de l'Évangile qui nous conduiront et nous présenteront avec confiance à Jésus-Christ, pour nous élever au rang de ses épouses privilégiées.

8° Éliézer ayant trouvé dans Rebecca toutes les qualités que devait réunir l'épouse d'Isaac, lui orna les oreilles de pendants précieux et les bras de riches bracelets. Le serviteur d'Abraham, dit saint Paul, a admirablement figuré en cela les vrais apôtres qui trouvant les âmes bien disposées à faire

[1] Sed ignobilia et contemptibilia mundi elegit Deus (1, *Cor.*, 1).
[2] Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo (2, *Cor.*, 11).

partie de l'Église, à devenir épouses de Jésus-Christ, leur ornent les oreilles en leur communiquant les enseignements de la Foi par l'organe de l'ouïe [1], et les mains en leur remettant la règle d'une sainte conduite [2]. Et pour rendre encore cette figure plus juste et plus appropriée, la sainte Écriture fait observer que les pendants d'oreilles pesaient deux sicles et les bracelets dix, parce qu'en effet, la Foi du chrétien se réduit à deux principaux mystères, et ses œuvres à l'accomplissement des dix commandements : croire un seul Dieu en trois personnes, l'incarnation et la mort du Sauveur; pratiquer les dix commandements, voilà la Foi et la vie chrétiennes [3]. Ainsi, dire comme les hérétiques, que la Foi seule en Jésus-Christ suffit pour nous sauver et que les œuvres sont inutiles, c'est vouloir orner seulement les oreilles du chrétien et laisser nus ses bras. Et en disant, comme les déistes et les indifférents dont notre siècle abonde, qu'il suffit pour être sauvé de ne faire tort à personne, d'être honnête homme ; qu'il est indifférent

[1] Fides ex auditu.

[2] Servus dat sponsæ ornamenta aurium et manuum. Apostoli ornant Ecclesiam, ut habeat aures ornatas per fidem, manus per bona opera.

[3] Armillæ sunt siclorum decem, quia recta operatio ex decalogi operatione completur (*Greg.*).

de croire ou non à tel ou tel dogme, c'est prétendre embellir les bras et laisser les oreilles sans ornements. Déjà depuis quatre mille ans la conduite d'Éliézer a répondu à ces théories délirantes, et les apôtres, fidèles à l'ordre qu'ils avaient reçu d'imposer en même temps et l'obligation de croire et celle de pratiquer [1], n'ont point omis d'enseigner à l'Église, ni l'Église de nous enseigner qu'une seule des choses ne suffit point sans l'autre, « mais que la justice vit de la Foi et que la Foi sans les œuvres, est une foi morte [2]. »

9° Que Dieu me garde, dit Éliézer, de toucher à la moindre chose de votre festin avant de vous avoir exposé ce que j'ai à vous dire et assuré le succès de ma mission. Comme ces paroles nous rappellent bien le divin Sauveur convertissant la Samaritaine et pressé par ses apôtres de prendre quelque nourriture [3]. « J'ai, leur répondit-il, une autre nourriture que vous ne connaissez point [4]. » Et cette nourriture est de faire la volonté de mon Père

[1] Qui crediderit salvus erit (*Marc*, 16). Docentes servare omnia (*Matth.*, 28).

[2] Justus meus ex fide vivit (*Rom.*, 1). Fides sine operibus mortua est (*Jac.*, 1).

[3] Rabbi manduca (*Joan.*, 5).

[4] Ego alium cibum habeo manducare quem vos nescitis ?

céleste, d'accomplir avant tout son œuvre, la conversion des âmes [1].

Formés à cette école, les apôtres et les vrais prédicateurs de Jésus-Christ, préfèrent les intérêts de Dieu à tout, et ne s'abaissent point, dit saint Grégoire à recevoir rien de temporel, si avant tout ils n'ont assuré les intérêts éternels des âmes, et ils refusent le moindre rafraîchissement de ceux qui ne commencent point par leur offrir une réfection spirituelle dans l'espérance de leur conversion [2].

O vertu! O désintéressement des apôtres, combien vous nous êtes chers! Vous avez choisi nos contrées pour y planter la religion de Jésus-Christ! Envoyés par Jésus-Christ, ils ne pensaient qu'à Jésus-Christ. De même qu'Éliézer ne cherche point une épouse pour lui-même, ainsi les Apôtres n'ont enduré tant de fatigues que pour gagner les âmes au fils de Dieu [3]; car, comme dit saint Paul, au nom de tous les apôtres: «Je me

[1] Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei, ut perficiam opus ejus.

[2] Puer noluit comedere; quia prædicatores sancti percipere nolunt temporalia, nisi prius obtinent æterna. Si enim in animabus fructum non inveniunt, stipendia corporibus contemnunt.

[3] Servus non sibi adducit sponsam, sed Domino. Sic et Paulus *A Lapid.*.

suis fait le serviteur de tous ; je me suis fait tout à tous pour les sauver tous, et tout ce que je fais, c'est pour l'Évangile de Jésus-Christ [1]. » Leur nourriture, leur soutien, leur vie était de procurer la gloire de Jésus-Christ [2]. « O mes enfants! disait encore saint Paul aux premiers chrétiens, enfants que ma prédication et mon amour ont engendré à Jésus-Christ, je ne cesserai point mes travaux tant que Jésus-Christ ne naîtra et ne vivra en vous [3]. Quel désintéressement enfin, quel oubli des secours temporels! En se montrant plus empressés de conserver le royaume de César que de reconnaître le fils de Dieu, les ministres de la synagogue, comme l'observe saint Augustin, perdirent le royaume spirituel, sans conserver le royaume temporel [4]. Les apôtres, au contraire, méprisant les avantages du siècle, pour répandre la connaissance et le règne de Jésus-Christ, ne manquèrent de rien et laissèrent même à leurs successeurs un royaume temporel en

[1] Omnium me servum feci... omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. Omnia facio propter Evangelium (1, *Cor.*, 9).

[2] Mihi enim vivere Christus est (*Philip.*, 1).

[3] Filioli mei, quos iterum parturio, donec in vobis efformetur Christus (*Galat*, 4).

[4] Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt; at sic utrumque amiserunt (*Tract.* 49, *in Joan.*).

établissant à Rome le siége du royaume spirituel. Il eurent toujours présent cet oracle de Jésus-Christ, qui a été et sera toujours la règle et la devise des vrais apôtres et des vrais ecclésiastiques : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu pour vous et pour les autres, et ne craignez point que le temporel vous manque, il vous sera donné par surcroît[1]. »

10° Éliézer commence son discours en disant : « Je suis le serviteur d'Abraham ». Ainsi Éliézer quoique éloigné de son maître, non-seulement démontre à son égard le plus grand respect, mais il semble qu'il regarde comme un titre de gloire et d'honneur la qualité de serviteur d'Abraham, car dans tous ses discours, comme dans sa prière, il a sans cesse dans la bouche ces expressions : « Mon *maître* Abraham, le fils de mon *maître* ». Et dans les apôtres aussi quelle humilité ! Car, dans toutes leurs prédications ils ne prennent d'autres titres que celui de serviteurs de Jésus-Christ. Servir Jésus-Christ dans le sublime ministère des âmes est pour eux plus glorieux que de commander à l'univers. Saint Paul en particulier commence ses

[2] Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis (*Matth.*, 6).

épîtres par ces paroles : « Paul, serviteur de Jésus-Christ » ; et non content de mettre sa gloire, ses complaisances dans son titre de serviteur, il prend celui d'esclave, de prisonnier de Jésus-Christ [1]. Et en réalité, quoi de plus sublime, de plus glorieux, de plus cher, de plus doux pour un chrétien que de pouvoir dire : Je suis le serviteur de Jésus-Christ ; le fils de Dieu est mon seul et vrai maître, je ne dépends que de lui, je n'appartiens qu'à lui, son service fait dès maintenant ma gloire et me conduit à régner un jour avec lui [2].

11° Éliézer ne mêle à ses paroles aucun artifice pour obtenir Rebecca et persuader à sa famille qu'elle n'a qu'à gagner en passant de sa maison dans celle d'Abraham ; il parle avec une admirable simplicité des qualités et des richesses de son maître, de la mission dont il est chargé et de tout ce qu'il a fait pour la remplir.

De même, pour attirer les Gentils et leur persuader que loin de perdre, ils ont tout à gagner à échanger le culte de leurs honteuses idoles avec la Religion sainte de Jésus-Christ, les apôtres,

[1] Ego Paulus vinctus Christi (*Eph.*, 3).
[2] Servire Deo regnare est !

comme le déclare expressément saint Paul, n'ont point recours aux charmes de l'éloquence ni à l'érudition profanes[1]; mais prenant le langage de la simple vérité, ils annoncent les desseins de Dieu, l'esprit de sa religion, la force de sa grâce, et les trésors de sa bonté[2]. Et de même qu'Éliézer appuie sa mission en faisant de riches présents à Rebecca et à toute sa famille, de même les apôtres se montrent les envoyés de Dieu en faisant les miracles qu'il a plû à Dieu, d'opérer par leur ministère afin de donner de l'autorité à leur prédication et d'en confirmer la vérité[3].

12° Éliézer était venu de loin chercher l'épouse, et après tant de fatigues, de soins et de prières, l'avait enfin trouvée telle qu'elle convenait au fils d'Abraham. Voyez cependant quelle indifférence dans ce serviteur lorsqu'il est sur le point de conclure une affaire d'une importance aussi grave et qui faisait l'objet de tous ses désirs. Mon devoir, dit-il à la famille de Rebecca, est de cher-

[1] Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.

[2] Sed in ostensione spiritus et virtutis (1, *Cor.*, 2). Au divitias bonitatis (*Rom.*, 2).

[3] Illi autem prædicaverunt ubique, Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis (*Marc.*, 16).

cher une épouse pour Isaac dans votre maison, comme étant, par les liens du sang, la plus rapprochée de celle d'Abraham. Si vous voulez me donner votre fille, dites-le moi, si vous avez résolu autre chose, faites-le moi connaître et je chercherai et je trouverai dans ce pays l'épouse que vous me refusez. Cette franchise et cette indifférence n'ont rien d'étonnant dans l'envoyé d'Abraham, choisi pour être le modèle et la figure des envoyés de Dieu et de la liberté entière, que les apôtres ont laissée à leurs auditeurs, d'embrasser le christianisme malgré leur ardent désir du salut des hommes et les fatigues qu'ils endurèrent pour l'opérer en eux. Ils savaient, ces envoyés de Dieu, que Jésus-Christ voulait des épouses gagnées par l'amour et non des esclaves conduits à ses pieds par la violence; ils savaient qu'il n'avait admis à sa suite que des compagnons volontaires et que malgré sa tendresse pour les premiers disciples que le Père éternel lui avait choisis, pour coopérateur dans son ministère, il s'était montré toujours disposé à les laisser s'éloigner de lui, pour peu qu'ils eussent trouvé de répugnance à le suivre; ils savaient enfin que l'Évangile se persuade et ne se commande point. Comme Eliézer à la fa-

mille de Rebecca, les apôtres dirent aux Juifs de Jérusalem : « Nous avons dû commencer par vous notre prédication, parce que vous êtes le peuple choisi et que le Messie est né de vous selon la chair ; mais puisque vous le rejetez et vous rendez indignes de participer à la vie éternelle, nous allons porter ce bienfait aux Gentils [1]. Non, Jésus-Christ ne manquera jamais d'épouses : les Éliézers lui trouveront toujours des âmes généreuses qui s'estimeront trop fortunées de lui appartenir à ce glorieux titre. Si une ville le rejette, une autre l'accueillera ; si une nation refuse la lumière de l'Évangile et le royaume de Dieu, cette lumière et ce royaume, selon la terrible menace de Jésus-Christ, lui seront ôtés et donnés à un autre peuple plus docile [2]. Ainsi, l'Evangile fait le tour du monde pour recueillir les élus : malheur à la nation qui n'accueillera point Éliézer, qui fermera les yeux à la lumière de la vérité! Une fois repoussée, cette lumière disparaît pour jamais et laisse plongées ces malheureuses nations dans les ténèbres

[1] Vobis opportebat primum loqui verbum Dei : sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis vitæ æternæ ; ecce convertimur ad gentes (*Act.*, 13).

[2] Auferetur a vobis regnum Dei ; et dabitur genti facienti fructus ejus (*Math.*, 21).

de l'esprit, la corruption du cœur et la barbarie de la société.

13° Quoique Éliézer n'eût désigné pour le suivre que la seule Rebecca, il semble cependant inviter toute sa famille, en lui faisant apprécier le bonheur de vivre en la compagnie d'Isaac dans la maison d'Abraham. Cependant la seule Rebecca suivit Éliézer, et quelques-unes seulement de ses filles se résolurent à l'accompagner ; et ni son père ni ses frères n'en eurent pas même la pensée. Admirable figure des divers effets de la prédication évangélique, effets que le divin Sauveur nous décrit dans sa parabole de la Semence[1]. Le grain que le père de famille fit semer dans son champ était tout de même qualité, c'était un grain choisi, bien rempli et plein de vie; cependant selon la qualité et la disposition des terres du père de famille, nous voyons cette semence choisie, ou foulée aux pieds par les passants, ou enlevée par les oiseaux; une partie ne prend point racine, une autre, germée à peine, est suffoquée par les épines, et ce n'est que dans une partie du champ qu'elle parvient à une heureuse maturité, et rapporte au centuple. Il en est de même de la prédication évangélique; elle

[1] Matth., 13.

porte toujours en elle la force, la vertu divine, de convertir les âmes [1]; mais selon les dispositions des auditeurs, elle ne produit point toujours le même fruit dans tous. Le même Évangile est souvent prêché à tout un peuple, mais tous ne lui obéissent point, dit saint Paul [2]. Les orgueilleux lui résistent, les mondains le dédaignent, semblables aux frères de Rebecca qui n'ont que de la froideur envers Éliézer et que l'Écriture ne nomme pas même. Semblables à Laban, un grand nombre se contentent d'admirer l'Évangile, de le croire vrai et sublime, d'être humains et respectueux envers ses ministres; mais ils reculent devant les sacrifices et les œuvres qu'il leur commande, et charnels comme ils le sont, dit saint Grégoire, ils croupissent dans les œuvres de la chair, et le courage leur manque pour suivre l'Église des élus dans le chemin de la sainteté [3]; ils accomplissent en eux, à la lettre, cet oracle de Jésus-Christ: « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus [4]. O

[1] Lex Domini immaculata convertens animas (*Psal.* 18).

[2] Non omnes obediunt Evangelio (*Rom.*, 10).

[3] Sunt carnales, qui dum spiritualia dona conspiciunt, etsi non usque ad opera, tamen in animam, usque ad suscipiendam fidem, verbum prædicationis admittunt; quamquam electorum Ecclesiam non sequentes, in carnali operatione remaneant.

[4] Multi sunt vocati, pauci vero electi (*Matth.*, 20).

infortunés parents de Rebecca, vous avez négligé de suivre votre fille, votre sœur, dans la maison d'Abraham, vous n'y serez plus appelés! Mais plus malheureux encore ceux qui sont favorisés des divines inspirations et ne s'y rendent point avec empressement. Jésus-Christ nous appelle le premier, mais il n'appelle point toujours : empressons-nous donc de nous rendre à ses premières invitations et craignons de n'être plus appelés.

14° Malgré l'indifférence des frères et de la mère de Rebecca, Éliézer ne les fait pas moins participer à ses libéralités. Ainsi en agissent les vrais ministres de l'Évangile envers ceux qui s'obstinent à lui résister, qui refusent de pratiquer sa morale. Animés d'un zèle et d'une charité sans bornes, ils se fatiguent, ils prient pour eux, l'Église elle-même tient la même conduite à l'égard de la Synagogue, véritable mère de Rebecca. Remarquons cependant que Rebecca a une plus grande part à la générosité d'Éliézer, suite de la généreuse hospitalité qu'elle a exercée envers lui, et de sa promptitude à le suivre dans un pays étranger pour s'unir à un époux qu'elle ne connaissait point. Outre les bracelets et les pendants d'oreilles, elle reçoit de riches vêtements et des vases précieux :

Éliézer la traite en fille d'Abraham, en épouse d'Isaac. Ces dons précieux que cette heureuse vierge reçoit au moment où elle consent à se donner à Isaac, nous font connaître, dit Cornelius-à-Lapide, les trésors de l'Esprit saint, trésors infiniment plus précieux dont les ministres de Jésus-Christ enrichissent l'âme au moment où elle consent à se donner à lui [1].

Combien, ajoute saint Grégoire, est plus sublime encore l'état de ces âmes généreuses qui deviennent épouses de Jésus-Christ, non-seulement par leur Foi, mais encore par leur charité, en embrassant, avec les préceptes, les conseils évangéliques, ne s'arrêtant point à la bonté, mais visant à la perfection! Les âmes privilégiées ont pour trésors, non-seulement la Foi des principaux mystères de la Religion et l'usage des œuvres indispensables de la Foi avec la robe nuptiale de la charité, mais encore le vêtement des plus sublimes vertus, la participation fréquente aux sacrements, vases précieux qui produisent et augmentent la grâce. Elles possèdent sur la perfection évangélique, les connaissances les plus éten-

[1] Virgini in conjugium consentienti majora munera dat. Sic et fidelibus majora Spiritus Sancti dona subministrantur.

dues qui enrichissent et ornent de plus en plus leurs âmes, pour en faire les délices de leur époux céleste, pour les faire croître en sainteté et en grâce [1].

15° Éliézer se voyant en possession de Rebecca ne peut contenir son allégresse; ce serviteur fidèle et affectionné ne cesse de se réjouir des avantages de ses maîtres, comme s'ils eussent été les siens propres; nous le voyons dans ce joyeux empressement jusqu'à ce qu'il pût partager à son retour la satisfaction qu'éprouvèrent Abraham et Isaac, l'un en recevant pour enfant et l'autre pour épouse, une vierge si belle et si vertueuse. Et considérant comme accordé à lui-même le bienfait dont Dieu venait de favoriser son maître, il le remercie en son nom et au sien : « Béni soit, dit-il, le Seigneur Dieu de mon maître [2]. Qui ne reconnaît dans ces paroles sublimes, ces autres de saint Paul : « Béni soit Dieu et le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ [3]. » Mais de quoi saint Paul bénit-il le Seigneur? La ressemblance des termes nous indique

[1] Vasa aurea et vestes Rebeccæ dedit; quia doctores S. Ecclesiæ tot ornamenta præbent, quot virtutum dona docuerunt; et Ecclesia, quæ antea per fidem, obedientiam et operationem percepit, etiam ad spiritualia dona convalescit.

[2] Benedictus Dominus Deus domini mei.

[3] Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi (2, *Cor.*, 1).

une identité de motifs dans les bénédictions du serviteur d'Abraham et de celui de Jésus-Christ. Les sentiments d'Éliézer nous montrent les sentiments des apôtres de Jésus-Christ qui remercient le Seigner de leurs succès, qui sont au comble de la joie d'avoir converti un grand nombre d'âmes, d'avoir fondé l'Église, de l'avoir donnée pour épouse à Jésus-Christ. Ils ne sont pas seulement les serviteurs, mais les amis de l'époux divin; ils sont ces amis dont l'Évangile fait dire à Jean-Baptiste et parmi lesquels il se place lui-même, ces amis sincères, affectionnés, désintéressés, généreux, qui éprouvent la même joie de trouver l'époux commun que si cet époux était pour eux seuls; et comme si Dieu en bénissant leurs travaux, en leur accordant la gloire d'unir tant d'âmes à Jésus-Christ, leur eût accordé une grâce, un bienfait personnel; comme si la gloire, l'honneur, les conquêtes de Jésus-Christ, eussent été leur propre gloire, leur honneur, leurs conquêtes, ils en font leur force, leur consolation, dans leurs persécutions et leurs peines [1].

[1] Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi; Pater misericordiarum, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra. Sive tribulamur pro vestra exhortatione et salute; sive consolamur pro vestra consolatione (2, *Cor.*, 1).

16° Est-il rien enfin de plus admirable et de plus héroïque que ce parfait oubli de lui-même dont Éliézer nous donne l'exemple dans toutes les circonstances de sa mystérieuse mission? Pour parvenir à ses fins, il avait eu à supporter les ennuis d'un long et pénible voyage, il avait employé tous les soins que commande la prudence et une profonde connaissance du cœur humain, afin de faire un choix conforme aux instructions d'Abraham et digne de son fils Isaac. En demandant l'épouse, il avait usé de la délicatesse et de la prévoyance requises; sa prudence et son zèle avaient su triompher de toutes les difficultés et de toutes les répugnances. Si l'idée de l'entreprise est d'Abraham seul, c'est à Éliézer seul qu'il faut rapporter l'honneur de son exécution et de son heureuse fin. Mais le verrons-nous pour cela s'en attribuer la moindre gloire? Non, il rapporte tout à la miséricorde de Dieu, à l'assistance de son ange, au mérite, à la foi, aux prières d'Abraham. Aux yeux de ce serviteur vraiment humble et fidèle, tous ont contribué au succès de cet heureux événement, excepté lui seul qui l'a si admirablement conduit à sa fin. Il rend gloire à tous, il fait mention de tous, il n'oublie que lui-même, et pour rendre sa

reconnaissance envers Dieu plus solennelle, plus respectueuse et plus édifiante, il se prosterne, il adore et bénit la majesté de Dieu en présence de Rebecca et de toute sa famille. Il hâte son retour; il remet saine et sauve à Isaac l'épouse qu'il lui a choisie; il lui rend compte de son voyage dans le plus grand détail; sa mission est remplie et là finit Eliézer, l'Écriture n'en parle plus. O homme vraiment admirable! O vertu digne de l'Évangile! Et en réalité, elle appartient à l'Évangile, car Dieu l'a inspirée pour figurer le désintéressement, l'humilité, l'oubli parfait d'eux-mêmes dont les apôtres et les dispensateurs fidèles de l'Évangile devaient un jour donner l'exemple! Et, en effet, combien de voyages n'ont-ils point entrepris, que de fatigues endurées, que de sang versé pour la cause de la Foi! Calomnies, persécutions, tourments, ils ont tout souffert pour planter la croix dans nos contrées, pour gagner nos pères et nous-mêmes à Jésus-Christ : ô âmes vraiment grandes, sublimes et généreuses! Les voyons-nous se louer jamais pour tant de conversions et de conquêtes? Voyez saint Pierre mettant tout Jérusalem dans l'admiration en guérissant par un miracle le boiteux de la porte du temple; loin de se complaire dans cette

admiration, cette grande âme s'en afflige, craignant d'ôter à Dieu la moindre partie de sa gloire. Et s'adressant avec une espèce d'impatience à la foule qui l'environnait: « Pourquoi, dit-il, porter vos regards sur nous comme si nous étions pour quelque chose dans le miracle qui fait l'objet de votre étonnement; ce que vous voyez sous vos yeux est entièrement l'œuvre de Dieu, nous sommes étrangers à cette merveille. C'est Dieu qui a voulu opérer ce prodige pour vous faire connaître la force du nom de Jésus, et glorifier son divin fils [1]. »

Entendons saint Paul, devenu l'objet de l'admiration du monde par les prodiges de son zèle, par la gloire de ses entreprises et de ses conquêtes. Offensé, pour ainsi dire, et contristé de cette admiration importune: « Ne vous y trompez point, s'écrie-t-il, ce n'est point moi qui opère ces œuvres qui font l'objet de votre admiration, je ne suis qu'infirmité, faiblesse et misère, je ne suis qu'un néant, tout ce que vous voyez est l'effet de la grâce et de la puissance de Dieu qui agit en moi [2]. Planter et arroser ne sont rien, c'est la force fé-

[1] Act., 3.
[2] Non ego, sed gratia Dei mecum (1, *Cor.*, 15).

condatrice qui assure le fruit. Ainsi, nous qui distribuons la semence de la parole sainte, qui l'arrosons de nos sueurs, nous ne sommes rien; c'est Dieu qui est tout, lui seul la fait germer et mûrir et les fruits qu'on en recueille sont son œuvre [1]. » Ainsi, s'écrie encore ailleurs le même apôtre : « Au roi des siècles immortel et invisible, à Dieu seul appartient tout honneur, toute gloire dans le temps et dans l'éternité [2]. »

O saints apôtres, si nous avons le bonheur de connaître et de professer la vraie Foi, c'est à Dieu sans doute qne nous devons en rendre gloire; c'est lui qui dans sa miséricorde vous a choisi, vous a envoyés pour nous tirer du paganisme dans la personne de nos pères, pour nous conduire à l'Église. C'est ainsi qu'Éliézer fut choisi pour tirer Rebecca de la maison de Nachor et la conduire dans celle d'Abraham. Si nous devons bénir Dieu de vous avoir chargé d'une mission si importante et si précieuse pour nous, nous ne devons point vous oublier, vous qui avez rempli cette mission avec un zèle si ardent et un amour si tendre! O âmes

[1] Neque qui plantat, neque qui rigat est aliquid, sed qui incrementum dat Deus (1, *Cor.*, 3)

[2] Regi sæculorum immortali et invisibili, soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum (1, *Tit.*, 3).

sublimes, c'est par vos fatigues, vos sueurs et votre sang que vous avez conquis le monde à Jésus-Christ. Semblables à Rebecca, qui n'oublia point Éliézer, nous aurons toujours présent le souvenir bien cher de nos bienfaiteurs, de nos amis, de nos pères dans la Foi! O hommes de Dieu, après Dieu vous serez à jamais l'objet de nos louanges et de notre amour!

REBECCA.

§ XIII. — *Conduite de Rebecca envers Éliézer et Isaac, figure de la conduite de l'Eglise et de toute âme fidèle envers Jésus-Christ.*

La conduite de Rebecca, non moins mystérieuse que celle d'Éliézer, devient pour nous une source de lumière et d'édification; car si Éliézer est le parfait modèle des apôtres de Jésus-Christ, nous voyons dépeints dans Rebecca de la manière la plus expressive, les mœurs, le caractère, l'esprit de l'Église et de l'âme vraiment fidèle [1].

1° Éliézer va chercher l'épouse d'Isaac dans la Mésopotamie, mot qui signifie *pays entre deux fleuves*; admirable figure, s'écrie saint Ambroise!

[1] Rebecca ostendit mores Ecclesiæ, et animæ fidelis (*A Lapid.*)

car, la vraie Église se trouve au milieu de deux fleuves, formés des eaux du baptême et des larmes de la pénitence; ainsi toute âme qui aspire avec l'Église à la noble qualité d'épouse de Jésus-Christ non-seulement doit recevoir la grâce du baptême, mais encore pleurer ses fautes [1]. Aussi l'Église insiste-t-elle d'une manière aussi pressante et aussi solennelle sur la nécessité de la pénitence que sur celle du baptême ; c'est de la même bouche divine que nous tenons ces deux avertissements : « Si l'homme ne renaît par l'esprit et par l'eau, il ne peut entrer dans le royaume des cieux [2]; et si vous ne faites pénitence, vous périrez tous [3]. »

Et le divin Sauveur qui a prononcé en quelque sorte la réprobation des heureux du siècle [4], a promis une éternelle consolation à ceux qui consument leur vie dans la douleur et la tristesse de la pénitence [5].

2° Rebecca sort de la ville pour aller puiser l'eau

[1] Ubi invenitur Ecclesia nisi in Mesopotamia? Ibi duobus stipatur fluminibus : lavacro gratiæ et fletu pœnitentiæ. Et enim nisi peccata defleveris, nisi gratiam baptismi acceperis, non tibi acquiritur Ecclesiæ fides (*De Isaac*).

[2] Joan., 3.

[3] Luc., 13.

[4] Væ vobis qui ridetis nunc (*Luc.*, 6).

[5] Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur (*Matth.*, 5).

qui se trouve seulement hors de la ville. En cela, elle représente les Gentils qui, pour trouver l'eau que l'Écriture appelle eau de la vrai sagesse et du salut éternel, doivent sortir de la ville, c'est-à-dire du cercle de leurs superstitions profanes, de l'enseignement des impostures, des erreurs et des fables pour recourir à la lumière de l'Église universelle qui est sur le boisseau, qui est publique et accessible à tous. Remarquons que Rebecca ne trouve point la félicité près d'un puits quelconque, mais au puits près duquel l'attendait Éliézer exténué de fatigues. Il en est de même de la Samaritaine ; elle ne trouve point à un puits quelconque l'eau mystérieuse de la grâce, qui devient dans son cœur une source jaillissante pour la vie éternelle ; mais c'est au puits de Jacob près duquel l'attendait Jésus-Christ fatigué, et si bien représenté dans Éliézer. Ou, pour parler sans figures, les vrais enseignements chrétiens ne se trouvent point dans toute communion qui se dit chrétienne, mais dans celle où se trouve Jésus-Christ, dans celle qui est sous la tutelle et la dépendance du vrai Éliézer, de l'apôtre saint Pierre et de ses successeurs, en un mot, dans l'Église catholique, car, dans celle-là seule se trouve Pierre, et avec Pierre

Jésus-Christ qui a dit à son apôtre : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles [1]. »

Cette Église est la source à laquelle Jésus-Christ invite tous ceux qui ont la vraie soif, le vrai désir de la science et de la grâce de Dieu. « Que celui qui a soif, nous dit-il, vienne à moi et qu'il se désaltère [2]. » Le Sauveur remplit ainsi à la lettre la prophétie d'Isaïe, qui avait annoncé que le Messie inviterait à une source d'eau vive tous ceux qui auraient soif [3]. Et quiconque cherchera cette source la trouvera [4], parce que la vraie religion, la vraie Foi, comme la grâce de Dieu, seront toujours accordées à une prière sincère et ardente. Ainsi bienheureux, dit Jésus-Christ, ceux qui ont faim et soif de la vérité, de la grâce, de la justice, parce qu'ils seront rassasiés [5].

3° Rebecca s'empressa de donner à boire à Éliézer. Or, comme nous avons remarqué, la soif d'Éliézer nous figure dans ses apôtres et les ministres de l'Évangile leur désir de la conversion des

[1] Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi (*Matth.*, 28).

[2] Si quis sitit veniat ad me, et bibat (*Joan.*, 7).

[3] Omnes sitientes venite ad aquas (*Isa.*, 55).

[4] Qui quærit invenit (*Matth.*, 7).

[5] Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur (*Matth.*, 5).

âmes : de même Rebecca s'empressant de donner à boire à Éliézer est, dit saint Grégoire, l'image de l'Église et de toute âme fidèle, se rendant docile à la prédication de l'Évangile et satisfaisant aux désirs de ses prédicateurs, parce qu'en confessant Jésus-Christ qui est annoncé par leur ministère, c'est satisfaire leur zèle en leur offrant la boisson la plus délicieuse et la plus propre à réparer leurs forces [1]. Il y a même un mystère, dit un interprète, dans cette circonstance remarquée par l'Écriture : « Rebecca descend son vaisseau de son épaule sur ses bras. » Nous voyons par là, que la profession de la Foi, pour être agréable à Dieu et à ses ministres, doit être accompagnée de bonnes œuvres ; car le vase d'eau sur les bras, nous figure la doctrine évangélique dans la pratique [2].

4° Rebecca ne donne pas seulement à boire à Éliézer, mais encore à ses chameaux et à toutes les personnes de sa suite; ainsi l'âme fidèle se montre docile, non-seulement à Pierre, dans la

[1] Potum Rebecca obtulit ; quia Ecclesia prædicatorum suorum desiderio satisfecit, ex virtute suæ fidei. Quia enim Deum quem audivit confessa est, prædicatori suo aquam refectionis obtulit, ejusque animam refrigeravit.

[2] Hydriam ab humero in ulnas posuit, quia illa est placita confessio quæ a bono opere procedit. Hydria aquæ est doctrina prædicationis in opere.

personne de ses successeurs, les souverains pontifes, mais encore aux compagnons de Pierre, aux évêques, à leurs représentants et à tous les prêtres qui ont reçu la mission de convertir les âmes et de les diriger.

5° Comme nous avons remarqué, les chameaux portant les objets précieux de la maison d'Abraham, nous figurent les corps des saints apôtres et des ministres de Jésus-Christ chargés des trésors célestes dont ils doivent disposer en faveur des âmes. Ainsi, Rebecca étendant ses soins jusqu'aux chameaux, est l'image des fidèles qui rassasient les âmes des prédicateurs en se montrant dociles à leur parole, et exercent envers eux la charité en leur donnant la nourriture du corps dont parle Jésus-Christ, en leur disant : « Mangez ce qui vous sera offert [1]. »

6° Rebecca donne à boire à Éliézer, à ses serviteurs et à ses chameaux; elle conduit dans sa maison le maître, les serviteurs et jusqu'à leurs bêtes de somme. « Il y a, dit-elle, tout ce qu'il faut pour les chameaux et bien du lieu pour demeurer. » Rebecca est par là, dit saint Grégoire, la figure de l'Église, recevant dans son cœur la prédica-

[1] Manducate quæ apponuntur vobis (*Matth.*, 10).

tion évangélique, sans excepter, comme font les hérétiques, les dogmes les plus abstraits, et comme les débauchés, les lois les plus austères et les plus saintes; elle est en cela l'image de l'âme fidèle ouvrant son cœur au prédicateur évangélique en recevant la doctrine céleste avec toute l'extension de la charité [1]. C'est dans ce sens que saint Paul disait aux Corinthiens : « Comme mon cœur s'est ouvert pour vous accueillir, ainsi est-il juste que vous me rendiez amour pour amour, comme de tendres enfants, et que vos cœurs se dilatent dans mes enseignements [2]. »

7° Rebecca donne du foin et de la paille aux chameaux d'Éliézer, ce qui signifie, dit le même docteur, que l'Église recevant des prédicateurs évangéliques les paroles de la vie éternelle, leur procure les moyens nécessaires pour subsister [3]. Et avant saint Grégoire, saint Paul avait donné la même interprétation lorsqu'il nous dit : « Il est écrit dans la loi de Moïse, vous ne lierez point la bouche au bœuf qui triture le grain. » Or, cette loi n'a pas

[1] Doctori enim spatiosus ad manendum locus est in auditoris corde latitudo bonitatis.

[2] Ad vos cor nostrum dilatatum est; eamdem autem habentes remunerationem, tanquam filiis dico, dilatamini et vos (2, *Cor.*, 6).

[3] S. Ecclesia verba vitæ audiens, terrena stipendia prædicatoribus reddidit.

été portée en faveur des brutes, mais bien des prédicateurs évangéliques; car quoi de plus juste que celui qui laboure la terre se nourrisse de son fruit. Ainsi, est-il rien d'étonnant que ceux qui consacrent leur vie à répandre la semence spirituelle de la parole de Dieu, reçoivent quelque chose de temporel pour leur subsistance? Et comme dans l'ancienne loi, ceux qui servaient à l'autel participaient aux dons de l'autel, ainsi le Seigneur a ordonné que ceux qui prêchent l'Évangile vécussent de l'Évangile [1].

8° L'élection de Rebecca commence par un acte profond d'humilité. Quoique de condition libre, et quoique distinguée par sa naissance, elle ne rougit point de se dire la servante du serviteur d'Abraham [2]; et comme aurait fait la dernière de ses filles, elle ne se borne point à lui donner à boire, elle rend le même office à tous ses serviteurs et à ses chameaux. Aussi l'esprit d'humilité est-il la première disposition que la grâce de

[1] Scriptum est in lege Moysi: Non alligabis os bovi trituranti (*Deut.*, 25). Namquid de Bobus cura est Deo? An propter nos utique hoc dicit? Nam propter nos scripta sunt; quoniam debet in spe, qui arat, arare. Nescitis quoniam qui altari deserviunt cum altari participant? Ita et dominus ordinavit iis, qui Evangelium annuntiant, de Evangelio vivere (1, *Cor.*, 9).

[2] Bibe domine mi

la Foi et de la sainteté exige dans une âme. La Religion et la vraie sainteté, dit saint Augustin, sont fondées sur cette vertu, ainsi plus ses fondements seront profonds, plus l'édifice sera stable et pourra s'élever. Et remarquons bien, dit le vénérable Bède, que dans cette vertu consiste un des principaux caractères de la véritable Église; car sa naissance n'est-elle pas l'humilité même? Elle prend pour temple une étable et choisit pour premiers fidèles les pasteurs et les Mages; les uns, humbles par leur condition et les autres plus humbles encore par leurs vertus.

Ainsi, née dans l'humilité, son divin fondateur veut qu'elle croisse par la vertu d'humilité, il veut par cette vertu la mettre en possession des récompenses éternelles qu'il a promises [1].

9° Rebecca ne montre pas seulement une grande humilité d'esprit, mais encore une tendresse et une sensibilité de cœur bien remarquables; elle ne regarde ni à la fatigue ni au temps qu'il lui faudra pour donner à boire au maître, aux serviteurs, et aux chameaux. O âme précieuse! O cœur généreux de la générosité des saints! Car, dit saint Jean

[1] Quia Ecclesiam, quantalibet numerositate jam dilatatam, humilitate vult crescere; et ad promissa sibi præmia humilitate pervenire (*In* 12, *Luc.*).

Chrysostôme, c'est le propre des saints d'être si doux, si tendre, si affectueux, qu'ils étendent leur bienveillance et leur charité jusques aux brutes [1]. Et de même que la profonde humilité de Rebecca avait fixé l'attention d'Éliézer, sa grande charité acheva de la faire connaître et la désigna comme l'épouse destinée à Isaac. Ainsi, selon l'oracle de Jésus-Christ, c'est la charité en action qui fait connaître et distingue la vraie Église et l'âme véritablement chrétienne et fidèle [2]. Aussi l'apôtre saint Paul, formé à l'école du Divin maître, recommandait-il aux premiers chrétiens, pour les distinguer des Gentils, de se servir, de s'honorer mutuellement, de s'aimer comme des frères [3]. Et en effet, le caractère distinctif du chrétien consiste dans la charité qui dans son héroïsme comprend amis et ennemis [4], et dans son étendue embrasse non-seulement les justes qui sont les vrais sages figurés dans Eliézer, mais encore les pécheurs qui sont de vrais insensés et par là si

[1] Sanctorum animæ vehementer mites sunt; ut mansuetudinem suam etiam ad bruta animalia extendant (*In* 15, *Rom.*).

[2] In hoc cognoscent homines quia discipuli mei eritis, si dilectionem habueritis ad invicem (*Joan.*, 13).

[3] Honore invicem prævenientes; charitate fraternitatis invicem diligentes (*Rom.*, 12).

[4] Benefacite his qui oderunt vos (*Matth*, 5).

bien représentés par les chameaux [1]. La charité enfin, embrassant l'âme et le corps pourvoit aux besoins spirituels et corporels [2].

10° Cependant nous voyons Laban égaler sa sœur en générosité et en charité : comme elle, il s'empresse de recevoir Éliézer et toute sa suite, et pourvoit de la manière la plus officieuse aux besoins des hommes et des animaux : mais n'ayant point suivi Rebecca dans la maison d'Abraham, sa charité ne lui servit point. Il demeura étranger à la famille de ce grand patriarche et surtout aux bénédictions, aux promesses de la vraie religion, priviléges de la seule maison d'Abraham. Bien plus, il devint idolâtre, avare, dur, intraitable et cruel ; car c'est ce même Laban qui trompa Jacob en lui donnant Lia pour épouse, au lieu de Rachel qui lui était promise, exigeant de lui quatorze années de service, pour prix de ses deux filles. Il usa de tant de fraudes envers son gendre que sans une protection spéciale du ciel, il aurait été réduit à la plus extrême misère ; et enfin plus fanatique idolâtre que son père, il poursuivit Jacob dans sa fuite, non-seulement pour lui ravir ses épouses,

[1] Sapientibus et insipientibus debitor sum.
[2] Quodcumque ex minimis meis fecistis, mihi fecistis (*Matth.* 25).

mais encore pour récupérer les idoles que Rachel lui avait enlevées. Cette conduite de Laban nous figure bien le peu de consistance, le peu de durée, le triste avantage de la charité pratiquées hors de l'Eglise, vraie maison d'Abraham ; elle nous donne une image de la décadence progressive de la Foi chrétienne chez les malheureux peuples qui se séparent de l'unité catholique ; car si pour un temps ils conservent encore quelques principes de Foi, ils finissent par tomber dans cette désolante incrédulité dont les nations séparées de l'Eglise depuis trois siècles, nous donnent un si déplorable exemple ; car que leur reste-t-il des dogmes chrétiens? Tous les jours nous entendons leurs docteurs nier hautement la divinité de Jésus-Christ, dogme fondamental du christianisme.

11° Rebecca interrogée si elle veut partir à l'instant avec Éliézer, répond sans hésiter qu'elle y est déterminée. Elle n'éprouve aucune répugnance d'abandonner sa maison, ses parents, ses frères, pour se confier à un étranger sans avoir personne de sa famille pour l'accompagner dans un si long voyage. Elle a une confiance entière et parfaite dans les paroles et la bonne foi d'Éliézer ; elle ne craint point d'être trompée ; elle est sûre de trou-

ver avec un tel guide l'époux qui lui est annoncé et promis. Est-il une figure plus frappante du courage et de la promptitude des Mages qui, à l'annonce faite par l'étoile de la naissance du Messie, n'hésitent point un instant à abandonner leur famille, à entreprendre, dans la saison la plus rigoureuse, un long et pénible voyage pour aller trouver l'époux de leurs âmes [1]. Figure encore bien remarquable de la docilité des Gentils dont nous sommes les enfants ; car à peine les apôtres, hommes étrangers, pauvres, ignorants, persécutés, leur parlèrent-ils de Jésus-Christ, de sa grandeur, de sa miséricorde, de son amour; à peine leur firent-ils entendre ces paroles du prophète David, décrivant le ministère apostolique des siècles avant son apparition : O ma tendre fille, prêtez une oreille attentive à mes paroles et méditez-les bien ; abandonnez le paganisme qui vous a enfantée, oubliez cette maison et ce peuple d'erreur et de vices, et venez avec moi, je vous promets pour époux le roi de Gloire qui fera ses délices de votre beauté; et le Dieu que l'univers adore sera votre Seigneur et votre Dieu [2] ; à peine dis-je les apôtres eurent-ils fait

[1] Vidimus stellam ejus et venimus adorare eum.
[2] Audi filia et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum

à nos pères cette invitation qui commandait d'immenses sacrifices, qu'ils les virent abandonner les idoles, les superstitions, les erreurs, les vices passés en nature pour embrasser, sur leurs paroles et sans hésiter, la Religion, la Foi de Jésus-Christ[1].

Rebecca monte un chameau pour aller trouver son époux. Le chameau, dit saint Grégoire, nous indique ici le peuple gentil défiguré par la dépravation de ses mœurs, et opprimé sous le poids de l'idolâtrie; culte onéreux et barbare, culte que lui-même, en inventant tous ces dieux honteux, toutes ces odieuses superstitions, s'était imposé, comme le chameau qui plie le dos, les genoux à terre, pour recevoir sa charge[2]. Ainsi, Rebecca montée sur un chameau nous figure l'Église, qui de la gentilité vint à Jésus-Christ avec les habitudes

tuum et domus patris tui, et concupiscet rex decorem tuum quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum (*Psal.* 44).

[1] Populus Judæorum, qui erat ad cœnam primus vocatus, non fuit dignus venire. Congregatio autem Gentilium, simul ut arcessiri sevidit, accurrit (*Ambr. de Isaac*).

[2] Per camelum tortus moribus atque onustus idolorum cultibus Gentilium populus designatur. Qui ex semetipsis sibi invenere deos quos colerent; a semetipsis eis onus in dorso excreverat quod portarent. Ad suscipienda onera sponte se camelus humiliat (*Mor.*, 55, 11).

vicieuses, les idées dépravées et les folles passions de sa vie passée [1].

13° Rebecca croit bien voir son époux dans le jeune homme qu'elle voit venir à sa rencontre ; cependant pour s'en assurer, elle interroge Eliézer. Ainsi, l'Église comme l'âme pieuse et fidèle, se défie de ses lumières et de son propre jugement dans ses doutes en matière de Religion, aussi a-t-elle recours aux ministres de Jésus-Christ pour l'éclairer et la diriger ; et tous les jours dit saint Grégoire, elle veut tenir de ses prophètes et de ses apôtres, tout ce qu'elle doit croire de Jésus-Christ son Rédempteur ; et ainsi la Foi est toujours vraie et sûre [2].

14° Aussitôt que Rebecca apprend d'Éliézer que celui qu'elle voit venir est véritablement Isaac, elle ajoute foi sans hésiter à la parole du serviteur ; elle descend de sa monture et s'incline pour saluer son époux.

Or, par le chameau, dit saint Grégoire, l'Ecriture entend souvent l'orgueil qui produisait dans

[1] Rebecca ad Isaac veniens dorso cameli deducitur. Ad Christum Ecclesia ex gentilitate properans, in tortis vitiosisque vitæ veteris conversationibus invenitur.

[2] Quia quotidie S. Ecclesia adhuc Prophetarum et Apostolorum dicta, quid de Redemptore suo credere debet, intelligit.

l'âme du païen une enflure, une excroissance comparable à la bosse du chameau [1]. Rebecca mettant pied à terre et se prosternant devant Isaac, nous figure en premier lieu les Mages qui, sur la foi de l'étoile fixée sur la grotte de Bethléem, descendent de la hauteur de leur orgueil, et prosternés à terre, adorent dans l'enfant couché dans la crèche, le Messie, le Sauveur et l'époux de leurs âmes [2]. En second lieu, Rebecca est l'image de nos pères, qui sur la parole des apôtres abandonnent leurs vices, et de la hauteur de leur orgueil descendent aux pratiques de la plus profonde humilité [2].

5° Enfin Rebecca se prosternant devant son époux, se voile le visage par respect et par pudeur. Ainsi, dit saint Grégoire, l'âme qui se donne pour la première fois à Jésus-Christ, ou qui revient à lui après s'en être éloignée, se trouve d'autant plus confuse des égarements de sa vie passée qu'elle est plus intimement pénétrée de

[1] Cameli nomine in sacro eloquio aliquando Gentilium superbia exprimitur : quasi excrescente desuper tumore tortuosa (*Moral.*, 33, 11).

[2] Procidentes adoraverunt eum.

[3] Viso Isaac descendit : quia Domino cognito, vitia sua Gentilitas deseruit, et ab elatione celsitutidinis ima humilitatis petiit.

la grandeur des mystères de Jésus-Christ ; parce qu'à la lumière de sa foi, elle découvre l'horreur et la difformité de ses péchés, sujet bien légitime de confusion. C'est dans ce sens que saint Paul disait aux Romains de la primitive Église : « Quel fruit avez-vous retiré des égarements de votre vie passée dont vous rougissez maintenant à si juste titre[1]. » O honte précieuse de la pénitence! vous êtes le plus bel ornement de l'âme fidèle qui se donne à Jésus-Christ; c'est par vous qu'elle pénètre dans le sanctuaire du céleste amour ; car telle est la condition de l'âme fidèle, qu'elle captive d'autant mieux les regards et la tendresse de son divin époux, que son humilité est plus profonde.

ISAAC.

§ XIV. *Isaac dans la campagne, figure de Jésus-Christ dans le monde. Amour de Jésus-Christ pour son Église figuré dans l'amour d'Isaac pour Rebecca. Bonheur de l'âme qui vit dans l'union avec Jésus-Christ.*

Examinons Isaac, le dernier et le plus cher per-

[1] Ecclesia quanto subtilius Salvatoris sui mysteria penetrat, tanto

sonnage de ce drame divin, parce que c'est en lui que nous voyons figuré, tant de siècles avant l'avènement du Sauveur, tout ce que ce divin époux des âmes a opéré au moment de son union avec l'Église[1].

1° Il est dit d'Isaac que, lorsqu'il joignit Rebecca, il était occupé à méditer les grandeurs de Dieu hors de sa maison, au milieu des champs, au moment où le soleil était sur son déclin.

Toutes ces circonstances, comme mystérieuses et prophétiques, sont remarquées par la sainte Écriture. Car, dans cet Isaac sortant de la maison de son père et allant par les champs, qui ne reconnaît Jésus-Christ qui a dit dans son Évangile : « Le champ est le monde[2]. » Je suis sorti de mon père et suis venu dans le monde[3]. L'heure du soir indique le dernier âge du monde, dit Cornelius-à-Lapide[4] ; et comme dit si bien saint Grégoire : Isaac dans cette circonstance est la figure de Celui

altius de anteacta sua vita confunditur. Unde eidem Ecclesiæ a priore elatione conversæ per Apostolicam vocem, quasi Rebeccæ de camelo descendenti, sibique pallium superducenti, dicitur : Quem fructum habuistis in illis in quibus nunc erubescitis (*Rom.*, 6).

[1] In Isaac videmus quid Christus fecerit tempore desponsationis suæ (*A Lap.*).

[2] Ager est mundus (*Matth.*, 13).

[3] Exivi a Patre, et veni in mundum (*Joan.*, 16).

[4] Ultima mundi ætate (*A Lap.*).

qui, sur la fin de cet âge du monde, vint dans le monde comme à la fin d'un jour, parce qu'étant invisible, il se rendit visible à tous sur cette terre [1].

On peut encore dire dans un sens plus précis et plus particulier qu'Isaac dans les champs représente Jésus-Christ né dans une cabane solitaire au milieu des campagnes de Bethléem. Et comme ajoute saint Grégoire, l'expression *méditer* signifie encore s'exercer. Ainsi, Isaac dans les champs nous représente bien Jésus-Christ sur la terre se livrant aux exercices les plus pénibles et donnant les exemples les plus remarquables de pénitence dans ses humiliations et ses douleurs [2].

2° Il est remarqué, en outre, qu'Isaac suivait le chemin qui conduit au puits de *celui qui vit* et de *celui qui voit* quand il rencontra Rebecca. Quel est donc ce puits, source de tant de biens? car c'est près d'un puits que Rebecca reçoit les premières faveurs d'Éliézer et qu'on traite de son mariage;

[1] Isaac designavit eum qui extremo hujus mundi tempore, velut in diei fine veniens, quasi in agrum foras exivit; quia cum sit invisibilis, se visibilem demonstravit (*Moral.*, 43, 11).

[2] Isaac ad meditandum in agro exiit; quia Redemptor noster, per exercitium longanimitatis suæ, passionis in se et patientiæ exempla monstravit.

et c'est près d'un puits qu'elle rencontre Isaac et devient son épouse. Ce n'est point seulement dans cette circonstance, dit Origène, que la sainte Écriture fait mention des puits, car il est dit de Jacob et de Moïse qu'ils rencontrèrent près d'un puits, l'un Rachel et l'autre Sephora. Or, ne croyons point, ajoute ce profond interprète, que ce soit par hasard que les patriarches aient conclu leurs alliances près des puits; car ces alliances figuraient l'union de l'âme fidèle avec le Verbe divin, et cette union ne peut s'opérer qu'au moyen des doctrines contenues dans les livres saints[1]. Et, plus loin, le même interprète ajoute encore : le puits est la doctrine prophétique des Écritures que l'âme doit recevoir et croire pour devenir épouse de Jésus-Christ[2]. Et comme nous l'avons remarqué, l'Écriture entend par l'eau la doctrine céleste du salut éternel[3]. Or, cela posé, le puits auquel l'Écriture attache tant d'intérêt dans cette circonstance n'est autre chose, dit

[1] Hæc putas sola referri de puteis? At Jacob ad puteum invenit Rachel. Ad puteum Moyses invenit Sephoram. An putas casu contingere quod patriarchæ ad puteos conjugia sortiantur? Designant hæc conjunctionem animæ cum Verbo Dei; hæc autem conjunctio fit per instructionem divinorum librorum.

[2] Puteus sermo propheticus est, quem nisi prius susceperis, nubere Christo non poteris (*Orig. in Gen.*).

[3] Aqua sapientiæ salutaris.

saint Grégoire, que l'Écriture elle-même qui, comme un puits, contient la science profonde de Dieu qui *vit* et *voit* en lui par l'application qu'il nous fait des mystères de ce livre divin : il *vit* et *voit* en nous, c'est-à-dire qu'il nous éclaire et nous vivifie[1]. Et avant la venue de Jésus-Christ, ce livre mystérieux, selon les paroles de l'Apocalypse, était fermé et scellé; car personne ne pouvait l'ouvrir pour le lire et bien moins encore pour le comprendre[2]; et ce fut l'agneau divin seul, *le Lion de la tribu de Juda* qui obtint la gloire de rompre le sceau mystérieux de ce livre, de le donner à lire à tous les peuples après les avoir rachetés de son sang[3]. Et, en effet, selon la doctrine de saint Paul, tout l'ancien Testament étant la figure du nouveau, il fallait la réalité pour comprendre la figure, il fallait avoir vu la personne pour reconnaître son image. Et sans sortir du fait que nous exposons, dit saint Grégoire, nous en comprenons le sens en le lisant, parce que les mystères dont il était la figure sont accomplis: mais avant la venue de Jésus-Christ,

[1] Puteus *viventis* et *videntis* est Sacræ Scripturæ profunditas quam nobis adiri potionem mentis præbuit Deus.

[2] Et nemo poterat aperire librum et solvere signacula ejus.

[3] Vicit Leo de tribu Juda aperire librum, et solvere signacula ejus. Quia redemisti nos, Domine, in sanguine tuo ex omni tribu et populo et natione.

le grand mystère figuré dans ce trait de l'Écriture était une énigme pour le Juif [1]. Ainsi, la voie qui conduit au *puits*, et dans laquelle nous voyons marcher Isaac, est l'humilité de la passion du fils de Dieu dont la vie a mis au grand jour les mystères figurés dans cette fontaine de l'Ecriture [2].

3° Il est dit d'Isaac qu'il habitait la partie méridionale de la terre de Chanaan, et qu'il va lui-même à la rencontre de son épouse. Or, la sainte-Écriture, par l'Aquilon ou le Septentrion, indique la réprobation ou la punition de Dieu ; et par le Midi, sa miséricorde et son empressement à nous rechercher. Ainsi, Isaac habitant le Midi nous figure Jésus-Christ, tournant vers nous des regards de miséricorde, et apparaissant sous les devises de la clémence et de la bonté [3].

Et, selon la parole de Jésus-Christ, le Fils de l'homme n'est point venu pour juger ni pour punir

[1] Quæ quia facta cognovimus, jam non intelligimus audita. Prius legi poterant, sed intelligi non valebant.

[2] Via quæ ducit ad puteum est humilitas passionis unigeniti, per quem nobis apertum est hoc quod prius latenter Scripturæ fluenta loquebantur.

[3] Isaac habitabat in parte australi ; Christus convertit se ad austrum misericordiæ (*A Lap.*).

le monde, mais pour l'éclairer et le sauver [1]; et selon l'expression de de la Lyre, il n'attend point notre arrivée, il vient au-devant de nous avant que nous n'allions à lui [2].

4° Isaac introduit Rebecca dans la tente de Sara, sa mère; ainsi, Jésus-Christ substitue l'Église des Gentils à la synagogue, dont il est fils selon la chair, conférant à l'Église tous les droits, tous les priviléges de l'ancienne synagogue, et en particulier celui de devenir la dépositaire de ses oracles, de la vraie Foi, du vrai culte, et d'être la mère de tout le peuple chrétien, comme la synagogue l'était du peuple juif.

5° Isaac solennise son mariage avec Rebecca et en fait son épouse et non son esclave. De même, Jésus-Christ accueillant les Mages dans la grotte de Bethléem, et plus tard les âmes des Gentils, formant d'elles le corps de son Église, ne les prend point à titre d'esclaves, mais d'épouses et d'amies, comme il le déclare dans son Évangile : « Je ne vous appellerai point mes esclaves, parce que l'esclave n'est point initié aux secrets ni aux

[1] Non ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum (*Joan.*).

[2] Dominus enim prius occurrit nobis quam nos sibi (*In 24 Gen.*).

desseins de son maître; mais je vous appellerai mes amies, parce que je vous ai admises à mes confidences les plus intimes, à toute la tendresse de mon amour, et que je vous ai manifesté toutes les vérités, tous les desseins de miséricorde que je tiens de mon Père [1]. »

6° Selon saint Grégoire, les noms mêmes de ces saints Époux sont mystérieux et prophétiques; car en langue hébraïque, le mot Isaac signifie le *rire*, et celui de Rebecca la *patience*. Le rire naît de l'allégresse, et la patience se montre dans la tribulation [2]. Ainsi, dans cette alliance, c'est le rire qui s'unit à la patience, ce qui nous montre le vrai caractère et la vraie condition, dans ce monde, de l'Église unie à son chef, qui selon saint Paul, est *patience* et *allégresse*; patience dans les tribulations que l'Eglise et l'âme fidèle éprouvent constamment en cette vie, et allégresse dans le soutien qu'elles trouvent dans l'amitié de Jésus-Christ, et dans l'espérance de la félicité qui leur est réservée dans l'autre vie [3].

[1] Jam non dicam vos servos, etc,

[2] Isaac, risus; Rebecca, patientia, dicitur. Risus vero ex lætitia est; patientia ex tribulatione.

[3] Isaac et Rebecca jungitur; idest risus et patientia permiscetur; quia fit in sancta Ecclesia hoc quod scriptum est: spe gaudentes; in

7° Isaac, très affligé de la perte de Sara, trouva sa consolation dans son union avec Rebecca, et l'amour qu'il conçut pour elle appaisa la douleur que lui avait causée la mort de sa mère. « O! belle et touchante figure, dit saint Grégoire, des sentiments du cœur amoureux de Jésus-Christ! Lui aussi est accablé de douleur à la vue de la réprobation et de la ruine prochaine de la synagogue; il verse des larmes sur Jérusalem déicide [1]; mais il se console dans la possession de l'Église que les apôtres lui formeront du peuple gentil; ainsi, Rome lui tient lieu de Jérusalem [2]. »

Et pour mieux mettre en évidence le rapport qui existe entre l'union d'Isaac avec Rebecca et celle de Jésus-Christ avec son Église, saint Paul, parlant de l'amour de Jésus-Christ pour son Église, use de l'expression employée par Moïse, au sujet de l'amour d'Isaac pour Rebecca : « Il a aimé l'Église, nous dit-il, et il s'est livré pour elle [3]. » Et expliquant ensuite comment il existe entre Jé-

tribulatione patientes (*Rom.*, 12); ut hanc et prospera de contemplatione lætificent et adhuc adversa de tribulatione perturbent.

[1] Videns civitatem flevit super illam (*Luc.*, 19).

[2] Isaac dolorem, qui ex morte matris accesserat, temperavit; quia ex lucro sanctæ Ecclesiæ Redemptor noster ab ea, quæ ex perditione Synagogæ accidere potuit, tristitia decessit.

[3] Dilexit Ecclesiam et tradidit semetipsum pro ea (*Eph.*, 5).

sus-Christ et son Église une véritable union, il conclut en disant que le sacrement de Mariage entre les chrétiens est un grand et ineffable sacrement, parce qu'il représente l'union de Jésus-Christ avec son Église [1].

8° Enfin, l'union d'Isaac avec Rebecca fut durable et perpétuelle; car Isaac ne répudia point sa chère Rebecca, et ne prit point d'autre épouse comme il aurait pu le faire; et Rebecca ne songea point à retourner dans la maison de son père, ni à abandonner son cher Isaac quoiqu'il n'eut point de demeure fixe, étant, comme son père, voyageur parmi des peuples étrangers [2]. Rebecca préfère cette vie nomade, en quelque sorte vagabonde, à la vie aisée et stable de la maison de son père. La compagnie d'Isaac la dédommage pleinement de tous les sacrifices qu'elle a faits pour le suivre. Aurait-elle eu a supporter toutes les privations. Isaac lui aurait tenu lieu de tout; elle aurait trouvé en lui sa richesse, sa gloire, sa félicité. Belle et touchante image de l'union indissoluble de Jésus-Christ avec son Église! Une fois

[1] Sacramentum hoc magnum est, ego dico in Christo et in Ecclesia (*Eph.*, 5).

[2] Advena et peregrinus ego sum (*Gen.*, 25)

qu'il l'a choisie, qu'il l'a purifiée de son sang, qu'il l'a embellie, enrichie, ornée de ses grâces et de ses priviléges divins, il ne l'abandonnera jamais, comme il l'a solennellement promis : « Je suis avec vous, lui a-t-il dit, jusqu'à la consommation des siècles [1]. »

O gloire ineffable de l'Eglise romaine, de la vraie Eglise, d'être toujours avec Jésus-Christ, de l'avoir sans cesse à ses côtés, et d'éprouver à tous les instants les merveilleux effets de son amour! O malheureux enfants qui l'avez abandonnée! qui croyez et publiez qu'elle est faillible et qu'elle périra; avez-vous jamais songé, dans vos égarements, que le Verbe de Dieu, la vérité par excellence, le principe de vie, est constamment dans l'Église et avec l'Église?

Semblable à Rebecca, la vraie Église, comme l'âme fidèle, ne songe point à abandonner son divin Époux, pour retourner aux erreurs et aux vices de ses pères et de ses proches. Elle voit qu'à la suite et en la compagnie de Jésus-Christ, auquel elle est unie par les liens de la divine charité, elle est comme étrangère au milieu d'un monde corrompu et corrupteur ; elle sait que la vie est un continuel

[1] Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.

pèlerinage sur une terre, non-seulement étrangère, mais ennemie; et qu'engagée à vivre détachée de tout, elle n'a rien de stable sur cette terre, comme nous dit saint Paul [1]. Mais que lui importe cet isolement? la possession, l'amour de son bien-aimé, la dédommage de tous les sacrifices que lui impose la vie chrétienne; et dans sa pauvreté, elle s'estime plus heureuse avec Jésus-Christ que de posséder le monde entier séparée de Jésus-Christ; pour elle, Jésus-Christ est tout : sa consolation, sa force, son espérance, sa richesse, sa gloire, sa félicité; et sans Jésus-Christ, le monde entier devient vanité et affliction d'esprit. O vie vraiment céleste et divine de l'âme qui ne cherche, qui ne désire, qui n'aime que Jésus-Christ! Oh! telle puisse être la vie de ceux qui méditent ces consolantes vérités, et de celui qui les expose d'une manière si imparfaite! C'est en vivant de cette vie, unis à Jésus-Christ dans ce monde, que nous parviendrons à régner avec lui dans l'éternité!

[1] Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino. Non habemus hic manentem civitatem.

FIN DU TOME PREMIER.

LES

BEAUTÉS DE LA FOI.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

LES

BEAUTÉS DE LA FOI

OU

LE BONHEUR DE CROIRE EN JÉSUS-CHRIST

ET D'APPARTENIR A LA VÉRITABLE ÉGLISE

PAR

LE R. P. J. VENTURA.

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR M. L'ABBÉ CRISTOPHE,

Ancien Aumônier de l'ambassade de France à Rome.

Dans cet ouvrage sont exposés, d'après la méthode et avec l'aide des Saints-Pères, les mystères de

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE SEIGNEUR.

2

PARIS,

OLIVIER-FULGENCE, ÉDITEUR, RUE CASSETTE, 8.

DEBÉCOURT, RUE DES SAINTS-PÈRES, 69.

1841

Jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge.

LES BEAUTÉS DE LA FOI

CONSIDÉRÉES

DANS LES MYSTÈRES DE L'ÉPIPHANIE DE NOTRE SEIGNEUR.

TROISIÈME LECTURE.

L'apparition de l'étoile ou la manifestation de la Foi.

Les Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né, car nous avons vu son étoile et nous sommes venus pour l'adorer[1].

INTRODUCTION.

§ Ier *Importance de ces deux vérités que l'homme est âme et corps, et que Jésus-Christ est Dieu et homme. Comme l'histoire de la création de l'homme démontre les conditions de sa nature, de même l'histoire de la conception et de la naissance de Jésus-Christ nous fait connaître les mystères de sa personne. Sujet de cette lecture.*

De même que la vraie philosophie est fondée sur ce dogme naturel que l'homme est *âme* et

[1] Ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus, et venimus adorare eum (*Matth.*).

corps, ainsi la vraie théologie et la vraie religion reposent sur ce dogme surnaturel que Jésus-Christ est *vrai Dieu* et *vrai homme*.

Car, si selon les rêveries des *Idéalistes*, l'homme n'est qu'esprit et son corps qu'un fantôme, qu'une illusion, tous les corps ne sont que des illusions, que des fantômes, et le monde entier qu'un vaste théâtre où les esprits sont le misérable jouet de perpétuelles et invincibles illusions. Ou, si selon les délires des *Matérialistes*, l'homme n'est qu'une matière organisée, son âme n'est qu'un mot vide de sens, et son intelligence, sa liberté, son immortalité et toutes les vérités de l'ordre intellectuel se réduisent à un jeu de mots. Ainsi, les anciens philosophes, divisés en deux sectes, insultant l'humanité pendant huit siècles, en lui présentant deux erreurs opposées, furent contraints de professer qu'il n'y a rien de certain ni d'incertain ; qu'il n'y a ni vérité ni erreur, ni vice ni vertu, ni droits ni devoirs, ni récompenses ni peines, et par conséquent point de lois divines, point de Providence. Et en effet, la fausse philosophie des temps anciens et modernes, en refusant à l'homme ou la spiritualité de l'âme ou la matérialité du corps, s'est trouvée engagée à nier toutes les vérités

primitives, fondement de l'ordre naturel, et par là est allée s'abîmer dans un honteux et ruineux scepticisme.

De même, si comme l'ont débité les *Fantastiques*, Jésus-Christ est uniquement Dieu, et son humanité seulement une chose idéale, apparente, fantastique; sa vie sur la terre, sa mort, sa résurrection, sa doctrine, son Église, ne sont non plus que des choses idéales, apparentes et fantastiques. Si au contraire, selon les blasphèmes des *Humanitaires*, Jésus-Christ n'est qu'un homme appelé Dieu, dans un sens métaphorique; sa mission, son ministère, son enseignement, sa religion, ne sont non plus que des choses humaines. Et ainsi les hérétiques de tous les siècles, divisés en deux sectes contraires, vomissant, comme les deux larrons, le blasphème contre le Fils de Dieu, sont arrivés, par ces deux voies opposées, à nier la Trinité des personnes en Dieu, l'Incarnation du Verbe, la Rédemption de l'homme, et par là le péché originel, la grâce, la gloire éternelle, l'Église, le christianisme enfin. Et en effet, la fausse théologie des temps anciens et modernes, en niant plus ou moins impudemment l'humanité ou la Divinité de Jésus-Christ, s'est trouvée engagée à rejeter

par là même toutes les vérités révélées, bases de la vraie religion, et ainsi est allée se perdre dans le plus monstrueux et le plus abject indifférentisme.

Quelle a été la conduite de Dieu pour confondre d'avance les scandaleuses et ridicules inepties que les philosophes devaient débiter sur la nature de l'homme, et pour démontrer clairement que l'homme est corps et âme tout à la fois? Il ne s'est pas borné à manifester à Adam cette vérité fondamentale de la science et à en instruire le monde par la voie traditionnelle; mais il a voulu que cette vérité fût si minutieusement décrite, que pour savoir ce qu'est l'homme, il n'y eût qu'à faire attention à la manière dont il a été formé; il a voulu que l'histoire de sa création fût une complète démonstration de sa nature.

Nous lisons dans l'Écriture que le Créateur forma de terre le corps du premier homme[1]; ainsi, le corps humain n'est ni un fantôme ni une illusion, mais une substance, ignoble il est vrai, mais réelle comme la terre.

Il est dit en outre, que le corps étant organisé et achevé dans toutes ses parties, Dieu répandit sur son visage un soufle de vie ou une âme qui le fit

[1] Formavit Deus hominem de limo terræ (*Gen.*, 1).

vivre [1]. Ainsi, l'âme humaine est d'une substance entièrement différente de celle du corps, et produite par le Créateur dans l'instant même où il l'unit au corps disposé à la recevoir.

Il est à remarquer que ce souffle divin est souffle de vie avant qu'il soit uni au corps qu'il devait animer [2]. Ainsi, l'âme humaine a une forme et une existence propre et indépendante du corps auquel elle est unie, et par là survit à la destruction du corps; elle est immortelle et éternelle, en cela bien différente de l'âme des brutes, qui créée en même temps que le corps, en vertu du même commandement divin, n'a d'autre existence que dans le corps et par le corps dont elle suit la destinée [3].

Il est dit en outre que Dieu fit l'homme à son image et ressemblance [4]. Ainsi l'âme de l'homme est d'une nature non-seulement différente de celle des brutes, mais elle est semblable à celle de Dieu; c'est-à-dire que, sans être une partie de Dieu, elle est dans sa petitesse de la nature de Dieu, simple, spirituelle, libre et intelligente.

[1] Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ (*Ibid.*).
[2] Spiraculum vitæ.
[3] Div. Thom. de Anim.
[4] Ad imaginem et similitudinem nostram (*Ibid.*).

Il est dit enfin, qu'après que le corps d'Adam eut reçu le souffle de vie, ses yeux, son visage s'animèrent, son cœur palpita, sa bouche sourit à son Créateur; et cette argile sans couleur et sans vie se couvrit d'un teint de chair et se mit en mouvement; et de l'union de ces deux substances résulta un seul sujet, une seule personne, l'*homme vivant*[1]. Ainsi, l'âme humaine est le principe de l'existence, du mouvement, de la vie du corps; comme dit le concile de Vienne: l'âme intellective est la forme substantielle du corps humain[2]. Telle est la vraie doctrine, la vraie profession de foi sur la nature de l'homme, d'après ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler clairement; et par là sont convaincus de témérité et de folie les faux sages qui osent opposer au témoignage divin les délires de la raison humaine, prétendant mieux connaître l'homme que celui qui lui a donné l'existence.

De même, pour confondre d'avance les erreurs que les faux chrétiens et les hérétiques devaient avancer sur Jésus-Christ; et pour montrer clairement qu'il est vrai Dieu et vrai homme, Dieu ne

[1] Et factus est homo in animam viventem (*Div. Thom.*, *de Anim.*).
[2] Anima intellectiva est forma substantialis corporis humani.

s'est point borné à manifester aux apôtres cette vérité fondamentale de la vraie religion, à la transmettre à l'Eglise par voie de tradition; mais il a voulu qu'elle fût exposée dans l'Évangile avec tant de détails, afin que pour savoir ce qu'est Jésus Christ, il n'y eût qu'à considérer le mode de sa venue en ce monde; il a voulu que l'histoire de sa conception et de sa naissance fût une démonstration des mystères de sa personne.

Et en effet, cette divine histoire nous apprend que le Fils du Très-Haut a été réellement conçu de Marie [1]; qu'il est né d'elle comme son vrai fils, après avoir passé dans son sein le même temps que les autres hommes passent dans le sein de leurs mères [2]; que sa mère l'enveloppa de langes et le mit dans une crèche pour le garantir du froid et de la fraîcheur de la nuit [3]. Ainsi, Jésus-Christ est vrai homme, d'une nature réelle et possible comme la nôtre, en un mot vrai Fils de l'homme.

Il est dit qu'il fut conçu sans l'œuvre de l'homme [4], par la vertu de l'Esprit-Saint, qui forma son

[1] Ecce concipies... Filius Altissimi vocabitur (*Luc.*, 2).
[2] Impleti sunt dies ut pareret. Peperit filium suum (*Luc.*, 2).
[3] Et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio (*Luc.*, 2).
[4] Virum non cognosco.

corps du sang très pur de Marie [1]; qu'il devait en devenant homme demeurer toujours saint et Fils de Dieu [2]; il est dit que dès le sein très pur de Marie, il se fit connaître et annoncer par son précurseur Jean-Baptiste, qui n'était point encore né, et qui dès-lors, selon l'expression de saint Luc, annonça par un tressaillement prophétique que celui qui était présent était l'agneau de Dieu [3]. Nous lisons aussi dans l'Écriture, qu'aussitôt après sa naissance, dans la pauvreté même de sa grotte, il se fit annoncer, environner et louer par les anges comme étant leur roi et leur Seigneur [4]: et l'évangéliste le nomme le Verbe fait chair qui de toute éternité était en Dieu, étant Dieu lui-même [5].

Ainsi Jésus-Christ est Dieu et n'a point commencé d'être Dieu à son incarnation, mais il est Dieu éternel comme son père; Dieu qui ne s'est point fait chair par nécessité, mais qui est devenu vrai homme en se revêtant de l'humanité sans aucune altération de son existence comme Dieu.

[1] Spiritus Sanctus superveniet in te... Quod in ea natum est, de Spiritu Sancto est (*Luc.*, 2).

[2] Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei (*Luc.*, 2).

[3] Exultavit infans in utero ejus (*Luc.*, 2).

[4] Facta est multitudo militiæ cœlestis (*Luc.*, 2).

[5] In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... et Verbum caro factum est (*Joan.*, 1).

Il est dit enfin que cet homme Dieu, fils de Dieu et fils de l'homme, est un Roi éternel [1], qui sera nommé Jésus ou Sauveur, parce qu'il sauvera son peuple du péché [2]. Ainsi Jésus-Christ est non-seulement vrai homme et vrai Dieu, mais encore vrai Roi, vrai Messie, vrai Sauveur et Rédempteur de l'homme. Telle est, touchant la personne adorable de Jésus-Christ, la vraie doctrine, la vraie profession de foi montrée et révélée clairement dans l'histoire de son incarnation et de sa naissance. Ainsi sont convaincus d'insolence sacrilége les faux chrétiens qui osent opposer le délire de leur raison à ce divin témoignage, prétendant mieux connaître le mystère de l'Incarnation que Celui qui l'a opéré.

Telle est la Foi que reçurent et professèrent les Mages qui déclarent solennellement à Jérusalem que le nouveau-né qu'ils cherchent, non-seulement est un homme qu'ils veulent connaître, mais encore un Dieu qu'ils veulent adorer; qu'il est le Roi et le Messie dont ils attendent le salut [3].

Remarquons que c'est par le moyen de l'étoile

[1] Regnabit in æternum, et regni ejus non erit finis (*Luc.*, 2).
[2] Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum uum a peccatis eorum (*Matth.*, 1).
[3] Ubi est, qui natus est, rex Judæorum... Venimus adorare.

que les Mages ont été gratifiés de l'insigne faveur de connaître Jésus-Christ, de croire en lui, de l'honorer comme Dieu et homme, et sauveur de l'homme [1]. L'étoile a été pour eux en quelque sorte leur Evangile, leur apôtre qui leur a révélé et prêché Jésus-Christ, c'est-à-dire qui a été pour eux *la grande manifestation de la vraie Foi* fondée sur la vraie connaissance de Jésus-Christ. L'objet de cette lecture est de nous faire connaître comment l'étoile a rempli cette grande et importante mission. Car de même que dans la précédente, nous avons vu que l'étoile en appelant les Mages a été la figure, le gage, le principe de notre vocation à la Foi; de même dans celle-ci nous verrons que cette même étoile, en instruisant les Mages, a été aussi la figure, le gage et le principe de notre instruction sur les grandes vérités de la Foi; et que la divine bonté a opéré ce prodige, non moins pour notre avantage, notre consolation et notre soutien, que pour l'honneur et la gloire de Jésus-Christ.

[1] Vidimus stellam ejus, et venimus.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

§ II. — *Les particularités qui accompagnèrent la conception et la naissance de Jésus-Christ ne l'ayant fait connaître pour Dieu qu'à un petit nombre de personnes, il fallait un signe particulier pour l'annoncer au monde entier; et ce signe a été l'étoile apparue aux Mages. Nouveau prix que nous devons attacher à cet astre miraculeux.*

Le fils unique de Dieu, dès son apparition dans le monde, a présenté en lui, dit saint Maxime, une suite si merveilleuse, un contraste si surprenant de misères et de grandeurs, d'humiliation et de gloire qu'en prouvant qu'il était homme, il prouvait en même temps d'une manière indubitable qu'il était Dieu; c'est ainsi qu'il a voulu rendre sensible en quelque manière et mettre en action ce dogme fondamental de la Religion : « *Qu'Il est vrai homme et en même temps vrai Dieu*[1]. Mais comme l'observe

[1] Unigenitus Altissimi sic humiliter ingressus est in mundum, ut indubitata Divinitatis suæ deferret indicia (*De Epiph.*).

saint Léon, ces prodiges, preuves de la divinité de sa personne dans l'infirmité de notre chair, ne furent d'abord manifestés qu'à un petit nombre, tout au plus, à la famille de Marie et à celle de Joseph [1]. Il fallait donc une autre preuve, un signe public, éclatant et solennel qui le fit connaître pour *homme-Dieu* au monde entier; et ce signe ajoute saint Maxime, fut l'étoile miraculeuse dans laquelle il apparut tout resplendissant de gloire dans les cieux, tandis que sur la terre il reposait dans une humble crèche : dans cette étoile il se montrait comme Dieu, tandis que dans Marie dont il venait de naître, il paraissait comme homme [2].

O admirable profondeur des desseins de Dieu, s'écrie le même docteur! Pour confondre d'avance l'incrédule qui oserait révoquer en doute le miracle étonnant de l'enfantement d'une vierge, il le fait publier du haut des cieux par un miracle qui

[1] Præcesserant quidem multa documenta, quæ corporalem Domini nativitatem declararent; sed hæc paucis tantum videntur innotuisse personis, quæ vel ad cognationem Virginis, vel a sancti Josephi familiam pertinerent (5, *Epiph.*).

[2] Jacebat in præsepio, sed in sidere rutilabat; ut hominem illum, Deumque esse, et terrena mater et signum cœleste monstraret *Loc. cit.*.

ne pouvait être nié par les Gentils ni enseveli dans l'oubli par les Juifs [1].

La mission des autres étoiles est particulièrement de faire connaître la divinité du Créateur; mais la mission de celle des Mages, dit Origène, fut de faire connaître la divinité du Rédempteur, d'être son premier prédicateur, son premier apôtre, son premier évangéliste [2].

Oh! comme elle a bien rempli cette noble et grande mission par ses qualités et ses priviléges étonnants! car, selon l'observation des Pères et des interprètes, cette étoile n'avait de commun avec les autres que le nom seul, comme nous pouvons nous en convaincre en considérant ses merveilleux attributs.

1° Son origine. Elle ne fut point une des ces étoiles produites par la volonté générale du Tout-Puissant, dans le quatrième jour de la création, mais une nouvelle étoile, dit Saint-Augustin, que le Verbe fit luire du haut des cieux dans la nuit où il prit naissance sur la terre sans

[1] Quam profundæ cogitationes Domini! Qui ne perfidia partum Virginis impugnaret, dedit ex excelso signum, quod nec Gentilitas refutare posset, nec Judæa celare (*Hom.* 3, *Epiph.*)

[2] Deitatis ejus indicium stellam illam fuisse opinor (*In* 24 *Numer.*).

avoir un père terrestre, Lui qui, sans mère céleste, né de son Père de toute éternité, avait créé le ciel et la terre [1].

2° Sa matière. Elle fut un météore formé par les anges, d'un air condensé et lumineux, ou comme veulent saint Jean-Chrysostôme et saint Remi, un ange même qui apparut aux Mages en forme d'étoile comme il était apparu aux pasteurs sous une forme humaine; ou comme d'autres pensent encore, cette étoile aurait été l'Esprit-Saint lui-même qui serait apparu aux Mages sous la forme d'une étoile, comme il descendit sur Jésus-Christ en forme de colombe, et en langues de feu sur ses apôtres [2].

3° Sa position. Elle ne parut point avec les autres étoiles dans la partie élevée du firmament, mais dans la basse région de l'air; car, sans cette position, dit saint Chrysostôme, elle n'aurait pu indiquer le chemin aux Mages, ni leur désigner un

[1] Ipse natus ex matre de cœlo, terræ novum sidus ostendit, qui natus ex Patre cœlum terramque formavit (*Ser. 34, de Temp.*).

[2] Imo nec stella, sed quædam invisibilis virtus in specie sideris figurata (*Chrys. in Matth.*). Nonnulli dicunt fuisse Spiritum Sanctum, ut ipse qui postea super baptizatum Dominum descendit. Alii dicunt fuisse Angelum, ut ipse qui apparuit pastoribus, apparuit etiam Magis (*Remig. in Caten. Aur.*).

lieu si petit et si humble, comme était la grotte de Bethléem où reposait le divin enfant[1].

4° Son mouvement. Elle décrivait une ligne droite du septentrion au midi, selon la position de la Perse relativement à la Palestine, différant en cela des autres étoiles qui ont un mouvement circulaire d'Orient en Occident[2].

5° Temps où elle apparaissait. Elle brillait le jour comme la nuit sans être effacée ni obscurcie par le soleil[3].

6° Variété de sa lumière. Elle apparaissait tantôt dans toute sa lumière et tantôt elle se couvrait; elle s'arrêtait avec les Mages, et reprenait son cours quand ils reprenaient leur marche, paraissant ainsi à la disposition de leur volonté et de leurs besoins comme aurait été un fidèle serviteur[4].

7° Sa durée. Les autres étoiles ne s'éclipsent

[1] Non in excelso cœli constituta, sed inferiorem aeris partem tenens, neque enim tam humilem locum et tam breve tugurium designare potuisset, nisi ad inferiora venisset (*Loc. cit.*).

[2] Cætera astra ab oriente ferri in occidentem omnia videmus; hæc vero a septentrione in meridiem stella veniebat, sic enim Palestina spectabat ad Persiden (*Loc. cit.*).

[3] Neque enim solum in nocte cernebatur, sed lucente prorsus die, sole fulgente (*Loc. cit.*).

[4] Nunc occultabatur, nunc toto fulgore radiabat: et cum eos videret pergere, ipsa pergebat; cum vero stare conspexerat, stabat, ad voluntatem viantium et utilitatem cuncta dispensans (*Loc. cit.*)

jamais pour ne plus reparaître, et celle-ci ne parut que pendant le voyage des Mages, c'est-à-dire pendant treize jours. Elle s'éclipsa entièrement après l'arrivée des Mages à Bethléem; et comme la colombe du baptême de Jésus-Christ, elle n'est plus reparue, comme elle n'était point apparue auparavant [1].

8° Sa beauté. Elle était d'une forme si agréable que, malgré son éclat, sa lumière était si tranquille, si transparente, si douce, que c'était une privation d'en détourner les regards; elle ravissait et mettait en extase tous ceux qui la fixaient [2]; et tout en charmant la vue, elle inondait le cœur d'une joie inexprimable, comme les Mages l'éprouvèrent [3].

9° Son éclat. Elle jouissait, dit saint Jean-Chrysostôme, de la propriété toute particulière d'obscurcir le soleil [4]. Et, bien avant saint Jean-Chrysostôme, saint Ignace martyr, qui vivait peu de temps après Jésus-Christ, et par là était bien

[1] Sicut columba quæ apparuit in baptismate Domini, nec antea nec postea visa est (*Haimon. in Matth.*).

[2] Illustrior cæteris pulchriorque sideribus, in se intuentium oculo, animosque converteret (*S. Leo.*, 1, *de Epiph.*).

[3] Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno valde (*Matth.*, 2).

[4] Solis etiam radios proprio quodam præcipuoque splendore superabat (*Hom.* 1.)

instruit de la tradition, a écrit qu'on ne pouvait donner une idée de la lumière de cette étoile si remarquable, qui non-seulement effaçait le soleil et les autres étoiles par l'abondance de sa lumière, mais encore semblait les avoir à ses ordres comme d'humbles servantes [1].

§ III. — *La nouveauté de l'étoile a prouvé que Jésus-Christ était un être nouveau, c'est-à dire homme en même temps que Dieu. L'étoile des Mages nous révèle et nous prouve clairement cette grande vérité.*

Toutes les particularités qui accompagnèrent l'étoile, nous démontrent qu'elle était non-seulement un prodige, mais un ensemble de prodiges des plus étonnants et des plus élevés. Et comme la naissance d'aucun homme n'a été annoncée ni avant ni après Jésus-Christ par une telle étoile, il est évident, dit saint Augustin, que ni avant ni après Jésus-Christ, il n'est apparu dans le monde un tel personnage [2]; et par conséquent ce signe tout à

[1] Lux stellæ arat inenarrabilis. Omnia autem reliqua astra una cum sole et luna chorus fuere stellæ ipsius : ipsa vero claritate superabat omnes (*Epist.* 14, *ad Ephes.*).

[2] Numquam tali stella quisquam est significatus, quia numquam talis est natus (*Lib.* 27, *Hom.* 1).

fait nouveau, unique et particulier, prouve évidemment et d'une manière sensible que cet enfant de Bethléem est un homme unique et particulier. Comme il le dit lui-même : « Je serai un être unique dans ma carrière terrestre[1] » ; être que, selon le prophète Jérémie, Dieu devait créer et donner en spectacle à la terre comme un homme nouveau[2].

Remarquons avec saint Maxime qu'un homme quelque comblé qu'il soit de qualités, de priviléges, de biens, de dignités ne sera jamais un homme unique, particulier, nouveau tant qu'il ne sera qu'un homme. Ainsi, la nouveauté de l'étoile annonçant dans Jésus-Christ un homme absolument nouveau, le fait aussi connaître comme homme, mais en dehors des lois ordinaires de l'humanité, homme au-dessus de l'homme, homme Dieu en même temps, parce qu'étant vrai fils de Dieu, il s'est revêtu de la chair sans la génération charnelle, ayant eu ainsi, comme homme, un commencement dans le temps, tandis que comme Dieu, il n'a point commencé d'être dans l'éternité. Telle est la vraie et surprenante *nouveauté*, la manière *unique* d'exister de Jésus-Christ-

[1] Singulariter sum ego, donec transeam (*Psal.* 140).
[2] Creavit Dominus novum super terram *Hier.*, 31.

dont l'étoile a été l'annonce et la manifestation[1].

Mais pourquoi Jésus-Christ a-t-il préféré une étoile à tout autre signe pour manifester au monde la nouveauté et le mode unique d'exister de sa divine personne? Pour bien comprendre cette conduite de Jésus-Christ, il suffit de se rappeler qu'il a dit de lui-même dans l'Apocalypse : « Je suis le fils de David et l'*Étoile du matin*[2]; et qu'il s'est donné ce nom, parce que, dit saint Jean Chrysostôme, de même que l'étoile du matin termine la nuit et annonce le jour; de même Jésus-Christ naissant a dissipé les ténèbres des erreurs et de la mort qui planaient sur le monde, et a donné naissance au jour précieux de la Foi et du salut éternel[3]; ou, comme dit encore le vénérable Bède, parce qu'après la nuit de ce siècle ténébreux et obscur Jésus-Christ fera luire, pour les élus, le grand jour de la vie éternelle[4]. En outre, Jésus-Christ est le Seigneur du ciel invisible et spirituel, comme

[1] Nova stella novum adventasse hominem revelabat; et ita revera novum, ut, cum esset Dei filius, indueret carnem sine generatione carnali, et haberet secundum hominem tempus nascendi, qui secundum Deum nativitatis initium non haberet (*Hom.*, 2).

[2] Ego sum genus David, et stella matutina (*Apoc.*, 22).

[3] Quia per nativitatis suæ ortum, discussa ignorantiæ nocte, in salutem mundi, tanquam fulgidum sidus emicuit *Hom.* 1, *ex Var.*).

[4] Christus est stella matutina, quia transacta morte sæculi, lucem vitæ sanctis promittit et pandit æternæ.

les étoiles sont l'ornement du ciel, matériel et visible. Il éclaire les âmes comme les étoiles éclairent les corps; en un mot, Jésus-Christ est dans l'ordre de la grâce ce que les étoiles sont dans l'ordre de la nature. Ainsi, dit saint Maxime, il n'y avait point de signe pour rendre mieux témoignage de sa condition que celui d'une étoile [1].

Remarquons cependant que Jésus-Christ n'exerce ces mytérieuses fonctions d'étoile qu'en sa qualité de Verbe de Dieu; car saint Jean; dans son Évangile, ne lui donne la sublime qualification de *vraie lumière* qui éclaire tout homme qui vient en ce monde, que parce qu'il est le Verbe de toute éternité; qu'il a toujours été près de Dieu et qu'il est Dieu lui-même [2]. Ainsi, en disant que Jésus-Christ est l'étoile, c'est dire que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, la lumière de Dieu, la sagesse de Dieu, en un mot, Dieu comme le Père et l'Esprit : et en paraissant avec lui, en s'arrêtant sur lui, l'étoile nous montre ouvertement que Jésus-Christ est dans l'ordre spirituel ce qu'elle est dans l'ordre matériel;

[1] Necesse erat, ut cœlorum Dominum testimonium cœleste præcederet; et auctorem lucis signum luminis revelaret (*Hom*, 5).

[2] In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... Erat lux vera quæ illuminet omnem hominem venientem in hunc mundum.

et en se montrant comme étoile, elle proclame Jésus-Christ vrai Dieu.

Ce raisonnement est de Procope, car, nous dit-il, « l'Écriture n'appelle Jésus-Christ *Orient, Lumière, Soleil de justice*, que sous le rapport de la divinité, car, c'est comme Dieu qu'il est la vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde; par là l'étoile des Mages nous montre en Jésus-Christ un Dieu qui est venu remplir le monde d'une lumière toute divine et toute céleste[1]. » Origène a bien nommé cette étoile en l'appelant le signe de la divinité visible de Jésus-Christ[2]; et, selon saint Jean-Chrysostôme, elle est le portrait fidèle, le symbole expressif, la devise, les armoiries de Jésus-Christ suspendues sur la cabane de Bethléem, cour terrestre de son amour, comme on voit les armoiries des grands de la terre figurer au frontispice de leurs palais. Ainsi l'étoile de la cabane indique la divinité, la puissance de Jésus-Christ, comme les armoiries des palais indiquent la noblesse, les titres, la gloire, les hauts faits de leurs

[1] Stella significavit Deum cœlitus illuminantem. Secundum divinitatem enim passim prophetia illum *Orientem* et *Lumen* et *Solem Justitiæ* appellat: utpote qui illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (*In* 24, *Num.*).

[2] Divinitatis ejus indicium hanc stellam fuisse opinor.

possesseurs [1]. Et comme dit encore saint Maxime, dans son langage poétique : cette étoile brillait d'une lumière plus vive et plus réjouissante que toutes les autres, démontrant ainsi comme elle se complaisait, combien elle éprouvait de joie de remplir des fonctions aussi sublimes ; elle semblait comprendre l'importance, l'honneur, la gloire de la mission d'annoncer aux hommes que l'enfant de Bethléem était le vrai Fils de Dieu [2].

O prodige étonnant, s'écrie saint Maxime, ô mystères ineffables! et qui pourra jamais en sonder la profondeur, en admirer la sagesse et la gloire! Quelle bonté de la part de notre Dieu, qui pour soutenir notre foi, fondement de notre salut, a voulu faire briller à nos yeux dans le ciel une nouvelle créature au moment où lui-même, qui en était le créateur, commençait à répandre sur la terre sa lumière invisible et spirituelle [3].

Si l'admiration de la terre fut à son comble à la vue de cette nouvelle étoile brillant dans les cieux,

[1] Supra ubi erat puer index stella consistit (*Hom.* 1, *ex Var.*).

[2] Quis enim dubitet, ipsam stellam lætiori lumine, et fulgentioribus radiis coruscasse, quæ cœli terræque lumen humanis oculis ingerebat (*Hom.* 3).

[3] Quis hanc investigare miraculorum gloriam posset, quod pro remedio salutis nostræ uno eodemque momento creatura lucebat in cœlo et creator splendebat in terris (*Loc. cit.*).

quel dut être l'étonnement des cieux en voyant luire dans l'enfant nouveau-né un nouveau soleil sur la terre [1] ! Cette étoile miraculeuse, dit Cornelius-à-Lapide, peut encore se considérer comme le signe, l'expression de ce prodigieux étonnement des cieux à la vue du roi de gloire, du Verbe de Dieu revêtu de notre chair [2]. En cela, dit le même interprète, nous voyons clairement l'accomplissement de la prophétie d'Aggé, qui fait dire au Seigneur : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et viendra le Désiré de toutes les nations [3] »

§ IV. *Analogie entre le miracle de l'étoile et celui de l'éclipse de soleil arrivée à la mort de Jésus-Christ. Ces deux prodiges prouvent sa divinité, de même que la joie des anges à sa naissance et leur deuil à sa mort.*

L'étoile des Mages prouve la divinité et la grandeur de Jésus-Christ, non-seulement par ses glo-

[1] Mirabatur quidem terra, quod novam stellam videret in cœlo; sed plus mirabatur cœlum, quod solem novum videret in terris (*L. c.*).

[2] Nova hac stella cœlum quasi stuporem suum tanti regis ortu, puta Verbi incarnati ostendit (*In Matth.*, 2).

[3] Hoc est quod prædixit Aggæus : Adhuc modicum; et ego commovebo cœlum et terram; et veniet desideratus a cunctis gentibus (*Ag.*, 2).

rieuses particularités, mais encore par le temps de son apparition. Car, comme affirme saint Augustin, l'étoile parut dans le ciel dans le moment même où Jésus-Christ nacquit sur la terre ; et cette nouvelle lumière, qui paraît dans une étoile à sa naissance, nous rappelle naturellement la lumière ancienne du soleil qui disparaît à sa mort [1]. Or, qui oserait attribuer au hasard ces deux prodiges, l'étoile de Bethléem et l'éclipse du calvaire, tous deux étonnants, publics, solennels et uniques dans leurs circonstances, tous deux apparus dans le ciel à deux temps déterminés et précis, aux deux extrémités de la vie mortelle de Jésus-Christ? Ils sont évidemment opérés pour Jésus-Christ; ils démontrent que Jésus-Christ au berceau comme attaché à la croix, commande aux cieux et en dispose en souverain, en créant une nouvelle étoile à sa naissance et en éclipsant le soleil à sa mort : il fait servir ces deux prodiges à la gloire de sa personne ; la lumière de l'étoile à la conversion des Gentils, et l'éclipse de soleil à la confusion de la perfidie judaïque [2].

[1] Eo nascente, lux nova est in stella revelata ; quo moriente, lux antiqua est in sole velata (34, *de Temp.*).

[2] Ille novam stellam declaravit natus, qui antiquum solem obs-

Mais revenons à cette belle idée de saint Augustin, pour l'approfondir davantage, pour découvrir l'harmonie qui existe entre ces deux prodiges et les témoignages qui en résultent pour la gloire de Jésus-Christ. Les deux circonstances les plus humiliantes de la vie de Jésus-Christ, furent sa naissance dans une étable, et sa mort sur une croix. Dans l'étable, il se montre le plus pauvre, le plus abject des hommes, n'ayant pour compagnie que deux animaux ; et sur la croix, il paraît le plus scélérat, placé comme le plus coupable entre deux larrons, compagnons de son supplice. O profondeur d'humiliation! ô avilissement incompréhensible de Celui qui, comme fils de Dieu, était la sainteté même, la gloire même de Dieu! O Jésus, vos prophètes ont poussé des cris lamentables en voyant ainsi traité le fils du Très-Haut, le juste par excellence, le saint des saints! Entendons Habacuc considérant en esprit le Fils de Dieu devenu Homme, et placé entre deux animaux, dans une crèche: « O Seigneur, j'ai considéré l'œuvre de votre miséricorde, et je suis demeuré saisi d'épouvante. Quoi donc! couché entre deux ani-

curavit occisus. Illa luce incohata est fides gentium ; istis tenebris accusata est perfidia Judæorum (31, *de Temp.*).

maux! vous vous ferez reconnaître pour ce que vous êtes [1]! « Et Isaïe, contemplant Jésus-Christ entre deux larrons, commence en ces termes l'histoire, plutôt que la prophétie, des douleurs et des humiliations du Sauveur sur la croix : « Qui pourra ajouter foi à mes paroles? Qui pourra reconnaître le bras du Seigneur dans les œuvres que je vais raconter? Le juste par excellence est mis au nombre des scélérats [2]. »

Le divin Sauveur par ses humiliations, non-seulement expie nos fautes, mais encore nous instruit et nous confirme dans la Foi; il nous donne par là une preuve évidente de son humanité, car il n'a pu naître ni mourir ainsi sans être vrai homme. Mais il est en même temps vrai Dieu, et la foi dans la divinité de Jésus-Christ n'est pas moins indispensable que la foi dans son humanité.

Comment Dieu va-t-il manifester cette sublime et importante vérité d'une manière sensible, et nous la faire toucher, pour ainsi dire? Aux prodiges d'humiliation de son fils qui démontrent son humanité, il joint, pour annoncer sa divinité, deux

[1] Domine consideravi opera tua et expavi; in medio duorum animalium cognosceris *Abac.*, 3. *Apud a Lapid.*, *in Matth.*, 2).

[2] Quis credidit auditui nostro; et brachium Domini cui revelatum est? Justus... cum sceleratis reputatus est (*Isai.*, 53)

prodiges de sa puissance, l'étoile de Bethléem et l'éclipse du Calvaire; car l'étoile qui parut à la naissance de Jésus-Christ démontra, dit saint Jean Chrysostôme, que celui qui naissait, comme le dernier des hommes, dans une étable, était le fils de Dieu. Et par le soleil qui s'éclipsa à sa mort et parut en quelque sorte mourir en lui et avec lui, nous voyons clairement, dit Cornelius-à-Lapide, que celui qui meurt comme le dernier des criminels, est le vrai Soleil de justice, le Dieu, le Maître de l'univers[1]; car, ajoute le même interprète, qu'est-ce que la lumière de la nouvelle étoile, sinon la joie et l'étonnement de la nature à la vue de l'infinie bonté du Verbe de Dieu fait homme par amour pour les hommes? Et qu'est-ce que l'éclipse si extraordinaire du soleil, sinon le deuil et l'horreur de la nature à la vue des cruautés exercées contre le fils de Dieu? Et c'est ainsi que la nature publie hautement que celui qui naît dans un état si pauvre et meurt d'un supplice si infâme, est son Maître, son Seigneur et son Dieu[2]. O accord ma-

[1] Hæc eclipsis fuit index divinitatis Christi. Sol enim obscuratus, et quasi emoriens, significabat Christum Deum ac Dominum suum; qui est sol justitiæ, in cruce emori (*In* 27, *Matth.*).

[2] Nato Christo stupet cœlum ad hanc Domini sui philantropiam, sicut eadem de causa in passione Christi obscuratus est sol et luna ut significaret Deum suum mori (*In* 2, *Matth.*).

gnifique! ô merveilleuse harmonie! ô profondeur! ô clarté de la sagesse divine, dans l'enchaînement des mystères du Sauveur! La lumière de l'étoile qui éclaire le berceau de Bethléem, nous découvre un Dieu dans ce nouveau-né tremblant de froid entre deux animaux; et les ténèbres du Calvaire nous montrent aussi un Dieu dans ce prétendu coupable qui expire entre deux scélérats. Et ainsi, l'étoile dans la joie, le soleil dans le deuil, le berceau et la croix, Bethléem et le Calvaire, semblent s'appeler et se répondre, réunir leur voix et leur témoignage pour proclamer cette vérité fondamentale : que le vrai homme qui naît et qui meurt ainsi est vraiment Dieu.

Rappelons-nous encore qu'à la naissance de Jésus-Christ, au moment où l'étoile le faisait connaître aux Mages par sa lumière, les anges l'annonçaient de leurs voix aux pasteurs, et entourant son berceau, le louaient par leurs cantiques. De même, à sa mort, au moment où le soleil lui rendait hommage, en voilant sa lumière, les anges de paix pleuraient amèrement, tristement rassemblés autour de sa croix.

Or, les étoiles et le soleil étant les ornements des cieux et les anges ses habitants, comme il est

beau, dit Saint-Augustin, de voir les ornements et les habitants des cieux chanter en chœur les gloires de Jésus-Christ, le dédommager des insultes des hommes, le proclamer Dieu dans le moment où il ne paraît pas même un homme ; car il ne peut être que Dieu, maître et souverain des cieux, Celui qui reçoit des habitants et des ornements des cieux un témoignage de louanges si magnifique et si solennel[1].

Et telle fut en effet la conclusion que tirèrent les Mages du prodige de l'étoile qui leur apparut à la naissance du Sauveur ; le Centurion en conclut de même, voyant le soleil s'éclipser à sa mort ; car, selon l'Écriture, les Mages jugèrent en voyant l'étoile, que l'enfant né en Judée était un Dieu digne d'adoration[2] ; et le centurion qui commandait la cohorte romaine sur le calvaire, frappé à la vue des prodiges arrivés à la mort du Sauveur[3], reconnut et confessa que celui qui mourait comme le dernier des hommes était vraiment le fils de Dieu[4].

[1] Cœlos angeli habitant ; sidera ornant ; utrisque ergo cœli enarrant gloriam Dei.

[2] Vidimus stellam ejus et venimus adorare

[3] Viso terremotu et his quæ fiebant (*Matth.*, 27).

[4] Dixit, vere hic homo Filius Dei erat (*Marc.*, 15).

Ainsi, conclut saint Maxime : Nous voyons Jésus-Christ aux deux époques de ses plus grandes humiliations recevoir les hommages les plus unanimes et les plus solennels : le ciel et la terre, les anges et les hommes, les créatures intelligentes et les êtres inanimés, toute la nature enfin le voyant naître et mourir comme homme, se prosternent devant lui, le confessent et l'adorent comme leur Créateur et leur Dieu[1].

§ V. *Les mages comprennent aussi par l'étoile que Jésus-Christ est vrai roi. En l'appelant roi des Juifs, ils le reconnaissent comme Roi Messie. La demande des Mages :* OÙ EST LE ROI DES JUIFS ? *comparée à l'inscription de la Croix :* JÉSUS DE NAZARETH ROI DES JUIFS. *Le Berceau et la Croix sont deux trônes de gloire sur lesqnels Jésus-Christ siége comme Dieu.*

Le bienfait de la manifestation de la Foi ne se borna point pour les Mages à leur faire connaître un Homme-Dieu ; mais dans l'enfant de Bethléem, dans cet Homme-Dieu, elle leur découvrit un Roi et Seigneur, le vrai Messie de Jacob, le Rédempteur

[1] Conditorem suum obsequens natura testatur (*Hom.* 5.

des hommes, le Sauveur du monde. Car les Mages en disant en entrant à Jérusalem : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître, car nous avons vu son étoile et nous venons pour l'adorer, » donnent clairement à entendre, dit le savant Aymon, que, d'après les lumières dont le ciel les avait favorisés, ils avaient reconnu dans cet enfant, avant de l'avoir vu, trois qualités, trois caractères, trois conditions : le vrai Dieu, le vrai Roi, le Sauveur des hommes[1] ; ils le croyent homme, en disant qu'il *est né* ; car en parlant d'êtres raisonnables, l'expression *naître* ne convient qu'à l'homme[2]; et par ces paroles : « Nous sommes venus pour l'adorer[3] » ; ils confessent sa divinité, car l'adoration ne se doit et n'appartient qu'à Dieu. Enfin ils le croyent roi comme ils le déclarent : « Où est né le roi des Juifs[4] ? »

En l'appelant *roi des Juifs*, les Mages n'entendent point un roi ordinaire qui doive régner à la manière des autres rois ; mais un roi Messie et Sauveur. Tous les prophètes avaient désigné le Messie sous

[1] A Domino illuminati, trinum eum crediderunt : hominem, Deum et Regem (*In Matth.*, 2).

[2] Crediderunt hominem quia dixerunt : « Qui natus est »; quia hominis est nasci.

[3] Deum crediderunt, addentes : « Venimus adorare »; quia Deus debet adorari, non creatura.

[4] Regem crediderunt, subdentes : « Rex Judæorum » (*In Matth.*, 2).

les noms de *Christ* et de *Roi des Juifs;* les Juifs eux-mêmes l'ont toujours appelé de ce nom et c'est sous ce même nom qu'ils l'attendent encore. Or, cette croyance des Juifs, comme nous l'apprend l'histoire profane était, au temps des Mages, répandue dans le monde entier et principalement en Orient; les nations étaient dans l'attente d'un personnage extraordinaire, d'un réformateur sauveur du monde qui devait naître dans la Judée, sous le titre de roi des Juifs; ainsi près des Juifs et des étrangers ce titre seul, sans aucune addition, indiquait le Messie. Ainsi en disant : « Où est né le roi des Juifs ? » les Mages n'entendaient point un roi des Juifs purement temporel; car, à la naissance de tant de rois qui se sont succédés dans la suite des siècles, et récemment encore à celle du fils d'Hérode, destiné à régner sur les Juifs, personne n'était venu d'Orient leur rendre hommage. Et d'ailleurs, s'il ne se fût agi que d'un roi purement temporel, quel intérêt si grand et si impérieux, dit saint Augustin, pouvaient avoir trois rois à venir, des extrémités de l'Orient pour visiter un roi d'une nation étrangère, pour le reconnaître et l'honorer dans son berceau[1] ? Les Mages vou-

[1] Quid est hoc ? Nonne tam multi antea reges Judæorum ? Quid tantopere alienæ gentis regem nosse cupierunt (50, *de Temp.*)?

laient donc parler d'un roi des Juifs Sauveur en même temps et dont le règne devait être éternel; autrement ils ne seraient point venus de si loin à sa recherche, ils n'auraient point démontré un désir si ardent de le voir[1]. En un mot, par le *roi des Juifs* ils comprenaient ce grand personnage que les Juifs désignaient sous le nom de *Messie*. Et, en effet, quand les Mages demandèrent où était né le roi des Juifs, tout Jérusalem comprit que ces étrangers parlaient du Messie; Hérode lui-même comprit dans le même sens la question des Mages; car, ayant fait rassembler le Sanhédrin pour savoir ce qu'il devait leur répondre, et plus encore pour satisfaire sa curiosité, il prie simplement les docteurs Juifs de consulter leurs Écritures et de lui dire où devait naître le Christ[2]. Ainsi, chez les Juifs, les mots *Christ* et *Messie*, s'employaient indifféremment, ayant le même sens. Ainsi, dans l'opinion même d'Hérode, ce roi des Juifs que cherchaient les Mages était le Messie.

Ce titre de *roi des Juifs* que les Mages donnent

[1] Nunquam tanta devotione requirerent, tanto pietatis affectu desiderarent, nisi eum agnoscerent regem Judæorum, qui rex est etiam sæculorum (30, *de Temp.*).

[2] Sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur.

à Jésus-Christ naissant, nous rappelle naturellement, dit saint Augustin, le titre de roi des Juifs que Pilate donna à Jésus-Christ mourant. Remarquons le grand et admirable mystère caché dans ces deux déclarations faites dans des temps et des circonstances si différentes, et qui nous présentent un seul et même sens. Car ils étaient païens les Mages qui, à la vue de l'étoile, publièrent que le *roi des Juifs était né;* il était païen, Ponce-Pilate qui donna à Jésus-Christ et fit écrire sur sa croix le titre de *roi des Juifs*. Ainsi les païens ont été les premiers à la naissance et à la mort de Jésus-Christ pour le reconnaître et l'annoncer comme Messie et Sauveur du monde[1].

Et remarquons ici que si la conduite des Mages fut noble et courageuse, en proclamant à Jérusalem la naissance d'un nouveau roi des Juifs, la manière d'agir de Ponce-Pilate ne fut pas moins ferme et mystérieuse; il s'obstine à nommer Jésus-Christ *roi des Juifs*, au mépris de leur haine et de leurs clameurs. Les Mages méprisent la jalousie du roi, et Pilate l'opposition et la fureur du peuple. Le président ro-

[1] Advertamus ergo magnum et mirabile sacramentum. Magi ex gentibus erant; ipse etiam Pilatus erat ex gentibus. Illi stellam viderunt in cœlo; iste titulum fixit in ligno : utrique tamen regem non gentium, sed Judæorum vel agnoscebant vel quærebant (30, *de Temp.*).

main ne se contente point, dans toute la suite de l'inique procédure, de nommer le Sauveur *le Roi des Juifs,* il fait de ce titre l'objet d'une déclaration authentique et solennelle revêtue de toutes les formes. Car, selon le rapport de l'évangéliste, Ponce-Pilate faisant de nouveau comparaître Jésus-Christ devant le peuple, s'assit dans son tribunal au lieu appelé en grec *Lithostratos* en hébreux *Gabbatha.* C'était le jour de la préparation de la Pâque, il était environ la sixième heure et il dit aux Juifs : « Voilà votre roi[1]. »

Or, toutes ces circonstances de personnes, de jour, d'heures, de lieu qui accompagnent cette déclaration et qui sont si minutieusement rapportées par l'Évangéliste, nous indiquent assez que Ponce-Pilate est, à son insçu, le ministre aveugle des desseins de Dieu et qu'il remplit une importante mission, prêtant son ministère à l'accomplissement d'un fait éminemment mystérieux.

En vain les Juifs frémissent, se voyant imposer pour Roi et pour Messie un homme qu'ils veulent châtier comme un esclave ; en vain s'écrient-ils en

[1] Adduxit foras Jesum, et sedit pro tribunali in loco qui dicitur Lithostratos, hebraice autem Gabbatha. Erat autem parasceve Paschæ, hora quasi sexta ; et dixit Judæis : *Ecce rex vester.*

tumulte qu'ils ne veulent point de lui, qu'ils ne reconnaissent d'autre roi que César; Pilate, inébranlable dans sa résolution, maintient le titre qu'il a énoncé et leur dit toujours : « C'est votre roi, vous voulez que je crucifie votre roi[1]. » Et non content d'avoir donné à Jésus-Christ ce glorieux titre, il le fait inscrire au sommet de sa croix, dans les idiômes les plus usités alors. « Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs[2]. »

Quel admirable rapport ont entr'elles la question des Mages et la déclaration de Ponce-Pilate! C'est le grand secret, le grand mystère dévoilé! Où est né le roi des Juifs, demandent les Mages? Le voilà! répond Pilate en le montrant au peuple et en lui faisant lire son titre sur sa croix : « Celui-ci est le roi des Juifs, Jésus de Nazareth. » Peu importe que les intentions de Pilate aient été différentes de celles des Mages; car, comme dit agréablement saint Augustin, de même que Dieu fit prêcher l'Évangile par le diable, dans la personne de Juda, ainsi a-t-il pu se servir et s'est réellement servi de Pilate pour prêcher Jésus-Christ et écrire sur la croix son vrai titre de grandeur et de

[1] Regem vestrum crucifigam.
[2] Hic est Jesus Nazarenus, rex Judæorum.

gloire qui est d'être le Messie et le Sauveur du monde. C'est donc le paganisme qui s'informe, dans la personne et par la bouche des Mages, et c'est le paganisme qui répond par la bouche et dans la personne de Pilate. Ainsi le païen instruit le païen; les ténèbres d'Occident et celles d'Orient se parlent entr'elles, se recherchent et se communiquent la vraie science, la connaissance du Messie, du Rédempteur du monde; et cette précieuse parole de vie passe d'une nuit à une autre comme d'un jour à un autre jour[1]. Ainsi Jésus-Christ a été reconnu d'une manière publique et solennelle pour le vrai Messie et Rédempteur du monde, d'abord par les Mages, au nom de l'Orient; et ensuite par Ponce-Pilate, au nom de l'Occident et de toutes les nations soumises à l'empire romain; et les uns et les autres l'ont reconnu au nom de la gentilité en général. Bénis soient nos pères qui ont rendu au Messie, au Fils de Dieu, des hommages aussi solennels aux deux extrémités de sa vie précieuse! Les uns l'ont annoncé à sa naissance pour Messie et Sauveur, et à sa mort, les autres lui ont reconnu ces deux ti-

[1] Ut rerum fidem et regna orientis per Magos discerent, et Romanorum imperium non lateret (*S. Leo, Ser. 2, de Epiph.*).

tres et les ont publiés. Les uns ont été les apôtres d'Orient et les autres d'Occident pour faire retentir son nom d'un bout du monde à l'autre [1].

Les Mages apprirent de l'étoile à connaître dans Jésus-Christ le Messie et le Sauveur du monde [2]. Ainsi, dit saint Émiscène, l'étoile eut aussi un langage propre, et sans chercher si loin une comparaison pour me faire comprendre, elle leur parlait comme les lettres que je trace parlent à l'esprit du lecteur, comme un hiéroglyphe qui, présentant un objet aux yeux, en découvre le sens à l'esprit [2]. Voilà encore, dit saint Augustin, un autre trait de ressemblance entre l'étoile de Bethléem et l'inscription de la croix. Car, que disait cette inscription, sinon que celui qui mourait d'une manière si ignominieuse était *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs :* Et que disait l'étoile en apparaissant aux Mages ? L'*Enfant né dans la Judée est le roi des Juifs et le Messie.* Mais les Mages ignorant le lieu où devait se trouver l'enfant, que fait l'étoile? Elle les conduit jusqu'à la grotte de Bethléem qu'elle environne et rem-

[1] Ubi est rex Judæorum ? Vidimus stellam ejus.

[2] Habuit enim nguam suam ; ne enim longe petamus exempla, sic illa stella loquebatur, sicut istæ literæ loquuntur nobis.

plit d'une lumière éclatante; elle s'arrête sur la tête de Jésus naissant, de même que l'inscription de Pilate demeure fixée sur la tête de Jésus mourant. Si l'étoile ne parle point, elle dit assez en s'arrêtant d'une manière aussi miraculeuse sur l'Enfant de Bethléem : celui-ci est le roi des Juifs que vous cherchez [1].

Ainsi, la grotte et le Calvaire sont deux lieux de souffrance, d'ignominie et d'avilissement aux yeux de l'âme charnelle, inhabile à comtempler les mystères de Dieu; mais au yeux de la Foi, la grotte et le Calvaire sont deux cours de grandeur et de gloire, les seules qui convenaient à un roi Dieu et Homme; car les rois de la terre ne peuvent commander, ni régner qu'avec l'appareil de la force et de la puissance sensibles. A Dieu seul est donné de régner dans la douleur et de triompher dans la faiblesse. Et en réalité, l'étoile du berceau est le titre de la croix, ces armoiries des deux cours du Dieu Monarque disent en leur langage, que Jésus-Christ est le roi des Juifs ou

[1] Ut Christo plenum redderet obsequium temperavit gradum; donec Magos perduceret ad puerum. Hospitium radiavit amplissimo lumine, et tecta nati perfudit. Stetit supra caput pueri, quasi dicens : Hic est rex Judæorum; ut quia loquendo monstrare non poterat, stando demonstraret (50, *de Temp.*).

le Messie. Nous lisons dans ces deux signes que Jésus-Christ est un roi qui, d'un trône d'humiliation et de douleur, déploie toute l'étendue de son pouvoir divin, de son indépendance, de la souveraineté de son empire, en convertissant, en pardonnant, en sauvant et, par là, régnant en Dieu. Et en vérité, dit saint Maxime, il n'attendit point qu'il fut attaché à la croix pour vérifier cette magnifique prophétie de David : « que le Messie attaché au bois devait régner sur les Gentils [1]; » il commença dès le bois du berceau ce règne mystérieux qui devait un jour avoir son accomplissement sur le bois de la croix ; car, de même que sur le bois de la croix, au milieu des Juifs, il régna sur les Gentils d'Occident en convertissant le centurion et la cohorte romaine ; de même en pleurant près des Juifs, sur le bois de son berceau, il régna sur les Gentils d'Orient, en appelant les Mages à sa Foi et à son amour [2].

Quelle grandeur, quelle sublimité dans cet acte de pouvoir royal par lequel ce *roi pacifique* signale son règne dès son entrée dans le monde [3] !

[1] Dicite in gentibus quia Dominus regnavit, a ligno (*Juxta Eccl. Trad.*).

[2] Vagiebat apud Judæos, regnabat apud Gentiles (*Hom.*, 5).

[3] Rex pacificus magnificatus est.

Il n'appartenait qu'à un Roi-Dieu de se montrer si grand dans ses œuvres, sous les dehors d'un faible enfant ; de faire des lois, de commander au ciel avant d'articuler une parole sur la terre [1] ; car non-seulement il manifeste aux Mages les principaux mystères de la Rédemption et du salut, mais il leur inspire la Foi dans ces mystères, le désir de les mieux comprendre, le courage de les confesser, la volonté d'y demeurer fidèles ; il fait briller à leurs esprits une lumière si éclatante, les comble de grâces si abondantes, orne leurs âmes de tant de perfections, que de pécheurs, de superstitieux, d'orgueilleux, d'idolâtres qu'ils étaient, ils deviennent dans un instant, des justes, des croyants, des adorateurs du vrai Dieu, d'humbles disciples ; et ces œuvres, c'est Jésus-Christ qui les opère dans l'étoile et par l'étoile ; c'est Jésus-Christ qui donne aux Mages cette grâce triomphante qui les amène à ses pieds, les met au nombre de ses adorateurs, de ses disciples et de ses sujets [2]. C'est ainsi que Jésus-Christ érige en trône son chétif berceau [3] !

[1] Quis est iste rex tam parvus, et tam magnus ; nondum loquens in terris, et jam e cœlo edicta proponens ?

[2] Ab ipso acceperunt ut ad eum venirent.

[3] Vagiebat apud Judæos, regnabat apud gentiles.

O belle et glorieuse conquête de notre Dieu, de ce Roi Enfant! Les Mages ne l'ont point encore vu, et déjà ils sont devenus son peuple, et lui leur roi! Déjà ils croient en lui, le cherchent et le reconnaissent [1]. Tout en le désirant, ils l'adorent; car désirer d'adorer, c'est adorer, comme c'est aimer que de désirer d'aimer [2]. Mais ne nous étonnons point de ce prodige, car les Mages ont été convertis par Jésus-Christ, qui commença à accomplir, du trône de son berceau, la promesse qu'il a faite d'attirer tout à lui du trône de sa croix [3]. Il a attiré trois souverains des confins de l'Orient à son obéissance, à son empire, afin de montrer que malgré sa pauvreté, son humiliation, son enfance, sa condition de vrai homme, il ne règne pas moins en vrai Dieu, en vrai roi, en maître absolu des esprits et des cœurs, comme de la langue des hommes pour les changer à son gré, obtenant des Mages païens la soumission de leurs esprits, le sacrifice de leurs cœurs et les louanges de leurs bouches [4].

O Jésus! qu'ils sont sublimes, qu'ils sont grands

[1] Natus est. Rex Judæorum.
[2] Venimus adorare.
[3] Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum (*Joan.*, 12).
[4] Vagiebat apud Judæos regnabat apud gentiles.

vos mystères! Qu'il est beau de vous voir ainsi dans le berceau et sur la croix, glorieux dans l'humiliation, puissant dans la faiblesse, Roi dans la dépendance, Dieu dans l'humanité! Mais autant ces mystères sont précieux, autant il sont doux et chers à mon cœur! Comment à tant de signes ne pas vous reconnaître pour vrai homme et pour vrai Dieu, pour vrai Roi, pour Messie et Sauveur! Soyez à jamais béni d'avoir bien voulu affermir ma foi par des preuves aussi lumineuses; recevez l'hommage humble et sincère de cette foi; je vous crois vrai homme, vrai Dieu et vrai roi; et cette Foi que votre grâce a établi dans mon cœur, loin de me coûter aucun sacrifice, fait mes délices, ma joie, ma félicité. Non-seulement je crois en vous, mais ma foi fait l'objet de mon amour, de ma gloire, de mes complaisances. O mon Dieu! pourquoi mon amour n'égale-t-il pas ma foi? Achevez l'œuvre de votre miséricorde, et faites que je vous aime sans mesure, comme je crois en vous sans effort.

§ VI. *La révélation faite aux Mages n'a point cessé dans le monde en eux ni avec eux. Nous avons appris par la prédication de la Foi ce qu'ils apprirent par le moyen de l'étoile L'étoile sur la grotte, figure de Jésus-Christ, toujours avec son Église. Comment Jésus-Christ, selon la doctrine de saint Paul, éclaire l'Église de son regard divin. La doctrine de l'Église, doctrine de Jésus-Christ. Malheur et châtiment de ceux qui la méprisent.*

Le prodige de cette grande manifestation arrivée à la naissance du Sauveur par le moyen de l'étoile, n'a point été seulement opéré en faveur des Mages, et n'a point cessé d'exister avec eux; car, dit Procope, ce prodige qui fut pour les Mages une grâce des plus signalées, fut l'annonce et la prophétie de cette lumière spirituelle, de cette révélation qui devait se propager et se perpétuer dans le monde [1].

Saint Augustin parle aussi dans le même sens; car, nous dit-il, l'étoile des mages ne fut point un signe muet, un vain ornement dont il plut à Dieu d'illustrer la naissance de son Fils sur la terre;

[1] Stella demonstrat magnum et spirituale lumen cœlitus demissum, totum orbem illustrans (*In 24, Num.*).

mais elle fut une langue magnifiquement éloquente dont le ciel se servit pour annoncer la divinité, la grandeur et la gloire de Jésus-Christ. Comme un interprète divinement inspiré, elle expliqua, par sa lumière miraculeuse et divine, l'enfantement miraculeux d'une Vierge, donnant à connaître que l'explication de ce mystère ne devait point cesser avec l'étoile, mais se continuer par la prédication évangélique qui, plus tard, devait retentir dans le monde entier [1].

O paroles sublimes du grand docteur! L'étoile ne fut donc que l'avant-coureur, le prélude, l'aurore, la préface de l'Évangile! L'Évangile a donc été dans le monde la suite de la manifestation de la Foi qui a commencé à l'étoile. Ces grandes vérités que les Mages apprirent de l'étoile, nous les avons reçues de la prédication et de la doctrine de la Foi. Ainsi, dit saint Augustin, la Foi est pour nous ce que l'étoile fut pour les Mages; elle est l'apôtre, l'évangéliste de Jésus-Christ; elle nous a éclairés, nous a instruits de ses mystères, nous a conduits à Lui et nous l'a fait trouver

[1] Quid erat illa stella, nisi magnifica lingua cœli quæ enarraret gloriam Dei; quæ inusitatum Virginis partum, inusitato fulgore clamaret : cui non postea apparenti, Evangelium toto mundo succederet (30, *de Temp.*).

en cette vie dans l'Église, comme l'étoile le fit trouver aux Mages dans la grotte de Bethléem et leur en assura, et à nous dans leurs personnes, la jouissance pour la vie future [1]. Ainsi n'avons-nous rien à envier aux Mages, car, toute âme fidèle, dit Cornelius-à-Lapide, possède son étoile dans la Foi et par la Foi [2] qui est cette étoile dont parle saint Pierre lorsqu'il dit : « Jusqu'à ce que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs [3]. » Nous pouvons dire aussi comme les Mages, que nous avons vu l'étoile de Jésus-Christ, et que nous avons été non-seulement appelés avec eux (comme nous avons vu dans la lecture précédente), mais encore instruits comme eux. Et telle est, dit saint Chrysostôme, la raison pour laquelle l'Évangile remarque cette particularité : « Que les Mages vinrent d'Orient, » car de même que le jour matériel commence à l'Orient, ainsi le jour spirituel de la Foi, qui est la vraie lumière et la vraie étoile, commença à l'Orient à la révélation des Mages [4].

De même que les Mages connurent Jésus-Christ

[1] Stella ejus lux fidei est qua aspirati sumus, et in eum credere debemus (*In Matth.*).

[2] Stella hominis fidelis est fides (*In Matth.*).

[3] Donec Lucifer oriatur in cordibus vestris (1, *Petr.*).

[4] Ab oriente venerunt, unde dies nascitur, ibi initium fidei processit ; quia fides lumen est animarum (*In* 2, *Matth.*).

à l'instant de l'apparition de l'étoile; ainsi le monde le connut à l'instant de la prédication de la Foi. Et de même que le *terme moyen* renferme et fait connaître les *extrêmes*, ainsi Jésus-Christ, une fois connu comme grand médiateur, grand *moyen* entre Dieu et l'homme par sa qualité d'Homme-Dieu, le monde comme les Mages connut Dieu en Jésus-Christ, l'unité de sa nature et la Trinité de ses personnes; l'homme y découvrit son origine, les vicissitudes de l'humanité, ses besoins, ses moyens de secours, ses devoirs, ses espérances et sa fin.

En outre, l'étoile n'apparut point seulement aux Mages, mais à tout l'Orient, selon l'opinion de saint Jean Chrysostôme. Cependant les Mages seuls arrivèrent à la vraie connaissance de Jésus-Christ et de sa religion, parce que seuls ils suivirent l'étoile, seuls ils affrontèrent les dangers pour aller à Bethléem, où seulement ils pouvaient trouver le Dieu sauveur que l'étoile leur avait fait connaître. La Foi fut aussi prêchée au monde entier [1]; mais tous ne se montrèrent pas dociles à cette manifestation de l'Évan-

[1] In omnem terram exivit sonus eorum.

gile [1], tous n'eurent point le courage d'abandonner les sentiers de l'erreur pour suivre cette étoile mystérieuse de la Foi, et entrer avec son secours dans la vraie Bethléem, dans l'Église catholique, où seulement on doit chercher Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans l'Église [2].

L'étoile s'arrêta sur la grotte, parce que dans la grotte était Jésus-Christ [3]; car, dit saint Ambroise, là où est Jésus-Christ, là seulement se trouve l'étoile, et quand Jésus-Christ abandonna la grotte, l'étoile disparut avec lui [4]. Ainsi l'étoile fit connaître Jésus-Christ aux Mages, et les conduisit à son berceau ; ce fut Jésus-Christ qui par sa présence maintint dans toute sa clarté et sa lumière l'astre miraculeux. De même la vraie Foi n'est que dans l'Église, parce que c'est dans l'Église seule que se trouve et se trouvera Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde [5]. Ainsi la vraie Foi fait connaître Jésus-Christ et conduit à Lui; et c'est Jésus-Christ qui, par sa présence,

[1] Non omnes obediunt Evangelio.

[2] In Bethleem ; idest in Ecclesia catholica quærendus est (*Haim. in* 2, *Matth.*).

[3] Stetit supra ubi erat puer (*Matth.*, 2).

[4] Ubi Christus ibi et stella, et ubi Christus non est, stella non videtur (*In* 2, *Luc.*).

[5] Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi (*Matth.*, 28).

maintient dans toute sa clarté la lumière de la Foi et la fait briller dans son Église et par son Église. Telle est sur ce point la théologie de saint Paul; car, nous dit-il, par la lumière que Dieu fit briller dans le monde matériel, au commencement de la création, il voulut figurer dès-lors une lumière infiniment plus noble et plus précieuse, la lumière de la science de Dieu, de la vraie Foi qu'il devait faire briller dans le monde spirituel au commencement de la rédemption[1]. Et de même que, selon la belle expression de saint Ambroise, la lumière sensible qui éclaire les corps est comme le reflet de la face de Dieu créateur[2]; de même, selon saint Paul, la lumière surnaturelle et divine de la Foi qui éclaire les intelligences, est le reflet de la face de Jésus-Christ Dieu rédempteur[3].

Cherchons à donner, autant qu'il est possible, une idée de ce touchant et sublime mystère. Dieu le père, contemplant son Verbe, reproduit en lui sa parfaite image, et par là le Verbe éternel est appelé, « la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa

[1] Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere; ipse illuxit in cordibus vestris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei (2, *Cor.*, 2).
[2] Deus lucem vidit et vultu suo illuminavit (*Exam.*).
[3] Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu (*Loc. cit.*.)

substance [1] : » et Jésus-Christ a dit « que celui qui connaît le Verbe connaît aussi le Père [2]. » Or, ce Verbe de Dieu fait homme contemplant son Église avec laquelle il a promis de se trouver toujours, reproduit en elle sa parfaite image, et par là l'Église est figurée dans cette femme mystérieuse que saint Jean nous montre revêtue de la splendeur du soleil de justice [3]; et cette cité (l'Église) ayant pour lumière l'agneau de Dieu, n'a pas besoin de la lumière du soleil ni de la lune, c'est-à-dire de la science humaine et terrestre, pour se voir elle-même et pour éclairer le monde [4]. Et comme Jésus-Christ est l'image fidèle de Dieu le père, en contemplant son Église et réfléchissant en quelque sorte en elle son image, il fait par là connaître Dieu le père; et comme le père n'est connu que de son Verbe, et que le Verbe de Dieu fait homme n'est vraiment connu que de son Église, il s'en suit que c'est dans l'Église seule, dans cette vraie Bethléem où est l'enfant et l'étoile, Jésus-Christ et la vraie Foi, que se trouvent la vraie connaissance de Dieu, la vraie science du salut, qui de la face bien-aimée

[1] Splendor gloriæ et imago substantiæ ipsius (*Hebr.*, 1).
[2] Qui videt me, videt et Patrem meum (*Joan.*, 14).
[3] Mulier amicta sole (*Apoc.*, 12).
[4] Non eget sole neque luna. Lucerna ejus est Agnus (*Apoc.*, 2).

du Sauveur, brille comme une lumière [1]. Qu'est-ce donc que la doctrine et l'infaillibilité de l'Église? sinon la doctrine et l'infaillibilité même de Jésus-Christ qui est toujours avec elle et l'éclaire constamment de sa lumière [2]. Ainsi, quiconque est dans l'Église et écoute l'Église en admettant sa doctrine, se trouve avec Jésus-Christ, reçoit sa lumière et sa doctrine. Et au contraire, celui qui méprise la parole de l'Église, méprise par là même la parole de Jésus-Christ, repousse sa lumière et éteint de ses propres mains l'unique flambeau, la seule lumière qui puisse fidèlement guider ses pas au milieu des ténèbres de la raison humaine [3]; il s'assied pour sa ruine dans l'obscurité et les ombres de la mort; comme les Juifs, il s'ensevelit dans les ténèbres dont parle Tertullien, qui sont le crime et la punition de quiconque ne veut point voir, jusqu'au moment où ces ténèbres passagères dans cette vie deviendront dans l'autre extérieures et éternelles en l'environnant de toutes parts, et seront à jamais pour lui un sujet de plaintes et de douleurs [4].

[1] Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.

[2] Lucerna ejus est Agnus.

[3] Sicut lucerna in caliginoso loco (2, *Petr.*, 1).

[4] Et mittent eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium (*Matth.*, 8).

§ VII. *Rapport entre la lumière matérielle qui éclaire les corps et la lumière de la Foi qui éclaire les esprits. L'étoile arrêtée sur Bethléem, figure de la vraie Foi établie principalement à Rome. La vraie Foi ne se maintient et ne se prouve que par la sainteté. Devoir de prouver ainsi à Dieu notre reconnaissance. Promesse de remplir ce devoir.*

1°. La lumière matérielle ne vieillit point par la longueur du temps, ne s'altère point par l'étendue de l'espace qu'elle occupe, ne se souille point en éclairant les lieux les plus infects, et depuis six mille ans brille aussi pure, aussi vierge qu'au premier jour de sa création. Il en est de même de la doctrine de l'Église : le temps ne l'a point vieillie ; sa diffusion parmi tant de peuples ne l'a point altérée ; les blasphêmes des gentils, les délires des philosophes, les erreurs des hérétiques, les vices des mauvais chrétiens n'ont pu la souiller, et depuis dix-huit siècles, elle est aussi pure, aussi vierge, aussi vive qu'au jour où elle commença à briller dans l'étoile de Bethléem et que plus tard elle retentit de la bouche des premiers envoyés de Jésus-Christ. Ainsi, depuis tant de siècles, nous connaissons, nous croyons les mêmes vérités que connu-

rent et crurent les Mages et les premiers fidèles ; car, de même que le Créateur présent dans le monde y maintient la lumière telle qu'il l'a créée, de même Jésus-Christ, toujours avec son Eglise, y maintient la doctrine telle qu'il l'a révélée[1].

2° Dieu fait luire pour tous la lumière matérielle, tous peuvent en jouir gratuitement sans aucun effort, et il suffit d'avoir des yeux et de vouloir les ouvrir. De même la doctrine de la Foi n'a point été donnée pour un seul peuple, mais pour tous les peuples; tous peuvent jouir gratuitement de son bienfait, il suffit de vouloir l'accepter. « Enseignez toutes les nations a dit Jésus-Christ[2]. »

3° Il ne faut ni travaux ni études pour jouir de la lumière matérielle ; l'enfant au berceau qui ne la saurait nommer, le simple habitant des champs qui en ignore les conditions en jouissent aussi bien que le philosophe qui consume sa vie à en étudier la nature; il suffit pour tous de posséder sain l'organe de la vue. De même la doctrine de l'Église n'exige ni étude, ni examen ; l'enfant, l'homme sans lettres, l'humble artisan peuvent y participer comme le théologien qui en approfondit les preu-

[1] Lucerna ejus est Agnus.
[2] Docete omnes Gentes.

ves; la seule disposition requise est de posséder une intelligence saine, c'est-à-dire l'humilité d'esprit, la docilité de cœur, la pureté d'affection; et l'âme croit d'autant mieux qu'elle s'anéantit et s'abaisse davantage; et mieux elle croit plus elle aime; et plus elle aime, plus elle comprend, plus elle est en paix, plus elle est assurée, joyeuse et heureuse dans sa Foi[1].

4° Enfin la lumière matérielle marche d'Orient en Occident. Il en est de même de la lumière spirituelle, de la doctrine évangélique que nous avons le bonheur de posséder. Apparue d'abord en Orient dans l'étoile et la conversion des Mages, et plus tard en Judée, dans la prédication du fils de Dieu et de ses apôtres, elle est passée en Occident; elle est venue de Jérusalem se fixer à Rome comme l'étoile des Mages vint d'Orient se fixer sur Bethléem. O Rome! ô heureuse cité! ô vraie Sion, plus chère à Dieu que tous les tabernacles de Jacob[2].

Oui, le Seigneur a choisi particulièrement Rome pour foyer de la lumière qui doit éclairer toute la terre; il l'a choisie comme un sanctuaire pour

[1] Lux orta est justo et rectis corde lætitia.

[2] Diligit Dominus portas Sion super omnia tabercula Jacob (Ps. 86.

y maintenir sa doctrine dans toute sa pureté et sa splendeur. C'est à Rome qu'il a posé la grande pierre sur laquelle est bâti et se soutient l'édifice de son Église; pierre contre laquelle se brise celui qui vient s'y heurter. Il a prêté à Rome une spéciale assistance, afin d'y maintenir intact l'héritage de la Foi. Munie de ce secours divin, Rome maintient sans altération cette Foi que lui confièrent les premiers apôtres, en sorte que saint Paul, en écrivant aux chrétiens de Rome que leur Foi s'annonçait dans le monde entier, parut ajouter une prophétie à l'éloge qu'il faisait de l'Église romaine; car depuis ce temps, on a toujours tenu pour caractère distinctif de la vraie Foi, celui *de Foi romaine;* et encore de nos jours celui-là possède la vraie croyance, qui croit comme l'Église romaine; et ainsi, la Foi de Rome est toujours la règle sûre, la pierre de touche de la vraie Foi pour le monde entier [1].

Cependant, quoique le flambeau de la vraie Foi ne puisse s'éteindre à Rome, il pourra bien cesser d'éclairer ces Romains qui n'alimentent point ce feu par la sainteté des œuvres; car l'apôtre saint Jacques a dit pour tous les chrétiens : « Qu'une

[1] Fides vestra annuntiantur in universo mundo (*Rom.* 1).

Foi qui rougit de se manifester par les paroles et par la sainteté des œuvres, est une Foi faible et languissante, qui finira par s'éteindre, comme nous le démontre une funeste et journalière expérience [1]. Ecoutons sur ce sujet l'avertissement de l'apôtre saint Paul : puisque la divine clémence, par l'admirable lumière de la Foi, a dissipé les ténèbres de notre esprit, c'est pour nous un devoir de reconnaissance de rejeter les œuvres de ténèbres qui obscurcissent notre conduite, de nous revêtir des armes de lumière, de mettre en harmonie la vérité de notre croyance avec la sainteté de nos œuvres, et de vivre dans cette pureté de mœurs qui convient à des hommes qui marchent au grand jour de la Foi [2]. Prenons donc la résolution de rendre à Dieu lumière pour lumière, et selon le commandement de Jésus-Christ, répondons à la lumière de la Foi dont-il nous a gratifié, par la lumière d'une piété sincère, de cette vraie sainteté qui doit briller dans toutes nos œuvres, afin que notre vie serve à l'édification de nos frères et glorifie le Père Céleste [3].

[1] Fides sine operibus mortua est (*Jac.*, 1).

[2] Eripuit nos de potestate tenebrarum; abjiciamus ergo opera tenebrarum (*R.*, 13). Induamur arma lucis : sicut in die honeste ambulemus.

[3] Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est (*Matth.*, 5).

O Seigneur! vous dirons-nous avec l'Eglise, dans ce jour où nous sommes éclairés de la nouvelle lumière de votre Verbe incarné, accordez-nous la grâce de montrer dans nos œuvres cette Foi sainte qui éclaire nos esprits [1]! Et en action de grâce de l'avantage inestimable de vous connaître, de croire en vous, de vous adorer; je veux, ô mon Dieu! m'adonner tout entier à gagner mes frères par mes paroles, et surtout par mes exemples, afin qu'ils entrent dans la voie du salut, qu'ils vous connaissent, vous adorent et vous servent. Et cette lumière, dont votre grâce me favorise, je veux la répandre [2] pour la gloire de votre loi sainte et de votre Église, afin d'obtenir la vie Éternelle, récompense que vous promettez à ceux qui vous font connaître [3].

Examinons maintenant avec quelle magnificence ce sublime et consolant mystère de la *manifestation de la Foi aux Mages*, se trouve annoncé quinze siècles avant son accomplissement, et par les actions, et par les paroles d'un Mage habitant

[1] Da nobis ut qui nova incarnati Verbi luce perfundimur, hoc in nostro resplendeat opere, quod per fidem fulget in mente (*Orat.* 2, *Miss. Nativ.*).

[2] Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur (*Ps.* 50).

[3] Qui elucidant me vitam æternam habebunt.

de l'Orient et ancêtre des trois Mages. Cette prophétie se trouve aux chapitres XXII, XXIII et XXIV du livre des Nombres.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

Balaam bénit le peuple hébreux. Prophétie du mystère que nous exposons.

§ VIII. *Balac roi de Moab, invite le magicien Balaam pour maudir les Hébreux. Les intentions perverses du magicien, se rendant à cette invitation, sont découvertes et condamnées par son âne qui lui parle et par un ange qui le menace. Efforts inutiles du roi pour faire maudir Israël par le magicien qui ne prononce que des bénédictions et des prophéties Traits principaux de ce divin charme.*

Les Israélites étant arrivés après une suite de glorieuses victoires, près du Jourdain, en face de Jéricho, ville-frontière de la terre de Chanaan, que Dieu leur avait promise, Balac roi de Moab, et les princes de Madian, ses voisins et ses alliés,

craignirent que dans peu leurs peuples n'eussent à subir le malheureux sort des Amorrhéens qui avaient été défaits et taillés en pièces par les Hébreux au premier choc de la bataille. Mais ce qui ajoutait surtout aux craintes du roi, c'était la consternation et la frayeur dont la renommée et la bravoure des Israélites avait frappé son peuple; il se voit incapable, avec un petit nombre d'hommes découragés par la peur, de faire face au peuple victorieux [1].

Cependant Balac ne se tient point pour vaincu; mais comptant sur les enchantements pour triompher d'un peuple devenu désormais invincible par la force des armes, il résolut d'appeler à son secours Balaam prêtre idolâtre et magicien renommé dans toutes ces contrées, et de le prier d'employer ses maléfices et ses charmes pour conjurer, maudire et mettre en fuite un peuple qu'il était incapable de vaincre par d'autres moyens [2].

[1] Videns Balac quæ fecerat Israel, et quod pertimuissent eum Moabitæ, et impetum ejus ferre non possent; dixit ad majores natu Madian : Ita delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur, quomodo solet bos herbas usque ad radices carpere. Ipse erat eo tempore rex in Moab.

[2] Misit ergo nuntios ad Balaam Ariolum, ut vocarent eum, et dicerent : Veni, et maledic populo huic, quia fortior me est; si quo modo possim percutere et ejicere eum de terra mea.

Projets insensés! Dans le moment où Balaam reçoit l'invitation du roi, le Roi du ciel, le vrai Dieu lui défend formellement de suivre les envoyés de Balac dans l'intention de maudire un peuple que Dieu lui-même avait béni[1]. Le magicien invité une seconde fois par les envoyés de Balac, chargés de lui faire les offres les plus séduisantes[2], se rend à leur instance; mais, quant à maudire Israël, il proteste qu'il ne dira ni plus ni moins que ce que le Dieu d'Israël lui a commandé; il déclare que quand même le roi devrait lui donner sa maison remplie d'or et d'argent, rien ne serait capable de le faire changer de résolution[3].

Mais ces bonnes intentions de Balaam ne furent point de longue durée; les trésors que le roi avait fait briller à ses yeux lui revinrent à l'esprit et le déterminèrent à se prêter enfin aux desseins sacrilèges du roi, il se leva et se mit en chemin, monté sur son âne[4].

L'insensé! il espère dérober son coupable des-

[1] Noli ire cum eis; neque maledicas populo, quia benedictus est.
[2] Paratus sum honorare te, et quidquid volueris dabo tibi.
[3] Si dederis mihi Balac plenam domum suam argenti et auri, non potero immutare Verbum Domini Dei mei, ut et plus vel minus loquar.
[4] Surrexit Balaam; et strata asina profectus est cum eis.

sein au regard d'un Dieu qui sonde les cœurs. Déjà l'indignation du Seigneur s'était levée sur lui[1]; car à peine avait-il fait quelques pas que l'ange de Dieu se présenta dans son chemin pour l'arrêter.

L'ânesse voyant l'ange qui se tenait dans le chemin, ayant à la main une épée nue, se détourna de la voie et allait à travers champs. C'est en vain que Balaam qui ne voyait point l'ange frappe l'animal pour l'obliger à rentrer dans le chemin; mais serré de plus près par l'ange et accablé de coups par son maître, au lieu d'obéir, il tombe sous les pieds de celui qui le portait[2]. Alors le magicien, bouillonnant de colère, se mit à frapper son ânesse à coups redoublés[3]. Dans ce moment le Seigneur donna à l'ânesse la faculté de parler à Balaam, comme le démon la donna au serpent pour parler à Ève. « Que vous ai-je fait, lui dit-elle? pourquoi m'avez-vous frappé déjà trois fois? Ne vous ai-je point toujours été docile et obéissante jusqu'aujourd'hui? Si dans ce moment vous me voyez agir contre ma coutume, ne devez-vous point penser

[1] Iratus est Deus.

[2] Quam cum verberaret Balaam, et vellet ad semitam reducere, concidit sub pedibus asina sedentis.

[3] Qui iratus vehementius cædebat fuste latera ejus.

que j'y suis forcée par une cause supérieure à ma volonté[1]. »

L'ânesse avait à peine fini de parler que le Seigneur ouvrit les yeux à Balaam, qui vit l'ange dans le chemin, tenant une épée nue ; et il l'adora la face prosternée contre terre[2]. « Alors, lui dit l'ange, pourquoi traiter aussi brutalement cet innocent animal, tandis que c'est moi-même qui m'oppose à votre voyage, parce que votre voie est corrompue et m'est contraire[3]. A ce reproche Balaam, confus et repentant, reconnaît et confesse sa faute, et demande à l'expier : « J'ai péché, dit-il, et je suis prêt à retourner si mon voyage vous déplaît[4]. — Allez, lui dit l'ange, mais prenez bien garde de ne rien dire que ce que je vous commanderai[5]. »

Il arrive enfin au camp de Balac, mais avec des intentions bien différentes de celles qu'il avait à son départ et surtout de celles de Balac. Aussi

[1] Aperuitque Dominus os asinæ et locuta est ; quid feci tibi ? ecce percutis me jam tertio..... Nonne animal tuum suum, cui semper sedere consuevisti usque ad præsentem diem ? dic quid sic unquam fecerim tibi ?

[2] Protinus aperuit Dominus oculos Balaam : et vidit angelum stantem in via evaginato gladio ; adoravitque eum pronus in terram.

[3] Quid verberas asinam tuam ? Ego veni, ut adversarer tibi : quia perversa est via tua, mihique contraria.

[4] Et nunc si displicet tibi ut vadam, revertar.

[5] Cave ne aliud, quam præcepero tibi, loquaris.

commence-t-il à protester hautement en face du roi, qu'il ne vient pour dire autre chose que ce que Dieu devait lui inspirer[1].

C'est en vain qu'à trois reprises et en divers lieux on élève des autels, on immole des victimes, on offre des holocaustes aux idoles; c'est en vain que Balaam, se transportant d'une montagne à une autre pour découvrir le camp des Hébreux, est invité par le roi à lancer l'anathème et la malédiction sur Israël. Par trois fois Balaam se sentant l'esprit transporté, le cœur ravi et la langue dominée par une force secrète et irrésistible, se trouve forcé de bénir le camp des ennemis au lieu de le maudire[2]. Alors le roi lui reprochant de faire tout le contraire de ce qu'il attendait de son ministère et de combler de bénédictions l'ennemi commun qu'il devait perdre par ses anathèmes; Balaam lui répondit : « Je ne puis dire ni faire que ce que le Seigneur m'ordonne[3].

Le roi, irrité contre Balaam, le menace de sa co-

[1] Numquid aliud potero loqui, nisi quod Deus posuerit in ore meo.

[2] Ad benedicendum adductus sum, et benedictionem prohibere non valeo.

[3] Dixitque Balac : quid est hoc quod agis ? Ut malediceres inimicis meis vocavi te ; et tu e contrario benedicis eis ? Cui respondit : Non aliud possum loqui nisi quod jusserit Dominus.

lère et de sa vengeance[1]; mais ces menaces de Balac sont aussi impuissantes sur l'esprit de Balaam que ses promesses avaient été d'abord séduisantes. Au contraire, la troisième fois que le prophète ouvre la bouche pour bénir Israël, il se sent particulièrement transporté de l'esprit de Dieu, qui lui commandait de bénir son peuple. Il dépose alors tout respect humain, toute crainte servile, et de la hauteur d'où il découvrait le bel ordre du camp des Hébreux, il jette sur eux des regards d'une sainte envie, d'admiration et d'amour; et s'abandonnant tout entier à l'inspiration divine, il leur adresse de nouveaux souhaits de prospérité et de paix, et dans toute l'affection de son cœur prédit et annonce leur grandeur et leur gloire[2].

Voici réunis les principaux traits de ce mystérieux cantique de bénédiction que Balaam chanta à plusieurs reprises.

« Balac roi des Mohabites, m'a fait venir d'Aram, des montagnes de l'Orient — : Venez, m'a-t-il dit, et maudissez Jacob; hâtez-vous de détester Israël. Mais comment maudirai-je celui que Dieu n'a point

[1] Iratusque est Balac contra Balaam, complosis manibus.

[2] Cum vidisset Balaam quia placeret Domino ut benediceret Israel dirigens contra desertum vultum suum et elevans, vidit Israel in tentoriis commoratem, et ait : Quam pulchra tabernacula tua Jacob.

maudit? Comment détesterai-je celui que le Seigneur ne déteste point?

»Je le verrai du sommet des rochers, je le considérerai du haut des collines. Ce peuple habitera tout seul et ne sera point mis au nombre des nations. Qui pourra compter la multitude des descendants de Jacob, innombrable comme la poussière, et connaître le nombre des enfants d'Israël? Que je meure de la mort des justes et que la fin de ma vie ressemble à la leur.

»Il n'y a point d'idoles dans Jacob et on ne voit point de statues dans Israël; le Seigneur son Dieu est avec lui, et on entend déjà parmi eux le son des trompettes pour marque de la victoire de leur Roi.

Ce peuple s'élevera comme une lionne, il s'élevera comme un lion; il ne se reposera point jusqu'à ce qu'il dévore sa proie, et qu'il boive le sang de ceux qu'il aura tués.

»Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! Que vos tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosés d'eau; comme des tentes que le Seigneur même a affermies, comme des cèdres plantés sur le bord des eaux.

« O peuple fortuné! celui qui te bénira sera béni lui-même; et celui qui te maudira demeurera enseveli dans sa malédiction. Je le verrai, mais non maintenant, je le considérerai, mais non de près. *Une étoile sortira de Jacob, un rejeton* s'élevera d'Israël, frappera les chefs de Moab, et ruinera tous les enfants de Seth. Il possédera l'Idumée, l'héritage de Seïr passera à ses ennemis, et Israël agira avec un grand courage. Il sortira de Jacob un *Dominateur* qui prendra les restes de la cité.

§ IX. *Deux règles dont il faut se rappeler pour bien entendre la prophétie de Balaam Balac figure Satan, Balaam les prêtres juifs et l'Anesse les Païens. Explication du mystère annoncé par le magicien devenu prophète.*

Telle est la célèbre et sublime prophétie de Balaam, qui plus elle est admirable et empreinte d'un caractère de vérité et de sainteté, moins on devait l'attendre de la bouche d'un impie et faux prophète. Mais pour bien l'entendre, il faut se rappeler deux règles suivies par les interprètes des prophéties.

Il faut premièrement savoir que les prophètes,

lorsqu'ils parlent du peuple juif, dans leurs transports d'amour, passent tout à coup à Jésus-Christ qui est le but principal de leurs discours. On peut donner deux raisons de cette manière de parler des prophètes. Premièrement, en s'exprimant de la sorte, ils montrent que leur discours n'est point un récit préparé, mais une inspiration. Secondement, en ne faisant qu'un tout des prophéties sur l'avenir des royaumes de Juda et d'Israël, et de celles des mystères de Jésus-Christ, l'accomplissement des premières sert à donner foi aux secondes; car un prophète qui parle sous l'influence immédiate de l'inspiration divine ne peut être véridique sur un point sans l'être sur un autre. Et ces transitions de l'histoire des Juifs aux mystères de Jésus-Christ, n'ont lieu chez les prophètes qu'à mesure que les événements qu'ils prédisent, relativement aux Juifs, ont quelques rapports avec les mystères de Jésus-Christ et de son Église et qui frappent davantage l'esprit et le cœur du prophète [1].

On doit conclure de là, que tout ce qui dans les prophètes ne saurait s'appliquer littéralement au sujet immédiat et prochain de la prophétie, doit

[1] A Lapid., in Proph. Major. Canon., 1.

s'entendre de Jésus-Christ et se prendre pour une prédiction littérale de ses mystères et de sa personne.

Il faut savoir en second lieu, comme saint Paul nous le répète dans ses sublimes épîtres, que toutes les vicissitudes du peuple Hébreux, dans leur vérité historique, ont été des figures, des allégories, des ombres, des mystères de Jésus-Christ et de son Église. Et selon saint Thomas, d'après saint Jérôme, non-seulement ces transitions de l'histoire des Juifs aux mystères de Jésus-Christ, mais encore toutes les prophéties littéralement et immédiatement applicables aux Hébreux et à leur époque, doivent s'entendre allégoriquement de l'avenir, c'est-à-dire de Jésus-Christ et du peuple chrétien [1].

En suivant ces deux règles, nous allons entreprendre d'expliquer cette prophétie si remarquable, et de mettre au jour les mystères sublimes et les instructions qu'elle renferme.

Il est passé en règle dans la science des Écritures, que par les nations barbares, voisines et

[1] Verba prophetarum sic respiciebant præsens tempus, quod etiam in figura futuri dicebantur, ut dicit Hieronymus super Oseam (*Div. Thom.*, 1. 2, *quæst.* 102, *art.* 2).

ennemies du peuple élu, comme les Mohabites, les Philistins, les Égyptiens, etc., on doit entendre les puissances de l'enfer, ainsi que les impies qui sont leurs esclaves, leurs ministres et leurs imitateurs. Origène nous parle dans ce sens lorsqu'il dit que Balac, roi des Moabites, méditant la ruine du peuple d'Israël au moyen des malédictions et des enchantements et désespérant de parvenir à ses fins par la force, représente le démon que saint Paul appelle la puissance du monde, qui ne pouvant par la force détruire Jésus-Christ, l'Israël spirituel, s'est servi à cette fin de la fourberie, de l'avarice, des tromperies des prêtres, des Scribes, des Pharisiens de Jérusalem; et c'est ce que nous indique même le mot *Balac*, qui en hébreux signifie *exclusion* et *abîme*[1]. De même Balaam, dont le nom signifie en hébreux *peuple de vanité*, est la figure, nous dit Raban-Maure, des Pharisiens et des Scribes qui, poussés par le démon, maudirent constamment Jésus-Christ et les chrétiens, qui sont les vrais Israélites : mais Dieu sut tirer nos titres de gloire et les gages de notre

[1] Balac exclusio vel devoratio. In quo significatur mundi hujus aliqua contraria potestas; quæ excludere et devorare voluit Israelem spiritualem; nec utitur ministris, nisi Pontificibus, et Scribis, et Pharisæis; ipsos invitat; mercedem promittit (*Rom.* 13, *in Num.*).

salut des affronts et des ignominies du Sauveur [1].

Balaam était en outre un idolâtre fanatique, un magicien fameux, homme ambitieux, pervers, ministre de Satan et initié à ses secrets. Cependant, malgré sa perversité, il ne dit ni plus ni moins que ce que Dieu lui inspire, et devenu prophète, il fait, avec l'assistance divine, une vraie prophétie. Quelle figure plus expressive des Scribes et des Pharisiens, qui vains et ambitieux, avares et cruels comme Balaam, n'étaient pas moins les dépositaires des oracles de Dieu, arbitre de leur parole; et quoi qu'ils fussent adonnés à tous les vices, Dieu les empêchait d'errer dans l'interprétation de la loi. Aussi en parlant d'eux, Jésus-Christ disait au peuple : « Les Scribes et les Pharisiens ne peuvent errer étant assis sur la chaire de Moïse, ainsi faites ce qu'ils vous disent et non pas ce qu'ils font [2] ». Et quand Hérode les rassemble pour savoir d'eux où devait

[1] Balaam, idest populus vanitatis, significat Scribas et Pharisœos; qui impulsu dæmonis maledicere et perdere voluerunt Christum, et Christianos, qui sunt veri Israelitæ. Sed Deus maledictionem eorum et mortem crucis in benedictionem et gloriam convertit (*Apud A Lap.*).

[2] Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisæi. Omnia, quæcumquæ dixerint vobis, servate et facite; opera autem eorum nolite facere (*Matth.*, 23).

naître le Messie, voyez avec quelle assurance et quelle vérité en même-temps ils interprètent la prophétie de Michée, et décident sans hésiter et infailliblement que le Messie devait naître à Bethléem. Et remarquons que Dieu fit servir à sa louange et à sa gloire cette interprétation que le roi, représentant de Satan, voulut tenir des prêtres juifs, dans le dessein de perdre Jésus-Christ; car, ce fut d'après cette décision de la synagogue, que les Mages purent trouver, connaître et adorer le Sauveur.

Nous aurions aussi, nous autres fidèles, le même sujet de confiance et de consolation dans notre Foi, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous avions la douleur de voir la vie des ministres de l'Église en contradiction avec la sainteté de leur ministère. S'ils ne sont point impeccables, ils sont sûrement infaillibles, lorsque, unis au chef de l'Église, ils prononcent en matière de Foi. Étant assistés du secours de Dieu, qui s'exprime par leurs bouches, ils nous disent le vrai; et alors qu'importe à notre Foi que leurs œuvres répondent ou non à leur enseignement? De même que la perversité de Balaam, non-seulement ne préjudicia en rien à sa prophétie, mais en rendit plus évidente la vérité;

de même, les faiblesses qu'on aurait à déplorer dans certains ministres de l'Évangile, comme disent fort bien Bellarmin et saint Thomas, loin de préjudicier à leur discours, leur donnent de l'autorité, parce que l'assistance divine que Dieu a promise à son Église paraît plus visiblement.

Et comme observe encore Origène : de même que dans l'état, le prince fait concourir au bien commun les hommes les plus criminels, les repris de justice, en les employant aux travaux les plus pénibles et les plus humiliants; de même, Dieu dans le gouvernement du monde n'emploie pas seulement les hommes de bien, mais encore les méchants pour procurer l'avantage de sa religion et de son Église; et ainsi, selon saint Paul, il se trouve dans l'Église, comme dans chaque maison, des vases destinés à des usages honorables et d'autres aux usages les plus vils; et les uns et les autres sont nécessaires [1].

Et quel vase plus vil et plus indigne que Balaam, continue Raban-Maure? O sagesse! ô profondeur admirable des desseins de mon Dieu! De

[1] Sicut in magnis urbibus teterrimæ vitæ homines ultima opera et laboriose operari condemnantur; ita non solum utitur bonis Deus ad opus bonum, sed etiam malis. Sunt enim vasa ad honorem, et sunt vasa ad contumeliam, utraque tamen necessaria (*Hom.* 13, *in Num.*)

cet homme, si dépravé et si infâme, le Seigneur a fait un ministre de bénédiction, non-seulement pour une nation, mais pour le monde entier [1]. Et avant Raban Maure, Origène avait dit que les divines paroles, les bénédictions et les prophéties que Dieu inspira à Balaam, au lieu des malédictions qu'il méditait, servirent à l'édification et à l'avantage de tous les peuples [2].

Et, continue Origène : de même que Moïse consigna dans les livres sacrés, la prophétie de Balaam, il est à présumer que les disciples du magicien recueillirent aussi ses paroles, habitant avec lui la Mésopotamie, et surtout que leur maître jouissait près d'eux d'une haute réputation [3]: d'ailleurs ces prophéties avaient été un événement public et solennel dans ces contrées, tant par les circonstances extraordinaires qui les accompagnèrent que par la présence de tous les rois voisins et de leurs armées. O conduite admirable de la Pro-

[1] Vide quomodo Dei sapientia vas ad contumeliam præparatum proficere fecit non uni Genti, sed toti mundo (*In 22 Num.*).

[2] Deus Verbum suum injecit in os ejus ; et pro maledictis proferre fecit benedictiones et prophetias quæ ædificant etiam reliquas gentes (*Loc. cit.*).

[3] Si prophetiæ ejus a Moyse scriptæ sunt; multo magis ab iis qui, cum eo habitabant in Mesopotamia ; apud quos tanquam discipulos hujus artis magnificus habebatur (*Loc. cit.*).

vidence divine, conclut Origène, les prophéties sur le Messie et les signes de son avènement dont les Juifs avaient été jusqu'alors les seuls dépositaires sont manifestés à toutes les nations par le ministère de Balaam[1]!

Ainsi, dans sa divine et ineffable miséricorde, Dieu prépara, quinze siècles avant son accomplissement, le sublime et précieux mystère de l'adoration des Mages. Car, continue Origène, nous tenons de la tradition que la famille et la secte des Mages a commencé à Balaam et s'est ensuite propagée en Orient. Ainsi, les Mages descendants et disciples de Balaam, possédaient la prophétie de l'étoile de Jacob avec toutes les autres du magicien leur premier maître. De là, les Mages évangélistes comprirent le mystère de l'étoile qui apparut à la naissance du Seigneur, et plus sages que les Juifs, virent en elle l'accomplissement des prophéties que ceux-ci ne voulurent point comprendre, quoiqu'ils eussent entre leurs mains les oracles des prophètes. Ne doutant donc point de l'accomplissement du mystère, ils se mirent à la recherche du Sei-

[1] Agebatur mira dispensatione ut Prophetarum verba, quæ intra Israeliticam aulam continebantur, per Balaam ad Gentes pervenirent (*Loc. cit.*).

gneur, le reconnurent et l'adorèrent comme roi, malgré sa pauvreté et sa condition d'enfant, et nous laissèrent ainsi une preuve éclatante de la vérité de notre Foi [1].

Quant à l'ange qui arrêta Balaam sur son chemin, c'était, dit Cornélius-à-Lapide, l'Archange Saint-Michel qui veillait à la défense de la Synagogue, comme maintenant il protège la véritable église [2].

Dans le sens allégorique, cet ange est la figure de Jésus-Christ que le prophète Isaïe appelle l'*Ange du grand conseil* [3]; et Malachie l'*Ange du Testament, le Désiré de la nation sainte* [4].

La parole donnée miraculeusement à l'âne de Balaam, nous révèle aussi des mystères d'une haute importance; car l'Écriture ne contient rien qui ne mérite les considérations les plus sérieuses. Nous avons vu que le bœuf était la figure du peu-

[1] Ex illo fertur Magorum genus et institutio in partibus Orientis vigere. Quia scripta habentes omnia quæ Balaam prophetaverat, hoc inter cætera habebant; quia *orietur stella ex Jacob*. Ideo magi, nato Domino, agnoverunt stellam et intellexerunt impleri prophetiam magis quam Judæi qui sanctorum Prophetarum vaticinia contempserunt. Illi ergo agnoscentes esse tempus, venerunt et adoraverunt; et, ad magnum fidei argumentum, parvum puerum quasi magnum regem venerati sunt.

[2] Angelus hic fuit Michael; qui præsens erat Synagogæ Judæorum, uti jam est Ecclesiæ christianorum.

[3] Magni consilii Angelus (*Isa.*, 9).

[4] Angelus Testamenti, quem vos vultis (*Malac.*, 3).

ple juif gémissant sous le joug de la loi ; de même l'âne nous indique les Gentils, vu leur docilité à se prêter aux impostures et aux turpitudes de l'idolâtrie. Saint Grégoire tire cette interprétation des Écritures elles-mêmes qui désignent les Gentils sous le symbole de la stupidité des brutes. Et en effet, il est dit des Gentils au psaume 48 que l'homme n'ayant point voulu comprendre la dignité de sa condition, est descendu à la vie des brutes en devenant semblable à elles par ses dissolutions[1]. Et en outre, quand le même prophète nous dit : « Vous sauverez, Seigneur, les hommes et les animaux », il n'entend point les animaux sans raison, mais les hommes devenus semblables aux animaux par leur dégradation, de même qu'il entend par hommes les Juifs affermis dans la Foi et rendant à Dieu une obéissance raisonnable. C'est Origène qui interprète ainsi les paroles de David en ajoutant que l'âne monté par Balaam nous figure aussi les vrais croyans du paganisme qui, par leur ancienne stupidité et la simplicité chrétienne, peuvent se comparer à l'âne, selon ces paroles de saint Paul : « Dieu n'a pas choisi les sages, mais

[1] Homo cum in honore esset non intellexit.

ceux qui passaient pour insensés aux yeux du monde[1] ».

Ainsi, dit De Lyre, nous voyons d'abord dans cette prophétie clairement décrits et annoncés l'esprit et l'économie de la Foi chrétienne. Car, par l'âne, animal stupide, qui aperçut l'ange que Balaam, réputé pour sage, ne put voir d'abord, il faut entendre les secrets divins, les saints mystères qui sont obscurs pour les hommes vains, présomptueux et énorgueillis de leur science, tandis qu'ils apparaissent dans tout leur jour aux âmes simples et humbles, selon ces paroles de Jésus-Christ s'adressant à son Père : « Vous avez caché vos secrets à ceux qui se glorifiaient de leur sagesse et de leur science, et vous les avez révélés aux humbles[2]!

En second lieu, nous voyons dans l'indignation de l'ange, à la vue des mauvais traitements dont

[1] Quia Scriptura dicit : Homines *et jumenta salvabis Domine* (*Ps.* 35); asina cui Balaam insidebat pars credentium potest intelligi, quæ pro stultitia, vel innocentia animalibus comparabitur. Unde 1, *Cor.*, 27) : *Non multi sapientes, se l quæ stulta sunt mundi elegit Deus* (Loc. cit.).

[2] Per hoc quod asina, quæ est animal stolidum, vidit angelum, quem Balaam, reputatus sapiens, non videbat, significatur, quod divina secreta frequenter hominibus de sæculari sapientia præsumentibus absconduntur, et illiteratis, atque simplicibus revelantur : juxta illud (*Matth.*, 10). Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis (*In* 22, *Num.*).

Balaam accablait son âne, une figure bien expressive de l'indignation de Jésus-Christ, à l'occasion des énormes et insupportables charges que les Pharisiens chez les Juifs, et les imposteurs de toute sorte chez les Gentils, imposaient à leurs peuples victimes malheureuses de leurs fraudes [1].

Pourquoi me frappez-vous, dit l'âne à son maître? ne vous ai-je point été jusqu'aujourd'hui obéissant et fidèle? Si j'agis maintenant contre ma coutume, si je tombe à vos pieds, c'est que j'ai vu un ange auquel je ne puis résister. Ne sont-ce point là les paroles des premiers chrétiens de la Judée aux Pharisiens, et de ceux du paganisme à leurs tyrans? Car, excités par la prison et les supplices, les uns à judaïser, les autres à fléchir le genou devant les idoles; et opposant une résistance passive aux ordres impies de leurs persécuteurs, ils tombent à leurs pieds en perdant la vie, et se contentent de répondre avec une patience et une douceur inaltérables : Nous vous avons toujours été fidèles en vous suivant dans vos erreurs; et si nous vous résistons aujourd'hui, c'est que nous

[1] Circumspiciens eos cum ira (*Marc.*, 3). Imponunt super humeros hominum onera gravia et importabilia (*Matth.*, 23).

avons vu un ange; nous avons connu Jésus-Christ le vrai Dieu, le vrai Sauveur des âmes, le vrai Seigneur, notre maître comme le vôtre; c'est lui qui nous arrête et nous oblige à le suivre de préférence à vous; et sachez que c'est un devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes [1].

Ce fait, dit Origène, nous rappelle encore l'ordre que Jésus-Christ donna à ses apôtres de lui chercher une ânesse pour lui servir de monture. Il voulut par là montrer que dans peu de temps il délivrerait les Gentils du joug de leurs oppresseurs, par le ministère de ses apôtres. O mystère de miséricorde, de douceur et de paix! Le stupide animal qui jusqu'alors avait porté le blasphème, porte le Dieu de bénédiction et de sainteté; et Jésus-Christ, la douceur, la libéralité, la miséricorde, la clémence même, succède au cruel, à l'avide, à l'oppresseur Balaam [2].

Dans l'âne de Balaam, voyant avant son maître l'ange de Dieu, lui obéissant et lui adressant la parole, nous voyons clairement, dit saint Isidore,

[1] Oportet obedire magis Deo quam hominibus (*Act.* 5).

[2] Hæc asina, idest Ecclesia gentium, prius portabat blasphemiam; sed a discipulis soluta Christum portat; et cui insidebat Balaam mercedis cupidus; nunc sedet Jesus (*Loc. cit.*).

comment les Gentils traités en brutes par leurs maîtres, et entraînés dans de honteuses erreurs, devaient un jour, à la vue de l'*Ange par excellence*, devenir dociles et sages, d'obstinés et de stupides qu'ils étaient, et délier leurs langues pour confesser le Seigneur, reconnaître sa majesté et sa gloire [1].

Et n'avons-nous pas vu les Mages, aussitôt après l'apparition de l'étoile, de stupides adorateurs des faux dieux, d'inventeurs et d'apôtres d'impostures qu'ils étaient, devenir des adorateurs sincères du vrai Dieu, se faire les apôtres, les évangélistes, les confesseurs du nom de Jésus-Christ, l'annonçant publiquement et sans crainte dans Jérusalem, comme vrai Homme, vrai Dieu et vrai Roi, Messie et Sauveur du monde?

On vit alors s'accomplir, avec l'histoire prophétique de l'âne de Balaam, cette prophétie d'Isaïe : « Le bœuf a reconnu son maître, et l'âne la crèche

[1] Loquebatur Arioli asina : pronum quippe animal, et naturaliter inspiciens terram; ut manifesto signaret inditio; quod universa Gentilitas, quæ terrenis curis dedita, et in terram semper perfidiæ suæ pondere pressa, despiciens omnem Dei cultum, tacita erat et muta; adventante *Stella* ex Jacob, ex *Homine* de Israel, erectis ad cœlum oculis; æterni Dei gloriam quotidianis esset confessionibus locutura (*Hom.* 5).

de son Seigneur; Israël seul ne l'a point reconnu [1]». Car, à l'apparition de l'étoile, les bergers juifs désignés par le bœuf et les Mages par l'âne, reconnurent le Messie, les uns comme les autres, tandis que la superbe Jérusalem ne songea pas même à le chercher.

On ne terminerait point si l'on voulait rapporter toutes les interprétations si bien fondées des Pères et des commentateurs, relatives au miraculeux langage de l'âne de Balaam, fait si peu intéressant à la première vue, mais si fécond en sublimes et consolants mystères.

Ajoutons encore une considération qui nous est suggérée par le prince des apôtres. En parlant de l'âne de Balaam, c'est dit-il, l'animal muet qui parle comme un homme, qui reprend, qui guide et instruit le prophète, lui qui devait l'instruire, le guider et le reprendre [2] : C'est l'âne qui confond la présomption de Balaam, qui lui reproche d'aller maudire un peuple béni de Dieu, comme le Seigneur l'avait déclaré; c'est l'âne enfin qui lui fait voir l'ange de Dieu. Prophétie admirable de la

[1] Cognovit bos possessorem suum; et asinus præsepe Domini sui : Israel autem non cognovit (*Isa.* 1).

[2] Subjugale mutum, hominis voce loquens, prohibuit prophetæ insipientiam (2, *Petr.*, 2).

conduite des Mages! car leur confession, comme plus tard celle de Pilate, l'une qui annonce le Messie dans un enfant né dans la misère; l'autre qui le montre dans un accusé expirant dans la douleur, sont faites dans Jérusalem, devant les Prêtres, les Scribes, les Docteurs de la loi, tous vrais prophètes comme interprètes et dépositaires des livres saints. Or, que font les Mages par cette joyeuse et courageuse annonce? Ils font d'abord tacitement, au sacerdoce juif le reproche de partager le trouble d'Hérode, à la nouvelle de la naissance du Messie. Ils lui reprochent de conspirer avec ce monarque barbare la perte du béni du Seigneur, en qui toutes les nations devaient être bénies. Ils lui prêchent le Messie déjà né, lui montrent au milieu d'eux le *vrai Ange du Testament*, et par leur exemple l'exhortent à le chercher. Ce sont des étrangers qui font connaître aux enfants leur propre père; des adorateurs des faux dieux, qui montrent le vrai Dieu à ceux qui possèdent seuls l'avantage de le connaître. Et pour voir l'entier accomplissement de cette prophétie, il est encore à remarquer que, comme l'âne ouvrit les yeux à son maître et lui fit connaître et adorer l'ange; ainsi arrivera le temps où les Juifs, qui au moyen

des Écritures, possèdent maintenant sans le voir Jésus-Christ, le vrai ange, seront instruits par nous et ouvriront enfin les yeux pour reconnaître le Messie et l'adorer avec nous. Alors ils uniront leur voix à la nôtre, changeant leurs malédictions en bénédictions, leurs blasphèmes en hommages comme fit Balaam, dont il nous reste à expliquer le cantique.

§ X. *Explication de la prophétie de Balaam. L'Église est le vrai Israël. Sa bénédiction est son accroissement. La mort des justes. Le soutien et la sécurité des chrétiens. Le triomphe de la prédication évangélique.*

Ainsi, commence le ministre de Satan changé tout à coup en vrai prophète : « Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit? Comment détesterai-je celui que le Seigneur ne déteste point[1] ? »

Balaam veut dire, observe Rupert, que Dieu ayant déjà béni le peuple d'Israël, quel mal pourrait lui faire sa malédiction? Oh! sans doute que peuvent la malédiction, la haine de l'homme terrestre, si elles n'ont point d'écho dans le ciel, si au con-

[1] Quomodo maledicam, cui non maledixerit Deus? Qua ratione detester, quem Dominus non detestatur?

traire le Dieu du ciel a béni[1]! O consolation! ô soutien du vrai Israël, du peuple chrétien, des vrais enfants de l'Église catholique! c'est pour eux que le Seigneur a parlé par la bouche de Balaam! Ce peuple et cette Église dont nous avons le bonheur de faire partie, ont été bénis de Dieu en *celui* et par *celui* dans lequel toutes les nations ont été bénies. Que peuvent contre nous les malédictions, la haine, le mépris des païens, des mahométants, des hérétiques et des mauvais chrétiens?

Au contraire, « bienheureux, a dit Celui qui dispense toute bénédiction, si vous êtes maudits et persécutés à mon occasion, votre récompense n'en sera que plus riche et plus abondante dans les cieux[2]. » Oui, Seigneur, cette récompense seule fait toute mon ambition! les louanges des hommes ne disent rien à mon âme; leurs malédictions ne m'attristent point; je ne redoute, ô mon Dieu, que votre malédiction; et votre bénédiction seule fait l'objet de tous mes vœux. Accordez-moi donc, Seigneur, d'être du nombre de ces âmes privilégiées, objet de vos affections, et aux-

[1] Nemo quippe maledicere aut detestari efficaciter potest eum, cui benedictio a Domino data est (*In* 22, *Num.*).

[2] Beati eritis, cum maledixerint vobis homines et persecuti vo fuerint propter me! Ecce merces vestra multa est in cœlis (*Matth.* 5)

quelles vous direz un jour : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde! »

« Ce peuple, continue Balaam, habitera solitaire et n'aura point de demeure parmi les nations[1]. » Ce trait s'est trouvé littéralement accompli dans le peuple d'Israël, qui différent des autres nations par la singularité de son gouvernement, de ses lois et de sa religion, fut comme un peuple unique et seul sur la terre. Mais cette prophétie s'est accomplie plus à la lettre encore dans la primitive Église, qui persécutée, humiliée et détestée des rois et des peuples, vécut dans le monde comme solitaire et étrangère au monde.

Cependant cet état ne devait point être permanent; le nombre des chrétiens devait grandir; le sang des martyrs devenu une semence de héros devait enfanter au vrai Israël, à l'Eglise de Jésus-Christ une famille comparable par le nombre de ses enfants, au sable de la mer, selon la promesse faite à Abraham père de tous les croyants : promesse qui, selon le sens spirituel, eut son effet, d'une manière plus parfaite, dans le nombre prodigieux des chrétiens que, selon le sens lit-

[1] Habitabit solitarius, et inter gentes non reputabitur.

téral, dans le nombre des Hébreux, enfants d'Abraham, auquel Dieu avait dit : « Je multiplierai votre race comme la poussière de la terre; si quelqu'un d'entre les hommes peut compter la poussière de la terre, il pourra compter aussi la suite de vos descendants[1]. »

Or, Balaam avait présent à l'esprit cette promesse et cette prophétie, quand il dit, usant pour ainsi dire des mêmes termes : « Qui pourra compter la multitude des enfants de Jacob, innombrable comme la poussière, et connaître le nombre des enfants d'Israël[2]. » Et considérant à la lumière du même esprit prophétique la mort douloureuse des martyrs, mais dont les effets sont d'autant plus précieux et glorieux aux yeux de Dieu qu'ils sont plus ignominieux et cruels aux yeux des hommes, et se sentant transporté d'une sainte envie : « Que je meure, s'écrie-t-il, de la mort des justes, et que ma mort ressemble à la leur[3]. »

Nous voyons dans Balaam désirant de mourir

[1] Faciam semen tuum sicut pulverem terræ. Si quis potest hominum numerare pulverem terræ, semen quoque tuum numerare poterit (*Genes.*, 13).

[2] Quis numerare possit pulverem Jacob, et nosse numerum stirpis Israel ?

[3] Moriatur anima mea morte justorum ; et fiant novissima mea horum similia !

de la mort des justes et vivant en imposteur, la vraie figure de ceux qui, persévérant dans l'hérésie, désirent mourir en catholiques, comme disait ce seigneur calviniste dont parle Cornélius-à-Lapide : « Je préfère le calvinisme pour la vie et le catholicisme pour la mort; parce que la vie est commode dans le calvinisme, et que dans le catholicisme seul la mort est sûre» : mais se faisant illusion à eux-mêmes, ils espèrent, contrairement aux oracles divins, arriver à la fin sans les moyens et meurent comme ils ont vécu, semblables à Balaam, qui termina sa vie d'imposteur par une mort désespérée, ayant été enveloppé dans le massacre des Mohabites.

Balaam ayant ainsi prédit le premier âge de l'Eglise, continue à en décrire les caractères, la force et la gloire, commençant ainsi la seconde partie de sa prophétie : « Il n'y a point d'idoles dans Jacob, on ne voit point de statues dans Israël; le Seigneur son Dieu est avec lui et on entend déjà parmi eux le son de la trompette, pour marque de la victoire de leur roi[1]. » Cependant les Hébreux d'alors

[1] Non est idolum (*alia versio,* Labor) in Jacob; nec videtur simulacrum (*alia versio,* Idolus) in Israel. Dominus Deus ejus cum eo est; clangor victoriæ regis in eo.

avaient déjà été idolâtres en Égypte et dans le désert; ils le furent depuis dans la terre de Chanaan, en adorant Belphégor ou Priape, idole des Madianites : et dans les temps postérieurs, ils idolâtrèrent une infinité de fois. Cependant les paroles de Balaam ne furent pas moins applicables au peuple Hébreux, dans ce sens que leur religion défendait et punissait sévèrement l'idolatrie; mais relativement à l'Église, cette prophétie s'est accomplie et s'accomplira dans un sens rigoureux et littéral, en ce qu'elle seule n'a jamais adoré et n'adorera que le vrai Dieu, et que son culte, tout *d'esprit* et de *vérité*, n'inspire que l'amour envers Dieu, la charité envers le prochain, la tempérance et la pureté envers nous-mêmes.

C'est en outre dans l'Église seule que s'accomplissent à la lettre ces paroles : « Il n'y a point de *travaux* ni de *tromperies* dans Israël; » paroles qui s'expliquent par ces autres de Jésus-Christ : « Venez à moi vous tous qui êtes *travaillés* et opprimés, et je vous soulagerai[1]. » Et c'est des enfants de l'Église qu'a dit Jésus-Christ : « Qu'ils imitent la simplicité des enfants nouveaux-nés, et que sans

[1] Venite ad me omnes qui *laboratis* et onerati estis : et ego reficiam vos (*Matth.*, 5).

feinte et sans *tromperie* ils soupirent après le lait des saintes instructions que leur dispense cette tendre et amoureuse mère[1]. »

Et quelle est pour l'Église la source de ces immenses avantages, sinon Jésus-Christ son Seigneur et son Dieu, qui réside toujours en elle et avec elle, comme il l'a promis : « Je suis et serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles. « Car Jésus-Christ n'est pas seulement dans l'Église pour recevoir nos hommages en qualité de Dieu ; mais encore comme roi puissant pour défendre et perpétuer en elle les effets et la gloire du triomphe qu'il a remporté sur l'Enfer ; car, dit Origène, en perpétuant dans son Église la parole, et la prédication évangéliques toujours efficaces et toujours fécondes, le vrai roi Jésus-Christ, en nous et par nous, triomphe et triomphera à jamais des puissances infernales ; et c'est dans ce sens que doivent s'entendre ces paroles de Balaam : « Le bruit de la victoire du roi sera perpétuel dans Israël[2].

[1] Quasi modo geniti infantes sine *dolo* lac concupiscite (1, *Petr.*).
[2] Clangor *victoriæ regis in illo*, est admonitio prædicationis, qua in nobis rex, idest Christus diabolum triumphat (*Hom.* 14, *in Num.*).

§ XI. *Suite de l'explication de la même prophétie. Le lion figure de la confiance et de la force du parfait chrétien.* Boire le sang des tués *signifie se nourrir de l'Eucharistie et goûter la doctrine apostolique. Autres prérogatives de la vraie Église. Malheur et châtiment de ceux qui blasphèment contre Jésus-Christ.*

Balaam continue en ces termes sa prophétie sur Israël : « Ce peuple s'élèvera comme une lionne, ou selon une autre version, comme un lionceau; il se dressera comme un lion et ne se reposera point jusqu'à ce qu'il dévore sa proie et boive le sang de ceux qu'il aura tués[1]. » Entendues à la lettre, ces paroles indiquent les victoires qu'Israël devait remporter sur Chanaan, et la force qu'il aura pour détruire ses ennemis. Mais dans ces paroles de Balaam, dit Origène, nous y voyons prophétisées et décrites la confiance et la liberté que le vrai chrétien trouve dans sa Foi et la joie que lui procurent ses espérances[2].

[1] Ecce populus sicut leæna (*alii*, ut catulus leonis) consurget, et quasi leo erigetur. Non accubabit donec devoret prædam, et sanguinem occisorum bibat.

[2] Videtur hic describere confidentiam populi in Christo credentis, et libertatem quam habet in fide; et exultationem quam gerit in spe.

Et en réalité, le chrétien n'est-il pas semblable au lionceau dans sa joie et sa promptitude à entrer dans la carrière de la perfection, et au lion quand il a atteint le terme désiré[1]? Car, continue le même docteur, de même que le lion ne redoute aucun animal, mais que tous le redoutent et lui sont soumis; de même le parfait chrétien prend sa croix selon le précepte de l'Évangile, et se met à la suite de Jésus-Christ, disant avec saint Paul : le monde est comme crucifié et mort pour moi, et je suis comme mort et crucifié au monde; il regarde d'un œil d'indifférence et de mépris tout ce qui appartient au monde, à l'imitation de Jésus-Christ, qui dans les Écritures se nomme *le Lion de la tribu de Juda*[1]. Et admirons, conclut ingénieusement Origène, l'économie ineffable de sa bonté : Jésus-Christ est lumière du monde par sa sagesse et lion par sa vertu. Or, de même qu'en nous faisant participer à sa sagesse il nous a attribué la condition et le titre de lumière du monde; de même en nous

[1] Comparatur enim catulo leonis, cum tendit ad perfectionem; leoni vero, cum jam obtinet quæ perfecta sunt.

[2] Sicut enim leo nullum animal timet, sed cuncta sunt ei subjecta; ita perfectus Christianus, qui *tollit crucem suam, et sequitur Christum*, dicens : *mihi mundus crucifixus est, et ego mundo;* despicit omnia quæ in mundo sunt; imitans eum, qui leo de tribu Juda, et catulus leonis dicitur.

communiquant sa vertu et sa force, il nous a attribué la condition et le titre de Lion[1].

Et quelle est cette proie que le chrétien se hâte de dévorer, et ce sang des blessés ou des tués qu'il est impatient de boire? Cette proie, c'est Jésus-Christ qui est devenu notre bien, notre possession; car le Père nous en a fait don, et en lui et avec lui nous a fait part de tous ses biens[2]. Nous pouvons donc, et nous devons, dit Tertullien, le réclamer et faire violence pour le posséder, car il est à nous[3]; nous devons nous unir à lui, nous remplir de son esprit, nous nourrir, nous rassasier de lui, pour pouvoir dire avec saint Paul : « Jésus-Christ est notre vie, Jésus-Christ vit en moi plutôt que moi en lui[4] ». Origène soutenant la même opinion, dit qu'il est impossible de prendre à la lettre les paroles de Balaam; car, ce ne serait point faire l'éloge d'un peuple saint et charitable de dire de lui, qu'il mettra ses jouissances dans le carnage et le sang. Savez-vous donc de quelle nourriture, de

[1] Sicut enim ipse est *lux mundi* (*Joan.*, 8); ita cum sit *Leo*, et catulus leonis, dedit in se credentibus nomen leonis et catuli leonis (*Loc. cit.*).

[2] Puer datus est nobis (*Isa.*, 1). Cum ipso nobis omnia donavit (*Rom.*, 8).

[3] Meus est Jesus; mihi vindico Jesum.

[4] Mihi vivere Christus est (*Philip.*, 1). Vivo ego jam non ego; vivit vero in me Christus (*Galat.*, 2).

quel breuvage veut parler le prophète? C'est de cette nourriture et de ce breuvage dont parle Jésus-Christ dans son Évangile, lorsqu'il dit : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point en vous la vie; car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang véritablement un breuvage. » Ainsi le *blessé* et le *tué* dont le chrétien doit boire le sang et dont parle Isaïe, a été mis à mort pour l'expiation de nos péchés[1].

Non-seulement, conclut Origène, nous buvons le sang de Jésus-Christ, en participant à son sacrement, mais encore en goûtant ses enseignements et ses doctrines qui sont *esprit* et *vie*. Aussi par les *blessés* et les *tués* il faut encore entendre les apôtres de Jésus-Christ qui ont prêché sa parole et l'ont scellée de leur sang. Et ainsi quand nous écoutons avec docilité la doctrine apostolique qui nous maintient dans la vie spirituelle de la Foi, nous accomplissons la prophétie nous buvons le sang des *blessés et des tués*[2].

Et que dirons-nous de ce trait délicieux de la

[1] Quomodo iste populus tam laudabilis sanguinem vulneratorum bibet, cum jubeatur a sanguine abstinere? Sed nisi manducaverimus carnem Filii hominis et biberimus ejus sanguinem non habebimus vitam in nobis. Caro enim ejus vere est cibus, et sanguis ejus vere est potus; et vulneratus est propter peccata nostra (*Origen.*, *loc. cit.*).

[2] Sanguinem ejus bibimus non solum Sacramentorum ritu, sed

prophétie de Balaam : « Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! que vos tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme les vallées couvertes de grands arbres, comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosés d'eau, comme des tentes que le Seigneur a affermies, comme des cèdres plantés sur le bord des eaux[1]. »

Qui ne reconnaîtra dans ces paroles, la félicité, la beauté, la gloire de l'Église? dont l'apôtre saint Jean nous dit : « Qu'elle est sainte la cité de Jérusalem descendue du ciel, procédant de Dieu, ornée de toutes les beautés, de tous les enchantements d'une nouvelle épouse qui ravit le cœur de son époux ; qu'elle est le tabernacle que Dieu s'est choisi parmi les hommes pour pouvoir habiter avec eux ; que ceux qui habitent dans son intérieur lui sont acquis comme son peuple, et que le Dieu qui habite avec eux est particulièrement leur Dieu[2]. »

Et peut-on mieux comparer l'Église qu'en la

etiam cum sermones ejus recipimus, in quibus est *spiritus et vita*. Et illi homines vulnerati sunt, qui nobis verbum ejus prædicaverunt; ipsorum enim, idest apostolorum ejus, verba cum legimus, et vitam ex eis consequimur ; vulneratorum sanguinem bibimus (*Origen.*, *loc. cit.*).

[1] Quam pulchra tabernacula tua, Jacob ; tentoria tua, Israel ! Ut valles nemorosæ ; ut horti juxta fluvios irriguos ; quasi cedri prope aquas; ut tabernacula quæ fixit Dominus.

[2] Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam, descendentem de cœlo

montrant dans une vallée? Elle est vallée par son humilité, et par là jouit de l'abondance des eaux célestes dont se trouvent privées les collines, c'est-à-dire les superbes, les impies, les hérétiques qui lui font la guerre; et comme dit encore un autre prophète : « Toute vallée sera remplie et toute colline sera abaissée[1]. » Mais l'Église n'est point une vallée désolée et déserte, elle est plantée d'arbres touffus et verdoyants disposés en bel ordre pour lui faire un ombrage, l'orner et l'embellir[2]. C'est un jardin arrosé d'agréables ruisseaux, c'est une terre plantée de cèdres qui, raffraîchis par les eaux qui coulent à leurs pieds, élèvent vers le ciel leurs tiges majestueuses! Car, dans l'Église réside l'abondance de la grâce qui, par le moyen des sacrements, enrichit les âmes, fait germer en elles les vertus et produit des fleurs majestueuses et odorantes semblables aux Cèdres du Liban qui répandent dans l'Église la bonne odeur de la grâce et de la sainteté, la couvrent de leur ombrage, font son ornement, l'embellissent, la font connaître et aimer. Et comme

a Deo, sicut sponsam ornatam viro suo. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus;* et habitabit cum eis. Et ipsi populus ejus erunt; et ipse Deus cum eis erit eorum Deus (*Apoc.*, 21).

[1] Omnis vallis implebitur et omnis collis humiliabitur (*Luc.*, 3).

[2] Sicut valles nemorosæ.

dit encore le prophète royal en parlant des saints : « Ils seront comme un arbre planté près du courant des eaux qui donnera son fruit dans son temps et dont la feuille ne sèchera point, et toutes leurs œuvres auront un heureux succès[1]. » « Bienheureux, conclut Balaam en terminant ce trait de sa prophétie, bienheureux celui qui te bénira, ô Israël! car il sera béni lui-même, et celui qui osera te maudire sera aussi maudit, et demeurera enveloppé et enseveli dans sa malédiction[2] » Or, dit De Lyre, Balaam désigne ici Jésus-Christ sous le nom d'Israël[3]. Ainsi bienheureux nous autres chrétiens qui ne cessons de louer et de bénir Jésus-Christ, car nous serons bénis de cette bénédiction que le Père céleste a répandue sur son propre fils qui nous fera participer à sa gloire[4].

O infortunés, au contraire, et dignes de compassion, ces impies qui, de concert avec les Juifs, blasphèment et maudissent Jésus-Christ, le Très-

[1] Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo; et folium ejus non defluet; et omnia quæcumque faciet prosperabuntur (*Psal.* 1).

[2] Qui benedixerit tibi erit et ipse benedictus. Qui maledixerit tibi, in maledictione reputabitur.

[3] De Christo hæc rectius intelligentur.

[4] Qui benedicunt Christo, benedicuntur in communionem paternæ benedictionis assumpti.

Saint, le Fils béni de Dieu! Ces malédictions aussi sacrilèges qu'insensées retombent du ciel sur leurs têtes pour causer leur ruine; car Jésus-Christ étant la vérité et la vie, quiconque le maudit et le blasphème, maudit et blasphème la vérité et la vie, et s'en éloignant volontairement, il s'ensevelit dans la profondeur des ténèbres, dans la honte des erreurs, dans la mort éternelle[1].

§ XII. *Particularités qui précédèrent le principal et dernier trait de la prophétie. Balaam a vu le Messie dans la personne des Mages. L'Etoile dont parle Balaam, est l'Étoile des Mages. Il prédit, en termes clairs, la divinité et l'humanité de Jésus-Christ.*

Il est à remarquer que la sainte Écriture a soin de signaler différentes particularités qui accompagnèrent le dernier trait de cette célèbre prophétie.

Balaam, d'imposteur devenu prophète, et se disposant à bénir Israël pour la troisième fois, n'a

[1] Qui autem maledicunt, maledicti sunt; sicut Judæi, qui maledixerunt Christo, lacrymabiliter maledicti sunt. Quid enim posset illis evenire, qui maledicunt sapientiæ, et veritati et vitæ, nisi ut ab iis omnibus exules jaceant? Hæc enim omnia Christus est (*De Lyra in 24 Num.*).

plus recours aux maléfices, comme il avait fait auparavant [1] ; il est tout à coup transporté par l'esprit de Dieu [2] qui lui ouvrit les yeux et l'esprit, et lui fit voir, comme présent, le grand œuvre qui devait s'accomplir dans un avenir lointain [3]; Dieu lui fit entendre sa voix et lui mit sur la langue *la grande parole* qu'il devait prononcer. Or, pourquoi le texte sacré énumère-t-il toutes ces admirables particularités, si ce n'est pour nous montrer que la magie, qui sans doute n'avait eu aucune part dans ce que Balaam avait dit jusqu'alors, devait être même en apparence entièrement étrangère à tout le reste de sa prophétie; et que cette partie était la plus importante et la plus précieuse comme objet principal du mystérieux événement que le prophète avait en vue. Entendons cette *grande parole*, cette prophétie si célèbre, qui termine le cantique de Balaam.

« Je le verrai, mais non maintenant; je le contemplerai de mes yeux, mais dans long-temps; une étoile sortira de Jacob et un sceptre, (ou selon une autre version) *l'homme* s'élevera d'Israël; je le

[1] Nequaquam abiit, ut ante perrexerat, ut augurium quæreret.
[2] Irruente in se spiritu Dei.
[3] Visionem omnipotentis Dei intuitus est.

verrai, mais non maintenant; je le considérerai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, un sceptre (ou selon une autre version), *l'homme* s'élevera d'Israël [1]. » Qui ne reconnaît dans ces paroles une magnifique et sublime prophétie de la venue de Jésus-Christ, de ses grandeurs et de sa gloire!

Nous ne nous arrêterons point à argumenter avec les Juifs, qui naturellement doivent soutenir le contraire; mais que nous importe leur croyance! il nous suffit de savoir que tous les Pères, tous les interprètes catholiques, et ce qui est tout pour nous, l'Église elle-même, ont vu Jésus-Christ dans cette prophétie, dont nous allons donner l'explication en prenant ces autorités pour guides.

Observons d'abord, avec De Lyre, que Balaam s'exprime ici en paraboles, comme le remarque l'Écriture : « Ayant pris le style de la parabole, » est-il dit de Balaam [2].

Il est encore à remarquer que dans les Écritures, les entreprises, les vicissitudes, la prospérité

[1] Videbo eum sed non modo; intuebor illum sed non prope. *Orietur stella ex Jacob; et consurget virga* (alii) *homo de Israel.*

[2] Balaam parabolice loquebatur ut patet in textu : et assumpta parabola ait.

d'une dynastie ou d'une nation sont attribués à leurs chefs primitifs, parce que toute dynastie et toute nation sont considérées comme ne formant qu'une seule et même individualité avec les chefs auxquels elles doivent leur origine; c'est dans ce sens qu'il est dit que Jacob a conquis la terre de Chanaan, quoiqu'on doive en attribuer la conquête à ses descendants. Ainsi, selon l'observation des interprètes, Balaam a pu dire avec raison qu'il verrait le Messie, parce qu'en effet il devait le voir dans sa postérité; car, les saints Mages qui contemplèrent Jésus-Christ de leurs propres yeux, descendaient de Balaam, comme nous l'avons fait remarquer [1].

En outre, Balaam était payen et au nom du paganisme qu'il représentait, il a pu dire : je le verrai, parce qu'en réalité le paganisme l'a vu, étant représenté non-seulement dans les Mages, mais encore dans une foule de payens qui se trouvaient en Palestine au temps de la prédication du Seigneur; les payens le virent, furent témoins de ses miracles, et crurent à sa divinité, accomplissant ainsi en

[1] *Videbo eum sed non modo;* quia non vidit eum in persona propria; sed in posteris suis : quia Magi, qui venerunt adorare Christum natum, fuerunt de stirpe Balaam.

eux cette prophétie d'Isaïe : « Toute chair verra le Dieu Sauveur[1] ».

Cependant à ces paroles : « Je le verrai, » Balaam ajoute : « Mais dans long-temps. » Car selon la remarque de De Lyre, il devait se passer plus de quinze siècles avant la venue de Jésus-Christ. Mais afin de déterminer le moment de sa naissance, le prophète ajoute : « Il s'élèvera une étoile de Jacob. » C'est comme s'il eût dit : Voulez-vous savoir quand je verrai le Messie dans mes descendants? Ce sera au moment où paraîtra une étoile nouvelle et miraculeuse dans le pays habité par la race de Jacob ; et cette étoile sera le signe de la naissance du Sauveur[2].

Selon la remarque d'un grand nombre de Pères et de Docteurs, cette interprétation est encore justifiée par la manière dont les Mages parlèrent de l'étoile[3]. Car les Mages ne dirent point simplement : « Nous avons vu une étoile dont nous ignorons la signification, » mais ils dirent ouverte-

[1] Et videbit omnis caro salutare Dei (*Isa.*, 40).

[2] *Sed non prope;* quia nativitas Christi adhuc distabat per magnum tempus. Consequenter ostenditur signum dicti adventus cum dicitur : Orietur stella ; quia in nativitate Christi stella apparuit.

[3] Origène, saint Épiphane, saint Basile, saint Ambroise de Nicée, saint Léon, saint Chrysostôme, saint Jérome, saint Prospère, Eusèbe, Rupert, Eutime, etc.

ment : « Nous avons vu son étoile. » Ce qui revient à dire : Nous avons vu l'étoile dont l'apparition, au su du monde entier, a été annoncée par Balaam notre maître, comme devant signaler la naissance du Messie[1].

Mais ne pourrait-on pas se demander, 1° pourquoi Jésus-Christ a choisi une étoile pour annoncer sa venue? 2° pourquoi a-t-il voulu se servir d'un magicien, d'un payen pour annoncer cette étoile? Saint Augustin répond ainsi à la première question : « Dieu avait promis à Abraham une postérité innombrable, surtout sous le rapport de la famille spirituelle qu'il devait engendrer par sa Foi; et pour faire connaître que cette postérité promise au patriarche de toutes les nations ne devait être ni charnelle, ni terrestre, mais entièrement spirituelle et céleste, Dieu voulut la comparer à la multitude des étoiles. Or, cette postérité d'étoiles spirituelles commençant à Jésus-Christ, quoi de plus naturel que d'annoncer sa naissance aux hommes par une nouvelle étoile[2]. » Saint

[1] Id verba Magorum significant; vidimus stellam ejus; quasi dicant : Vidimus non stellam aliquam incognitam, sed stellam *ejus*, notam scilicet et a Balaam prædictam, quod foret stella ejus scilicet Christi index.

[2] Abrahæ innumerabilis fuit promissa successio, non carnis semi-

Maxime répond ainsi à la seconde question : « Jésus-Christ en naissant avait pour but, non-seulement de racheter les Juifs, mais encore les Gentils. Or, pour confirmer d'avance cette grande et consolante vérité, il voulut que sa venue fût annoncée par un infidèle comme par les fidèles, et que la voix profane d'un gentil s'unît à la voix des prophètes d'Israël [1]. »

Balaam dit encore : « Il sortira un sceptre, ou selon une autre version, *un homme* d'Israël. » Or, quel peut-être cet homme sans nom désigné dans un sens absolu et général, sinon celui dont avait dit David : « Il est né un homme en Sion [2] » ; celui après lequel la faible humanité soupirait en vain depuis des années dans la personne du paralytique de la piscine, lorsqu'il disait : *Je n'ai point l'Homme avec moi;* celui qui a pris lui-même le titre de *Fils de l'Homme,* et que montra Pilate en disant : *Voilà l'Homme.* En un mot,

ne, sed fidei fecunditate generanda; et ideo stellarum multitudini comparata, ut ab omnium Gentium Patre non terrena sed cœlestis progenies sperarretur. Ad credendum autem promissæ posteritatis hæredes in syderibus designari; novi syderis ortu excitantur (3, *De Temp.*).

[1] Voluit ut inter sanctissimas prophetarum voces etiam ab infideli semine ejus prædiceretur adventus, qui pro fidelium, infideliumque erat redemptione venturus (*Hom.* 3).

[2] Homo natus est in ea (*Psal.* 86).

cet homme par excellence, c'est Jésus-Christ, l'homme parfait, l'homme modèle, l'homme exemple, qui seul peut sauver les hommes; homme avec lequel seront confrontés tous les autres au jour du jugement, parce qu'étant vrai homme, de la même nature que nous, il est en même temps Dieu.

Ainsi, reprend Origène, avant d'être manifesté aux Mages par le moyen de l'étoile, le grand mystère de l'Incarnation, la vérité fondamentale de notre Foi, Jésus-Christ Dieu et homme se trouve annoncé dans un ordre admirable par le ministère de Balaam; car par ces paroles : « Il se lèvera une étoile », Balaam fait allusion à la divinité de Jésus-Christ, et par le mot l'Homme d'Israël, il entend son humanité [1].

[1] Ordo quoque prophetiæ idem ostendit; cum de Deitate dicit : Orietur stella ex Jacob; de humanitate vero exurget homo ex Israel, ut utrumque evidenter prophetatum appareat (*Hom. 14 in Num.*)

§ XIII. *Balaam prédit encore que Jésus-Christ est Roi et Messie, qu'il triomphera du démon et sauvera les Gentils, qu'il fixera à Rome le siége de son empire sur la terre. Aveuglement et obstination des Juifs à ne point le reconnaître. Hommage à Jésus-Christ.*

En outre, cet Homme-Dieu est Roi, Messie ou Sauveur. Ces éminentes qualités, ce ministère sublime de Jésus-Christ, sont encore décrits par ces paroles de Balaam : « Il brisera l'orgueil des chefs de Moab [1]. » Par ces chefs de Moab, il faut entendre les puissances des ténèbres ; puissances, dit saint Paul, qui ont été dépouillées, humiliées, et conquises par Jésus-Christ qui les a enchaînées à sa croix comme à un char solennel de triomphe [2]. Ces puissances de l'abîme étaient les chefs et les tyrans des peuples idolâtres; ainsi, pour pouvoir délivrer les peuples infortunés figurés dans les Moabites, il fallait, avant tout, vaincre les auteurs

[1] Et percutiet duces Moab.
[2] Expolians principatus et potestates, palam triumphans illos in semetipso (*Colos.*, 2).

de leur oppression, les chefs, les maîtres de leur impiété [1].

Après avoir ainsi annoncé la victoire de Jésus-Christ, Balaam chante les conquêtes qui devaient en être la suite. « Il ruinera, dit-il, tous les enfants de Seth; il possédera l'Idumée, et l'héritage de Séïr passera à ses ennemis [2]. » On voit d'abord que par les enfants de Seth on doit entendre tous les hommes, car le genre humain descend de ce patriarche, la race de Caïn n'ayant point échappé au déluge. Il est hors de doute encore que le héros dont parle Balaam ne peut être ni Salomon, ni David, ni aucun autre homme; car, quel conquérant triompha jamais du genre humain tout entier? Il faut observer qu'on lit dans le texte hébreux : Il *réunira*, il *captivera* tous les enfants de Seth. Cette explication, dit Cornélius-à-Lapide, est la vraie et la plus convenable; car il viendra un temps où Jésus-Christ réunira tous les hommes dans son Église, les soumettra tous à ses lois et à sa grâce. Cependant l'Écriture emploie souvent les termes *dévaster* et *détruire* à l'occasion

[1] Aliter non posset salvare Moabitas, nisi prius vastasset duces impietatis.

[2] Et vastabit omnes filios Seth; et erit Idumæa possessio ejus; hæreditas Seir cedet inimicis suis.

de la conversion des hommes à la Foi catholique ; car, en les convertissant, Jésus-Christ a détruit dans les Gentils leur infidélité et leurs vices, les a entièrement changés, et les a ainsi *dévastés* et *détruits* [1].

Quant aux Iduméens et aux enfants de Séïr, descendants d'Ésaü, on sait qu'ils furent les plus grands ennemis de David, vraie figure de Jésus-Christ, comme l'observe avec tant de justesse Cornélius-à-Lapide. Ces paroles servent admirablement d'appui aux précédentes ; car, si les descendants de Séïr, les Juifs, les plus obstinés et les plus cruels adversaires du nom chrétien, et si bien figurés dans Ésaü, doivent tomber au pouvoir de leurs ennemis, c'est-à-dire devenir des enfants soumis de Jésus-Christ et de son Église, à plus forte raison Jésus-Christ étendra-il sa conquête sur ses autres adversaires moins obstinés et moins pervers, c'est-à-dire sur tous les hommes en général [2].

Et qui peut être cet Israël qui agira avec un grand

[1] Dicuntur vastari filii Seth per conversionem ad Catholicam fidem; in quantum desierunt esse quod erant per infidelitatem (*De Lyra in 24 Num.*).

[2] Idumæi hostes maxime infensi ; ergo multo magis cæteri homines subjicientur ei.

courage, sinon le vrai chrétien auquel on a appliqué avec tant de vérité ce que les anciens Romains disaient d'eux-mêmes : Il est d'un chrétien d'agir et de souffrir avec courage [1].

Enfin Balaam a chanté dans sa prophétie les priviléges et la gloire de Rome, quand il dit : « Il sortira quelqu'un de Jacob qui perdra les restes de la cité et y dominera en souverain. » Quelle peut être cette cité dont parle le prophète? Cette ville, dit un interprète, ne peut être que Rome, qui est appelée la ville par excellence, ayant été le siége de la gentilité, la demeure des plus cruels ennemis de Jésus-Christ [2]. Par ces restes de la cité il faut entendre l'idolâtrie que Rome protégeait, non-seulement dans ses murs, mais encore dans toute l'Italie et dans une grande partie du monde soumis à son empire. Ainsi, continue le même interprète, Balaam a prédit que les restes impies de la cité seraient détruits par les descendants du vrai Jacob, par les apôtres de Jésus-Christ, héritiers de son esprit et dépositaires de sa puissance, et que cette destruction aurait lieu, non-seulement dans Rome,

[1] Agere et pati fortia Christianum est.

[2] Civitatis idest Romæ, quæ antonomastice civitas et urbs dicitur ; quæque caput fuit Gentilismi et Gentilium hostium Christi (*Apud A Lap.*).

mais que par la puissance de cette reine des cités, elle s'étendrait dans le monde entier [1].

Nous voyons encore cette prédiction accomplie à la lettre, relativement à Rome, sous ce dernier rapport, savoir : Que le descendant de Jacob dominera en souverain dans la cité. C'est bien la ville de Rome, dit De Lyre, que Balaam envisage dans dans cette partie de sa prophétie, car Jésus-Christ, fils de Jacob, ayant détruit l'idolâtrie dans cette cité par le ministère de ses apôtres, y a régné et y règne toujours dans la personne de son auguste vicaire, qui siége à Rome comme pontife et comme souverain [2].

Ajoutons que ce règne de Jésus-Christ dans la personne de son vicaire, s'étend à tous les chrétiens; car, dans l'ordre spirituel, le souverain pontife ou plutôt Jésus-Christ, exerce en lui et par lui, sur toute l'Église, une vraie souveraineté, la souveraineté la plus réelle et la plus précieuse, car, les cœurs et les intelligences en sont les sujets, l'obéissance vo-

[1] Ex Christo nascentur, qui Gentilismum Romanum everterent, et Romam totam facerent Christianam; indeque reliquæ provinciæ et civitates Romam quasi orbis Dominam sequentur, atque Gentilismum eliminabunt. (*Apud à Lap.*)

[2] Intelligitur civitas Romana; et ipse acta est possessio Christi, quia facta est sedes principalis sui vicarii (*In* 24 *Num.*).

lontaire le lien, l'infaillibilité de doctrine le fondement, et le salut éternel la fin dernière. Ainsi, comme la vraie Rome est l'Eglise, de même tous les catholiques sont Romains, ayant Jésus-Christ pour monarque. Que nous importe que les Juifs s'obstinent encore à rejeter le Messie qui est leur roi proprement dit[1] et promis à eux directement; que nous importe qu'à l'invitation de le reconnaître, ils répondent par l'indifférence et le mépris, comme ils en agirent avec les Mages, ou par des vociférations infernales, comme au jour où Pilate leur présenta leur roi. A voir leur obstination, il nous semble encore les entendre s'écrier : « Nous ne le reconnaissons pas; nous ne le voulons point pour notre roi; nous n'avons d'autre roi que César: qu'il soit crucifié! crucifiez-le [2]. »

O infortunés! vous ne voulez point votre Roi, votre Messie, votre Sauveur, vous qui depuis si longues années soupirez après sa venue et figurez ses mystères; vous ne le voulez point, et nous Gentils étrangers à sa famille, nous le recevons, nous succédons à vos droits, à vos privilèges! Vous re-

[1] Rex Judæorum.

[2] Nolumus hunc regnare super nos. Non habemus regem nisi Cæsarem. Crucifige, crucifige eum.

niez votre Dieu et nous le confessons, vous le rejetez et nous l'accueillons, vous l'outragez et nous lui répondons par nos humbles hommages!

En rejetant votre Sauveur, vous vous privez volontairement de tous les biens, de toutes les espérances, de toutes les grâces dont il est la source. Votre mission est remplie depuis que l'Écriture à la main vous nous avez montré le Messie. Ce livre divin, source de nos espérances n'est plus dans vos mains que la preuve convaincante de votre condamnation. Vous possédez ce livre sans le connaître, vous le lisez sans l'entendre, parce que son esprit est venu se reposer sur nous, avec Celui qui en a la clef. Ainsi, le Sauveur, le Messie est tout entier et seulement pour nous; et si un jour vous voulez ce Roi, il vous viendra du milieu de nous. Quelle jouissance nous éprouverons de vous initier à son service sans rien perdre de nos privilèges dont nous jouirons en commun, rassemblés avec vous sous le même pasteur, dans la même bergerie!

O vrai Roi de la grâce, Roi du salut, Roi de la gloire, nous vous recevons pour notre roi, nous nous soumettons de tout notre cœur à vos lois et à votre empire! Qu'il est beau, qu'il est doux votre règne! vous êtes un roi paci-

fique, dont la paix, la miséricorde et l'amour font la magnificence; un roi dont toute la terre désire mettre ses délices à contempler les regards de miséricorde et de tendresse[1]. Vous êtes un roi plein de douceur qui, sous les traits de la grâce et de l'amabilité, vous présentez aux âmes qui cherchent votre règne[2]. Toujours attentif aux besoins spirituels du vrai Israël, vous régnez sur lui comme un tendre père; votre amour pour ce fils de prédilection est celui d'un pasteur pour ses chères brebis[3]. Est-il un règne plus aimable, plus doux, plus précieux que le vôtre, ô mon Dieu!

Vous êtes donc notre vrai roi, règnez sur nos esprits par la puissance de votre Foi, sur nos cœurs par votre grâce, sur notre conduite, par vos exemples; règnez en nous et avec nous dans le temps et dans l'Éternité. Ne vous séparez point de nous, ne nous rejetez point; et en roi tout-puissant et affectionné, préservez-nous des maux qui nous menacent. Oui, mon Dieu, nous sommes votre troupeau! que les ennemis de nos âmes tremblent

[1] Rex pacificus magnificatus est, cujus vultum desiderat universa terra (*In Off. Nat.*).

[2] Ecce rex tuus venit tibi mansuetus (*Matth.*, 21).

[3] Qui regis Israel intende; qui deducis, velut ovem Joseph (*In Off. Adv.*).

devant nous, et qu'à leur ruine ils reconnaissent que Jésus-Christ est notre roi, un roi qui préserve son peuple de tout mal en le couvrant de l'égide de sa miséricorde et de son amour[1].

[1] Christus regnat; Christus imperat; Christus plebem suam ab omni malo defendat.

QUATRIÈME LECTURE.

Marie, étoile mystique, ou la grande coopératrice dans l'œuvre de la Foi.

> Nous avons vu son étoile.... Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère [1].

INTRODUCTION.

§ I. *La séduction d'Ève comparée à l'annonciation de Marie. La mère de Dieu choisie pour coopérer aux mystères de son fils dans le salut du monde, coopère à la conversion des Mages et à la vocation des Gentils. Sujet de cette lecture.*

Nous lisons dans les Écritures deux traités de la plus haute importance conclus par deux anges avec deux femmes mystérieuses, savoir : le traité de Satan avec Ève, consigné dans la Genèse, et celui de Gabriel avec Marie, rapporté par saint Luc; traités qui dans un sens bien différent ont fixé les destinées du genre humain; contraires entr'eux et dans leur esprit et dans leur but, ils sont comme deux évangiles dignes de fixer toute notre attention et bien capables de nous rendre raison de la

[1] Vidimus stellam ejus... Invenerunt puerum cum Maria matre ejus (*Matth.*, 2).

convenance qui existe entre deux faits si opposés entr'eux et unis par des relations si précises et si exactes, et ainsi, servent admirablement à faire ressortir l'économie merveilleuse des desseins de Dieu, l'ordre de ses conseils, les liens secrets mais réels et nécessaires qui existent entre ses plus grands mystères.

Ève était vierge quand l'ange de ténèbres s'approcha d'elle pour la séduire ; et c'était une vierge que l'ange de lumière salua en saluant Marie [1]. Comme Ève vierge, de même Marie vierge avait un époux [2].

Les premières paroles du serpent, s'adressant à Ève, supposent et exaltent dans cette femme présomptueuse un sentiment d'indépendance, relativement à Dieu, un mérite, une élévation qu'elle ne possède point réellement. « Pourquoi, lui dit-il, Dieu a-t-il pu vous défendre de manger indistinctement de tous les fruits du Paradis [3] ? Ce qui revient à dire : de quel droit, de quelle autorité Dieu vous a-t-il fait une semblable défense, et quelle obligation avez-vous de vous y soumettre? Au con-

[1] Missus est angelus Gabriel ad Virginem.
[2] Ad Virginem desponsatam Joseph.
[3] Cur præcepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno Paradisi ?

traire, les premières paroles adressées à Marie, par l'ange Gabriel, annoncent dans cette heureuse vierge un mérite réel, une élévation, une éminente sainteté, la possession entière et parfaite de la grâce, l'union la plus intime avec Dieu : Je vous salue Marie, lui dit-il, vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous [1].

Nous voyons des effets bien différents de ces deux salutations. Le langage du mensonge et de l'imposture, qui aurait dû troubler l'âme d'Ève, l'énivre au contraire d'une folle complaisance dans son prétendu mérite et la remplit d'un orgueil démesuré. Ève commence par se croire ce qu'elle n'est point réellement et porte la présomption jusqu'à revoquer en doute la véracité des menaces divines. car, dit-elle : « Pour ce qui est du fruit qui est au milieu du Paradis, Dieu nous a défendu d'en manger et d'y toucher, *de peur* que nous ne fussions en danger de mourir [2]. »

Au contraire, le langage de la sincérité et de la vérité, qui aurait dû rassurer Marie et la rendre satisfaite d'elle-même, la met dans le trouble et la

[1] Ave, gratia plena, Dominus tecum.

[2] De fructu vero ligni, quod est in medio Paradisi, præcepit nobis Deus ne comederemus, et ne tangeremus illud, *ne forte* moriamur.

frayeur. Persuadée, par son humilité, qu'elle est indigne d'une salutation aussi sublime, elle en est effrayée au lieu de s'y complaire et ne peut comprendre la raison de cette démarche d'un ange ni quel peut en être le but [1].

Ainsi, Ève s'enorgueillit et Marie s'humilie; Ève est satisfaite d'elle-même, et Marie se trouble. L'une est dans la joie et l'autre dans la frayeur. Ève ne saurait cependant se défendre d'une certaine crainte; les divines menaces qui raisonnent encore à son oreille ne lui permettent point de s'abandonner au péché sans quelque appréhension. Elle craint, elle éprouve de la répugnance; mais l'unique motif de cette hésitation et de cette crainte est la possibilité d'encourir, non point la disgrace de Dieu, en violant son commandement, mais la peine de mort dont elle a été menacée. Que lui importe de se rendre coupable, pourvu qu'elle évite le châtiment. Ce n'est point le péché qui l'arrête, mais la mort qui pourrait s'en suivre; et si elle peut se rassurer contre le châtiment, elle est prête à prévariquer [2].

Il en est tout autrement de Marie; ce qu'elle

[1] Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.

[2] Ne forte moriamur.

redoute par-dessus tout, en devenant mère de Dieu, est de violer la promesse qu'elle a faite de demeurer vierge. Peu lui importe la sublime dignité à laquelle elle se voit appelée, si elle doit contracter une souillure. L'unique difficulté qu'elle voit à devenir mère de Dieu n'est point le sacrifice que devra lui imposer sa nouvelle condition, mais la perte de sa virginité qui devait s'en suivre. Elle veut bien se soumettre à la volonté divine, mais à condition qu'il lui sera permis de maintenir son vœu. La crainte d'Ève provient d'un amour désordonné de la vie, et celle de Marie d'un légitime amour de la pureté; Ève éprouve une crainte intéressée, sensuelle et servile; Marie n'ayant en vue que les intérêts de Dieu, sa crainte est par là sainte et généreuse. Cette crainte désordonnée d'Ève est un nouveau péché, et celle de Marie est un nouvel acte de vertu.

Ainsi, à l'instant l'une est punie de sa prévarication, et l'autre récompensée de sa vertu; car en punition de sa crainte coupable, Ève est induite en erreur, et Marie est récompensée de la fidélité qu'elle a gardée dans sa crainte : l'une trouve le mensonge et l'autre la vérité. Le mensonge rassure Ève dans sa crainte née du péché, quand le

serpent lui dit : Non la menace de Dieu n'aura point de suite, rassurez-vous, vous ne mourrez point [1]. C'est la vérité qui rassure Marie dans sa crainte née de la vertu la plus pure, lorsque l'ange lui dit : Ne craignez point, ô Marie, pour votre virginité; la conception que je vous annonce ne sera point l'effet de la fécondité naturelle de l'homme, mais de la vertu surnaturelle de l'Esprit-Saint et de la puissance de Dieu.

Mais comme l'une et l'autre sont dans le doute, Satan encourage Ève à la rebellion; et Gabriel exhorte Marie à l'obéissance : l'un promet une grandeur mensongère, sacrilège et impossible, en persuadant à Ève qu'elle deviendra semblable à Dieu [2]; l'autre promet une grandeur véritable et réelle dont la sainteté sera le fruit comme il en est le principe, la base et le moyen [3]. Ainsi toutes deux donnent leur consentement; l'une au désir orgueilleux de devenir un autre Dieu, l'autre à l'humble désir de devenir en tout soumise, obéissante et fidèle à Dieu. Ainsi, l'une n'étant qu'une simple créature de Dieu, s'applaudit dans son

[1] Nequaquam moriemini.
[2] Sed eritis sicut Dei.
[3] Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur filius Dei.

cœur de se voir bientôt son égal; et l'autre, qui est déjà mère de Dieu, se reconnaît indigne d'être son humble servante [1]. O Ève téméraire et imprudente, en ajoutant foi au langage de Satan, vous vous êtes plongée dans le malheur avec vos infortunés descendants! O sage et vertueuse Marie, en ajoutant foi à la parole de l'ange, vous vous êtes rendue heureuse avec toute votre postérité spirituelle! Et de même que dans la première mère s'accomplissent les menaces de Dieu, dont elle se rit; ainsi s'accomplissent dans la seconde les divines promesses dans lesquelles elle met toutes ses espérances [2].

Savez-vous pourquoi, dit saint Pierre-Chrysologue, un ange fut envoyé à Marie pour conclure avec elle ce précieux traité de notre salut? C'était parce qu'un ange avait conclu avec Ève le traité funeste de notre ruine; c'était afin que l'homme revint à la vie par les mêmes moyens qui l'avaient conduit à la mort [3]. Ainsi, comme la malice du démon avait fait coopérer une femme au péché avec le premier Adam, de même il a plû à la Divine Sa-

[1] Ecce ancilla Domini.

[2] Beata quæ credidisti perficientur in te quæ dicta sunt tibi a Domino.

[3] Agit cum Maria angelus de salute, quia cum Eva angelus ege-

gesse de faire coopérer une femme avec le second Adam à la destruction du péché. La Divine Sagesse en a agi ainsi, dit saint Jean-Chysostôme, afin de faire concourir les deux sexes à notre rédemption, comme ils avaient concouru à notre perdition; et de rétablir par Marie tout ce qu'Ève avait détruit, comme Jésus-Christ a racheté tout ce qu'Adam avait perdu [1].

C'est pour cette raison que nous voyons Marie unie aux principaux mystères de Jésus-Christ; et les évangélistes ont eu soin de nous le faire observer, afin que nous ne séparions point ce que Dieu lui-même a uni.

C'est ainsi que dans le mystère que nous exposons, saint Matthieu a expressément remarqué que les Mages trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère [2]; voulant par là nous indiquer que dans ce mystère, la mère a participé à la clémence du Fils; et qu'*Étoile* elle-même, elle a coopéré avec Jésus-Christ à la conversion des Mages et à la vocation des Gentils à la vraie Foi.

rat de ruina; ut homo eisdem cursibus, quibus dilapsus fuerat ad mortem, rediret ad vitam.

[1] Restauratur per Mariam, quod per Evam perierat; per Christum redimitur, quod per Adam fuerat captivatum (*De Interd. Arb.*).

[2] Invenerunt puerum cum Maria matre ejus (*Matth.* 2).

Mais comme il est plus dans l'ordre d'attendre l'arrivée des Mages à la grotte de Bethléem pour parler de la pieuse coopération de Marie à leur mystérieuse offrande, nous allons exposer dans cette lecture la manière dont cette étoile mystique a coopéré non-seulement à leur instruction, mais encore à la nôtre, et à notre union avec Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'avant d'entrer dans l'explication[1] des autres mystères que présente l'histoire des Mages, nous examinerons comment Marie a participé à ceux que nous avons exposés jusqu'alors.

§ II. *La parole de Dieu renferme diverses significations. L'Étoile des Mages est encore la figure de Marie. Traits de ressemblance entre Marie et l'Étoile.*

La parole de l'Homme ne dit rien de plus que ce qu'elle énonce littéralement; toute phrase, toute locution purement humaine, n'exprime qu'une seule idée, qu'une seule pensée; mais telle est la richesse de la parole de Dieu, disent les interprètes, qu'une seule expression renferme au

[1] Le P. Ventura publiera plus tard *l'explication* ici annoncée des autres mystères, ce qui ajoutera à cet ouvrage une seconde partie dont on espère donner la traduction. *(Note de l'éditeur.)*

moins quatre significations; et cette admirable fécondité est, au jugement de tous, une des particularités qui nous révèle l'excellence et la majesté du langage divin [1].

Ainsi, sans sortir de notre sujet, le mot *Étoile* qui se trouve dans l'histoire des Mages, indique dans le sens littéral l'étoile véritable, miraculeuse, réelle et visible, qui apparut aux Mages pour leur annoncer la naissance du Messie. Mais comme nous l'avons fait remarquer, dans le sens figuré et allégorique, elle indique Jésus-Christ qui est la vraie lumière du monde; elle est l'image de la grâce de la Foi qui éclaira les hommes; et enfin, elle est encore une figure de Marie et de son ministère dans la conversion des hommes [2].

Et comme dit un interprète, l'étoile sur la grotte fut comme une étoile arrêtée sur une autre étoile; car le nom de Marie signifie *Étoile de la Mer*. Ainsi, la Mère comme le Fils était vraie *Étoile* [3].

[1] Scriptura sacra cæteris universis, omnium consensu, tum multis aliis, tum hoc antecellit; quod cæteræ unam dumtaxat una phrasi; hæc quatuor ut minimum dicat sententias (*A Lap. Encom. Sac. Script., sect.* 4, 4).

[2] Allegorice, Christus est stella, et rursum stella est beata Virgo (*A Lap. in Matth.* 2).

[3] Stabat stella super stellam; *Maria* enim *stella maris* interpretatur. Stella itaque Filius; stella et Mater.

Et quel autre symbole que celui de l'étoile des Mages pouvait être plus propre à désigner, à signifier Marie?

L'étoile des Mages n'était point une étoile ordinaire ni commune, mais une étoile particulière par sa matière, par son mouvement, par sa lumière, par le temps de son apparition; une étoile nouvelle et miraculeuse que Dieu créa dans le seul but de manifester et de prêcher Jésus-Christ, et par là est appelée par excellence l'étoile de Jésus-Christ[1]. Ainsi Marie, quoique vraie femme, n'est point une femme ordinaire, mais privilégiée, miraculeuse, tout à fait nouvelle par son immaculée conception, par l'abondance de ses grâces, par la sainteté de sa vie, par la sublimité de sa condition; elle est *unique* parmi toutes les femmes[2], comme nous l'indique la salutation de l'Ange: « Je vous salue Marie pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes[3]. » Marie a été uniquement créée et enrichie de tous les dons célestes en vue de Jésus-Christ, afin de pouvoir préparer en elle une demeure, aussi digne

[1] Vidimus stellam ejus.
[2] Singulariter sum ego (*Psal.* 110).
[3] Ave, gratia plena, benedicta tu in mulieribus (*Luc.*, 1).

que possible de son divin fils : elle est donc par excellence la créature, la Mère de Jésus-Christ [1].

L'étoile des Mages était très éclatante et très lumineuse, et Marie, miraculeusement préservée de la tache commune à tous les hommes, est la créature la plus remarquable par sa pureté et sa candeur ; elle brille de la lumière la plus ravissante par la splendeur de ses priviléges et le feu de son amour. L'étoile, donnant sa lumière sans s'altérer ni se corrompre, est par là, dit saint Bernard, la figure la plus expressive de Marie, qui enfanta Jésus-Christ sans altérer sa virginité ; car, de même que la lumière, en se répandant, n'épuisa point l'étoile ; de même Jésus-Christ, en naissant, laissa intacte sa mère [2].

Ainsi, continue le même docteur, Marie est cette *noble étoile de Jacob*, dont Jésus-Christ son fils est la lumière, lumière qui éclaire l'univers, brille dans les cieux, pénètre dans les enfers, et parcourant la terre, porte la chaleur et la vie dans les âmes, détruit les vices, fait germer et conserve

[1] Mater ejus.

[2] Virgo aptissime Sideri comparatur. Quia sicut sine sui corruptione sidus suum emittit radium ; sic absque sui læsione virgo parturivit Filium. Nec sideri radius suum minuit claritatem ; nec Virgini Filius suam integritatem (*Hom.*, 2, *Sup. Mis.*).

les vertus. C'est une étoile éclatante que Dieu a suspendue sur le vaste Océan du monde pour y briller par ses mérites et l'éclairer par ses exemples [1]. C'est dans ce même sens que l'Église appelle Marie l'*étoile de la mer* [2], comme étant après Jésus-Christ la consolation, l'espérance, le soutien, le guide de l'infortuné navigateur qui vogue sur la mer orageuse de ce monde.

§ III. *Marie,* ÉTOILE DU MATIN, *nous a annoncé le jour du salut, comme Ève nous annonça celui de la mort. Mission de coopératrice exercée par Marie, d'abord en faveur des Mages qu'elle instruisit de ses mystères et de ceux de son fils. C'est à juste titre qu'elle est nommée* REINE DES APÔTRES, *les ayant instruits plus tard ainsi que l'Église.*

Le titre d'*Étoile du matin* [3] que l'Église donne à Marie est plus mystérieux et plus approprié encore à sa mission; car Marie, comme l'étoile du

[1] Ipsa est igitur nobilissima stella ex Jacob orta, cujus radius universum orbem illuminat; cujus splendor et præfulget in supernis, et inferos penetrat, terras etiam perlustrans; et calefaciens magis mentes quam corpora, fovet virtutes, excoquit vitia. Ipsa, inquam, est præclara et eximia stella super hoc mare spatiosum sublevata, micans meritis, illustrans exemplis (*Ibid.*).

[2] Ave maris stella.

[3] Stella Matutina.

matin, a été l'heureuse annonce du jour du salut, comme Ève l'avait été du jour funeste de la perdition; et par Marie a commencé temporellement la vie expiatrice du second Adam, comme par Ève avait commencé la vie pécheresse du premier. Aussi l'Église, dans ses cantiques, se répand sans cesse en actions de grâces envers cette Vierge bénie, de ce qu'elle nous a fait récupérer, par le fruit de ses chastes entrailles, ce que la malheureuse Ève nous avait enlevé par la prévarication de son cœur; elle invite les peuples rachetés par le sang précieux de Jésus-Christ à rendre gloire à Marie pour cette vie céleste dont nous sommes redevables à sa médiation [1].

De-là, les Pères de l'Église sont unanimes à considérer dans Marie la véritable Ève, l'Ève parfaite, en ce qu'elle a été le vrai contraste de l'ancienne, et a fait pour notre salut tout ce que la première avait fait pour notre ruine.

Un des plus anciens Pères de l'Église, saint Irénée, dit que, comme le genre humain avait été conduit à la mort par une vierge (car Ève était vierge quand elle pécha), de même il a été rap-

[1] Quod Eva tristis abstulit. — Tu reddis almo germine. — Vitam datam per Virginem. — Gentes redemptæ plaudite.

pelé à la vie par une autre vierge [1]. Et ainsi, ajoute Tertullien, le péché commis par la folle et sacrilége crédulité d'une femme, a été effacé par l'humble et pieuse foi d'une autre femme. [2]. Et, comme dit encore saint Epiphane, la vie nous est venue du même sexe qui nous avait apporté la mort, et c'est par le moyen d'une femme qu'est devenu notre vie Celui qui a détruit la mort introduite dans le monde par une femme [3].

C'est une femme, dit saint Augustin, qui nous a fait mourir, et c'est une femme qui nous a fait revivre ; Ève a ouvert à la mort les portes du monde, Marie les a ouvertes au salut et à la vie[4]. Et ailleurs, reprend encore le même docteur : Ève porta dans son sein les larmes et le deuil, et Marie la joie et le contentement, parce que l'une enfanta un pécheur, et l'autre, le juste par excellence. Ainsi nous ne sommes redevables à notre mère charnelle que des maux qui désolent le monde, et à notre mère spirituelle, à la mère de Jésus-Christ, nous devons la

[1] Quemadmodum morti adstrictum est humanum genus per Virginem, salvatur per Virginem.

[2] Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.

[3] Unde illata est mors, illinc processit et vita ; et qui per mulierem nobis vita factus est, mortem ex muliere inductam exclusit.

[4] Per fœminam mors, per fœminam vita. Per Evam interitus, per Mariam salus.

grâce et le salut que le monde espère et possède[1]. Et, revenant au même sujet, le même père ajoute : De même qu'Ève est auteur du péché, Marie est auteur du mérite; Ève n'a fait que nous nuir en nous faisant mourir en naissant, et Marie nous a rendu une vie nouvelle. Ainsi l'une a fait la blessure et l'autre y a apposé le baume salutaire[2].

Or, les Mages ont été les premiers à jouir des effets de cette grande restauration opérée par le moyen de Marie.

Ce fut de Marie qu'ils apprirent parfaitement à connaître Jésus-Christ, le second Adam réparateur de la ruine du premier; ce fut d'elle qu'ils le reçurent; et c'est à cette amoureuse coopération que l'Évangéliste fait allusion lorsqu'il dit que les Mages trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère[3]. Car, il n'est aucun doute, disent les interprètes, que les Mages arrivés à la cabanne de Bethléem, temple auguste de Dieu sur la terre, n'aient eu de saints et sublimes entretiens avec la très

[1] Eva luxit, ista exultavit; Eva lacrymas, Maria gaudium in ventre portavit; quia illa peccatorem, ista edidit innocentem. Mater generis nostri pœnam intulit mundo; genitrix Domini nostri intulit mundo salutem.

[2] Auctrix peccati Eva, auctrix meriti Maria. Eva occidendo obfuit; Maria vivificando profuit. Illa percussit; ista sanavit.

[3] Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.

sainte Vierge. Ils durent apprendre de sa bouche le grand mystère de la conception et de la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, celui de la virginité de la mère et de la divinité du fils, et ainsi éclairés et instruits par elle, ils se prosternèrent humblement pour adorer leur Sauveur, non point d'une adoration simplement obséquieuse, comme on ferait à l'égard d'un roi de la terre, selon le rêve de Calvin, mais d'une adoration religieuse telle qu'avait droit de l'attendre le roi du ciel, le Fils de Dieu comme l'enseigne l'Église[1].

D'ailleurs ce que nous venons de dire se déduit clairement du texte sacré, en ce que cette circonstance de Jésus-Christ trouvé avec sa mère précède immédiatement celle de l'adoration des Mages[2]. C'est comme si l'Évangéliste eut dit : En entrant dans la cabane, les Mages trouvèrent Jésus dans les bras de sa mère, et ayant appris d'elle la sublime dignité de son fils, ils se prosternèrent pour reconnaître et adorer le Fils de Dieu, le roi des cieux dans un enfant vrai homme et relégué par

[1] Deum fatentur munere (*Hymn. Epiph.*). Non dubium est, Magos cum B. Virgine fuisse collocutos, ab eaque didicisse modum conceptionis, partus, et nativitatis; ideoque Christum Deum, Deique Filium adorasse (*In 2 Matth.*)

[2] Invenerunt puerum cum Maria... Et procidentes adoraverunt.

les hommes dans un lieu obscur de la terre.[1]

Or, comme nous l'avons déjà fait remarquer, les pasteurs et les Mages ont été les prémices de l'Église ; et l'Église a pris naissance dans la grotte de Bethléem[2]. Ainsi nous voyons Marie instruire l'Église naissante dans la personne des Mages et des pasteurs, en leur manifestant les mystères de son fils, les secrets de la grâce et du salut, en leur faisant connaître Jésus-Christ pour ce qu'il est véritablement, vrai Dieu et vrai homme, et Sauveur des hommes. Elle leur expose sa religion et ses lois, leur annonce ses promesses et par là devient le premier évangéliste, le premier apôtre de Jésus-Christ, et c'est ainsi, qu'à bien juste titre, l'Église l'appelle *la Reine des apôtres.*[3]

On peut encore ajouter que ces paroles de saint Matthieu : « Ils trouvèrent Jésus avec Marie sa mère », nous rappellent naturellement ces autres de saint Luc : « Tous ensemble (les apôtres et les disciples), animés du même esprit, priaient constamment avec Marie mère de Jésus. « Or, il ne faut point prendre isolément ces deux passages

[1] Invenerunt cum Maria... Et procidentes adoraverunt.
[2] Videte Ecclesiæ surgentis exordium.
[3] Regina Apostolorum.

de l'Écriture qui ont entr'eux une relation si intime, l'un faisant mention de la présence de Marie à la naissance de l'Église à Bethléem, et l'autre indiquant aussi sa présence, lorsque l'Église naissante attendait dans le cénacle, pour devenir adulte, la venue prochaine de l'Esprit-Saint. Ainsi, ce n'est qu'avec Marie que l'Église commence avec les Mages, et qu'elle se consolide avec les apôtres [1]. La mère de Jésus est toujours à la tête de la famille, de l'Église de Jésus; elle l'instruit par la sagesse dont elle est le siége, l'édifie par les bons exemples dont elle est le modèle, la soutient par son zèle et la prière continuelle qu'elle adresse à Dieu pour la prospérité de cette épouse chérie de son divin fils [2].

Ainsi, nous avons été instruits par l'Église, l'Église par les apôtres et les apôtres par Jésus-Christ [3]. Mais cette doctrine céleste émanée du sein du Père a été expliquée aux apôtres par Marie qui, dans sa virginité permanente, comme dans les prodiges que la droite du Seigneur a opéré en elle, continue à être, depuis l'ascension du Sauveur,

[1] Cum Maria matre Jesu.
[2] Erant perseverantes in oratione cum Maria.
[3] Omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis (*Joan.*, 15).

la preuve, l'apologie vivante et sensible de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ : ces deux dogmes substantiels étant le fondement de la Religion, Marie en est l'Évangile par excellence, le témoignage le plus lumineux et par conséquent, la suprême maîtresse, l'Évangéliste des Évangélistes l'apôtre des apôtres de Jésus-Christ.

§ IV. *Marie a continué son ministère d'apôtre en faveur des Gentils. De même que l'étoile a attiré les Mages, ainsi Marie attire les âmes à Jésus-Christ. Doctrine de saint Augustin appliquée à Marie.*

L'apostolat de Marie ne s'est point borné aux Mages ni aux apôtres, il s'est perpétué en faveur des Gentils et ne finira qu'à la conversion du monde entier. Et voici encore un trait frappant de ressemblance entre Marie et l'étoile des Mages. De même que l'étoile est en quelque sorte le premier Évangile que le doigt de Dieu a écrit dans les cieux, Évangile mystérieux qui a annoncé Jésus-Christ aux Mages, ainsi Marie, dit un ancien Père de l'Église, est un livre mystérieux et vivant écrit non du doigt de Dieu, mais de la droite du Tout-Puissant; livre qui donne à lire au monde entier les

mystères du Verbe de Dieu [1]. Et saint Cyrille d'Alexandrie reconnaissant dans Marie la même prérogative, dit qu'en sa qualité de vraie étoile mystérieuse, elle conduit toutes les nations du culte des idoles à la connaissance de la vérité, et fait briller la lumière du fils de Dieu chez les peuples assis dans les ténèbres et les ombres de la mort [2]; ensorte que, comme Jésus-Christ a dit en parlant de son père : « Personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire », ainsi peut-on dire de Jésus-Christ relativement à Marie : « Personne ne vient à lui s'il n'y est conduit par Marie [3] ».

Mais comment Dieu père de Jésus-Christ et Marie sa mère, peuvent-ils concourir ensemble à attirer les hommes comme l'étoile attira les Mages? Pour bien entendre cette vérité il faut se reporter à l'interprétation que saint Augustin donne de ces paroles : « Personne ne vient à moi si mon père ne l'attire. »

Il est d'abord constant que, comme rien n'a été

[1] Liber incomprehensus qui verbum patris mundo legendum exhibuit (*S. Epiph.*).

[2] Per te omnis creatura, idolorum errore detenta, conversa est ad agnitionem veritatis. Per te unigenitus Dei Filius, vera illa lux effulsit sedentibus in tenebris et umbra mortis (*Hom. contr. Nest.*).

[3] Nemo venit ad me; nisi mater mea traxerit illum.

créé que par le Verbe de Dieu [1], rien n'a été réparé que par le ministère du même Verbe fait homme [2], et que c'est Jésus-Christ en sa qualité de médiateur entre les hommes et Dieu, comme Dieu et homme, qui attire et conduit les hommes, principalement les pécheurs, à Dieu son père [3]. Ainsi, si c'est la grâce du Médiateur qui convertit et attire les hommes, comment et pourquoi, demande saint Augustin, Jésus-Christ a-t-il pu dire que c'est son père qui les attire et les appelle [4]? Nous allons voir que cela peut se dire du père et du fils, dit ce sublime docteur.

Supposons que le fils d'un puissant monarque prenne le ton, les manières d'un ami avec un misérable esclave. Celui-ci touché d'une bonté aussi signalée s'approche avec confiance du jeune prince, lui fait assiduement sa cour, lui prodigue les marques de son respect, non-seulement pour l'affection que lui témoigne le prince, mais encore parce qu'il est fils du roi, et en cette qualité appelé à régner un jour, et par là capable de tout accorder à ceux

[1] Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil (*Joan.*, 1).

[2] Instaurare omnia in Christo (*Ephes.*, 4).

[3] Non veni vocare justos, sed peccatores (*Luc.*, 5).

[4] Quare voluit dicere : Pater quem traxerit; cum ipse Christus trahat (*S. Aug. Tract.* 26 *in Joan.*).

qui l'environneront. Si ce prince n'était point fils du roi, il pourrait sans doute inspirer par sa bonté quelque sentiment de reconnaissance sans inspirer de confiance dans son pouvoir. C'est donc à raison de sa filiation royale qu'il se voit environné de tous ceux qu'il a prévenus par sa familiarité ; c'est le respect pour la puissance et la grandeur du père qui met l'esclave aux pieds du fils. De même Jésus-Christ, dit saint Augustin, gagne les hommes par les enchantements de sa miséricorde et l'efficacité de sa divine médiation ; mais cette miséricorde et cette médiation ont une force attractive, parce que Jésus-Christ se présente, non-seulement comme fils de l'homme, mais encore comme fils de Dieu.

Ainsi, nous croyons en lui, nous allons à lui parce qu'il se montre à nous revêtu de la sublime prérogative d'un rédempteur qui a Dieu pour père, qui est égal à Dieu étant Dieu lui-même, c'est-à-dire que nous allons à Jésus-Christ à cause de sa filiation divine ; et ainsi ce n'est point seulement la bonté du Fils, mais encore la divinité du Père qui nous conduit à lui ; donc c'est Dieu le père qui nous attire[1].

[1] Trahit pater ad Filium eos, qui propterea credunt in Filium quia

Les Ariens, ajoute saint Augustin, qui nient la divinité de Jésus-Christ, l'appelant une pure créature, ne vont point à lui par égard pour Dieu le père, niant que Jésus-Christ soit son vrai et consubstantiel fils égal à lui. Ce n'est donc point la pensée de la divinité de son origine, ce n'est point Dieu le père qui les attire, qui les conduit; et ainsi malgré tous leurs efforts, ils n'arrivent point au médiateur Jésus-Christ qu'il est nécessaire de connaître et de confesser comme fils de Dieu pour arriver à lui [1].

Appliquons maintenant à Marie, sous quelques rapports, cette belle interprétation. Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme; s'il n'était point vrai homme il n'aurait pu souffrir ni mourir pour l'homme; s'il n'était point vrai Dieu, il n'aurait pu donner à ses souffrances ni à sa mort la valeur infinie qu'elles devaient avoir pour satisfaire à la justice de Dieu. Pour aller à lui comme un médiateur entre Dieu et l'homme, et participer à sa rédemption;

eum cogitant Patrem habere Deum. Deus enim mater æqualem sibi genuit Filium; et qui cogitat æqualem esse Patri eum in quem credit, trahit eum Pater ad Filium (*S. Aug. Tract.* 26 *in Joan.*).

[1] Arius credidit creaturam. Non eum traxit Pater; quia non considerat patrem, qui filium non credit æqualem (*Ibid.*).

il faut croire qu'il est vrai Dieu et vrai homme, l'Homme-Dieu en un mot.

Or, la preuve qu'il est Dieu, est qu'il est fils consubstantiel de Dieu, et la preuve qu'il est homme est qu'il est fils consubstantiel de Marie. Ainsi comme fils de Dieu nous le croyons vrai Dieu, et comme fils de Marie nous le croyons vrai homme; et de même qu'il nous attire à lui en tant que Dieu, par la génération éternelle qu'il tient de Dieu; de même il nous attire à lui comme homme par la génération temporelle qu'il tient de Marie. Ainsi on ne peut aller à Jésus-Christ comme *vrai rédempteur*, sans le croire vrai fils de Dieu, comme on ne peut aller à Jésus-Christ comme *vrai homme* sans le croire vrai fils de Marie, c'est-à-dire que son *père céleste* et sa *mère terrestre* nous montrent en lui ses deux qualités de vrai Dieu et de vrai homme, qualités qui le constituent notre Sauveur. Ainsi de même Dieu le père nous attire à Jésus-Christ, non-seulement par sa grâce, mais encore par sa *vraie paternité divine* qui fait que Jésus-Christ est Dieu; de même Marie ne nous attire pas seulement à Jésus-Christ par sa prière, mais encore par *sa vraie maternité humaine* qui fait que Jésus-Christ est homme.

§ V. *Nécessité d'aller à Jésus-Christ par Marie. Autres traits de ressemblance entre Marie et l'étoile des Mages.*

Il suit de la doctrine de saint Augustin que nous venons d'exposer, que le Père céleste nous conduit à Jésus-Christ comme à son fils; et puisque, comme fils de Dieu, Jésus-Christ est Dieu, son père céleste nous conduit à lui comme à un vrai Dieu. De même, Marie nous attire à Jésus-Christ comme à son fils; et puisque, comme fils de Marie, Jésus-Christ est homme, sa mère terrestre nous conduit à lui comme à un vrai homme.

Ce qui nous fait vénérer, adorer Jésus-Christ et recourir à lui comme au méditateur, ce qui peut vraiment nous sauver, est de le croire, comme nous le croyons, vrai Dieu, fils de Dieu, égal à Dieu. Le père Éternel en lui rendant ce témoignage est particulièrement le principe du culte que nous rendons à Jésus-Christ, ainsi que de notre confiance dans l'efficacité de sa médiation et dans l'étendue de son pouvoir. Et selon la théologie de saint Paul, ce qui nous montre Jésus-Christ miséricordieux, doux et tendre amant de nos âmes, est de le

croire comme nous le croyons, vrai homme et frère de l'homme, égal à l'homme : Marie, en lui rendant ce témoignage, est principalement le principe de notre confiance en Jésus-Christ, de notre familiarité avec lui, de notre tendresse pour lui.

Ainsi, sans le témoignage du père Éternel, qui nous montre Jésus-Christ comme son fils bien-aimé[1], et nous attire à lui comme à Dieu, Jésus-Christ ne serait pour nous qu'un être indifférent, parce que nous ne verrions en lui qu'un homme impuissant à nous sauver; nous ne penserions point à lui parce qu'il ne nous ferait rien espérer. Et sans le témoignage de Marie, qui nous présente Jésus-Christ comme son vrai fils[2], et nous attire à lui comme à un homme, Jésus-Christ ne serait pour nous qu'un sujet de frayeur, uniquement le fils de Dieu, le Dieu juste, le Dieu terrible, dont nous avons provoqué l'indignation et dont nous devons subir le jugement ; et ainsi effrayés à la vue de ses vengeances, nous ne le chercherions point.

Ainsi pour aller à Jésus-Christ avec la confiance que nous devons avoir dans la puissance de Dieu, et la sécurité que doit nous inspirer la bonté de

[1] Hic est Filius meus dilectus (*Matth.*, 3).
[2] Peperit filium suum primogenitum (*Luc.*, 2).

l'homme, il est nécessaire d'être conduit à ses pieds par son père céleste et sa mère terrestre ; c'est par ces deux voies que nous arriverons au même terme qui est Jésus-Christ. Et malheur à nous, si pour aller au divin Sauveur, nous abandonnons l'un ou l'autre de ces deux guides ; si nous sommes sourds à l'un ou à l'autre de ces deux témoignages, nous ne trouverons dans Jésus-Christ, ou qu'un Dieu menaçant, ou qu'un homme impuissant à nous sauver ; nous ne trouverons qu'un être idéal et bizarre, comme les hérétiques se le sont figuré, incapable de satisfaire aux deux grands besoins de l'humanité : celui d'un Dieu-Homme, miséricordieux pour nous encourager et nous accueillir, et celui d'un Homme-Dieu pour nous sauver.

Ainsi sont liés entre eux les mystères de Dieu et de Marie ; ainsi Marie, vraie étoile des Mages, entre d'une manière mystérieuse et ineffable dans le mystère de clémence de notre vocation à la Foi, et dans l'économie de notre salut.

Non-seulement l'étoile des Mages éclaira leur intelligence par sa lumière mystérieuse, mais encore captiva leurs cœurs par sa merveilleuse beauté, et leur servit de guide, de consolation et de force dans le long et pénible voyage qu'ils avaient en-

trepris pour aller à Jésus-Christ. Ainsi Marie, non-seulement a éclairé l'esprit des Gentils par l'éclat de ses priviléges, étant vierge-mère d'un Homme-Dieu, mais encore a doucement gagné leurs cœurs, et les a encouragés dans la voie du salut par l'amabilité de son nom, l'enchantement de ses vertus et la douceur de ses titres.

« Les peuples, dit un auteur moderne non suspect, furent comme éblouis par l'image de cette divine mère qui réunit dans sa personne les idées et les sentiments les plus doux de la nature, la pudeur de la vierge et l'amour de la mère : emblême de douceur, de résignation et de tout ce que la vertu a de plus sublime ; elle pleure avec les malheureux, intercède pour les coupables, et ne se montre que comme la messagère du pardon et du secours ; aussi les peuples accueillirent-ils avec enthousiasme ce culte nouveau : les païens n'essayèrent pas même de défendre leurs autels en face des progrès du culte de la Mère de Dieu. Ils ouvrirent leurs temples à Marie et s'avouèrent vaincus [1]. »

[1] Beugnot, *Histoire de la destruction du Paganisme en Occident*, liv. XII.

Enfin, l'étoile ayant conduit les Mages aux pieds de Jésus-Christ, il semblait qu'elle eût rempli sa mission et qu'elle eût dû disparaître. Il n'en fut point ainsi, dit l'évangéliste ; elle s'arrêta au-dessus de la cabane fortunée, au-dessus de la tête du divin enfant, brillant d'une lumière plus vive encore, comme pour le faire mieux connaître, pour lui servir de permanent témoignage, d'ornement et de gloire, afin de soutenir la confiance des Mages et augmenter leur ferveur[1]. De même Marie n'a point borné son ministère à attirer à la Foi nos pères païens, et par-là nous-mêmes; mais elle demeure sur la cabane, sur l'Église où réside son fils; et comme nous, sommes dans l'Église, elle y demeure avec nous, comme pour rendre toujours, en notre présence, un nouveau témoignage à son divin fils et soutenir notre foi. Ainsi, Marie est encore la gloire de Jésus-Christ, son plus bel ornement en même temps qu'elle est notre médiatrice. C'est elle qui, par ses prières, par sa protection, par son tendre regard, nous maintient dans la fidélité que nous devons à Jésus-Christ, si nous sommes en état de grâce, et nous ouvre la voie du retour si nous sommes dans le péché. De même

[1] Usque dum veniens *staret* supra ubi erat puer (*Matth.*, 2).

que par le moyen de Marie nous avons reçu le premier des bienfaits de la Rédemption, la Foi principe du salut; par elle aussi nous recevons la grâce, fruit de cette rédemption. Elle nous applique les mérites de son fils, nous en assure le secours et nous fait participer à son héritage.

O Dieu de bonté et de miséricorde, que votre Rédemption a été abondante et féconde[1]! Vous n'avez pas seulement pourvu à ce qui était purement nécessaire pour arriver au salut, mais encore à tout ce qui peut nous encourager, nous consoler et nous charmer dans le chemin pénible de la vie! Dans Jésus-Christ vous nous avez donné le Médiateur qui conduit à vous; et sans borner là votre libéralité, vous nous avez donné dans Marie une médiatrice affectionnée, qui nous prêche, nous fait trouver, aimer et posséder Jésus-Christ; et dans sa douceur ineffable, dans sa clémence, dans son amour, elle nous console, elle nous enchante! O prodige d'amour et de miséricorde, soyez mille fois béni! O douce et incomparable Vierge, mère de clémence, remplissez en notre faveur votre mission de médiatrice et d'avocate, la mission de miséricorde

[1] Copiosa apud eum redemptio (*Psal.*, 12).

dont la divine bonté vous a chargée, tournez vers nous ces regards de douceur qui portent la consolation et le calme dans les cœurs les plus troublés et les plus affligés [1]. Après Dieu, c'est à vous que nous sommes redevables de la grâce inappréciable de connaître, d'adorer Jésus-Christ, notre sauveur : ainsi, après Dieu, c'est en vous que notre confiance repose. Comme vous nous avez fait connaître le divin Sauveur pendant notre vie, faites que nous le possédions après notre mort; vous nous l'avez donné dans cette terre d'exil, faites que nous en jouissions dans la céleste patrie.

Après avoir examiné les principes sur lesquels se fonde le précieux ministère de Marie, relativement aux Gentils, et la manière dont elle exerce ce ministère en les attirant à la Foi et à la grâce de Jésus-Christ, il nous reste à exposer, sur cette précieuse médiation de la mère de Dieu, une figure des plus touchantes que nous présente l'histoire de la vertueuse Noémi ; nous y découvrirons de plus en plus nos obligations envers Marie et les motifs de notre confiance dans son amoureuse sollicitude.

[1] Eia ergo advocata nostra ; illos tuos misericordes oculos ad nos converte.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

La conduite réciproque de Noémi et de Ruth est une figure et une prophétie du mystère que nous venons d'exposer.

§ VI. *Générosité de Ruth à suivre Noémi. Sa déférence et son amour pour sa belle-mère. Amour de Noémi pour Ruth. Son engagement à lui faire épouser Booz et sa tendresse pour le fils né de cette union.*

Après la mort de son épouse et de ses enfants, la belle et vertueuse Noémi se dispose à abandonner le pays de Moab pour retourner à Bethléem de Juda son pays natal. Ses deux belles-filles, Mohabites d'origine, demeurées veuves par la mort des fils de Noémi, voulurent l'accompagner. Mais la pieuse et sainte femme les serrant amoureusement contre son sein, leur prodigue les baisers les plus tendres et les plus affectueux, et leur dit : « De grâce, mes enfants, laissez-moi aller seule et retournez dans le pays qui vous a vu naître, je n'ai plus de fils à vous donner pour époux et plus d'espoir d'en avoir, car je suis accablée de vieillesse et

hors d'état de rentrer dans les liens du mariage [1]. Pourquoi vous obstiner à me suivre dans une maison où vous ne trouverez pour prix de votre tendresse, que le vide, l'abandon, la tristesse, la misère et les pleurs? La vue de votre misère et de vos douleurs ne pourra qu'ajouter aux miennes; laissez-moi supporter seule le poid des tribulations dont il a plu au Seigneur de m'affliger [2]. A ces tendres paroles, ses deux brus s'abandonnent à toute l'effusion de leurs douleurs [3], et la plus âgée, nommée Orpha, embrassant Noémi pour la dernière fois, retourna dans la maison de son père [4]; mais la plus jeune, la tendre Ruth, s'obstine à s'attacher à la bonne Noémi qui lui tenait lieu de la mère la plus affectionnée [5]. C'est en vain que Noémi insiste : « Vous voyez, ma fille, lui dit-elle, que votre sœur est retournée, et suivez son exemple [6]. » Ruth persévère dans son dessein, elle veut suivre sa mère adoptive et vivre avec

[1] Revertemini filiæ meæ, et abite; jam enim senectute confecta sum, nec apta vinculo conjungali (*Ruth*, 1).

[2] Nolite quæso filiæ meæ; quia vestra angustia magis me premit, et egressa est manus Domini contra me (*Ruth.*, 1).

[3] Elevata igitur voce flere cœperunt.

[4] Orpha osculata est socrum ac reversa est.

[5] Ruth adhæsit socrui suæ.

[6] En reversa est cognata tua ad populum suum, vade cum ea.

elle ; elle se prononce une dernière fois, lui adressant ces touchantes et délicieuses paroles : « Oh ! ma chère mère, vous me voulez donc bien du mal, en m'obligeant de m'éloigner de vous et de vous abandonner[1]. Je ne saurais me résoudre à ce sacrifice, non, je ne le ferai jamais ; car en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous, et partout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi, votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu ; la terre où vous mourrez me verra mourir, et après notre mort le même tombeau renfermera nos ossements, comme dans la vie la même habitation nous aura réunies. Je veux que le Seigneur me traite dans toute sa rigueur si jamais rien me sépare de vous que la mort seule[2]. »

Quelle tendresse de cœur, quelle constance d'affection, quelle douceur et quelle force d'expression ! Et ces sentiments de piété filiale dans la jeune veuve envers sa mère adoptive ne se bornent point aux paroles ; car, telle était la dépendance de

[1] Ne adverseris mihi ut relinquam te et abeam.

[2] Quocumque perrexeris, pergam ; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus, populus meus ; et Deus tuus, Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ. Hæc faciat Dominus, et hæc addat, si non sola mors me et te separaverit.

Ruth à l'égard de Noémi, que même, pour aller chercher leur commune nourriture, elle ne s'éloignait point de sa mère sans lui en demander la permission. « Voulez-vous, lui dit-elle, que j'aille dans les champs glaner quelques épis pour notre nourriture? — Allez, ma fille, lui répondit Noémi. » Ce n'est qu'avec cette permission qu'elle se met en chemin [1]. Enfin les moindres désirs de Noémi sont des ordres pour cette fille obéissante; elle n'en omet pas le moindre point, et elle les exécute sans différer [2].

Et sa charité envers Noémi n'est pas moins parfaite que son obéissance; car, pour avoir de quoi nourrir sa mère, elle ne rougit point de prier qu'on lui permette de recueillir les épis échappés aux moissonneurs, se tenant derrière eux comme une mendiante : elle passe les jours entiers sous l'ardeur du soleil à un travail si humiliant et si ingrat, sans s'accorder un instant de repos [3].

Booz admirateur de ses manières et louant sa piété

[1] Dixit Ruth : Si jubes, vadam in agrum et colligam spicas? Cui illa respondit : Vade filia.

[2] Respondit : quidquid præceperis, faciam. Descendit et fecit omnia quæ sibi imperaverat socrus.

[3] Rogavit ut spicas colligeret remanentes, sequens messorum vestigia; et de mane usque nunc stat in agro; et ne ad momentum quidem domum reversa est.

filiale, lui permet non-seulement de recueillir les épis abandonnés, mais d'en moissonner à son gré. Et pour lui épargner la honte de ce qu'on pourrait prendre pour un larcin, cet homme sensible et généreux porte la délicatesse jusqu'à ordonner à ses moissonneurs de laisser à dessein tomber des épis en abondance, défendant de la molester et de la regarder quand elle les recueillera [1]. Ce pieux et charitable chef de famille ne s'en tient point à ses premières démonstrations, mais regardant cette bonne étrangère comme une de ses filles, il la fait manger à leur table. Mais Ruth ne saurait se rassasier pensant à Noémi qui a faim : non-seulement elle lui porte le grain qu'elle a recueilli, mais encore ce qu'elle a reçu de meilleur pour sa nourriture et qu'elle a eu soin de mettre en réserve en s'en privant elle-même [2].

Vit-on jamais une fille plus tendre et plus attachée à sa mère naturelle que Ruth le fut à sa mère adoptive? Et comme on ne vit jamais de piété filiale plus généreuse dans ses transports, il n'en

[1] Præcepit Booz, etiamsi vobiscum metere voluerit, ne prohibeatis eam ; et de vestris manipulis projicite de industria, ut absque rubore colligat ; et colligentem nemo corripiat.

[2] Quos (modios) portans ostendit socrui suæ ; insuper protulit ei de reliquiis cibi sui.

fut point de plus heureuse ni de plus riche dans ses récompenses. D'abord Noémi a pour sa chère Ruth la tendresse d'une véritable mère; elle la guide par ses conseils, la dirige par ses exemples, l'encourage par ses promesses; elle lui montre que son unique pensée, son unique soin est de la rendre heureuse et qu'elle met tout en œuvre pour y réussir : Car, lui dit-elle, « ma fille, je songe à vous mettre en repos et je vous pourvoirai d'une telle sorte que vous serez bien[1]. »

Et c'est en effet sa sagesse qui lui suggère la pensée de donner pour épouse au riche Booz cette fille chérie; c'est au moyen de ses conseils et de son zèle que cette alliance se conclut; et dans son amour elle regarde comme son propre fils l'enfant né d'une union si sainte et si pure, car, à peine est-il né, qu'elle le prend dans ses bras, le pres e sur son sein, lui prodigue les offices obligeants d'une nourrice et les caresses d'ne tendre mère[2]

Ruth aime tendrement Noémi, mais elle en est encore plus tendrement aimée. Car, qu'aurait pu faire de plus Noémi si Ruth eut été sa propre fille?

[1] Filia mea quæram tibi requiem ; et providebo ut bene sit tibi.

[2] Susceptum Noemi puerum posuit in sinu suo, et nutricis ac gerulæ fungebatur officio.

Elle met en elle sa gloire ; elle se regarde plus heureuse et plus riche de posséder une belle-fille aussi vertueuse que si elle-même eût enfanté sept fils[1]. Car l'enfant né d'une alliance formée par les soins de Noémi fut Obed, père d'Isaïe, aïeul de David, de la race duquel Jésus-Christ est descendu. Ce fut donc à Noémi que Ruth fut redevable d'avoir participé à la naissance temporelle du Messie, d'avoir son nom inscrit dans l'Évangile, de prendre rang dans la généalogie de Jésus-Christ. Dans cette touchante histoire, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou la religion, la charité, la justice, la piété des saints personnages, ou l'abondance et le prix des bénédictions dont ils furent récompensés.

§ VII. *Tout est mystère dans l'histoire de Ruth. Booz représente Jésus-Christ, Noémi Marie, et Ruth l'Église. Orpha figure des Juifs apostats. Générosité de Ruth à suivre Noémi, symbole de la générosité des Gentils embrassant la Religion du Fils de Marie.*

Ce qui fait principalement la gloire des saints personnages qui furent favorisés de ces bénédic-

[1] De nuru enim tua natus est, quæ te diligit : et multo tibi melior est, quam si septem haberes filios.

tions, est, dit saint Ambroise, d'avoir exprimé dans la simplicité de leurs actions les plus grands et les plus sublimes mystères. Cette histoire est admirable sans contredit; mais plus admirables encore sont les objets dont elle est la figure. Booz est la figure de Jésus-Christ, et Ruth celle de l'Église; car, Jésus-Christ est cet époux généreux auquel s'unit, par une alliance mystérieuse, l'Église étrangère formée des Gentils, l'Église qui vient de loin, qui est pauvre et affamée, mais qui trouve des richesses et sa nourriture dans les moissons abondantes de son Divin Époux[1]. Saint Jean-Chrysostôme enseigne la même doctrine : « Considérez, nous dit-il, comme nous voyons bien nos misères dans celles de Ruth[2]. Ruth était étrangère et tombée dans la misère la plus extrême; cependant le bon et miséricordieux Booz ne méprise point sa pauvreté, ni la bassesse de son origine. De même, en admettant les Gentils dans son Église, Jésus-Christ a accueilli et a pris pour épouse une étran-

[1] Historia simplex; sed alta mysteria. Aliud enim gerebatur, et aliud figurabatur. Booz Christi, Ruth Ecclesiæ typus erat. Solus Christus est sponsus, cui illa veniens ex gentibus sponsa, ante inops atque jejuna, sed jam Christi messe dives, innubat (*De fid.*, lib. 3).

[2] Considera ea quæ in Ruth facta sunt nostris quadrare miseriis (*Homil.* 3, *in Matth.*).

gère gémissant sous le poids de la plus extrême indigence [1].

Ainsi, Booz étant la figure de Jésus-Christ, et Ruth celle de l'Église, Noémi doit représenter Marie; car de même que Ruth ne trouve son époux qu'avec Noémi et par Néomi; ainsi la gentilité dans la personne des Mages ne trouve Jésus-Christ qu'avec Marie et par Marie [2]. Et de même encore que l'heureuse alliance de Ruth avec Booz ne se célèbre que dans la ville de Bethléem et que sous les yeux de Noémi [3]; ainsi ce n'est que dans la grotte de Bethléem et que sous les yeux de Marie, que s'est contractée, dans la personne des Mages, l'alliance de l'Église des Gentils avec Jésus-Christ [4].

Ainsi, dans Orpha qui se sépare de Noémi, l'abandonne dans sa tristesse et son veuvage pour retourner à son peuple et à ses dieux [5], nous voyons la figure de ces Juifs qui s'étaient associés à Marie et à Jésus-Christ, qui l'accompagnèrent

[1] Sic Christus Ecclesiam suscipiens et alienigenam, et magnorum laborantem penuria bonorum, accepit eam consortem.

[2] Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.

[3] Reversa est in Bethleem.

[4] In Bethleem Juda. Cum Maria matre ejus.

[5] Orpha reversa est ad populum et ad Deos suos.

durant sa vie, mais qui, scandalisés[1] de sa mort ignominieuse, l'abandonnèrent pour retourner au judaïsme, et avec les doctrines du fils abandonnèrent la mère.

On peut voir encore dans l'infortunée Orpha la figure de ces chrétiens qui, dans les différentes persécutions qui ont successivement désolé le christianisme, ont abandonné le culte de Marie avec la religion de Jésus-Christ, pour retourner à leur religion, à leurs anciennes erreurs, ou pour en embrasser de nouvelles, comme il est arrivé en Orient et plus tard dans différentes contrées de l'Europe, où la religion de Jésus-Christ et le culte de Marie étaient si florissants.

Mais, la pieuse, l'affectionnée, la fidèle Ruth qui s'attache à Noémi pour partager ses périls, ses misères, ses douleurs et ses peines; Ruth qui ne l'abandonne jamais, qui l'affectionne d'autant plus qu'elle la voit plus dénuée de secours et de moyens de subsistance, qui lui témoigne un attachement si tendre, si constant, si généreux; cette admirable Ruth n'est-elle pas bien la figure des Mages qui, loin de se scandaliser de la pauvreté, de la misère,

[1] Judæis quidem scandalum.
[2] Orpha reversa est ad Deos suos.

et de l'obscurité de Marie, s'estiment heureux de se trouver avec cette douce mère, et son Divin Enfant, ne pouvant se rassasier de les contempler, de leur prodiguer les marques de leur amour, de demeurer en leur présence, de s'applaudir dans leur Seigneur, de se réjouir du bonheur incomparable de l'avoir trouvé [1]; et une fois qu'ils ont embrassé la religion du Fils et le culte de la Mère, loin de l'abandonner, ils se font une gloire de le propager parmi leurs peuples et de le confirmer au prix de leur vie.

Figure des Mages, Ruth l'est encore de leurs descendants et de leurs imitateurs, c'est-à-dire de ces Juifs et surtout de ces Gentils qui, nullement scandalisés ni étonnés à la vue du dénuement, des opprobres et des souffrances du Sauveur [2]; mais voyant au contraire dans cette folie apparente le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse [3] de Dieu, s'associent au même peuple et au même Dieu. Ils partagent l'humiliation et les douleurs de cette veuve mère, s'enferment avec elle dans le cénacle, et ni la crainte des Juifs persécuteurs,

[1] Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.
[2] Gentibus stultitiam.
[3] Dei virtus, et Dei sapientia.

ni l'attente de toutes les privations ne peuvent les déterminer à abandonner leur mère adoptive ni son Divin Fils : rien n'est capable enfin de les arracher d'une société si chère et si précieuse.

Enchantée des qualités et des vertus de Noémi, Ruth sacrifie, pour la suivre, sa maison, sa patrie et son peuple; et pour lui être étroitement unie, non-seulement par la parenté, mais encore par la conformité de religion, elle proteste avec serment qu'elle veut non-seulement habiter avec Noémi dans la même maison, mais encore s'incorporer à son peuple et adorer son Dieu [1].

La douleur de se voir, comme une mendiante, réduite à recueillir des épis dans le champ d'autrui, la honte de se nourrir d'un pain arrosé de larmes et gagné à force de prières toujours humilliantes, lors même qu'elles sont exaucées; rien n'est capable de l'arrêter dans sa pieuse résolution, ni de lui faire regretter les richesses et l'aisance de la maison de son père. La compagnie de Noémi lui tient lieu de tout : Un morceau de pain mendié avec tant d'ennuis, mais mangé près de Noémi, est pour elle un repas plus exquis que les délices d'une table qu'elle trouverait loin d'elle.

[1] Populus tuus, populus meus; Deus tuus, Deus meus.

Qui ne reconnaît dans ces traits la générosité, la constance, la foi, l'amour de nos pères du paganisme? Entraînés eux-mêmes par les douceurs et les charmes de la Foi et du culte d'une Vierge mère qui a un Dieu pour fils, d'une créature comblée de grâce et consumée d'amour, qui tient dans ses bras le Créateur du monde, toujours prête à le livrer pour Sauveur à quiconque le demande; ils ont tout foulé aux pieds, tout abandonné pour courir à la suite de l'odeur mystérieuse des vertus et des privilèges de cette douce mère[1] : ils l'ont tendrement aimée, ils en ont fait leur bien comme il était prédit. Ils ont voulu habiter dans la maison de cette vraie mère, faire partie de son peuple et adorer son Dieu; c'est-à-dire entrer dans l'Église, vraie maison de Marie, s'incorporer au peuple chrétien, vrai peuple de Marie ; se donner à Jésus-Christ, vrai Dieu de Marie; car cette Vierge bénie est non-seulement la plus fidèle adoratrice mais encore la vraie mère de Jésus-Christ, et quiconque veut le trouver doit recourir à Marie, c'est dans ses bras, dans sa compagnie qu'il se trouve[1].

[1] In odorem unguentorum tuorum curremus... adulescentulæ tuæ dilexerunt te nimis.

[1] Populus tuus, populus meus; et Deus tuus, Deus meus.

Et rien ne fut capable de ralentir le courage, le dévouement, la générosité de nos pères; car pour être fidèles à leur sainte résolution, ils ont supporté la perte de leurs biens, se sont exposés à tous les tourments, ont lassé la férocité de leurs bourreaux et rien n'a pu les séparer ni de la mère ni du fils.

§ VIII. *La récompense de Ruth figure de celle qu'ont obtenue les Gentils en suivant Jésus et Marie. Amour et sollicitude de Marie pour l'Église. Paraphrase du psaume* 112.

Ruth reçut la récompense la plus magnifique pour sa piété filiale envers Noémi et pour la générosité dont elle fit preuve en abandonnant sa nation pour celle des Hébreux et les dieux des Gentils pour le Dieu d'Israël. Dans la première entrevue que Booz eut avec elle, il lui prédit sa félicité et la récompense réservée à sa vertu. « Je sais, lui dit-il, quel respect et quel attachement vous avez témoignés à Noémi après la mort de son époux; je n'ignore point le sacrifice que vous avez fait en abandonnant votre maison, votre parenté et le pays qui vous a vu naître, pour venir dans une terre

étrangère au milieu d'un peuple qui vous était inconnu[1].

Le Seigneur vous rendra le bien que vous avez fait, vous recevrez une pleine récompense du Seigneur le Dieu d'Israël vers lequel vous êtes venue pour vous réfugier sous ses aîles[2]. Nous voyons l'accomplissement du souhait et de la prophétie de ce patriarche doué d'un cœur si tendre, d'une religion et d'une piété si élevée ; et il est important de remarquer que c'est lui-même qui procure à Ruth la félicité dont il avait été l'heureux augure. Renommé dans Israël et comblé de richesses, Booz ne rougit point d'une étrangère, d'une mendiante, qui ne possède pas même un morceau de pain pour se nourrir, qui n'a d'autre dot que son cœur et sa vertu; il vient à son secours, lui donne à manger, la rassasie, la faisant asseoir à sa propre table, et de mendiante qu'elle était, en fait son épouse et la rend souveraine maîtresse de sa maison et de tous ses biens.

[1] Nuntiata sunt mihi omnia, quæ fecisti socrui tuæ post mortem viri sui : ut reliqueris parentes tuos, et terram in qua nata es, et veneris ad populum quem antea nesciebas.

[2] Reddat tibi Dominus pro opere tuo; et plenam mercedem recipias a Domino Deo Israel, ad quem venisti, et sub cujus confugisti alas.

L'humble foi, la tendre piété de l'épouse, et la générosité de l'époux attirent tous les regards : les grands d'Israël applaudissent à cette heureuse union. Tout le peuple leur souhaite mille bénédictions qui ont un écho dans le ciel; car Dieu leur accorde un fils qui sera père d'une suite de rois qui auront le Messie pour descendant[1].

Cette récompense de Ruth, si inattendue et si abondante, est encore une figure de celle qu'ont obtenue les gentils pour leur empressement à accompagner Marie, pour leur docilité à suivre ses conseils et pour s'être incorporés avec elle au peuple chrétien, se réfugiant ainsi sous les aîles de Jésus-Christ. Ainsi que Booz à l'égard de Ruth, Jésus-Christ a accompli en leur faveur cette promesse et cette prophétie faites par lui-même lorsqu'il nous dit : « que les plus grands biens seront le partage de ceux qui s'imposeront de grands sacrifices pour le suivre. » Les Gentils étaient mendiants et pauvres de la vérité et de la parole de Dieu pain et nourriture de l'intelligence.

Ils n'avaient pas la moindre parcelle de ce pain

[1] Et dedit illi Dominus ut conciperet, et pareret filium... et vocaverunt nomen ejus Obed : hic pater Isai, patris David.

divin; étant sans Dieu dans le monde, ils vivaient sans aucune idée de Dieu qui est la vérité première, le premier aliment de l'homme. Ils étaient obligés de glaner quelques épis dans le champ de Booz, c'est-à-dire qu'ils en étaient réduits pour toutes connaissances sur le vrai Dieu, à quelques rares notions que les Juifs laissaient échapper au moyen de leurs livres divins et de leurs relations avec les peuples. Mais à peine ces pauvres mendiants dénués de tout, mais brûlants du désir de connaître la vérité et disposés à la recevoir, à peine ont-ils suivi Marie, qu'ils ont trouvé Jésus-Christ qui les a enrichis de ses divines moissons, de cette vérité qu'ils cherchaient en vain depuis si long-temps; vérité qui a apaisé leur faim et mis un terme à leur misère. Enfin de ces Gentils il a formé son Église qu'il a daigné élever à la dignité d'épouse en la rendant dépositaire et maîtresse de tous ses biens. Et en effet, la sainte Église Romaine née du paganisme, est la véritable Église, l'épouse visible du Sauveur, la sainte cité, son tabernacle parmi les hommes sur lesquels sont fixés tous les regards. C'est seulement dans ce tabernacle que se trouve le divin époux rempli de grâce et de vérité, là seulement se trouve le salut.

Et de même que Ruth témoigne sa reconnaissance à Noémi pour tous ses bienfaits, en redoublant de tendresse pour elle, en ne l'abandonnant point, en lui donnant son fils à élever; ainsi l'Église se reconnaissant redevable à Marie de sa dignité d'épouse de Jésus-Christ et pénétrée de la plus sincère et de la plus vive reconnaissance envers une mère si affectionnée, se tient toujours près d'elle, la chérit tendrement, la salue, la bénit, l'invoque à chaque instant, répand et maintient son culte, sa gloire, sa dévotion; sans cesse elle lui recommande ses enfants, les confie à ses soins et à sa tendresse.

Et comment Marie correspond-elle à cette piété filiale de l'Église? Voyons encore Noémi. Elle s'estime plus heureuse de voir un fils né à Ruth que si elle-même eût enfanté sept fils[1]. Ce fils, il est vrai, n'est point né de son sein, mais de son amour; c'est comme s'il était son propre fils, lui étant donné pour sa consolation et sa gloire[2]. De même Marie s'estime plus heureuse dans ses enfants nés à l'Église que si elle les eut enfantés elle-même. Nous ne sommes point nés de son sein, il

[1] Multo tibi melior est quam si septem filios haberes.
[2] De nuru enim tua natus est. Habes qui consoletur animam tuam.

est vrai, mais de sa charité et de ses angoisses; nous sommes nés de Jésus-Christ, mais par Marie et à Marie, pour la joie de son cœur, pour l'honneur de sa mystérieuse fécondité.

A peine Ruth a-t-elle donnné le jour à son fils, que Noémi sans en être priée, mais par un élan d'amour, prend dans ses bras, et selon la douce expression de l'Écriture, *le met dans son sein,* le couvre de baisers, le comble de caresses et l'élève comme s'il était son propre fils[1]. Telle est la conduite de Marie envers les nouveaux enfants de l'Église. Elle aussi les met dans son sein, les chérit, les comble de caresses, les tient sous sa garde comme s'ils étaient ses propres enfants. Heureux si une fois enfants de l'Église par le baptême, nous maintenons ce privilège par la pureté de notre Foi, par la sainteté de nos mœurs! Heureux, si à l'exemple de Ruth, vainqueurs du respect humain, et méprisant les censures des hérétiques et des mécréants, nous sommes fidèles à suivre Marie, à l'honorer, à la chérir! Nous serons le vrai peuple de Marie, le peuple élu! Nous serons à Jé-

[1] Susceptumque Noemi puerum posuit in sinu suo et nutricis fungebatur officio.

sus-Christ, au Dieu de Marie; nous serons amis de Marie comme Jésus-Christ lui-même auquel nous serons incorporés et unis spirituellement; cette douce mère nous accueillera, nous déposera dans son amoureux sein; nous serons gardés, nourris, élevés, bénis par elle, comme ses propres enfants [1].

O heureux enfants, ô enfants nouveaux-nés d'une nouvelle mère et appelés à une nouvelle vie, louez le Seigneur; louez sans cesse la douceur ineffable et la puissance de son nom [2]. Oui, qu'il soit béni le saint et auguste nom en qui seul s'opère le salut, qu'il soit loué dans le temps et dans l'éternité [3]. Qu'il soit loué dans tous les temps et dans tous les lieux et par tous les hommes; qu'il soit loué par les justes que le soleil de justice éclaire et que les pécheurs le louent dans leurs ténèbres : le juste lui doit sa justice, et quel autre que Lui peut être l'espérance du pécheur [4]? Quelle puissance, quelle miséricorde peuvent se comparer à celles de notre Dieu; tout inaccessible

[1] Susceptum puerum posuit in sinu suo, et nutricis fungebatur officio.

[2] Laudate pueri Dominum, laudate nomen Domini.

[3] Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in sæculum.

[4] A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini.

qu'il soit dans sa gloire, il a daigné abaisser jusqu'à nous le regard de sa clémence, et il a eu compassion de notre misère[1]. Nous étions pauvres, abandonnés, dénués de tout, plongés dans un abîme de ténèbres, et sa main puissante et miséricordieuse nous a vengés de l'abjection[2]. Non content de nous relever de notre chute, il nous a amoureusement conduits dans sa maison, nous a fait asseoir à la table de ses enfants, parmi les anges, les apôtres, les princes de sa cour, les chefs et les guides de son peuple[3]. Il a donné pour patronne à cette maison, à cette auguste famille, une femme humainement stérile, mais divinement féconde : Il l'a rendue mère, il l'a enrichie d'une nombreuse famille; et de même qu'elle met sa joie à se voir entourée de ses nombreux enfants, ainsi ses nouveaux enfants trouvent leur bonheur à environner une telle mère[4].

O Marie, vous êtes donc cette mère, et nous sommes vos heureux enfants! Qu'il soit mille fois béni, qu'il soit loué dès maintenant et dans

[1] Quis sicut Dominus qui in altis habitat et humilia respicit in cœlo et in terra!

[2] Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem.

[3] Ut collocet eum principibus, cum principibus populi sui.

[4] Qui habitare facit sterilem in domo matrem filiorum lætantem.

l'éternité, le nom du Dieu bienfaisant qui nous a prévenus par une miséricorde et une bonté aussi signalées [1].

[1] Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in sæculum.

PERMISSION DU SAINT-SIÈGE.

NIHIL OBSTAT

Fr. Joseph Palma Ex-Proc. Gnlis Ord. Carm. Theologus Censor Deputatus.

—

IMPRIMATUR

F. Angelus V. Modena O. P. S. P. A. M. Socius.

—

IMPRIMATUR

Ant. Piatti Patr. Antioch. Vicesgerens.

FIN.

PRIÈRES

POUR CHAQUE JOUR DE L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

PREMIER JOUR.

VRAIE SAGESSE.

« Jésus étant donc né à Bethléem de Juda, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem [1]. »

PRIÈRE.

O saints rois de l'Orient, vrais Mages, c'est-à-dire vrais sages; car, méprisant la science profane, vous avez mis tous vos soins à acquérir la science divine qui est Jésus-Christ, et vous vous êtes empressés de le chercher avec humilité d'esprit, sincérité de cœur et pureté d'affection : nous vous rendons grâce du bel exemple que vous nous avez

[1] Cum ergo natus esset Jesus in Bethleem Juda, in diebus Herodis regis, ecce Magi ab oriente venerunt Jerosolymam (*Matth.*, c. 2, v. 1).

donné en méprisant ainsi la science de la chair et du monde, en montrant un zèle aussi sincère dans la recherche que vous avez faite de Jésus-Christ et des moyens de salut. Ah! obtenez-nous aussi la grâce de reconnaître la vanité et le néant des choses terrestres, l'importance de vivre unis à Jésus-Christ et de faire notre salut, afin que, détachant nos cœurs des intérêts d'un temps qui nous échappe, nous pensions sérieusement à la grande et unique affaire de l'éternité. Ainsi soit-il.

Pater. Ave. Gloria.

OREMUS.

Deus qui hodierna die Unigenitum tuum Gentilibus, stella duce, revelasti : concede propitius, ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur; per eumdem Dominum nostrum, etc.

ORAISON.

O Dieu, qui en ce jour avez fait connaître votre Fils unique aux Gentils par le moyen d'une étoile qui a été leur guide, accordez-nous dans votre miséricorde, que vous connaissant déjà par la Foi, nous soyions admis à contempler votre gloire, par le même Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

SECOND JOUR.

PROMPTE CORRESPONDANCE A LA GRACE.

« Nous avons vu en Orient son étoile (l'étoile de Jésus), et nous sommes venus pour l'adorer [1]. »

PRIÈRE.

O saints rois Mages, qui à l'instant que vous avez vu briller dans l'Orient l'étoile miraculeuse, signe de la naissance du Sauveur du monde, vous êtes empressés d'aller à la recherche du Messie, nouveau-né que l'étoile vous annonçait, et qui pour vous rendre à ce divin appel n'avez point songé aux périls et aux fatigues du long et pénible voyage que vous deviez entreprendre; nous vous rendons grâce du bel exemple que vous nous avez donné en répondant ainsi à la voix de Dieu qui vous appelait. Oh! obtenez-nous aussi cet esprit de docilité et d'obéissance à tant d'inspirations, à tant d'invitations amoureuses, par lesquelles la

[1] Vidimus enim stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum (*Matth.*, c. 2, v. 2).

divine miséricorde nous engage à nous convertir, ou du moins à entrer dans les voies de la perfection chrétienne, afin que nous évitions le redoutable châtiment du silence et de l'abandon dont Dieu menace ceux qui sont sourds à sa voix. Ainsi soit-il.

Pater. Ave. Gloria. (*Oraison pag.* 170.)

TROISIEME JOUR.

SOUMISSION ET CONFIANCE DANS LES MINISTRES DE L'ÉGLISE.

« Les Mages vinrent à Jérusalem et demandèrent : où est né le roi des Juifs ? Hérode ayant assemblé tous les Princes des prêtres et les Scribes de la nation, il leur demanda où devait naître le Christ. Ils lui dirent : à Bethléem. Les Mages partirent ayant entendu ces paroles du roi [1]. »

PRIÈRE.

O saints rois Mages, qui, à l'approche de Jérusalem, fûtes privés de la lumière de l'étoile miraculeuse qui jusqu'alors vous avait éclairés, qui êtes entrés dans la ville pour savoir des prêtres Juifs le lieu de la naissance de Jésus-Christ, et l'ayant appris d'eux avez cru à leur parole, et d'après cette sûre indication êtes allés à la recherche du Sau-

[1] Venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum ? Herodes congregans omnes Principes sacerdotum et Scribas populi, suscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt : In Bethleem... Qui cum audissent reges, abierunt (*Matth.* c. 2, v. 1, 2, 4, 5, 9).

veur et avez eu le bonheur de le trouver ; nous vous rendons grâce du bel exemple que vous nous avez donné en vous soumettant d'une manière aussi parfaite aux instructions des ministres de Dieu. Ah! obtenez-nous aussi cet esprit de soumission et de foi pour les doctrines des prêtres de la vraie Église et pour la parole de Dieu qu'ils nous prêchent au nom de Jésus-Christ, afin que nous défiant de nos propres lumières, nous marchions dans la voie qui conduit à la vie éternelle, à la suite des guides que Dieu nous a donnés dans ses ministres, et que nous puissions comme vous trouver le Seigneur et Sauveur de nos âmes. Ainsi soit-il.

Pater. Ave. Gloria. (*Oraison pag.* 170.)

QUATRIÈME JOUR.

CONSTANCE ET COURAGE A CONFESSER JÉSUS-CHRIST.

« Les Mages vinrent à Jérusalem et demandèrent : Où est né le roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. Ce que le roi Hérode ayant appris, il en fut troublé et toute la ville de Jérusalem avec lui [1]. »

PRIÈRE.

O saints rois Mages, qui entrant à Jérusalem, n'avez craint ni la fureur des habitants troublés, ni la cruauté d'Hérode, qui en face de tous avez prêché la naissance du vrai Messie et avez manifesté votre ferme résolution de le reconnaître et de l'adorer ; nous vous rendons grâce du bel exemple que vous nous avez donné en confessant Jé-

[1] Venerunt Jerosolymam dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum. Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo (*Matth.*, c. 2, v. 1, 2, 3).

sus-Christ avec courage et constance devant ses plus cruels ennemis.

Oh ! obtenez-nous aussi cet esprit de constance et de courage pour confesser par nos actes et nos paroles, au mépris de la haine et des risées des impies, la sainte foi que nous avons dans nos cœurs, afin qu'évitant le respect humain nous recevions comme vous la récompense promise à ceux qui auront confessé Jésus-Christ devant les hommes, c'est-à-dire que nous soyons reconnus par lui pour ses disciples et ses enfants devant son père qui est dans les cieux. Ainsi soit-il.

Pater. Ave. Gloria. (*Oraison pag.* 170.)

CINQUIEME JOUR.

SACRIFICE DE L'ESPRIT EN HOMMAGE DE LA VRAIE FOI.

« Et en entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère [1]. »

PRIÈRE.

O saints rois Mages, qui entrant dans la grotte fortunée de Bethléem ne fûtes point scandalisés de trouver le Messie dans un enfant pauvre, entre les bras d'une pauvre mère et entouré seulement de misérables bergers; mais soumettant votre intelligence à la foi, avez reconnu le Roi de gloire, le Sauveur du monde, le vrai fils de Dieu sous les apparences de la misère, de l'humiliation et de la faiblesse de l'homme; nous vous remercions de nous avoir montré par votre bel exemple comment l'intelligence humaine doit se soumettre à la foi des

[1] Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus (*Matth.*, c. 2, v. 11).

mystères incompréhensibles de Dieu. Ah! obtenez-nous aussi la même force d'esprit et la même fermeté de cœur, afin que, ni les artifices de l'erreur, ni les déréglements des passions, ni aucune tentation intérieure ou extérieure ne nous fassent jamais chanceler dans la sainte Foi que nous avons le bonheur de professer. Ainsi soit-il.

Pater. Ave. Gloria. *(Oraison pag.* 170.)

SIXIEME JOUR.

HUMILITÉ, FERVEUR, RECUEILLEMENT DANS SERVICE DE DIEU.

« Et se prosternant, ils l'adorèrent [1]. »

PRIÈRE.

O saints rois Mages qui, instruits par la douce Marie des mystères de son divin fils Jésus-Christ, non-seulement lui avez rendu hommage par votre foi, mais prosternés à terre, vous êtes humiliés à ses pieds, et avec le plus grand recueillement et la plus grande ferveur, l'avez adoré comme le vrai Dieu; nous vous remercions de ce premier acte de véritable adoration que vous avez fait au Sauveur pour nous et pour tous les Gentils; nous vous remercions encore de nous avoir montré par votre exemple, comme étant nos premiers pères dans la Foi, comment nous devions honorer Jésus-

[1] Et procidentes adoraverunt eum (*Matth.*, c. 2, v. 11).

Christ par l'humilité, le recueillement et la ferveur intérieurs. Ah! obtenez-nous aussi cet esprit de respect envers la suprême majesté de Dieu dans la pratique de tous nos actes de religion, afin que nous évitions la malédiction prononcée contre ceux qui remplissent avec dissipation et négligence leurs devoirs envers Dieu et que nous devenions ses vrais adorateurs en esprit et en vérité. Ainsi soit-il.

Pater, Ave, Gloria. (*Oraison, pag.* 170.)

SEPTIEME JOUR.

LA MANIFESTATION DE LA FOI INTÉRIEURE PAR DES ŒUVRES EXTÉRIEURES.

« Et ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe [1]. »

PRIÈRE

O saints rois Mages qui, non contents d'avoir rendu hommage au vrai Sauveur par vos humbles et ferventes adorations, avez voulu encore manifester votre Foi par des signes extérieurs et visibles, en lui offrant de l'or comme au vrai roi, de la myrrhe comme au vrai homme, de l'encens comme au vrai Dieu ; nous vous rendons grâce du bel exemple que vous nous avez donné de faire paraître devant Dieu et devant les hommes la sincérité de la Foi par la sainteté des œuvres. Oh ! ob-

[1] Et apertis thesauris suis, obtulerunt et munera, aurum, thus, et myrrham (*Matth.*, c. 2, v. 11.

tenez-nous aussi la grâce de comprendre que la Foi sans les œuvres est une Foi morte et incapable de nous sauver; afin que, comme par la divine miséricorde, nous avons le bonheur de posséder cette Foi, nous ayons aussi le courage et la force de la manifester par nos œuvres; et que nous montrant vrais chrétiens, non-seulement dans nos paroles mais encore dans nos actions, nous puissions arriver au bonheur éternel que Dieu réserve non-seulement à ceux qui croient ses mystères, mais encore observent avec fidélité ses commandements. Ainsi soit-il.

Pater. Ave. Gloria. (*Oraison, pag.* 170.)

HUITIEME JOUR.

PERSÉVÉRANCE

« Et ayant reçu, pendant qu'ils dormaient, un avertissement du ciel de n'aller point retrouver Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin [1]. »

PRIÈRE.

O saints rois Mages qui, après votre départ de Bethléem, conservâtes le même esprit d'obéissance à la voix de Dieu et le même zèle pour le service de Jésus-Christ, prenant un autre chemin pour éviter de découvrir au cruel Hérode le lieu de la naissance du Sauveur, vous conformant ainsi aux avis que vous aviez reçus du ciel; nous vous rendons grâce de ce bel exemple que vous nous avez donné de persévérance dans la Foi dont vous fûtes dans vos contrées les apôtres et les martyrs. Ah! obtenez-nous aussi cette constance dans le service de Dieu, afin que nous ne retournions ja-

[1] Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam (*Matth.*, c. 2, v. 12).

mais aux habitudes du péché que nous avons abandonné, mais que, persévérant jusqu'à la mort dans une vie vraiment chrétienne, nous nous rendions dignes de la couronne céleste, promise seulement à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin dans l'accomplissement de la sainte loi de Dieu. Ainsi soit-il.

Pater. Ave. Gloria. (*Oraison, pag.* 170.)

PRIÈRES

A RÉCITER CHAQUE JOUR.

Remerciement, offrande et prière au Verbe de Dieu fait homme.

PRIÈRE.

O Verbe éternel de Dieu fait Homme qui, au jour de votre précieuse naissance sur la terre, après vous être manifesté aux vrais enfants d'Abraham, qui vous cherchaient et ne cessaient dans leurs prières de vous demander au ciel, avez jeté un regard de miséricorde sur nos ancêtres païens qui bien éloignés de soupirer après votre naissance et de vous chercher, vous ignoraient et vous outrageaient par leurs superstitions et leurs vices; et dans la personne des saints rois Mages êtes allé à leur recherche, les avez appelés à votre Foi et admis dans votre Eglise; nous nous prosternons à vos pieds, pénétrés de la plus vive gratitude et de la plus tendre affection, pour vous louer mille fois, vous bénir et vous remercier pour ce trait de miséricorde et de bonté, par lequel vous nous

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

avez assuré aussi à nous descendants des Gentils, le bonheur d'appartenir à la vraie Religion, hors de laquelle il n'y a point de salut.

C'est avec la plus vive reconnaissance et le respect le plus profond que nous acceptons le bienfait de votre infinie miséricorde, en nous soumettant sans réserve à votre Foi, à votre loi, en vous reconnaissant pour notre vrai Dieu, notre roi, notre Sauveur, notre père, pour le tendre époux de nos âmes; et prosternés à vos pieds avec les saints rois Mages, nous vous adorons profondément en esprit et en vérité ; et pour correspondre à l'amour qui vous a porté à vous manifester, à vous donner aujourd'hui tout entier à nous, nous nous consacrons, nous nous donnons aujourd'hui à vous solennellement et sans réserve, nous vous protestons que nous ne voulons dès aujourd'hui ne servir, n'aimer que vous, ne plaire qu'à vous. Ah! Seigneur! Dieu de miséricorde et de bonté, jetez les mêmes regards de compassion sur tant de millions d'âmes qui sont, comme étaient jadis nos pères, victimes de honteuses et diaboliques erreurs et par là ensevelis dans les ténèbres et les ombres de la mort. Hélas! étrangères à la vraie religion, elles vont irréparablement périr.

Ah! Seigneur, souvenez-vous que ces pauvres âmes sont aussi l'ouvrage de vos mains, l'image de votre Trinité et l'objet de votre rédemption. O mon Dieu, votre très précieux sang aurait-il coulé en vain pour elles? Éclairez-les de vos lumières, touchez-les par votre grâce, faites-vous connaître et aimer par elles, faites-les participer aux biens spirituels dont votre miséricorde nous fait jouir nous-mêmes.

Pour cela excitez de plus en plus, ô Seigneur, dans votre Église, l'esprit de zèle et de charité pour la conversion de ceux qui sont éloignés de vous, faute de vous connaître et de vous aimer. Multipliez le nombre des ouvriers évangéliques, de ces apôtres qui parcourent la terre pour répandre parmi les nations la lumière de votre vérité et la gloire de votre nom.

Pour nous, nous protestons de notre volonté bien sincère de concourir à cette œuvre de miséricorde en faveur de tant de pauvres âmes abandonnées comme des brebis sans pasteur; et si nous ne pouvons être leurs apôtres, nous les secourrons du moins par les humbles et incessantes prières que vous-même, ô mon Dieu, nous engagez à vous adresser en leur faveur. Exaucez ces prières que nous

unissons à la voix de votre sang qui crie pour tous miséricorde; nous nous joignons à la douce Marie, votre mère qui, en reine des apôtres, vous prie sans cesse de faire jouir le monde entier des œuvres et du fruit de l'apostolat en l'éclairant des lumières de la Foi. Dilatez les confins de votre Église, hâtez les pas de ceux qui périssent loin d'elle, pour les faire entrer dans cette arche de salut; avancez l'heureux moment que vous même avez prédit, où tous les hommes ne formeront plus qu'un seul troupeau, sous la garde d'un seul pasteur, afin qu'après vous avoir servi sur la terre dans l'unité d'une même Foi, d'une même loi et du même amour, nous puissions tous vous posséder et vous bénir à jamais dans le ciel, dans l'unité d'une même gloire. Ainsi soit-il.

Nota. Nous devons prier les uns pour les autres, mais surtout pour les infidèles et les pécheurs : pour remplir ce devoir de charité, on pourra adopter les formules suivantes, tirées du Missel romain.

PRECES.

CANT. Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto;

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent; ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. Gloria Patri. (Benedict.)

ANTIPHON. Venient ad te qui detrahebant tibi; et adorabunt vestigia pedum tuorum (*Is.*, LX, 14).

V. Omnis terra adoret te, et psallat tibi.

R. Psalmum dicat nomini tuo, Domine (*Ps*, LXV, 4).

PRIÈRES.

CANT. Par une grande et profonde miséricorde de notre Dieu, par laquelle le soleil levant nous est venu visiter du ciel ;

Pour éclairer ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et conduire nos pas dans le chemin de la paix. Gloire au Père, etc. [1]

ANT. Ceux qui vous décrient viendront se prosterner devant vous et adoreront les traces de vos pas [2].

V. Que toute la terre vous adore et chante vos louanges.

R. Et qu'elle chante des cantiques à la louange de votre nom [3].

[1] Benedictus.
[2] Is., c. 60, v. 14.
[3] Ps. 65, v. 4.

ORAISON.

Dieu tout-puissant et éternel, qui en Jésus-Christ avez révélé votre gloire à toutes les nations, préservez de tout mal les œuvres de votre miséricorde, afin que votre Eglise qui est répandue par toute la terre, persévère avec une foi inébranlable à confesser votre nom.

OREMUS.

Omnipotens sempiterne Deus, qui gloriam tuam omnibus in Christo gentibus revelasti : custodi opera misericordiæ tuæ; ut Ecclesia tua, toto orbi diffusa, stabili fide in confessione tui nominis perseveret.

Seigneur, qui avez amené tous les peuples à confesser votre nom, affermissez dans nos cœurs l'amour de ce nom divin, et faites augmenter notre foi, afin d'entretenir en nous ce qui est bon, et de nous empêcher de perdre ce que votre grâce y a opéré.

Deus, qui diversitatem gentium in tui confessione nominis adunasti : insere pectoribus nostris amorem tui nominis, et præsta in nobis religionis augmentum, ut quæ sunt bona nutrias, et quæ sunt nutrita custodias.

Dieu tout-puissant et éternel, qui sauvez tous les hommes et qui voulez qu'aucun ne périsse, jetez un regard de miséricorde sur les âmes séduites par les artifices du démon, afin que reconnaissant et abandonnant leurs erreurs elles

Omnipotens sempiterne Deus, qui salvas omnes et neminem vis perire : respice ad animas diabolica fraude deceptas ; ut omni hæretica pravitate deposita errantium corda resipiscant, et ad veritatis tuæ redeant unitatem.

rentrent dans l'unité de votre vérité.

Omnipotens sempiterne Deus, qui etiam Judaicam perfidiam a tua misericordia non repellis; exaudi preces nostras quas pro illius populi obstinatione deferimus; ut agnita veritatis tuæ luce, quæ Christus est, a suis tenebris eruantur.

Dieu tout-puissant et éternel, qui ne repoussez point les Juifs malgré leur perfidie, exaucez les prières que nous vous adressons pour ce peuple obstiné, afin qu'éclairé par votre vérité, qui est Jésus-Christ, il sorte de ses ténèbres.

Omnipotens sempiterne Deus, qui non mortem peccatorum, sed vitam semper inquiris; suscipe propitius orationem nostram, et paganas gentes libera ab idolorum cultura, et aggrega Ecclesiæ tuæ ad laudem et gloriam nominis tui.

Dieu tout-puissant et éternel, qui ne voulez point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, écoutez favorablement les prières que nous vous adressons pour les peuples idolâtres, afin qu'admis dans votre Eglise, ils honorent et glorifient votre saint nom.

Deus, incommutabilis virtus, et lumen æternum, respice propitius ad totius Ecclesiæ tuæ mirabile sacramentum, et opus salutis humanæ perpetuæ dispositionis effectu tranquillius operare : totusque mundus experiatur et videat dejecta erigi, inveterata renovari,

Dieu, vertu incommutable et lumière éternelle, regardez d'un œil propice l'admirable mystère de votre Eglise, et par un effet de cette Providence qui ne cesse de veiller sur sa créature, faites que tous les hommes arrivent dès maintenant au salut; que tous

sentent et voient se relever ce qui était abattu, et se renouveler ce qui avait vieilli; que toute créature enfin se relève de son abaissement par la vertu de Celui qui est leur principe, Notre Seigneur Jésus-Christ, votre fils, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

et per ipsum redire omnia in integrum, a quo sumpsere principium, Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus. Per omnia secula seculorum. Amen.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

PRÉFACE.

Pages.

§ 1er. — Des deux manières de persuader en matière de religion; celle qui va au cœur est préférable à celle qui s'adresse à l'esprit. . . . 1

§ II. — L'enseignement religieux qui tend principalement à gagner le cœur est le plus adapté au besoin du siècle présent. 4

§ III. — Autre disposition du siècle actuel, relative à la religion : le désir de la connaître à fond. 8

§ IV. — Les Saints-Pères développaient amplement les mystères de la Religion. Conséquences de leur méthode appliquée aux livres de piété. 10

§ V. — Dessein et occasion de cet ouvrage. Occasion de la première édition. Améliorations apportées à celle-ci. 14

Pages.

§ VI. — But de l'ouvrage. Mystères qui y sont développés. 18

§ VII. — Usage que nous faisons de la partie doctrinale et historique de la Sainte-Écriture ; importance de cet usage ; protestation de l'auteur. 21

§ VIII. — Importance de la doctrine des Saints-Pères. Usage que nous en faisons dans ce livre. Citations latines. 27

§ IX. — Style et élocution. Système du livre. Prière au lecteur. 31

ORDRE A OBSERVER

Pour tirer avantage de la lecture de ce livre. . . 34

PREMIÈRE LECTURE.

Le Verbe de Dieu fait homme ou le grand soutien de la Foi.

INTRODUCTION.

§ I. — Raison de l'attention particulière de Dieu dans la création de l'homme. L'union de l'âme et du corps dans Adam, figure et prophétie de l'union de la Divinité et de l'humanité dans Jésus-Christ. Division de cette lecture. 43

PREMIÈRE PARTIE

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

Pages.

§ II — Ce mystère, comme tous les mystères chrétiens, a sa raison, non-seulement dans la bonté de Dieu, mais encore dans l'extrême misère de l'homme. 49

§ III. — Adam et Caïn après leur péché. La crainte et la défiance dominaient le cœur de l'homme, relativement à Dieu, avant la venue du Sauveur. 53

§ IV. — Cette peur de la Divinité, bien différente de la sainte crainte de Dieu qui rend l'homme plus sage, tendait à le corrompre et à l'éloigner de Dieu de plus en plus. 57

§ V. — Difficulté pour l'homme de reprendre confiance en Dieu et de l'aimer de nouveau. Dieu lui-même devait pour cela descendre jusqu'à l'homme et se rendre semblable à lui. . . . 60

§ VI. — Jésus-Christ en naissant comme homme a satisfait au besoin dans lequel se trouvait l'homme. Ressemblance de l'humanité de Jésus-Christ avec la nôtre. 67

§ VII. — Premier effet de la naissance du Dieu fait Chair : La manifestation de la divine bonté. 72

§ VIII. — Second effet de l'apparition du Verbe de Dieu fait homme : l'espérance du pardon. . 76

Pages.

§ IX. — Troisième effet de l'apparition du Verbe de Dieu fait homme : la familiarité de l'homme avec Dieu et sa confiance dans sa miséricorde. . 85

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

Joseph se faisant connaître à ses frères est une figure et une prophétie du mystère que nous venons d'exposer

§ X. — Particularité de ce fait historique. . . . 95

§ XI. — Développement et application de cette prophétie historique. 101

§ XII. — Explication plus étendue de cette figure. Conclusion. 107

SECONDE LECTURE.

Le mystère de l'Épiphanie en général, ou la vocation des Gentils à la Foi.

INTRODUCTION.

§ I. — Misère d'Adam après son péché et miséricorde de Dieu lui offrant son pardon. Ce que le Verbe de Dieu fit alors à l'égard du premier

Pages.

homme, est la figure de ce qu'il devait faire dans la suite avec l'humanité tout entière. Sujet et division de cette lecture. 118

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

§ II. — Le divin Sauveur naissant se manifeste aux Pasteurs et aux Mages, les invite et les conduit à la grotte de Bethléem, les uns par le ministère d'un ange, les autres au moyen d'une étoile miraculeuse. 124

§ III. — Pourquoi le Sauveur appelle à son berceau les Mages comme les Bergers. 132

§ IV. — Prophéties d'Isaïe et de David, relatives à la vocation des Gentils à la Foi. Explication de ces prophéties d'après le sentiment de l'Église et des Pères. 136

§ V. — La circonstance du moment où Adam fut appelé est la figure de l'état de nos pères païens quand Dieu les appela à la Foi. Traits de la miséricorde divine décrits par Isaïe dans cette vocation.. 144

§ VI. — Le mystère de la vocation des Mages est un mystère permanent et durable, dont l'application est personnellement faite à nous tous qui professons la vraie Foi. 152

Pages

§ VII. — Jésus-Christ époux dès sa naissance. Prophéties d'Isaïe et d'Osée, relatives à l'union du Sauveur comme époux avec les Gentils ; prophéties qui ont eu leur acomplissement dans la vocation des Mages. Cette union de Jésus-Christ comme époux s'étend à toute âme fidèle. L'union de Jésus-Christ avec son Église, expliquée par celle de l'âme avec le corps.. 160

SECONDE PARTIE

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

Le mariage d'Isaac figure et prophétie du mystère que nous venons d'exposer.

§ VIII. Abraham songe à marier son fils, et envoie Éliézer lui chercher une épouse. Rebecca à la fontaine. Qualités qui la désignent à Éliézer pour l'épouse que Dieu destinait à Isaac. 174

§ IX. — Accueil fait à Eliézer dans la maison de Rebecca. Éliézer la demande et l'obtient en mariage pour Isaac. Arrivée de Rebecca dans la maison de son époux et ses noces avec Isaac. . 188

§ X. — Ce récit ne doit pas se prendre seulement dans le sens littéral. La circonstance du serment d'Éliézer nous indique un récit mystérieux. Explication de cette cérémonie. Abraham voit en esprit Jésus-Christ. Ce que signifie en général le mariage d'Isaac. 197

ABRAHAM.

Pages.

§ XI. — Abraham envoyant Éliézer chercher une épouse pour son fils, nous figure Jésus-Christ envoyant ses Apôtres convertir les Gentils. . . 203

ÉLIÉZER.

§ XII. — Les qualités d'Éliézer, et les moyens qu'il a mis en usage pour obtenir Rebecca, nous figurent les qualités, les vertus des apôtres et les moyens qu'ils ont mis en usage pour convertir les Gentils. Reconnaissance que nous leur devons. 217

REBECCA.

§ XIII. — Conduite de Rebecca envers Éliézer et Isaac, figure de la conduite de l'Église et de toute âme fidèle envers Jésus-Christ. . . . 245

ISAAC.

§ XIV. — Isaac dans la campagne, figure de Jésus-Christ dans le monde. Amour de Jésus-Christ pour son Église figuré dans l'amour d'Isaac pour Rebecca. Bonheur de l'âme qui vit dans l'union avec Jésus-Christ. 261

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

TROISIÈME LECTURE.

L'apparition de l'étoile ou la manifestation de la Foi.

INTRODUCTION.

Pages.

§ Ier. — Importance de ces deux vérités que l'homme est âme et corps, et que Jésus-Christ est Dieu et homme. Comme l'histoire de la création de l'homme démontre les conditions de sa nature, de même l'histoire de la conception et de la naissance de Jésus-Christ nous fait connaître les mystères de sa personne Sujet de cette lecture. 1

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

§ II. — Les particularités qui accompagnèrent la conception et la naissance de Jésus-Christ ne l'ayant fait connaître pour Dieu qu'à un petit

Pages.

nombre de personnes, il fallait un signe particulier pour l'annoncer au monde entier, et ce signe a été l'étoile apparue aux Mages. Nouveau prix que nous devons attacher à cet astre miraculeux. 11

§ III. — La nouveauté de l'étoile a prouvé que Jésus-Christ était un être nouveau, c'est-à-dire homme en même temps que Dieu. L'étoile des Mages nous révèle et nous prouve clairement cette grande vérité. 17

§ IV. Analogie entre le miracle de l'étoile et celui de l'éclipse de soleil arrivée à la mort de Jésus-Christ. Ces deux prodiges prouvent sa divinité, de même que la joie des anges à sa naissance et leur deuil à sa mort. 23

§ V. — Les Mages comprennent aussi par l'étoile que Jésus-Christ est vrai roi. En l'appelant roi des Juifs, ils le reconnaissent comme Roi Messie. La demande des Mages : *où est le roi des Juifs?* comparée à l'inscription de la Croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Le Berceau et la Croix sont deux trônes de gloire sur lesquels Jésus-Christ siége comme Dieu. 30

§ VI. — La révélation faite aux Mages n'a point cessé dans le monde en eux ni avec eux. Nous avons appris par la prédication de la Foi ce qu'ils apprirent par le moyen de l'étoile. L'étoile sur la grotte, figure de Jésus-Christ, toujours avec son Église. Comment Jésus-Christ, selon la doctrine de saint Paul, éclaire l'Église de son regard divin. La doctrine de l'Église, doctrine de Jésus-Christ. Malheur et châtiment de ceux qui la méprisent. 44

Pages.

§ VII. — Rapport entre la lumière materielle qui éclaire les corps et la lumière de la Foi qui éclaire les esprits. L'étoile arrêtée sur Bethléem, figure de la vraie Foi établie principalement à Rome. La vraie Foi ne se maintient et ne se prouve que par la sainteté. Devoir de prouver ainsi à Dieu notre reconnaissance. Promesse de remplir ce devoir. 52

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

Balaam bénit le peuple hébreux. Prophétie du mystère que nous exposons.

§ VIII. — Balac, roi de Moab, invite le magicien Balaam pour maudire les Hébreux. Les intentions perverses du magicien se rendant à cette invitation, sont découvertes et condamnées par son âne qui lui parle et par un ange qui le menace. Efforts inutiles du roi pour faire maudire Israël par le magicien qui ne prononce que des bénédictions et des prophéties. Traits principaux de ce divin charme. 58

§ IX. — Deux règles dont il faut se rappeler pour bien entendre la prophétie de Balaam. Balac figure Satan, Balaam les prêtres juifs et l'Anesse les Païens. Explication du mystère annoncé par le magicien devenu prophète. 66

§ X. — Explication de la prophétie de Balaam.

Pages

L'Église est le vrai Israël. Sa bénédiction est son accroissement. La mort des justes. Le soutien et et la sécurité des chrétiens. Le triomphe de la prédication évangélique. 83

§ XI. — Suite de l'explication de la même prophétie. Le lion figure de la confiance et de la force du parfait chrétien. Boire le sang des tués signifie se nourrir de l'Eucharistie et goûter la doctrine apostolique. Autre prérogatives de la vraie Église. Malheur et châtiment de ceux qui blasphèment contre Jésus-Christ. 90

§ XII. — Particularités qui précèdent le principal et dernier trait de la prophétie. Balaam a vu le Messie dans la personne des Mages. L'étoile dont parle Balaam est l'étoile des Mages. Il prédit, en termes clairs, la divinité et l'humanité de Jésus-Christ. 97

§ XIII. — Balaam prédit encore que Jésus-Christ est Roi et Messie, qu'il triomphera du démon et sauvera les Gentils, qu'il fixera à Rome le siége de son empire sur la terre. Aveuglement et obstination des Juifs à ne point le reconnaître. Hommage à Jésus-Christ. 105

QUATRIÈME LECTURE.

Marie, étoile mystique, ou la grande coopératrice dans l'œuvre de la Foi.

INTRODUCTION.

§ Ier. — La séduction d'Ève comparée à l'annonciation de Marie. La mère de Dieu choisie pour

Pages.

coopérer aux mystères de son fils dans le salut du monde, coopère à la conversion des Mages et à la vocation des Gentils. Sujet de cette lecture. 114

§ — II. La parole de Dieu renferme diverses significations. L'étoile des Mages est encore la figure de Marie. Traits de ressemblance entre Marie et l'étoile. 122

§ III. — Marie, *Étoile du matin*, nous a annoncé le jour du salut, comme Ève nous annonça celui de la mort. Mission de coopératrice exercée par Marie, d'abord en faveur des Mages qu'elle instruisit de ses mystères et de ceux de son fils. C'est à juste titre qu'elle est nommée *Reine des apôtres*, les ayant instruits plus tard ainsi que l'Église. 126

§ IV. — Marie a continué son ministère d'apôtre en faveur des Gentils. De même que l'étoile a attiré les Mages, ainsi Marie attire les âmes à Jésus-Christ. Doctrine de saint Augustin appliquée à Marie 133

§ V. — Nécessité d'aller à Jésus-Christ par Marie. Autres traits de ressemblance entre Marie et l'étoile des Mages. 139

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

La conduite réciproque de Noémi et de Ruth est une figure et une prophétie du mystère que nous venons d'exposer.

§ VI. Générosité de Ruth à suivre Noémi. Sa défé-

Pages.

rence et son amour pour sa belle-mère. Amour de Noémi pour Ruth. Son engagement à lui faire épouser Booz et sa tendresse pour le fils né de cette union. 146

§ VII. Tout est mystère dans l'histoire de Ruth. Booz représente Jésus-Christ, Noémi Marie, et Ruth l'Église. Orpha figure des Juifs apostats. Générosité de Ruth à suivre Noémi, symbole de la générosité des Gentils embrassant la Religion du fils de Marie. 152

§ VIII. La récompense de Ruth. Figure de celle qu'ont obtenue les Gentils en suivant Jésus et Marie. Amour et sollicitude de Marie pour l'Église. Paraphrase du Psaume 112. 159

PRIÈRES

POUR CHAQUE JOUR DE L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

PREMIER JOUR.

VRAIE SAGESSE. 169

SECOND JOUR.

PROMPTE CORRESPONDANCE A LA GRACE. 171

TROISIÈME JOUR.

SOUMISSION ET CONFIANCE DANS LES MINISTRES DE L'ÉGLISE. 173

Pages.

QUATRIÈME JOUR.

Constance et courage a confesser Jésus-Christ. 175

CINQUIÈME JOUR.

Sacrifice de l'esprit en hommage de la vraie foi. 177

SIXIÈME JOUR.

Humilité, ferveur, recueillement dans le service de Dieu. 179

SEPTIÈME JOUR.

La manifestation de la foi intérieure par des œuvres extérieures. 181

HUITIÈME JOUR.

Persévérance 183

PRIÈRES

A réciter chaque jour. 185

FIN DES TABLES.

781037